ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PÈLERINAGES

DOMINICAINS

DES MÊMES AUTEURS

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE :

1 volume in-8° de 430 pages, 104 illustrations, 11 cartes et plans . . . . . **10** fr.

A la Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer & Cie,
LILLE - PARIS - BRUXELLES - ROME.

EN PRÉPARATION :

PÈLERINAGES DU CARMEL. (Espagne-Italie).

LES ORDRES FRÈRES

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PÈLERINAGES DOMINICAINS

ESPAGNE-FRANCE-ITALIE
3 CARTES — 83 GRAVURES

B. KIRSCH ET H. S. ROMAN

Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer & Cie
LILLE, 41, RUE DU METZ, | PARIS, 30, RUE SAINT-SULPICE,
1920
TOUS DROITS RÉSERVÉS

IMPRIMI POTEST :
Insulis, die 26ª Aprilis 1920
Fr. Remigius Leprêtre
O. F. M.
min. Prov. Franciae

IMPRIMATUR :
Insulis, die 28ª Aprilis 1920
C. Lecomte
vic. gen.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

INTRODUCTION

« *Voici une vie de S. Dominique d'une belle originalité et qui ne fait double emploi avec aucun des travaux parus, ces dernières années, sur le Patriarche des Frères Prêcheurs.*

Ce n'est pas au fond d'archives poudreuses, ou entre les feuillets de parchemins jaunis, que nos auteurs cherchent péniblement à deviner la grande âme de celui qui a lancé à travers le monde les blanches légions des Prêcheurs, comme des rayons échappés de l'étoile merveilleuse, allumée à son front de chérubin par la main de Dieu.

Mais, ciceroni *aimables et sûrs, ils nous conduisent sur les traces de leur héros, le long des routes foulées par les pieds conquérants de l'apôtre, depuis la petite cité castillane, qui a eu l'honneur de lui offrir un berceau, jusqu'à la capitale de l'Émilie où se dresse, sur sa tombe, un somptueux mausolée digne de sa gloire.*

Dans ces guides prévenants et renseignés, qui fournissent inlassablement des indications précises sur les contrées et les villes que vous traversez vous découvrez :

des historiens *avertis, qui scrutent le passé avec amour et sans froncer les sourcils devant des traditions un peu branlantes, cueillent volontiers, pour charmer la longueur du voyage et l'austérité des recherches, les fleurs embaumées des pieuses légendes ;*

des artistes *délicats, qui aiment à flâner le long des chemins, pour fixer en quelques traits la physionomie d'une ville ou l'âme d'un paysage, laver à la hâte d'exquises aquarelles, ou brosser à loisir de larges fresques historiques ;*

des archéologues, *point rébarbatifs du tout, dont l'âme vibre devant les vieilles pierres patinées par le temps et auxquels l'art magique d'évoquer le passé sous nos yeux n'est pas étranger ;*

des psychologues *qui, sans allure pédantesque, analysent avec finesse l'âme d'un grand saint et les méthodes apostoliques d'un puissant ouvrier de l'Evangile ;*

des apôtres, *par dessus tout sensibles aux leçons morales qui se dégagent de la vie des héros de la Sainteté, et qui dans leurs lecteurs voient surtout des âmes qu'ils désirent rapprocher de Dieu en faisant briller à leurs yeux, en une plus attirante lumière, le sublime idéal de la vie chrétienne pleinement comprise et généreusement vécue.*

Pour ces raisons, l'ouvrage me paraît digne de l'imprimatur et je lui souhaite de tout cœur de nombreux lecteurs ».

Paris, ce 5 avril 1920.

FR. IGNACE-MARIE. O. F. M.

Fig. 1. — STATUE DE S. DOMINIQUE, A CALERUEGA.

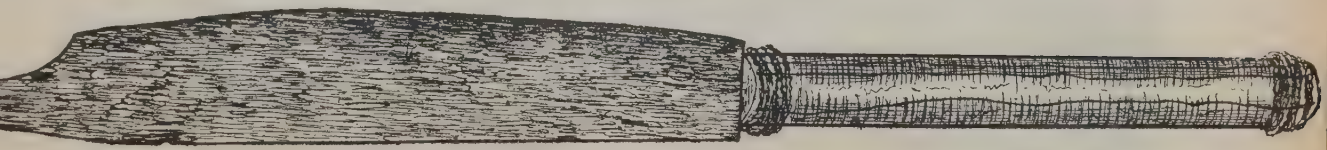


Fig. 1bis « *Gladius quo usus fuit S. Dominicus Prædicatorum Pater* » (inscription du reliquaire).
COUTEAU ESPAGNOL DE S. DOMINIQUE, CONSERVÉ AU COUVENT DES CARMES DE FLORENCE.

PRÉFACE

Le début du XX^e^ siècle ramène pour les Ordres Frères Prêcheurs et Mineurs, le septième Centenaire de dates chères et glorieuses : leur fondation, l'approbation de leurs Règles, le Rosaire, la Portioncule, la mort de leurs Fondateurs.

Pour chaque homme en particulier, l'anniversaire est déjà un événement ; il évoque soit la naissance, soit un fait marquant de la vie ; l'âme y réchauffe ses souvenirs, elle y trouve l'objet d'actions de grâces, d'enseignement et d'énergie.

Pour une société, pour un Ordre religieux, qui compte des siècles d'existence, c'est plus encore. La succession du temps ne fait qu'ajouter à la valeur des premiers actes et montre mieux tout ce qu'ils renfermaient de grand et de divin. Raison de plus pour les commémorer, pour joindre à la méditation du passé, les résolutions du présent, avec les espérances de l'avenir.

La guerre n'a pas permis à l'Ordre dominicain de donner, en 1916, au septième centenaire de sa fondation et de son approbation par Rome, tout l'éclat voulu. Des fêtes intimes, en rapport avec les événements, ne l'ont pas cependant laisser passer inaperçu.

Pareillement, l'Ordre franciscain s'est contenté de cérémonies toutes simples pour le centenaire de la Portioncule, en 1916. L'un et l'autre pourront sans doute célébrer avec plus de splendeur la mort de leurs illustres Pères, le « dies natalis », qui leur assure là-haut la protection définitive de ceux qui les ont fait naître.

C'est pour ces mêmes buts que paraît ce modeste ouvrage, retardé par la guerre, comme celui qui l'accompagne (1).

Les auteurs ont voulu rappeler ces grands souvenirs et faire revivre S. Dominique et S. François en les replaçant

1. *S. François d'Assise*, in-8° de 530 p., 104 illustrations, 11 cartes et plans. Desclée, éditeur, Lille et Paris.

dans leur cadre historique et géographique. Ils ont eu le bonheur de parcourir presque tous les lieux où vécurent les deux Saints, de recueillir sur place de nombreux documents qui, venant s'ajouter à ceux de l'histoire, ont permis de mieux mettre en lumière ces deux nobles figures.

La diversité des lieux et des choses, jointe à celle des tempéraments, explique, dans une certaine mesure, la différence d'influence exercée par l'un et par l'autre de ces grands apôtres du XIII^e^ siècle.

François est né dans un pays enchanteur, l'Ombrie.

Dominique, sur un sol austère, pauvre et triste, la Vieille-Castille.

François, doué d'une belle intelligence, a une nature de poète, un caractère gai, communicatif.

Dominique, épris de science, a un tempérament plus froid, plus réservé, plus spéculatif.

François, dans son milieu, opère surtout un redressement moral ; il sent la nécessité d'une rénovation sociale : il étudie le peuple et ses besoins, apaise ses querelles, rapproche les classes de la société, leur enseigne sans cesse l'Evangile, spécialement la charité et la pauvreté, dont il est, avec ses fils, le vivant exemple ; il leur donne une règle efficace de vie dans le Tiers-Ordre.

Dominique se trouve en face de l'hérésie et lutte surtout pour la vérité. Il a contre lui des adversaires acharnés qui ne lui pardonnent pas, dénaturent ses intentions, ses paroles, ses actes, et auront pour successeurs ceux qui haïssent la lumière, la vérité, le dogme, l'Eglise. De là, chez lui, (et ses études sacerdotales l'y avaient préparé) l'intuition d'une rénovation intellectuelle, d'une *réforme* doctrinale nécessaires ; de là aussi, la *forme* didactique de son enseignement.

Voilà pour les différences.

D'autre part, de nombreux points de contact permettent de continuer le parallèle et de faire comprendre ce qui leur est commun.

Choisis par Dieu *tous deux* pour être les fondateurs de *deux* grands Ordres, pour renouveler la société au XIII^e^ siècle en la ramenant au christianisme total, ils se livrent de toute leur âme à l'action de la grâce.

Prière, contemplation, renoncement, vie constante d'union à Dieu, pratique fidèle des conseils évangéliques, en un mot tout ce qui forme vraiment l'homme intérieur est d'abord mis en œuvre. Noble émulation de l'action divine et de l'action humaine ; admirables avances d'en-haut, humble audace d'en-bas ; travail ininterrompu du jour où il commence ; quelle étude attachante que celle-là !

Certains auteurs ont dénaturé ces deux hommes remarquables. De saint François, ils ont fait un être mièvre et sensitif, alors que c'est une âme forte, héroïque ; de saint Dominique, un être dur et cruel, tandis qu'il a une âme tendre, exquise.

D'autres, pour mieux les peindre, ont surtout mis en relief les dons humains qui les signalent. Ne déprécions pas ces derniers, mais sans trop nous y attarder ; il est si facile de tomber dans le sentimentalisme et le romantisme. La sainteté est surtout l'œuvre de la grâce, et pour y parvenir, pour se laisser façonner par celle-ci, les saints ont dû déployer une énergie qu'il est bien plus utile d'étudier, parce qu'elle est une source de lumière et d'action.

C'est un fait que chez Dominique et François tout converge vers l'action : action transformatrice de soi-même d'abord, puis d'autrui. Dès que le saint d'Assise connaîtra par Claire et Sylvestre la volonté de Dieu, il se mettra en route pour prêcher sans relâche, et il dira plus tard cette parole mémorable : « Tantum homo habet de scientia quantum operatur. » Le grand Prêcheur, de son côté, pendant les longues années d'un pénible et périlleux ministère, s'en ira aux âmes pour leur porter les fruits de sa vie intérieure, et, comme François, il dispersera ses premiers compagnons en leur disant : « Le grain entassé se corrompt, mais il germe quand on le sème. » Chez l'un et chez l'autre, c'est une perpétuelle leçon de vie.

« Toutes les fois, dit Joseph de Maistre, qu'un homme se met, suivant ses forces, en rapport avec le Créateur et qu'il produit une institution quelconque au nom de la divinité, quelle que soit d'ailleurs sa faiblesse individuelle, son ignorance, sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance, en un mot son dénuement absolu de tous les moyens humains, il participe en quelque manière à la toute-puissance dont il s'est fait l'instrument : il produit des œuvres dont la force et la durée étonnent la raison. »

Vrai pour tous les Ordres religieux, qui sont tous l'œuvre de Dieu et la gloire de l'Eglise, ceci l'est d'une façon surprenante pour les Ordres des Prêcheurs et des Mineurs.

Leur origine, leur développement, leur expansion rapide, tout prouve l'action divine. « Ces grands Patriarches, Dominique et François, ont été suscités par Dieu pour soutenir l'Eglise par leurs efforts et leur zèle communs. » (Pie X, 4 Août 1913.)

Les fils continuent l'œuvre de leurs Pères en l'appropriant même aux besoins nouveaux, en lui apportant ce bénéfice de l'association qui permet aux talents de plusieurs réunis ce que toute l'activité d'un homme, même le meilleur, ne pourrait faire, en ouvrant des horizons plus vastes encore.

La *sainteté* et la *science* sont les deux appuis de l'Eglise, les deux grands moyens d'apostolat. D'abord « la sainteté, qui consiste surtout dans la connaissance suréminente de Jésus-Christ, sans laquelle, même les trésors d'une science remarquable, même l'habileté pratique et le savoir-faire, quoiqu'ils puissent être de quelque utilité à l'Eglise ou aux individus, sont fréquemment néanmoins la source de préjudices déplorables. » (Pie X, *Exhortatio ad clerum*, 4 Août 1908).

Ensuite la *science*, sans laquelle la sainteté ne permettrait pas à l'Eglise de remplir tout son rôle.

Les Fondateurs n'avaient eu d'abord en vue que la mission apostolique de leurs Ordres, et n'avaient pu penser encore aux formes si spéciales d'enseignement qui, dès la première heure, allaient attirer les plus remarquables de leurs fils. Mais cet événement se trouvait en germe dans la vie de prédicateurs instituée par eux et qui nécessitait une doctrine solide. Enseigner l'élite en même temps que le peuple, commenter l'Ecriture et les Pères, expliquer et développer la Philosophie et la Théologie, les étayer sur les sciences profanes elles-mêmes dans la mesure où c'est utile pour la vérité, se rendre aptes à défendre la religion sous tous les rapports, c'était une condition essentielle pour atteindre le but. Prêcheurs et Mineurs y réussirent à merveille. Les Universités, comme les Etudes conventuelles de Bologne, Paris, Oxford, Cologne, etc., voient affluer les élèves autour des Maîtres les plus fameux. « Au temps de Fr. Jourdain (dit le chroniqueur dominicain Nicolas Trivet, vers 1300), un grand nombre d'hommes, illustres par la science et par la sainteté, renon-

cèrent aux richesses du monde et, désireux d'imiter le Christ pauvre, affluèrent chez les Prêcheurs et chez les Mineurs »

Il n'est pas possible de faire ici une énumération des gloires de ces deux Ordres ; qu'il suffise de citer quelques noms des plus célèbres. Dans l'école dominicaine : Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin, « l'Ange de l'Ecole », saint Raymond de Pennafort, saint Antonin, Raymond Martin, Taulère, Henri Suzo, etc. Dans l'Ecole franciscaine : saint Antoine de Padoue, Alexandre de Halès, Jean de la Rochelle, Jean Peckam, saint Bonaventure, Roger Bacon, Duns Scot, Occam, B. Raymond Lulle, Nicolas de Lyre, etc.

Apologétique, philosophie, théologie, Ecriture Sainte, droit ecclésiastique, langues orientales, lettres, poésie, sciences naturelles et physiques, mathématiques, histoire, astronomie, géographie, toutes les branches du savoir humain, ont été cultivées dans les deux Ordres par une légion d'esprits qui s'y sont distingués, travaillant à la fois pour la gloire de Dieu, l'expansion de l'Eglise, le progrès de la civilisation et le bien des peuples.

Les Arts y ont eu des adeptes fervents : peinture, sculpture, architecture, mosaïques, terres cuites, vitraux, miniatures, musique, imprimerie, ont été, au service de la foi, des instruments qui ont glorifié la beauté divine par les chefs-d'œuvres de la beauté créée. Au cours de ces pages, bien des noms seront cités. Malgré les ennemis de la religion, les faits prouvent par milliers que la foi religieuse est un bienfait social pour l'humanité.

La *sainteté* dans les deux Ordres a encore surpassé la science Sans parler des Bienheureux et des causes introduites en Cour de Rome, qu'il suffise d'indiquer, à la suite de saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Raymond de Pennafort, saint Pierre Martyr, saint Hyacinthe, saint Vincent Ferrier, saint Pie V, saint Louis Bertrand, saint Jacques de Gorcum, saint Antonin, sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Ricci, sainte Agnès de Montepulciano, sainte Rose de Lima.

L'Ordre du Saint d'Assise, toujours supérieur par le nombre, compte, pour ne nommer que les plus grands de ses quatre-vingts Saints et Saintes, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure, saint Louis d'Anjou, saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Didace, saint Jacques de la

Marche, saint Pierre d'Alcantara, saint Pascal Baylon, saint François Solano, saint Léonard de Port-Maurice, saint Joseph de Léonisse, saint Laurent de Brindes, saint Joseph de Cupertin, les martyrs du Maroc, de Gorcum, du Japon ; puis avec sainte Claire, sa sœur Agnès, sainte Colette de Corbie, sainte Catherine de Bologne. Dans le Tiers-Ordre enfin, saint Louis, roi de France, saint Ferdinand, saint Yves, saint Roch, sainte Hyacinthe de Mariscotti, sainte Elisabeth, sainte Rose de Viterbe, sainte Marguerite de Cortone, etc.

Cette sainteté, nourrie de la moelle de l'Évangile qui constitue les règles de ces familles religieuses, se manifeste au cours des siècles par une action féconde qui revêt les formes les plus diverses : paroles des prédicateurs, dans les cathédrales comme dans les églises de villages, enseignement des Maîtres, prière et mortification des contemplatifs, soins des lépreux et des malades, dévouement aux besoins des peuples, défense des opprimés, lutte pour la liberté, application aux plus graves problèmes de l'Église et des États, travaux des missions étrangères sur la face du monde entier, activité sociale de la Milice dominicaine et du Tiers-Ordre franciscain.

Tel a été le rôle de ce deux grands Ordres dans les sept siècles écoulés. Tel il est encore aujourd'hui. Ce n'est plus l'âge d'or comme aux temps de foi ; il y avait alors l'appui des pouvoirs pour faciliter l'élan des âmes et les entreprises du zèle. La perversion des idées et des mœurs a modifié notre société actuelle ; les pouvoirs établis en maint état de l'Europe sont hostiles à l'Église et aux religieux, qui en sont les défenseurs naturels. Qu'importe, l'Église a connu d'autres tempêtes et elle vit encore, elle vivra toujours. Sans cesser d'être elle-même, elle se rajeunit et se renouvelle incessamment. Ainsi doit-il en être pour les religieux. L'heure est difficile, raison de plus pour se mettre à la tâche et à la hauteur des circonstances. Ce n'est plus en notre France, comme jadis, la vie conventuelle, cadre normal si favorable de la piété, de l'étude, et du ministère apostolique, où les âmes se retrempent avant de repartir pour d'autres travaux. N'est-ce pas, d'une certaine manière, un retour au début des Ordres, où les Frères étaient errants ? Si importante que soit la vie conventuelle, la privation qui en résulte par suite de la persécution ne doit pas empêcher la survivance et le progrès de la

vie religieuse. Sans rien perdre des acquisitions définitives du passé, elle sait s'adapter au nouveau, selon la condition générale de tout organisme.

Plus que jamais, l'évangélisation des âmes, par la parole divine, par l'enseignement et par les œuvres, est nécessaire. La situation n'a rien qui doive effrayer ceux qui comptent plus encore sur la force divine que sur les moyens humains, sans négliger ceux-ci pourtant, ceux qui humainement et chrétiennement font tout leur possible pour être les instruments de Dieu. Ils y parviendront en s'efforçant d'être une élite et de former une élite pensante et agissante.

Il y faut un travail incessant, l'application, l'étude, la science, pour faire face aux difficultés ; il y faut toutes les forces morales : la foi, les vertus, l'union constante à Dieu, l'amour des âmes ; il y faut une action sociale bienfaisante, basée sur une vue claire de la réalité, guidée par un jugement droit et par le sens pratique, contenue par l'humilité jointe à la confiance en Dieu. Il y faut enfin une discipline des sujets groupés autour de leurs chefs par une étroite collaboration, par la coordination des efforts, par l'obéissance, qui est plus que jamais, dans les circonstances actuelles, le nerf de la vie religieuse ; par le dévouement des chefs aux sujets, pour faciliter le développement des initiatives, des compétences et en faire une sage utilisation.

Une élite ainsi formée par l'équilibre de l'intelligence et du caractère, par la science et la sainteté, par la prudence et l'audace raisonnée, faisant consciencieusement la tâche du jour, sans craindre l'avenir qui appartient à Dieu, sera une force irrésistible. Soutenue par la sainte obstination qui caractérise l'Eglise et ses œuvres, elle est sûre de vaincre, dans la lutte de la vérité contre l'erreur, du bien contre le mal, car, celui qui l'a dit s'y connaît en victoires (Foch), « le plus obstiné l'emporte. »

Jeunes gens, qui avez au cœur le désir de faire du bien et de servir le Christ en lui gagnant des âmes par la parole, par la science, par le ministère apostolique, par les exemples vivants d'une belle et forte vie religieuse ; vous qui voulez contribuer au relèvement de notre société, lui refaire un cerveau, un cœur, mais surtout une âme croyante, catholique, voyez, les rangs vous sont ouverts ; pour vous il y a place. Deux grands Ordres vous offrent leur vie religieuse sous des

formes diverses, qui répondent à la variété des caractères et des attraits, pour le même but apostolique : l'établissement du royaume de Dieu par Jésus-Christ. Écoutez l'appel du divin Maître et suivez la voie qui répond à vos aspirations.

Prêtres et fidèles, qui désirez une vie chrétienne plus parfaite, associez-vous soit à la Milice Dominicaine, soit au Tiers-Ordre Franciscain ; l'une ou l'autre vous apportera le puissant secours de la vie religieuse adaptée à votre situation.

Puissent ces pages, en rappelant les actes de saint Dominique et de saint François, porter les âmes à les imiter, à les suivre, et à procurer ainsi la gloire de Dieu.

Les Auteurs.

PREMIÈRE PARTIE

ESPAGNE

« Je pars pour l'Espagne, je vais en Castille ! » avais-je, un printemps, la joie de me dire... A ces mots, un monde inconnu surgissait à mes yeux enchantés.

Numance et ses ruines, Burgos, dont la cathédrale étincelle sur la plaine monotone comme une fleur dans le désert ; Avila, cité guerrière et forteresse : Tolède, sur sa roche battue par les eaux troubles du Tage, ville complexe, où voisinent en termes exquis l'arc arabe, la grille monacale, la fenêtre armoriée, les *patios* remplis de verdure et de géraniums... tout, à l'avance, me ravissait, jusqu'à ces plateaux rudes et nus, coupés de collines pierreuses, de feu ou de glace selon l'époque, *nueve meses de invierno, tres de infierno* (1), jadis hérissés de puissants donjons, pour la défense contre les infidèles.

Davantage encore, j'évoquais le génie de cette province étrange, (de ces provinces, plutôt, car il est deux Castilles), incarné dans quelques figures impérissables : les Celtibères, affamés par Scipion Emilien ; le Cid, inspirateur des *romanceros* ; sainte Thérèse, consolation de l'Eglise lors du Protestantisme ; les seigneurs bardés de fer, raides et sombres comme les modèles du Greco ; l'ascète *Dominique de Guzman*, que, surtout, je voulais suivre. Bref, je me forgeais une félicité de ce pèlerinage, et faisais mien, par une fantaisiste transposition, le proverbe madrilène : « De la Castille au ciel, et, dans le Ciel, une lucarne, pour contempler la Castille (2) ».

Hélas ! il y eut des ombres à cette peinture séduisante ! Petites lignes en marge des réseaux connus, routes défoncées,

1. Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer.

2. De Madrid al cielo, y, en el cielo, un ventanillo para ver à Madrid.

posadas lépreuses, où sans doute les *hidalgos*, pères de don Quichotte, devaient s'être jadis arrêtés, que devinrent nos habitudes françaises avec votre lenteur, votre absence de confort, votre cuisine huileuse ? Du reste, on m'en avait averti : quand je me présentai à l'agence des trains espagnols pour établir les billets, que j'y parlai d'*Aranda*, bourgade voisine de *Caleruega*, où naquit saint Dominique, d'*Osma*, où il fut chanoine : « Vous allez dans ce pays sauvage ? me fut-il dit avec surprise. Nous ne dressons jamais pareil itinéraire : nul n'y passe, sauf les commis-voyageurs et les marchands de bestiaux : rien n'y attire le touriste ». — Bien des choses, au contraire, bonnes gens ! et c'est l'âme en fête que je m'embarquai pour ce bienheureux voyage

D' ARANDA
A
CALÉRUÉGA.
BURGOS
ABR. de SILOS
CALÉRUÉGA
ONTORIA
Aranzuelo R.
Arandilla R.
Baruelos R.
Route en construction.
GUMIEL-de-IZAN
PEÑARANDA-de-DUERO
QUEMADA
ZAGUAR
ARANDA-de-DUERO
Arandilla
VALLADOLID
AZA
MADRID
SARAGOSSE
Echelle :
0 1 2 3 4 5 Kil.

CHAPITRE I

ARANDA-DE-DUERO. — CALERUEGA.

I

Aranda

Un matin, après avoir quitté Valladolid vers minuit et compté cinq heures pour franchir cent kilomètres, nous arrivâmes, mon ami et moi, à *Aranda-de-Duero* (1). Sur les chemins de fer espagnols, l'exactitude est plutôt rare, et les haltes s'y prolongent d'une manière désolante.

C'était jour de marché. Au fur et à mesure du voyage, les pâysans nous envahissaient. Tous en blouse, coiffés de bérets, chaussés d'*alpargatas*, un bâton en main, ils portaient sur l'épaule leur inséparable couverture multicolore, en poil de chèvre, et parlaient avec bruit. L'un d'eux chantait, à la joie générale, et, debout sur la banquette, ponctuait du geste ses cadences sonores.

A la gare, sise en rase campagne, un coche délabré se présenta. L'automédon promit de nous conduire à l'hôtellerie fréquentée par les Dominicains ; mais il mentait assurément, car ce piètre gîte ne méritait pas même le nom de simple *posada*. Il faisait gris et froid. Tant bien que mal, après avoir traversé le Duero jauni par les derniers orages, nous arrivâmes à la petite ville, où devait nous prendre la voiture des Sœurs de Caleruega, gardiennes du berceau de leur Père.

Oh ! la ravissante église, construite par les Rois Catholiques ! Combien nous séduisirent son portail, sa chaire, ses escaliers intérieurs conduisant aux tribunes ! Quelles riches

1. Aranda, en Vieille Castille, province de Burgos, sur le Duero et la ligne Valladolid-Ariza, 5.700 habitants.

chasubles dans la sacristie ! La splendeur de leur trame rappelait la ville voisine de Soria, jadis fameuse par ses tissages, et le heaume à panache brodé sous leurs croix évoquait les vieilles familles castillanes, la noble lignée des Guzmans, célèbre dans la région entière.

Toutefois, ces magnificences sont les seuls attraits d'Aranda. Autour de la paroisse et de deux ou trois oratoires, les maisons se groupent, s'écrasent en des ruelles sordides. A part quelques demeures plus récentes, à l'est de la petite ville, les murs sont en pisé, d'une misère incroyable. Ils recouvrent des excavations creusées par les Maures, au temps de leur domination. Ces souterrains (nous les visitons) s'appuient sur des arcs et communiquent entre eux, formant de véritables galeries : on pourrait s'y croire aux Catacombes.

Sur la *Plaza Major* (comprenez : une rue élargie), des femmes à la jupe décolorée, terreuse, mais un châle voyant au cou, vendent salades et *alcarrazas* : d'autres circulent, une cruche sur la tête : des chevreaux fraîchement dépouillés pendent aux fenêtres. Les hommes discutent : l'*alcade* passe, au trot de sa mule à pompons rouges, drapé dans sa cape noire, le feutre baissé sur les yeux. Tout à coup, le peuple se découvre et se signe... Quoi donc ? La procession de saint Antoine de Padoue. Une statue, habillée comme toute bonne statue espagnole, la bure au vent, s'avance à pas inégaux, en zigzags, car le chemin est boueux, les débris de toute sorte s'y accumulent. Le prêtre suit, encadré de chandelles fumeuses : les enfants prient. Soudain, un groupe de petits cochons débouche au galop et traverse le cortège, qui ne s'en émeut guère. Pauvre curé !

Nous revenons à notre triste abri. Soit malentendu, soit retard postal, la voiture conventuelle est toujours absente. Nous déjeunons donc où la Providence nous retient.

Seules, quelques chaises boiteuses, une table massive, meublent la salle, à laquelle donne entrée une antichambre de terre battue. Sous le plafond aux poutres apparentes, s'accroche un vieux coffre vermoulu, à clous de cuivre, un vrai coffre du Cid. La famille entière s'empresse à nous servir. Les pois chiches, *garbanzitos*, constituent le plat de résistance, et la femme nous raconte avec fierté comment un évêque, natif d'Aranda, avait eu l'honneur de baptiser Cervantes.

Deux heures sonnèrent. Nous commençons à prendre pour

un mythe la voiture promise et désespérions d'arriver au but. Par bonheur, deux paysans, venus de Caleruega pour la foire, acceptèrent de nous emmener : mais quand je vis le véhicule devant l'hôtellerie, j'eus une minute de stupeur. C'était le chariot des fondations de sainte Thérèse, ce chariot à deux roues, non suspendu, la bâche faite d'osiers, avec ses mules à sonnailles. Toutefois, je résolus de suivre l'exemple de la grande Carmélite, de faire mon pèlerinage avec bravoure, et je m'assis dans cet inoubliable *carruaje*, près des laboureurs, sur une botte d'oignons.

II

D'ARANDA A CALERUEGA

Autour de nous, le marché tire à sa fin. Les paysans se dispersent et s'interpellent gaiement : leurs attelages s'ébranlent à leur tour, et nous passons, non sans une profonde surprise, à la sortie d'Aranda, devant un hôtel de fort bonne apparence avec garage, près du Couvent des Pères Missionnaires du Cœur Immaculé de Marie.

Bientôt, nous voici hors de la ville. En notre honneur, les Caleruegais fouettent leurs bêtes. Celles-ci, après quelques minutes de trot, reprennent une allure paisible, mais combien fatigante ! Nous avons alors tout le loisir de scruter le paysage. Les hommes nous l'expliquent, du reste, et, de temps à autre, boivent à leur gourde molle : ils la tiennent de haut, n'en approchent jamais les lèvres, et le vin étincelle au soleil comme un rubis, avant de disparaître dans leur gorge glabre.

La plaine se montre d'abord assez fertile, bien plus riante que du côté de Burgos : des céréales et des vignes y croissent de leur mieux, mais à peine un arbre, égaré de loin en loin, en interrompt-il la monotonie. A droite, un *rio*, l'*Arandilla*, dominé par des ondulations légères et arides. La route blanche semble s'allonger indéfiniment. Soudain, le hameau de *Quemada* présente ses maisons de torchis. De leurs seuils misérables, les habitants nous contemplent avec étonnement. Nos mules prennent ensuite un chemin de traverse, bordé par un bois rabougri et un autre ruisseau, l'*Aranzuelo*. C'est un vrai marécage : parfois, les roues s'enfoncent jusqu'à l'essieu : parfois, elles heurtent des pierres à fleur du sol, et

le choc nous projette les uns sur les autres : je pensai mille fois ne pas sortir de ce mauvais pas.

Peu après, voici le pauvre village d'*Ontoria* : une femme, accroupie devant sa porte, sur une peau de mouton, file et chante. Enfin, la route s'améliore, mais les culturés se raréfient, s'amaigrissent, et deux côtes pénibles nous conduisent à un plateau, d'où la vue devient superbe. Je venais de jouir du pittoresque, j'allais admirer le grandiose.

Il n'y a plus alors de champs cultivés, mais la lande à perte de vue, la lande couverte d'herbes sèches et d'orchidées sauvages, la lande uniforme, que rien ne trouble jamais. De loin en loin, cependant, un troupeau met un peu de vie dans cette solitude : les moutons se pressent et piétinent, car il fait froid, le jour baisse, et leur pâtre s'enveloppe dans sa couverture. Les hautes *sierras*, bleuies par la distance, se dressent à l'horizon : certaines de leurs cîmes conservent encore la neige de l'hiver, et le soleil y allume une dernière lueur, avant de s'éteindre complètement. A cette minute exquise du crépuscule, le ciel prend une teinte d'opale, où l'étoile du berger paraît déjà : le vent se lève, âpre, irrésistible, courbe les plantes souffreteuses et mugit sur l'immensité. Ce désert est une merveille.

Je l'admirais en silence : seuls, les grelots des mules et l'*arrea* (1) monotone du conducteur pour les exciter, traversaient mon recueillement. « Il y a des siècles, me disais-je, l'Esprit divin, lui aussi, balaya ces espaces de son souffle créateur et l'âme de Dominique y trouva son enveloppe terrestre ».

Tout à coup, les paysans nous montrèrent dans le lointain, au pied des *sierras*, un massif rougeâtre : « *Caleruega* », dirent-ils. Alors, enthousiasmé, mon cœur se fondit dans l'action de grâces !

D'une manière insensible, la voiture descendit le plateau et traversa le *Banuelo* : quelques champs réapparurent ; enfin, après un dernier raidillon, une manière de forteresse surgit au bout de la route : le monastère. Il était temps : ces vingt-cinq kilomètres en chariot nous avaient anéantis (2).

1. En avant !

2. Une nouvelle route, meilleure et plus courte, a été tracée depuis.

III

CALERUEGA

Sauf au diocèse d'*Osma* et aux alentours d'Aranda, bien peu soupçonnent Caleruega (1). Sans Dominique, jamais le nom de ce village (2) ne serait entré dans l'histoire. Du reste, sa fondation précède à peine la naissance de notre Saint.

Avant le XII[e] siècle, il n'y avait là, aux confins de la plaine castillane, sur les dernières pentes de *Pènas Cervera*, qu'une hôtellerie au bord d'une grand'route (voie romaine à deux lieues de la vieille cité en ruines de *Clunia*). On y passait pour aller à l'antique *Pallantia*, aujourd'hui *Palencia*. Des bois touffus l'entouraient et la ceignirent même de longues années encore : à présent, rien n'en subsiste plus, et toute la contrée semble n'être qu'une friche indéfinie, sauf la petite région appelée *Arren de Lucas*, fraîche, irriguée, où l'on retrouve quelques jardins. Des maisons, jadis, s'ajoutèrent peu à peu à l'hôtellerie, et le hameau n'était pas tellement isolé du monde qu'il ne pût jouer son rôle à l'époque de la *Reconquista*. On le vit, en effet, prendre d'abord saint Georges, le prince des soldats chrétiens, pour patron, lui bâtir une chapelle : puis, sous la menace constante d'une nouvelle invasion de la tribu sarrazine des *Almohades*, se fortifier derrière d'épaisses murailles, comme tous les endroits habités de cette frontière. Ce qui reste encore de la primitive enceinte, quelques pans de murs, une porte et deux tours, date de cette époque, 1140 à 1160, comme l'église paroissiale (3).

On se rendra d'ailleurs compte du peu d'importance de l'endroit, quand on saura que la surface totale du Caleruega primitif renfermé dans ces murs et du Caleruega actuel, n'atteint pas six mille mètres carrés, à peu près la superficie de Notre-Dame de Paris (4). Les maisons en pisé ressemblent

1. En plus des renseignements recueillis sur place au monastère de Caleruega, je me suis servi, pour ce qui concerne l'histoire de cet endroit, d'une étude très intéressante, *La cuna de Sto Domingo de Guzman*, publiée par le P. Antonio Pelaez, O. P., dans la revue espagnole *El Santisimo Rosario*, (Vergara, Guipuzcoa) en 1911 et 1912.

2. Des noms très divers : *Calaroga, Caleroga, Calahorra*, etc... ont été donnés par les historiens au lieu de naissance de S. Dominique. Le seul véritable et usité en Vieille-Castille est *Caleruega*.

3. *El Santisimo Rosario*, n. 313.

4. Sans le monastère et l'église paroissiale.

Fig. 2. — CALERUEGA. — LIEU DE NAISSANCE DE SAINT-DOMINIQUE.

Fig. 3. — CALERUEGA. — LA " CUNA "

plutôt à des huttes ; je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu, en Italie ou en France, de cabanes aussi désolées. C'était sans doute encore pis au XII^e siècle.

Vers la fin de cette période, les chevaliers de saint Jacques, récemment fondés pour défendre les pèlerins de Compostelle, vinrent s'y établir prêts à lutter contre les Maures ; mais ce fut pour peu d'années, car ils se retirèrent en 1274, quand leurs biens, qui comprenaient alors la demeure des Guzmans, se virent attribuer par le roi Alphonse X au nouveau monastère des Prêcheresses. Sur certaines vieilles pierres, on retrouve, même de nos jours, l'écu d'or de ces preux, « à l'épée de gueules en croix, la garde fleurtée aux extrémités, et chargée d'une coquille en son milieu ». Rien de plus joli, me semble-t-il, que de découvrir, sur une terre à demi-barbare, cette lueur de civilisation.

Ainsi, retranché derrière son enceinte, soutenu par les Jacquistes, Caleruega repousse l'Infidèle au cri de *Santiago*, devenu le cri de guerre de l'Espagne, comme « *Montjoye-saint-Denis* » celui de France. De très loin, et de concert avec toute l'Ibérie, le pauvre village préparait le glorieux triomphe de « Las Navas de Tolosa » (1212), la victoire du Christianisme sur l'Islam, à laquelle avait préludé la prise de Tolède par Alphonse VI, que secondait le Cid (1085).

C'est dans ce milieu de foi et de chevalerie, dont il devait garder une empreinte ineffaçable, que, le 24 juin 1170 (1), de *Félix de Guzman* et de *Jeanne d'Aza*, châtelains du lieu, commis à sa défense, naquit saint Dominique, nouveau précurseur et champion de l'Eglise.

Il pouvait se dire l'enfant du miracle, mais aussi la récompense de la piété, car ses parents dédaignaient le sourire du monde pour obtenir celui de Dieu, et rivalisaient de générosité surnaturelle. Le père, honnête homme dans toute l'acception du mot, reçut, après le trépas, les hommages habituellement décernés aux Saints : la mère fit plus encore, peut-être, de sa vie entière une leçon de vertu, et, après avoir provoqué la vénération publique à travers les siècles, monta sur les autels en 1828, sous le pontificat de Léon XII (2).

1. *Compendio de memorias historicas de la Beata Juana de Aza*, de orden de l'Excmo. y Rmo P. Fr. Joaquin Briz, Général de la Orden de Predicadores, Grande de Espana, de primera clase, Madrid, imprenta de D. Eusabio Aguado 1829.

2. Fête de la Bienheureuse Jeanne d'Aza, le 2 août.

Or, ces époux exemplaires venaient de voir leurs fils Antoine et Mannès solliciter tous deux la prêtrise. La race allait-elle s'éteindre ? Pour conjurer un si grand malheur, des supplications ardentes montaient du foyer seigneurial vers le Tout-Puissant. Un jour même, la Bienheureuse Jeanne gravit les pentes du monastère voisin de *Silos*, fameux dans toute la région. Elle espérait, en priant sur la tombe de *saint Dominique de Silos*, bénédictin, restaurateur de cette abbaye et désormais sa gloire par sa précieuse dépouille (1), obtenir du ciel un nouveau bienfait. La chronique a retenu les détails de son pèlerinage, sa neuvaine, ses nuits pénitentes sur les dalles de l'église, l'apparition du saint moine et la promesse de l'enfant tant désiré, plus tard même prédit à sa mère, dans un songe prophétique, sous la forme d'un chien, une torche à la gueule, illuminant la terre de cette lueur nouvelle (2).

Le fils béni parut enfin, et, pour notre joie, de cette naissance, bien des souvenirs subsistent encore.

IV

ÉGLISE CONVENTUELLE — LIEU DE NAISSANCE

Quand nous entrâmes dans l'église des Prêcheresses (Fig. 3), mon regard s'arrêta de suite sur un monument sexagonal, en forme d'autel, très médiocre, du reste, construit au pied de l'*Altar-Major*. Une statue de saint Dominique le surmonte : celle de Jeanne d'Aza s'y dresse aussi, plus bas, sur la gauche, et tout autour règne un certain espace, recouvert de marbre, entouré d'une grille. C'est la *Cuna*, autrement dit l'endroit précis où Dominique vint au monde. Le pavage et l'enceinte situent les dimensions approximatives de la chambre maternelle, d'après une tradition constante à Caleruega, depuis la canonisation de saint Dominique.

Un auteur de l'Ordre, au XIII^e^ siècle, Fr. Rodrigo Cerratense, raconte comme il suit la manière dont fut découvert cet emplacement (3).

1. L'ordre dominicain fête saint Dominique de Silos le 20 décembre.

2. B. JOURDAIN DE SAXE, O. P., *opp. Vita S^i^ Dominici*, éd. Berthier, O. P., Fribourg, 1891, p. 5.

3. RODRIGO CERRATENSE, O. P., *Vitae Sanctorum*, Ms. écrit en 1267, conservé dans les Archives de la cathédrale de Ségovie.

« Lorsqu'on apprit en Espagne la canonisation du bienheureux Dominique, Mannès, son frère, vint à Caleruega (1), et, prêchant au peuple, il l'exhorta à construire une église sur le lieu même où était né le bienheureux : « Faites-la petite ; » elle s'agrandira quand il plaira à mon frère ». Ils acceptèrent la proposition avec joie ; mais, bien qu'ils fussent certains de la maison dans laquelle le Saint était né, ils ignoraient l'endroit exact. Par une inspiration divine, ils découvrirent le toit de la maison, et celle-ci ayant été inondée par les pluies, seul, l'endroit où était né le bienheureux Dominique demeurait sec. Ayant prudemment observé ceci pendant un certain laps de temps, afin d'en avoir une preuve plus positive, ils puisèrent de l'eau à une source qui coule aujourd'hui encore auprès de l'église, et la jetèrent sur le lieu susdit. Chose extraordinaire ! L'eau ainsi répandue laissait le lieu absolument sec, et s'enfuyait tout autour.

» Ravis, ils construisirent donc là une petite église, selon le conseil de Mannès, et ils enfoncèrent une pierre, pour indiquer le lieu même de la naissance, révélé par cette manifestation divine. On enleva de la terre en cet endroit, et on l'envoya dans diverses parties du monde, où elle guérit des maladies.

» Quant à la prophétie du vénérable frère Mannès, nous la voyons aujourd'hui réalisée, puisque le Seigneur Alphonse, illustre Roi de Castille et de Léon, construit là un monastère, etc... (2). »

Je rapporte cette version fort curieuse, qui nous fut aussi racontée par les Sœurs de Caleruega. Dieu a très bien pu opérer un miracle pour indiquer la chambre où naquit saint Dominique, mais, on en conviendra, ce récit renferme des détails bizarres, surtout pour qui a vérifié sur place le dispositif des lieux. Pourquoi ne pas admettre une chose beaucoup

1. D'après le Bréviaire dominicain, le B. Mannès, O. P., serait mort en 1230, donc, avant la canonisation de saint Dominique. Selon Cerratense, ce Bienheureux vivait encore en 1234. Plus âgé que saint Dominique et prêtre séculier, il suivit plus tard son illustre frère et fit profession entre ses mains à l'Assemblée de Prouille (1217). Il fonda le couvent de Saint-Jacques, à Paris ; ensuite, il reçut la charge du couvent des Sœurs de Madrid (1220). « Nous mandons à notre très cher frère Mannès, qui a tant travaillé pour votre maison, d'ordonner les choses pour que vous viviez saintement ». Cf. Mamachi, O. P., Ann. Ord. Pread., t. I, p. 60, append., Rome, 1756.

2. Le monastère des Sœurs ayant été construit de 1266 à 1270, l'emploi du temps présent par Cerratense, *Aedificat ibi*, suffirait à indiquer la date de son manuscrit, si nous ne savions par ailleurs qu'il a été composé en 1267, alors que Cerratense était Prieur du couvent de Madrid.

plus simple ? La demeure des Guzmans existait encore à la canonisation de saint Dominique, puisqu'on l'a démolie pour construire la chapelle commémorative, et elle ne devait pas être très considérable, vu le peu d'espace recouvert par le village tout entier, comme je l'ai dit plus haut. Mannès, né, élevé dans cette même maison, connaissait assurément la chambre de sa mère. Lorsque le bruit des miracles de saint Dominique se répandit, même avant sa canonisation, (ou seulement après, si l'on reporte la mort de Mannès à 1234) ce Bienheureux a pu lui-même indiquer aux villageois le lieu de naissance de son frère, connu d'ailleurs, selon toute probabilité, des Caleruegais contemporains du Saint. Sur cet emplacement fut alors élevé le sanctuaire.

Au reste, quelle que soit l'explication surnaturelle ou naturelle que l'on adopte, elle ne change rien à la réalité historique du lieu, certifiée par des documents incontestables, où s'affirme l'existence de la petite église (1).

Cette terre si vénérable devait bientôt être confiée à des religieuses dominicaines, jusqu'alors *Chanoinesses de saint Augustin*, qui habitaient le couvent de *Castro*, sis à *San Esteban de Gormaz*.

Lorsque, en 1219, après la fondation de *Prouille*, Dominique repassa dans cette ville, les moniales, dont il était connu de longue date, depuis son séjour à Osma comme chanoine, demandèrent à faire partie de son Ordre. Par malheur, l'acte d'affiliation conclu à ce moment ne reçut pas d'enregistrement légal ; aussi devint-il sujet, quelques années plus tard, à de nombreuses controverses, simples épisodes de ce que le P. Mortier appelle *la crise des Sœurs* (2). L'administration spirituelle et temporelle des Dominicaines relevait alors des Dominicains, mais leur apostolat ayant pris un essor inouï,

1. Le roi saint Ferdinand, en 1237, accorde un privilège d'exemption aux pèlerins « qui descendent à l'hospice de saint Dominique, *situé dans le voisinage de son église, à Caleruega.* » (Archives du monastère, compartiment 7).

En 1248, *Dona Urraca Garcia*, dans un acte de vente à l'Evêque d'Osma, mentionne aussi *l'église de saint Dominique de Caleruega.* (Archives etc... comp. 3, n. 8).

En 1270, *Alphonse X, le Sage*, dans l'acte par lequel il stipule les privilèges du monastère, dit : « Nous établissons nous-même la Prieure, *Dona Toda Martinez, dans l'église qui est édifiée sur l'endroit où naquit S. Dominique* » (Archives etc... comp. 1, n. 2).

2. MORTIER, O. P., *Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, Paris, 1903. (Jean-le-Teutonique, c. IV, p. 341).

les religieux furent immobilisés en grand nombre par ce ministère. De là une lutte violente : les Prêcheurs veulent se séparer des Prêcheresses : celles-ci résistent de toutes leurs forces, et réclament contre les Chapitres, le Général, le Pape lui-même. Elles finissent par avoir gain de cause.

Pour en revenir à saint Esteban de Gormaz, Grégoire IX, en avril 1238, recommande les religieuses au Provincial d'Espagne. Vingt ans plus tard, elles implorent le Maître Général, *Humbert de Romans*, celui-ci charge de l'affaire *saint Raymond de Pennafort* (1), un de ses prédécesseurs, et le prie de se rendre compte si les moniales méritent leur entrée dans l'Ordre. Un visiteur, Fr. Rodrigo de Atienza, séjourne à Gormaz ; le *Chapitre général de Zamora* examine ensuite son rapport, le trouve juste, relit des notices du B. Jourdain de Saxe, de Jean-le-Teutonique, favorables aux Sœurs, et conclut pour l'admission. Saint Raymond assume alors la charge définitive de San Esteban, qui apprend l'heureuse nouvelle le 22 août 1262.

Or, à cette époque, Alphonse X méditait de fonder une maison religieuse à Caleruega, sous le ciel où Dominique connut la lumière et la foi. Dans ce but, il acheta de nombreux terrains à l'Ordre de saint Jacques et à d'autres encore ; mais avant même la fin des transactions, il obtint, en janvier 1266, l'espace suffisant pour commencer son œuvre. Aussi, le 31 de ce mois, don Augustin, évêque d'Osma, vint en son nom poser la première pierre de l'église, non loin de la demeure des Guzmans. Plusieurs mois après, en juillet 1266, un privilège royal, daté de Séville, donnait au futur monastère le droit de seigneurie perpétuelle sur le village, les biens des Jacquistes, et ceux de la famille des Guzmans (2).

Les religieuses de San Esteban sont alors désignées pour occuper la nouvelle résidence. Le 31 octobre, leur Prieure, dona Toda Martinez, vint à Caleruega, sur l'ordre des supérieurs, pour être mise en possession ; dès lors il n'y avait plus à attendre, pour l'entrée définitive de la communauté, que l'achèvement des travaux. Le 11 juillet 1270, le sanctuaire et la partie la plus indispensable du couvent étant terminés, le souverain en personne, suivi d'une escorte brillante, (au

1. Fêté dans l'Ordre le 23 janvier.

2. Le 13 juillet 1270, l'évêque d'Osma et son Chapitre concédèrent en outre au monastère de Caleruega ce qu'ils y possédaient et le patronage de la paroisse.

milieu de laquelle on remarquait don Augustin d'Osma et ses chanoines, des Prêcheurs, des moines descendus de Silos), introduisit, selon le rituel d'alors, dona Toda Martinez en son cloître. Ce fut une inoubliable journée.

Aussitôt, les saintes femmes devinrent la bénédiction du pays. Les miracles se répétèrent autour de la *cúna* : les Papes l'enrichirent de faveurs spirituelles : *saint Pie V, O. P.*, par une bulle du 9 avril 1572, lui accorda l'indulgence plénière *toties quoties* pour la fête du 4 août : les villages voisins s'y rendirent en procession. Quelques auteurs rapportent même, sans indiquer la date précise, qu'à la suite de dégâts causés par des sauterelles, plusieurs bourgades firent vœu de pèlerinage perpétuel. Ces cortèges s'organisent encore de nos jours : Caleruega les reçoit avec pompe, au son des cloches, le clergé se rend à leur rencontre, portant la croix, des cierges (1), et une statue du Saint, richement habillée (Fig. 1).

Les dimensions et le dessin du monastère primitif différaient beaucoup de ce que nous voyons aujourd'hui. Le couvent se trouvait, à l'origine, plus restreint et plus incommode ; il n'en subsiste qu'une partie infime. Son église, d'un beau gothique, mais petite, lui était attenante.

A son chevet, à une dizaine de mètres du sanctuaire, et complètement séparée, s'élevait la chapelle érigée sur le lieu de naissance de saint Dominique après sa canonisation, et dont nous avons parlé plus haut : petit ermitage où les pèlerins pouvaient se rendre sans difficulté. Quant aux religieuses, chaque soir, après Complies, elles montaient à une tribune d'où elles contemplaient en chantant l'*O spem miram* (2).

Touchante coutume ! Gracieux contraste ! Près du berceau, des voix de femmes modulent un chant, toujours le même, celui que là-bas, bien loin, sur le sol d'Italie, des voix d'hommes répètent devant le tombeau !

Au XVII^e^ siècle, s'accomplit une transformation générale et définitive. Le couvent fut considérablement agrandi et complété par un cloître à double galerie. De l'ancienne église, la nef seule demeure : elle devint le chœur des moniales (3).

1. *El Santisimo Rosario*, n. 311, 312, 315.

2. Répons des I Vêpres de la fête de saint Dominique.

3. On y voit une pierre tombale aux armes de la Maison de Bourgogne : elle recouvre les cendres d'une infante, dona Margarita, fille de don Fernando de la Cerda, nièce du Roi-fondateur, religieuse du couvent, morte vers le milieu du XIV^e^ siècle. A l'abri de ces murs, d'autres infantes encore dorment

Le sanctuaire disparut ; une nouvelle église, beaucoup plus vaste, en couvrit le lieu ainsi que celui de la petite chapelle du *Nacimiento* (1), également sacrifiée.

C'est le roi Philippe II d'Espagne qui résolut de construire cette nouvelle église, dans laquelle serait renfermé le point précis de la naissance du Saint. Par un décret du 29 août 1594, il attribua dans ce but au monastère une rente assez importante. Le Provincial de Santiago du Mexique traça le plan du futur édifice, de manière que la terre vénérée se trouvât placée au centre du transept. Le monument est ample, solide, sobre, mais n'a aucune beauté, aucun caractère. Les murailles, hautes, sèches, sans style, sans ornement, le plancher de bois brut où, sur leurs talons, les paysans s'accroupissent, l'absence de vitraux, les statues costumées, comme des poupées, de velours et de soieries, forment un ensemble peu sympathique.

Toutefois, le rétable du Maître-Autel présente un certain intérêt ; on le dit de grand prix et un amateur en aurait offert une somme importante. Ses peintures se rapportent à saint Dominique et retracent les événements les plus mémorables de son existence. En regardant ces visages à l'expression robuste et un peu dure, je ne puis m'empêcher de me retourner vers les villageois qui sont là en prière, dont plus d'un présente aussi les traits caractéristiques du *Chevalier de la Manche*.

Notre attention s'arrête davantage sur le monument tout moderne de la *cuna*. De trois côtés, on y peut célébrer en même temps.

Une première inscription nous dit : A CEUX QUI VISITENT PIEUSEMENT CE LIEU ANOBLI PAR LA NAISSANCE DE SAINT DOMINIQUE DE GUZMAN, SEIGNEUR, MONTREZ-VOUS PROPICE PAR LES MÉRITES DE VOTRE SERVITEUR (2). Une seconde

leur dernier sommeil : dona Leonore, dona Violante, celle-ci dans une châsse ornée des lions de Castille. Ces deux princesses peuvent, à cause de cela, être comptées parmi les membres défunts du monastère ; on sait qu'en effet le Moyen-Age eut coutume d'enterrer ses morts dans les églises conventuelles ; riches et pauvres, grands et petits, se réunissaient sous les pas des moines dont ils imploraient les suffrages. *(El Smo. Rosario,* n. 316).

1. *La naissance.*

2. HUNC LOCUM
S DOMINICI DE GUZMAN ORTU
NOBILITATUM
PIE VISITANTIBUS
DOMINE
SERVI TUI MERITORUM INTUITU
PROPITIUS ESTO.

GOLFE DE GASCOGNE
SANTANDER
BIARRITZ
BAYONNE
S.SEBASTIEN
ASTURIES.
LEON.
PAYS BASQUES
NAVARRE
PAMPELUNE.
LOGRONO.
BURGOS.

GUMIEL de IZAN.
SORIA
AGREDA
VALLADOLID.
ARANDA
CALERUEGA
Ucero
Burgo
de OSMA
DUERO
PENAFIEL
AZA
OSMA
S. ESTEBAN
de GORMAZ
ARIZA
ARAGON
Eresma
ADAJA
SEGOVIE.
Clamores
LEON
CASTILLE
AVILA.
NOUVelle
MADRID.
VIIe CASTILLE.
Echelle:
0 10 20 30 40 50 Kil.

ajoute : A SAINT DOMINIQUE DE GUZMAN, FONDATEUR DE L'ORDRE SACRÉ DES PRÉDICATEURS, SOUTIEN ET DÉFENSEUR DE LA FOI CATHOLIQUE, LES RELIGIEUSES DE CALERUEGA ONT ÉLEVÉ AU MOYEN DE DONS CE MONUMENT, L'AN DU SEIGNEUR 1884 (1).

A la face postérieure, c'est-à-dire du côté du maître-autel, la grille s'ouvre et permet d'avancer au bord d'une citerne, cachée à l'abri de l'édicule. Sur le frontispice, je déchiffre : POZO SALUDABLE DEL NACIMIENTO DEL PATRIARCA SANTO DOMINGO DE GUZMAN (Puits salutaire du lieu de naissance du Patriarche saint Dominique de Guzman), et dans l'ombre, j'aperçois l'ouverture, de trois mètres de profondeur environ, avec un peu plus d'un mètre d'eau. Lorsqu'après la canonisation de saint Dominique, sur la parole de Mannès, on construisit la chapelle, avec l'indication de l'endroit où était né le Saint, la terre tirée de l'excavation fut distribuée aux assistants ou envoyée à ceux qui en demandaient. Au cours des quatre siècles suivants, jusqu'à l'édification de l'église actuelle, les pèlerins, les gens du pays et du monastère même continuèrent à creuser, du dehors de la chapelle, pour satisfaire la piété générale ; la cavité s'agrandit ainsi peu à peu, et l'eau vint à y sourdre. Quand les anciens bâtiments firent place aux nouveaux, on maintint ce souvenir, qui est d'ailleurs par lui-même le vestige constant du lieu historique. Aujourd'hui encore, le broc qui puise le rafraîchissement des visiteurs, ramène toujours un peu de glaise, avec laquelle les moniales confectionnent des rosaires.

L'ex-voto témoigne de plus de bonne volonté que de goût artistique. A la vue de ses décors à couleurs vives, de ses lettres brillantes sur fond bleu cru, je ne puis m'empêcher de regretter le vieil édicule qui là se dressait autrefois. Il avait sans doute un style délicat, comme la chapelle sépulcrale de Jeanne d'Aza, près de l'église paroissiale ; la belle balustrade de pierre ouvragée, retirée du puits, semble l'indiquer.

1. S. DOMENICO DE GUZMAN
SACR. PRAED. ORD. INSTITUTORI
CATH. FIDEI ASSERTORI ET VINDICI
SORORES DOMINICANAE CALEROGAE
SUO PATRIARCHAE DEVOTISSIMAE
EX STIPE CONFLATO EREXERE
ANNO DOMINI MDCCCLXXXIV

Qu'il eût été joli, si on l'avait gardé à sa place, comme la Portioncule dans la basilique de Notre-Dame des Anges, ou la Santa-Casa de Lorette ! Abrité sous la coupole du transept, n'aurait-il pas ressemblé au berceau dans la chambre maternelle ?

V

LE MONASTÈRE

Les bâtiments conventuels ont, comme l'église, un aspect de forteresse. Derrière les vieilles fenêtres ogivales à demi-mûrées qui datent de la fondation même, se trouvent des armoiries curieuses, de riches archives, contenant plus de trois cents parchemins originaux, des copies de manuscrits, d'anciens catalogues et des brefs des Papes, des diplômes royaux, avec leurs plombs et leurs cachets de cire, des rouleaux ornés de miniatures.

Le trésor des Reliques renferme, dans une grande urne, le corps de sainte Onofrigia, vierge et martyre, une des compagnes de sainte Ursule ; puis le chef du B. Mannès ; les dépouilles de Félix et de son fils aîné Antoine. Celui-ci, prêtre séculier, s'adonna au soin des pauvres, peut-être dans l'*hôpital de sainte Madeleine*, dépendance de l'abbaye de Silos (1), et, ajoute la chronique, « brilla du don des miracles pendant sa vie et après sa mort » (2).

De la maison même des Guzmans, rien n'a été conservé. Cependant, outre la chambre de Jeanne d'Aza, combien celle du petit Dominique aurait été touchante, elle aussi ! Là, selon Thierry d'Apolda, par une étonnante précocité dans la pénitence, il sortait de sa couche pour s'étendre sur le froid dallage ; là, des abeilles mystérieuses auraient voltigé autour de ses lèvres. Jadis, un essaim bourdonna auprès de Platon endormi, et les Hellènes goûtèrent au miel d'une sagesse merveilleuse : Dominique n'allait-il pas convier les âmes à un banquet plus ineffable encore ?

Seuls, deux très curieux vestiges du passé survécurent au désastre. Ils se trouvent dans une cour intérieure, comprise

1. *Compendio*, op. cit.

2. Gérard de Frachet, O. P., *Vitae fratrum*, 1256, trad. Lecocq, O. P., Paris, 1912, p. 89.

entre l'hôtellerie, l'habitation des Pères chapelains et leur Ecole apostolique. Cette cour, jadis probablement celle du donjon, offre en son milieu une très vieille citerne, destinée à recueillir l'eau de pluie en cas de siège, et donne accès à une cave sombre, humide, voûtée, la cave de la B. Jeanne, si l'on en croit la tradition. Certes, le souterrain porte la facture indéniable de l'époque, mais aucun signe positif ne permet d'y reconnaître l'endroit où, peu de temps avant la naissance de Dominique, eut lieu le miracle rapporté par Fr. Rodrigo Cerratense dans ses *Vitæ Sanctorum*, et que le Bréviaire de l'Ordre mentionne au 2 août (1). Un jour, (voici le prodige), Jeanne d'Aza avait distribué aux pauvres tout le vin de sa maison, et don Félix, pour des amis, en réclama soudain. Alors, devant le tonneau vide, la Bienheureuse s'agenouilla : « Mon Seigneur Jésus-Christ, s'écria-t-elle, mes mérites ne me rendent pas digne d'être accueillie par vous ; mais daignez m'entendre à cause de mon fils Dominique, que je vous ai consacré. » A l'instant, le tonneau se remplit d'un vin précieux.

Pour compléter l'aspect féodal de ce coin de couvent, à l'extrémité de la construction sous laquelle aurait eu lieu le miracle, se dresse une tour antique, de la même époque que le puits, semble-t-il. De forme rectangulaire, lourde, massive, avec ses murs épais de deux mètres, et ses lignes inflexibles, elle demeure l'original témoin d'une époque essentiellement combative, et vit de même, sans nul doute, les jeux de Dominique enfant. Deux étages la composent. Des meurtrières la percent. Jadis, autour de son faîte, courait une galerie de bois, pourvue d'échauguettes ; de là, les sentinelles exploraient la plaine, et don Félix, peut-être, tira sur les Maures. Par malheur, ce détail architectural disparut au XVIII^e siècle, entraînant avec lui le véritable caractère du *torreon* (2) (Fig.5). Je me trompe : une jolie fenêtre romane existe encore, avec deux arcs géminés d'un goût très sûr, que sépare une fine colonne. Quant à l'intérieur, où se retrouvent les oubliettes d'autrefois pour les prisonniers de guerre et les malandrins de la seigneurie, il est en ruines. Le plancher d'un étage n'existe déjà plus, celui du second menace de disparaître ; l'escalier abrite désormais les nids des oiseaux nocturnes ; sur le toit bâtard, nichent aussi des cigognes, si nombreuses en Castille.

1. Cf. Fête de la B. Jeanne, 1^e leçon du 2^e nocturne.
2. Grosse tour.

Bref, je ne vois plus en ce noble appareil de défense, qu'une guerrière mutilée, dont l'horloge plus récente semble tinter le glas : *Chaque heure fait sa plaie et la dernière achève* (1). Hélas, oui ! sans doute, les murs se lézardent, les charpentes s'affaissent ; mais à l'encontre du sort habituel des choses, si les dernières pierres des Guzmans doivent s'écrouler un jour, de leurs débris mêmes, du sol où elles s'ensveliraient, leur culte survivrait, immortel.

Pauvre cher couvent de Caleruega ! Qui pourrait t'oublier ? Je le sais, tes flancs irréguliers n'expriment aucun art, la place informe et ravinée par les pluies, sur laquelle ils s'élèvent en face de misérables chaumières, demeure sans attraits... Cependant, je te l'assure, un charme étrange, profond, se dégage de toi. D'autres monastères parlent de Dieu sans perdre le souvenir des hommes, le regard s'y attarde sur des magnificences terrestres : ici, à ta vue, dans ce village abandonné, je ne pense qu'au royaume du ciel.

Tout n'y pousse, du reste, jusqu'à la vie déconcertante des Caleruegais. En dehors des travaux agricoles, leur seule distraction consiste à processionner du couvent à la paroisse, de la paroisse au couvent ; le même dimanche, j'ai vu s'organiser trois cortèges. C'est assez dire leur foi. J'en surpris un autre témoignage, et combien joli : à la Messe, tout le peuple répond au prêtre avec le servant.

On n'imagine pas non plus leur confiance en saint Dominique. *El santo* se voit assailli tous les jours des demandes les plus diverses, pour les malades, les récoltes, les troupeaux, que sais-je encore ? De même, quand l'année liturgique fait chanter les *Litanies des Saints*, aussitôt après la première invocation de la S^te^ Vierge, *Sancta Maria*, ils s'empressent d'ajouter *Sancti Fabiane et Sebastiane*, protecteurs de la paroisse, *Sancte Pater Dominice, Beata Joanna, Beate Mannès*, puis reprennent ensuite *Sancta Dei Genitrix*. La marche régulière de la supplication ramène ensuite *El Santo* parmi les Confesseurs ; nos bonnes gens ne le négligent pas alors, « car, disent-ils, *Cuando abunda el pan, no va mal ano* » (2).

Ces campagnards (deux cents pour tout le village) vivent dans la misère. Leurs procédés de culture datent de plusieurs

1. Th. Gautier, *L'Horloge*.

2. Plus le pain abonde, meilleure est l'année.

siècles ; l'usage de la monnaie reste pour eux, exceptionnel : ils se contentent ici d'échanger leurs biens respectifs. Toutefois, ne les croyez pas tristes ; cette vie leur paraît douce : ils possèdent la bouchée, la guenille et le toit nécessaires ; cela suffit à beaucoup d'Espagnols. Amoureux de liberté, quittes à se nourrir chaque jour de pois chiches, ils préfèrent à notre labeur enfiévré l'espace, le soleil, les flâneries indécises. Puis, lors de votre départ, écoutez-les vous dire, avec leur superbe indolence : « *Vayan Ustedes con Dios !* » (1) La compagnie du Seigneur, tout est là pour ces croyants que le désert protège.

Il fut une époque, cependant, où leur esprit religieux connut une défaillance. Au XVI^e^ siècle, poussés par quelque meneur, ils se révoltèrent contre l'autorité des Sœurs, mais la chancellerie de Valladolid, saisie du litige, ratifia les droits du couvent royal. Depuis lors, ils ne cherchèrent plus à se dérober à cette tutelle bienfaisante, et lui témoignèrent même un indéfectible attachement. En 1885, d'abord, Gutierrez de Castro voulut expulser les religieuses : le peuple se souleva et brisa le plan révolutionnaire. Puis, à l'heure des récentes spoliations de biens ecclésiastiques, il ne se trouva personne à Caleruega pour en acquérir et coopérer de la sorte à l'acte sacrilège (2).

VI

L'ÉGLISE PAROISSIALE

Nous voici loin du berceau de saint Dominique... une grande clarté nous y ramène, celle de la cérémonie baptismale.

En sa paroisse de *S. Sebastian* (3), l'enfant reçut, avec l'eau sainte, le nom du thaumaturge auquel, après Dieu, il devait la vie. Sa marraine, rapporte Thierry d'Apolda (4), « eut alors une vision, où il lui apparut, marqué au front d'une étoile radieuse, dont la splendeur illuminait la terre entière ». Le prodige devait être perpétuel : Une plume exquise, celle de

1. Allez sous la garde de Dieu.
2. *El Smo Rosario*, n. 311, p. 770.
3. S. Sébastien.
4. ECHARD O. P., *Scriptores Ord. Praed.*, t. I. p. 2, Paris, 1719.

Sœur Cécile de Rome, la Bienheureuse, écrira plus tard : « Il lui sortait du front et d'entre les cils une certaine lumière radieuse qui attirait le respect et l'amour (1) ». Aussi, sans aucune crainte, l'Angelico pourra-t-il orner l'auréole de son Père de cet astre symbolique.

La petite église, crèche obscure d'une nouvelle Epiphanie, par bonheur encore debout, fut édifiée probablement de 1140 à 1160. Jusqu'à cette époque, la chapelle de Saint-Georges, placée sur une hauteur, pourvoyait aux besoins spirituels de Caleruega, encore, nous l'avons dit, simple halte sur la voie romaine. Néanmoins, quand Alphonse VIII de Castille établit le village de Caleruega et le défendit de murailles, l'évêque d'Osma, San Pedro, l'érigea en paroisse et construisit Saint-Sébastien (2).

Misérable comme l'endroit, il présente une seule nef romane (Fig. 6), dépourvue de transept, un plancher rustique, une toiture basse, à poutres apparentes. Six autels le peuplent ; d'informes peintures essaient de montrer saint Dominique. Le clocher mérite un regard : ses murailles, épaisses elles aussi, de deux mètres, s'appuient à l'abside, mais en restent indépendantes ; ses pierres ne s'entrecroisent pas avec celles de l'église ; on dut percer pour établir une communication. Il était sans doute, comme le *torreon*, un ouvrage de défense de l'ancienne forteresse (3).

L'unique charme de l'édifice réside dans la porte, taillée à son flanc droit. Romane également, avec deux agréables colonnettes, aux chapiteaux ornés de feuillage, elle s'ouvre par un vantail de chêne à ferrures artistiques, et, détail qui amuse, percé d'une chatière. En face de la porte, sur la paroi gauche de l'églisette, dans une niche close d'un grillage de bois, voici les *Fonts sacrés*. A cette place même, naquit à la grâce celui qui devait en être le glorieux Prédicateur, *Prædicator gratiæ* (4), le Bienheureux Père saint Dominique.

La vasque de cette mémorable cérémonie a malheureusement disparu de Caleruega. Alphonse-le-Sage la retira d'abord

1. Bse Cécile, O. P., *Relation*, écrite par la Sr. Angélique, O. P., 1240, n. 14, p. 219.

2. *El Smo Rosario*, n. 313, pp. 24, 25.

3. *El Smo Rosario*, n. 316, p. 242.

4. Antienne *O lumen*.

de Saint-Sébastien pour la confier au monastère ; ensuite, lors de la Pentecôte 1605, avec l'autorisation du R^me P. Général Fr. Jérôme Xavierre, Philippe III la transporta au couvent saint Paul de Valladolid, pour le baptême de son fils, prince des Asturies, plus tard Philippe IV. Depuis, la *pila* fut remise au couvent de Santo Domingo-el-Real, qui, d'après les ordres de Philippe III, la réserve aujourd'hui encore au seul baptême des Infants (1). Par bonheur, son ancienne base que frôlèrent un jour les langes du mystérieux Dominique, demeura sous les nouveaux fonts de Saint-Sébastien. On l'y vénère encore.

Un jour donc, entre ces pauvres murailles, l'étoile du miracle scintilla... Une étoile... La jolie chose ! Jamais, sans doute, je n'y songeai autant. Pour tous, elle est un guide dans la nuit, pour beaucoup une amie, pour certains un rêve. Guide reconnu de la chrétienté entière, ami des cœurs droits, rêve des âmes hantées par la recherche persévérante de Dieu, Dominique ne le fut-il pas ? Mais quoi ! Je parle d'une étoile, et devant mon regard ébloui tombe une poussière d'étoiles ;

1. *El Smo Rosario*, loc. cit. Le monastère de Madrid doit sa création à Pierre de Madrid, un des religieux de la dispersion de Prouille (1217). Lors de son voyage en Espagne (1219), saint Dominique visita la nouvelle résidence, mais en retira les Frères pour y établir des Sœurs, et le dédia à saint Dominique de Silos ; toutefois, dans la suite, le nom de Silos s'oublia, et le couvent parut ainsi consacré au Prêcheur. Celui-ci installa ses filles avec grande pauvreté, car, écrit Castiglio, « la petite chapelle semblait celle d'un ermitage, et le dortoir n'avait ni rideaux, ni cloisons d'aucune sorte. » Ensuite, il leur donna la Règle et l'habit de Prouille, reçut leurs vœux et leur choisit un sage directeur : à la fin de l'année suivante (1220), il devait leur envoyer son frère Mannès. Dominique n'oubliait cependant pas le bien spirituel de tous et sa parole produisit dans la ville des fruits merveilleux. « Ses instructions et sa conversation, dit encore Castiglio, avaient si bien captivé toutes les âmes, qu'elles se sentaient soulevées en haut vers les choses célestes en même temps qu'attirées vers lui par la plus tendre affection » (Cité par Drane, O. P., *op. cit.*, c. XXI, pp. 297 et 301). Une anecdote de Gérard de Frachet contribua, dans la suite, à rendre le couvent plus célèbre encore. « Deux Frères espagnols, envoyés en prédication, arrivèrent à Madrid et se rendirent au couvent des Sœurs, qui avaient reçu le saint habit des mains du bienheureux Dominique. Pendant que l'un deux préparait, dans une petite maison voisine, l'allocution qu'il devait leur adresser, il fut dérangé par un coq qui chantait très souvent. Il le chassa plusieurs fois, mais le coq revenait toujours et le fatiguait par son chant. A la fin, le Frère impatienté prit un bâton, le frappa et le tua sur le coup. Songeant alors à sa légèreté et au dommage qu'il causait aux Sœurs, il se repentit de ce qu'il avait fait, et prenant dans ses mains le coq inanimé : « Seigneur Jésus-Christ, ressuscitez-le, vous qui l'avez créé et qui pouvez toute chose, et, moyennant votre grâce, je me préserverai désormais d'une pareille légèreté. » Aussitôt, le coq s'échappe de ses mains à terre, bat des ailes, et se met à chanter, mais sans plus importuner le Frère comme auparavant. C'est Fr. Gilles d'Espagne qui a dit et écrit cela au Maître général, et il le tenait du Frère qui en était l'acteur ; il

Fig. 4. — CALERUEGA.
LE VILLAGE ET LA " PINA "

Fig. 5. — LE " TORREON "

Fig. 6. — INTÉRIEUR DE SAINT-SÉBASTIEN.

Fig. 7. — SAINT-SÉBASTIEN. SORTIE DE LA GRAND'MESSE.

Fig. 8. — PREMIER TOMBEAU DE LA BIENHEUREUSE JEANNE D'AZA.

Fig. 9. — LA RUE ET SAINT-SÉBASTIEN. (A gauche, le couvent).

car si l'Espagne, depuis saint Jacques de Galice (Santiago de Compostela), est le pays des routes merveilleuses et célestes (1), du pauvre saint Sébastien de Caleruega, jaillit derrière Dominique, astre royal, une autre voie lactée. Ce chemin de lumière que jeta l'Ordre à travers l'Eglise, combien l'empruntèrent au cours des âges pour partir à la recherche du Christ !

Nous sortons de Saint-Sébastien. Une *chapelle* minuscule, accolée à l'extérieur, frappe alors nos regards. Sur le linteau de la porte vermoulue, ornée des armes dominicaines, (le blason à croix fleurdelisée que soutiennent deux chiens, une torche dans la gueule), je déchiffre cette épigraphe : ESTA CAPILA SE HIZO EN REVERENCIA DEL SEPULCRO DE SATA JUANA, MADRE DE S. DOMINGO. (Cette chapelle fut construite en l'honneur du tombeau de sainte Jeanne, mère de saint Dominique).

---

y avait foi comme en lui-même, parce qu'il était véridique et bon ». (*Vie des Frères*, p. 333).

Le monastère, appelé plus tard *Santo Domingo-el-Real*, subsista jusqu'en 1867. A cette date, il fut saisi par le gouvernement espagnol, en vue d'embellir le quartier ; aucun vestige n'en reste, sauf le nom de *Plaza Santo Domingo*, où jadis s'élevaient les humbles murs. En 1882, la *calle Claudio Coello*, n. 114, reçut les Sœurs avec leurs aumôniers, deux ou trois religieux de l'Ordre. Elles ouvrirent des écoles gratuites pour les *ninos* (enfants) et continuèrent à vénérer les souvenirs insignes de saint Dominique dont elles avaient la garde : c'est d'abord, au parloir, dans une caisse recouverte d'argent à l'extérieur, *les Fonts de Caleruega, la Pila*, vasque romane en pierre, très basse sur pied, qu'on vient toujours extraire de la clôture pour les baptêmes royaux : une monstrance d'argent, de forme rectangulaire, contient la *pierre sacrée* dont l'apôtre se servait pour la messe, dans ses voyages ; d'après l'authentique, il l'employa en 1219 : un autre reliquaire semblable renferme son *corporal*, une *grande croix de cuivre*, une partie de son *livre d'office*, et un fragment d'une de ses *rotules*. La vue de ces richesses et la parfaite bonne grâce avec laquelle on nous permit de les vénérer, furent, à Madrid, ma plus grande joie.

1. On connaît l'histoire de saint Jacques de Compostelle, le transfert du saint corps de Jérusalem en Espagne, évangélisée autrefois par l'apôtre, l'oubli dans lequel les reliques restèrent quelque temps, puis la lueur merveilleuse qui les révéla tout à coup dans le lieu appelé désormais *Le champ des étoiles*. Or, un soir, rapporte la légende, « des bords de la mer de Frise, Charlemagne contemplait la longue zone étoilée qui, partageant le ciel, semblait passer entre les Gaules, l'Allemagne et l'Italie, pour, de là, traversant Gascogne, pays Basque et Navarre, gagner les terres de la lointaine Galice. On raconte que saint Jacques apparut alors à l'empereur et lui dit : « Ce chemin d'étoiles marque la route qui s'offre à toi pour délivrer ma tombe, et que suivront après toi tous les peuples. » Et Charlemagne, passant les monts, donna le signal pour la chrétienté de cette marche en avant sur les terres sarrazines qu'on appelle *la Croisade* : ébranlement immense qui fut le salut aussi bien que la gloire des races latines, en rejetant la peste musulmane sur le foyer où elle avait pris naissance. (Dom GUERANGER, *L'année liturgique*, Le temps après la Pentecôte, IV, pp. 225, 230).

Ce petit monument, d'un joli style de la fin du XV^e^ siècle, ou du début du XVI^e^ (Fig. 8), fut élevé sans doute pour rappeler que la Bienheureuse « endormie dans le baiser du Seigneur », selon le langage du Martyrologe de l'Ordre, entre 1202 et 1205, eut ici son premier tombeau (1).

Un peu plus tard, une abbaye cistercienne, voisine de Caleruega, *Saint Pierre de Gumiel-de-Izan*, nécropole de la famille des Guzmans, réclama la sainte dépouille, afin de la réunir à celles de don Félix, de Mannès et d'Antoine. Aussi pouvait-on lire en ce monastère maintenant détruit, sur un rétable de la *Capilla Major* :

HAC IN SACRA CAPELLA SANCTI DOMINICI
SANCTUS UTERQUE PARENS SISTUNT.
ILLA JOANNA IN SANCTO PAULO PENAFIELENSIS
ILLE FELIX HIC REQUIESCIT ADHUC.

(« Dans cette sainte chapelle reposent le père et la mère de saint Dominique. Celle-ci, Jeanne, est actuellement à *Saint-Paul de Pénafiel* ; celui-là, Félix, est toujours ici (2). »

La sacristie possédait à son tour un parchemin précieux qui disait : « In duobus arcubus hujusce sacelli sepulti fuere nobiles ac pii Domini, D. Felix de Guzman et D. Joanna de Aza, parentes inclytorum sancti Dominici, fundatoris Ordinis Prædicatorum, et Sancti Mamertis... ». « Sous les deux arceaux de cette chapelle, furent ensevelis les nobles et pieux seigneurs D. Félix de Guzman et D. Juana de Aza, parents des illustres saints Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, et Mannès (3). »

Enfin, troisième et dernière étape, l'Infant de Castille, Don Juan Manuel, obtint les reliques pour le monastère Saint-Paul de Penafiel. Il les y transporta en partie sur ses royales épaules, et les confia à une châsse d'orfèvrerie sous laquelle on grava : HIC JACENT OSSA SANCTAE JOANNAE

1. *Compendio de memorias, op. cit.* Lors des recherches de 1827, pour l'approbation de son culte, on y trouva, dans une boîte scellée, un parchemin dont les annalistes espérèrent beaucoup ; mais, à peine mis à jour, il s'effrita, et par suite de cette déconvenue, la chère figure resta dans la pénombre (Id).

2. Il est clair que les deux dernières lignes de cette inscription ont été ajoutées après le transfert des restes de la B. Jeanne à Penafiel

3. *Compendio de memorias, op. cit.*

UXORIS DOMINI D. FELICIS DE GUZMAN PATRIS BEATI PATRIARCHAE DOMINICI. EJUS PIAE MEMORIAE DICATUM A FILIIS. (Ici reposent les ossements de la B. Jeanne, épouse de D. Félix de Guzman, père du B. Patriarche Dominique. Ses fils ont élevé ce monument à sa mémoire). Le fait se passa entre 1324, époque de la fondation, et 1350, mort de l'Infant (1).

Par malheur, les troubles religieux expulsèrent les Dominicains du couvent de Penafiel ; des Passionnistes l'occupent aujourd'hui, et telle est la dévotion du pays pour la Bienheureuse, qu'on ne peut en retirer ses reliques.

Don Félix lui-même ne resta pas à Gumiel : par un joli retour des choses, il dort, je l'ai dit, dans ses terres, à l'abri du vieux donjon.

VII

LE VILLAGE. — LA FAMILLE DES GUZMANS. ABBAYE DE SILOS.

Nous passâmes quelques jours à Caleruega, et j'y goûtai un vrai bonheur. Nous parcourions les ruelles caillouteuses, nous approchant des humbles seuils : j'imaginais le petit Dominique sur la terrasse de l'église et les marches usées de son portail ; nous voyions les femmes remplir leurs *alcarrazas* à la fontaine construite récemment (Fig. 7 et 9) près de Saint-Sébastien, et au sommet de laquelle apparaît un buste du Prêcheur. Nous montions surtout à la *Pina* (2), éperon rocheux qui domine la bourgade, où s'élevait autrefois la petite église Saint-Georges, et dans les flancs duquel les payans creusent leurs caves respectives. Dominique dut souvent le gravir, lui aussi, soit avec sa mère, soit avec un troisième frère ou une jeune sœur.

En effet, si, après avoir réclamé Antoine et Mannès, Dieu s'emparait encore de Dominique, il préparait une récompense à la foi et à la soumission des châtelains.

---

1. *Ibid.*

2. Prononciation défectueuse locale du mot espagnol *pena*, qui signifie *rocher*.

« Deux de ses neveux, écrit Gérard de Frachet, vécurent dans l'Ordre, d'une vie sainte et toute digne de louange (1).»

Galvanus de la Flamma rapporte aussi ce fait curieux et peut-être discutable : « Saint Dominique eut une sœur, qui donna le jour à un fils appelé *Fernand*. Au temps d'Innocent III, l'an 1200, il était âgé de quinze ans, et se rendit à Rome, pour gagner la grande Indulgence du jubilé séculaire. Revenu en Espagne, il se fit ermite. Cent ans après, au jubilé de l'an 1300, publié solennellement par Boniface VIII, il partit une seconde fois pour Rome, et fut un des trois témoins qui affirmèrent au Pape, sous la foi du serment, avoir assisté au jubilé d'Innocent III. En revenant de Rome, le vieillard, passant par Gênes, fut reçu avec honneur par les Frères Prêcheurs, comme s'il eût été un autre Dominique. Il ne portait aucun couvre-chef, mais ses cheveux longs étaient tressés sur sa tête en forme de tiare. Son vêtement était rude, sa nourriture austère. Il mourut en Espagne (2).

De la *Pina*, on découvre une immense étendue. A nos pieds, voici la paroisse Saint-Sébastien, la tour du château, le cloître, les demeures en torchis ; et, de suite, aux dernières maisons, reprend la plaine sauvage, empreinte de grandiose et invincible mélancolie. Je me tourne du côté d'*Uclès*, où Dominique allait visiter la tombe de son grand-oncle maternel, le *B. Pierre d'Uclès*, fondateur des Chevaliers de saint Jacques de l'Épée (3) ; vers *Gumiel-de-Izan*, où s'abritèrent ses premiers labeurs intellectuels, auprès de l'Archiprêtre, frère de la B. Jeanne ; vers le sanctuaire de *Notre-Dame de Castro*, pèlerinage chéri du Saint, où, par souvenir de lui, les gens de Caleruega vont chaque année en cortège, sa statue sur les épaules, le troisième dimanche d'avril ; mais surtout derrière moi, sous les pics de neige, entre les montagnes bleues, vers l'*abbaye de Silos*.

Cet illustre monastère reste, dans l'histoire de saint Dominique, un thème à controverse. Sans doute, Jeanne et Félix y offrirent à Dieu leur troisième fils. Y fut-il alors accueilli, comme le veulent certains, par ces mots prophétiques du Père Abbé : *Ecce reparator Ecclesiae* ? Je ne le pense pas, car

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 89.

2. Mortier, O. P., *op. cit.*, saint *Dominique*, c. I, p. 2, note 2.

3. Le monastère d'Uclès est maintenant aux P.P. Jésuites ; la bourgade conserve une mémoire fidèle de saint Dominique et de la B. Jeanne.

Fig. 10. — GUMIEL-DE-IZAN.

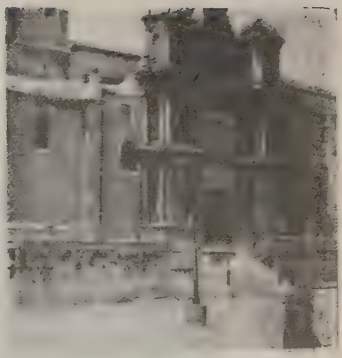


Fig. 11. — L'ÉGLISE.

Vieille estampe.

Fig. 12. — MAISON DE SAINT DOMINIQUE.

Fig. 13. — PALENCIA. — PLACE ET ÉGLISE SAINT-PAUL.

Fig. 14. — INTÉRIEUR DE SAINT-PAUL.

Fig. 15. — COLONNETTES ROMANES A S

les annales de Silos rapportent déjà la même anecdote au sujet du premier Dominique, le restaurateur de l'abbaye. Y comptera-t-il même un jour parmi les élèves habituels des fils de saint Benoît, comme plus tard Thomas d'Aquin au mont Cassin ? Antonio Perez, profès de Silos, l'affirme. Ce moine appelle saint Dominique de Guzman, *Alumnus familiae benedictinae*, et dit de lui : *Fere oriundus quo ego* (le P. Perez était natif de Silos) *nutritus ubi ego in monasterio scilicet antiquitissimo.....Sancti Dominici Silensis a quo Dominico nomen sumpsit Dominici, imo et vitam et esse : quoniam Silensis precibus natus est Praedicatorum Dominicus* (1). Toutefois, les chroniqueurs dominicains démentent formellement cette assertion ; d'après eux, leur Père, âgé de sept ans, fut confié à l'archiprêtre de Gumiel. Plus jeune, mais au cours d'une aussi brève période, qu'aurait-il pu faire à Silos ? A quel titre y aurait-il séjourné ? Entre lui et le couvent, n'existèrent peut-être que de simples relations de voisinage. Au reste, le seul document certain que conserve de saint Dominique de Guzman la fameuse abbaye est une charte du 13 janvier 1201, revêtue de la signature : « Ego Dominicus, Oxomensis suprior. *Moi, Dominique, sous-prieur d'Osma* (2) ». Malgré ces incertitudes, Silos m'attirait. A cause des pluies, nous dûmes en remettre l'ascension. D'ailleurs mieux vaut la faire de Burgos, nous a-t-on dit. « *De Aranda à Caleruega, camin malo : de Caleruega a Gumiel de Izan, pejor : de Caleruega a Santo Domingo de Silos, pessimo* (3) », explique un proverbe local.

Nous touchions aux dernières heures de notre pèlerinage. La veille du départ, assis sur la Pina, je regardais plus affectueusement encore que les autres jours le pays sacré, trop peu connu. Mes yeux s'arrêtaient à chaque chose afin de la détailler, la quittaient pour y revenir, fouillaient les environs, cherchaient les *sierras*, bleues comme des gentianes, et que la brume envahissait. Là, jadis, une femme connut par miracle, le glorieux avenir de son fils ; elle vit s'élancer le chien

1. « Originaire presque du même endroit que moi, élevé au même lieu que moi, savoir dans le très ancien monastère de saint Dominique de Silos, duquel il reçut son nom, bien plus l'être et la vie, puisque Dominique des Prêcheurs est né à la suite des prières adressées à Dominique de Silos. »

2. Dom Ferotin, O. S. B., *Histoire de l'Abbaye de Silos*, Paris, 1897, p. 88. Ce n'est d'ailleurs qu'une copie : l'original a disparu.

3. « *Le chemin est mauvais d'Aranda à Calèruega, pire de Caleruega à Gumiel de Izan, épouvantable de Caleruega à Silos.* »

symbolique, et notre imagination l'y retrouve à sa suite. Ne croyez-vous pas qu'il court en ces lieux avec plus de noblesse encore que la meute allégorique, la meute dominicaine, sur les murs du célèbre Chapitre « degli Spagnuoli » à Santa Maria Novella de Florence ?

CHAPITRE II

GUMIEL-DE-IZAN

Nous voulions visiter *Gumiel-de-Izan*. D'Aranda, une route superbe y conduit. C'était onze kilomètres à faire, une bagatelle pour des marcheurs.

Au sortir de la ville, nous saluons, blottie à l'écart, sur la gauche, entre quelques arbres, une chapelle de la Vierge : nous remarquons une vieille hôtellerie gratuite, véritable apparition médiévale : puis, de nouveau, nous nous enfonçons dans la solitude.

La contrée offre le même aspect monotone ; des collines se succèdent, sur lesquelles sans cesse le chemin monte et descend. Là-bas, vers la droite, Caleruega se devine, au pied des montagnes bleues. Nous allons toujours...Le sol rougeoie : il rappelle à s'y méprendre, la belle terre siennoise. Les talus se couvrent de thym : des boqueteaux surgissent un peu partout : finalement, après avoir suivi une longue file de saules, qui abritait le repos d'un homme et de sa mule à pompons, il nous faut monter une fois encore pour découvrir Gumiel au pied d'un monticule coiffé de ruines (Fig. 10).

Au village, le pisé, bien entendu, se met en frais pour tous les genres de constructions. Quelques-unes des masures s'appuient, s'accrochent, devrais-je dire, à des piliers de bois : d'autres débordent sur les *calleguelas* (1) étroites, dont un vague ruisseau occupe le milieu ; on les croirait prêtes à s'écrouler. Des femmes, assises à l'ombre sur des cuirs à peine secs, confectionnent des outres pour le transport du vin, outres très curieuses, qui conservent la forme de l'animal, l'attache du col et les pattes ; de loin, quand elles sont pleines, à les voir, rangées côte à côte, on dirait un troupeau. Comme à Caleruega, les travailleuses nous saluent du *Vayan Ustedes con Dios*.

1. Ruelles, en italien *vicoli*.

Nous ne pénétrons pas alors bien avant ; il est midi et, rencontrant la *posada*, nous frappons à sa porte ; elle dépasse en misère ce que nous avons déjà vu. Ayant traversé un hangar et gravi une échelle en fait d'escalier, nous sommes conduits entre des murs lépreux, où sèche une lessive. Un chat y ronronne au soleil. Des escabeaux, autour d'une table d'anachorète, attendent les voyageurs, aussi rares qu'affamés. Le fils de la maison, Léandre, un nino aux jambes nues, nous présente des œufs à la coque, un paquet de vieux biscuits, l'aigre petit vin du cru, auquel le séjour dans les outres a communiqué un bouquet peu agréable.

Ce repas plantureux rapidement terminé, vite au presbytère ! La clochette tinte encore, que, sur une entrée de terre battue, aux poutrelles enfumées, la porte s'ouvre, tirée par *el senor parroco* lui-même, l'homme le plus aimable du monde. En effet, contraste frappant, l'espagnol fait volontiers en *cavallero* (1) les honneurs de sa masure. J'explique au prêtre le but de notre démarche, et nous montons évoquer à loisir, dans une salle blanchie à la chaux, la grande figure de saint Dominique.

A l'âge de sept ans, le futur Prêcheur quitta donc la maison natale pour le toit plus humble de l'archiprêtre de Gumiel. Désormais, et cela au cours de sept autres années encore, sa vie s'orientera de plus en plus vers la prière et le travail. De ce dernier, le latin classique, celui des Pères de l'Église, et les exercices de rhétorique firent problabement le fond. Aussi, ne pouvait-on souhaiter au préceptorat du vieil oncle de meilleures conséquences qu'il n'en produisit. « Avant que le monde, rapporte Constantin d'Orvieto, eût touché cet enfant, il fut confié, comme Samuel, aux leçons de l'Église, afin qu'une discipline salutaire prît possession de son cœur encore tendre. Et il arriva, en effet, que, posé sur ce fondement solide, il croissait en âge et en esprit, s'élevant chaque jour, par un progrès heureux, à une plus haute vertu (2). »

Tels sont les minces détails que l'Ordre possède sur cette phase de sa vie. Toutefois, la R. Mère Drane parle encore du monastère voisin de *la Vid*, celui des Prémontrés, dont le jeune Dominique serait devenu le familier. Par son seul attou-

1. Grand seigneur.

2. Constantin d'Orvieto, O. P., *Vita Si Dominici*, de 1242 à 1247, n. 3.

chement, il y aurait ouvert les yeux d'un aveugle, puis, atteint lui-même d'une maladie mortelle, recouvré à son tour la santé, grâce à une apparition de saint Norbert (1). « Hélas, explique le curé, j'occupe la paroisse depuis peu de temps, et ne saurais vous fournir aucun détail sur cette abbaye de la Vid, ni sur le couvent cistercien de Saint-Pierre, dont il ne reste rien. Au moins, venez voir la maison où demeura le saint. Je vous montrerai l'église ensuite. »

Nous voici dehors, mais, ô malchance, sur un carrefour où le village s'était réuni pour suivre une dispute. A notre vue, la querelle s'apaise soudain, et tous de nous escorter. Des enfants en loques rient et gambadent pieds nus ; les poules effarouchées courent de-ci de-là ; des femmes demandent une bénédiction, et le curé, sans aucun trouble, promène majestueusement dans la poussière son ample manteau noir.

Pauvres gens ! Leurs visages sans expression, leurs regards atones, avouent en eux la domination presque totale de la vie matérielle sur la vie de l'esprit, l'accomplissement servile d'un travail uniforme. Cependant, l'apparition inattendue de deux étrangers suffit à les révolutionner. Qu'étaient donc ces français, et que pouvaient-ils bien vouloir ?

Je me rappelai alors une anecdote des voyages de sainte Thérèse, après la Messe entendue à Cordoue, au départ d'une petite colonie pour Séville. « La seule vue de nos voiles, de nos manteaux blancs de gros drap et de nos sandales, raconte-t-elle, suffit pour jeter tout ce peuple dans le plus grand émoi. La surprise et l'agitation ne furent pas moindre que s'ils eussent vu arriver des taureaux destinés à courir (2) ». C'était, en deux phrases charmantes, mais voilés, manteaux et sandales en moins, Gumiel-de-Izan pris sur le vif, au jour de notre promenade.

Suivis de ce cortège, nous arrivons à la *Plaza Major* où, en face de l'église et comme agenouillée devant elle, nous apparaît la *maison de saint Dominique*. La voici, bien humble, avec son seul étage, ses piliers de bois et sa porte romane (Fig. 12), mais aussi son intérieur complètement renouvelé. Don Teofilo Jalon, ami et généreux soutien du monastère de Caleruega,

1. Drane, O. P., *Histoire de saint Dominique*, trad. Cardon, Paris, 1893, p. 8.

2. Sainte Thérèse, *Livre des Fondations*, trad. du P. Bouix, S. J., Paris, 1885, p. 322.

l'habite en famille. Pourquoi l'Ordre n'a-t-il pas saisi un tel trésor ?

Quant à la paroisse où nous pénétrons, toujours accompagnés de notre bruyante escorte, elle remplace le sanctuaire où pria le jeune Guzman, et en occupe le lieu vénérable. De splendides nefs ogivales, un merveilleux rétable de bois sculpté, un grandiose portail renaissance (Fig. 11) succédèrent au style roman d'autrefois. Néanmoins, en dépit des architectes, l'église primitive en forme de T réussit à laisser quelques vestiges. Ainsi, sur l'édifice, voilà encore de temps en temps une fenêtre en plein cintre, et la sacristie actuelle n'est que le bras droit du transept disparu : le pèlerin peut donc en saluer les murailles. Cette sacristie et un pauvre autel surmonté d'une statue de saint Dominique, parlent seuls de lui désormais. Gumiel ne se montre pas éloquent, et pourtant ne doit-elle pas au Prêcheur l'unique renommée dont il jouit ?

Les paysans nous reconduisent jusqu'à la sortie de la bourgade, mais, nous semble-t-il, notre pèlerinage n'est pas encore complètement terminé, et, par un sentier perdu, nous grimpons aux ruines féodales.

Souvent, et davantage encore à la fin de son séjour, Dominique dut agiter sur ce roc solitaire de redoutables problèmes ; peut-être Gumiel fut-il pour lui la terre inoubliable de la vocation. Sans doute, avait-il entendu à Caleruega la voix de Dieu encore lointaine ; mais ici, avant la résolution définitive, cette voix adorable se faisait plus pressante, plus irrésistible. S'il regardait vers le château paternel, noblesse, espérances légitimes, gloire et vertus militaires, s'efforçaient de l'attirer en leurs bras tentateurs. Mais pour le retenir, Dieu ne lui disait-il pas : « Tout homme est vicaire de Jésus-Christ pour travailler, par le sacrifice de soi-même, à la rédemption de l'humanité, et, dans le plan de cette grande œuvre, chacun a une place éternellement marquée, qu'il est libre d'accepter ou de refuser. S'il déserte volontairement cette place que la Providence lui offrait dans la milice des créatures utiles, elle sera transportée à un meilleur que lui, et lui, abandonné à sa propre direction, dans la voie large et courte de l'égoïsme (1) »

L'adolescent pouvait se souvenir de mots évasifs de sa mère au sujet de son baptême, des invites pressantes de la Bien-

1 LACORDAIRE, O. P., *Vie de saint Dominique*, Paris, 1860, p. 159.

heureuse à la générosité surnaturelle. Il méditait, méditait encore, et, sur sa tête blonde et pensive, la sainteté s'inclinait déjà.

O Gumiel, un jour, dans ton vallon sans grâce, des senteurs embaumées se répandirent ; aux appels divins Dominique se rendait, et sa réponse, comme un encens, montait vers les cieux. Plus tard, car son existence sera longue, au cours de luttes douloureuses, il distillera la myrrhe, ce parfum d'amertume. Mais avant d'éprouver, le Seigneur charme pour conquérir, et quand l'âme s'éprend de celui qui la cherche, surprise, confondue, elle exhale tout d'abord une printanière ferveur.

Minute bienheureuse et intraduisible de la vie spirituelle, trop précaire ici-bas, tu seras un jour l'éternité !

CHAPITRE III

PALENCIA

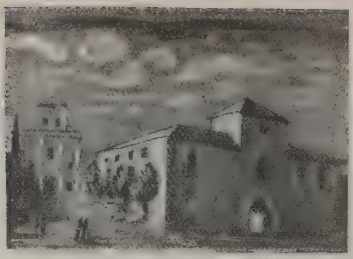
Lorsque Dominique atteignit quatorze ans (1184), il vint s'asseoir sur les bancs des vieilles écoles de Palencia, les seules dont pouvait alors s'enorgueillir l'Espagne.

Cette ville se parera un peu plus tard d'une Université (1209) : toutefois, elle n'en conservera pas longtemps l'apanage, car le Souverain Pontife, Alexandre IV, élèvera bientôt Salamanque (1254) au rang des cités studieuses par excellence, Paris, Bologne, Oxford. Fièrement, la nouvelle venue gravera sur ses armes : *Omnium scientiarum princeps Salamantica*, *Salamanque reine de toutes sciences.*

Le jeune Guzman vécut dix ans à Palencia. Il passa les six premières dans le commerce de ces « arts libéraux », qui, suivis de leurs plus illustres personnifications, devaient un jour être représentés avec tant de bonheur dans les fresques de *la chapelle des Espagnols*, à Florence. Dominique prépara donc la *maîtrisc-ès-arts*, par les études du *trivium* et du *quadrivium*, les trois et les quatre *voies*, grammaire, poésie et logique, arithmétique, algèbre, musique et astronomie. Mais, dit un historien que je me reprocherais de ne point nommer ici, « bien qu'il pénétrât facilement dans les choses humaines, Dominique n'en était pas cependant ravi, parce qu'il y cherchait vainement la sagesse de Dieu, qui est le Christ. Nul des philosophes, en effet, ne l'a communiquée aux hommes ; nul des princes de ce monde ne l'a connue. C'est pourquoi, de peur de consumer en d'inutiles travaux la fleur et la force de sa jeunesse, et pour éteindre la soif qui le dévorait, il alla puiser aux sources profondes de la théologie. Invoquant et priant le Christ qui est la Sagesse du Père, il ouvrit son cœur à la vraie science, les oreilles aux docteurs des saintes Écritures ; et cette parole divine lui parut si douce, il la reçut avec tant d'avidité et de

Fig. 16. — PALENCIA. — MURIER DE S. DOMINIQUE.

Fig. 17. — PORTE DE LA MAISON DE S. DOMINIQUE.



Vieille estampe.

Fig. 18. — PALENCIA. — MAISON DE S. DOMINIQUE.

Fig. 19. — ARCS DE L'ANCIENNE UNIVERSITÉ.

si ardents désirs, que, pendant quatre années qu'il l'étudia, il passait des nuits presque sans sommeil, donnant à l'étude le temps du repos. Afin de boire ce fleuve de la Sagesse avec une chasteté plus digne encore d'elle, il fut dix ans à s'abstenir de vin. C'était une chose merveilleuse et aimable à voir que cet homme, en qui le petit nombre de ses jours accusait la jeunesse, mais qui, par la maturité de sa conversation et la force de ses mœurs, révélait le vieillard. Supérieur aux plaisirs de son âge, il ne recherchait que la justice ; attentif à ne rien perdre du temps, il préférait aux courses sans but le sein de l'Église, sa mère, le repos sacré de ses tabernacles, et toute sa vie s'écoulait entre une prière et un travail également assidus. Dieu le récompensa de ce fervent amour avec lequel il gardait ses commandements, en lui inspirant un esprit de sagesse et d'intelligence qui lui faisait résoudre sans peine les plus difficiles questions (1) ».

De 1191 à 1194, Dominique s'adonna donc à la théologie, et sa valeur fut telle qu'il professa bientôt à son tour (2).

L'Ordre des Prêcheurs, réplique érudite et victorieuse de l'Église aux audaces intellectuelles d'alors, germe de toute évidence, au pied des chaires de Palencia, mais, d'après la belle idée du P. Adam, O. P., plus encore, peut-être, en deux actes significatifs dont cette ville devint le théâtre (3).

Pendant les études théologiques du saint, la famine s'abat sur l'Espagne, ainsi qu'une détresse profonde ; alors, pour les atténuer auprès de lui selon ses forces Dominique vend tout son bien, jusqu'à ses livres, ses chers livres, annotés de sa main. « Pourrais-je étudier sur des peaux mortes, quand des hommes meurent de faim », répond-il à ses confrères surpris. Un autre jour, sans argent désormais, à la vue d'une femme pleurant son frère, captif des Maures, il veut se substituer à lui pour le délivrer (4) ; du reste, il renouvela plus tard cette offrande pour convertir des hérétiques, retenus dans l'erreur par la seule misère (5).

L'interruption des études, la perte des parchemins où s'enregistraient peu à peu les fruits d'un travail passionné, rien

1. Thierry d'Apolda, O. P., *Vita Si Dominici*, c. I, n. 17 et 18 (vers 1288).
2. Berthier, o. p. *Couvent de Sainte-Sabine*, Rome 1910, p. 109.
3. *Année dominicaine*, Août 1913, S. Dominique.
4. Boll., *Acta SS.*, 4 août.
5. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, n. 75.

n'arrête Dominique. Quelle sera donc sa récompense ? Pour ne citer qu'un exemple, Notre-Seigneur apparaît à sainte Catherine de Sienne, de laquelle un pauvre a reçu en aumône une petite croix (1) ; mais au point de vue de sa valeur matérielle, que vaut ce dépouillement en face de celui de Dominique ? Or, est-il insinué par l'intéressante notice du P. Adam, si la générosité de ce dernier ne fut pas suivie d'une compensation immédiate, ne se peut-elle trouver demain. Dieu sait avec quelle surabondance, dans sa fécondité spirituelle ?

Ces récits montrent à quel point le saint s'abandonnait à Dieu. Revêtu du sacerdoce à une date oubliée par l'histoire, déjà songeant aux âmes avant tout (2), il poursuivait de la sorte et à son insu la préparation lointaine de sa destinée. Une nouvelle phase de cette période initiatrice allait d'ailleurs s'ouvrir.

L'évêque d'Osma, Martin de Bazan, réformait alors le Chapitre Régulier de sa cathédrale, Chapitre soumis à la Règle de saint Augustin, mais où aucun vœu n'assujettissait ses membres (3). Un jour, le prélat apprit l'extraordinaire ferveur de ce fils des Guzmans et désira l'attacher à ses projets. *Diego de Azevedo*, prieur du Chapitre, se chargea du message, et fut assez heureux pour rapporter l'adhésion souhaitée. Le jeune prêtre se rendit alors à Osma et y reçut l'habit de chanoine. Tel est, d'après la version habituelle, l'épilogue du labeur ininterrompu de Palencia (4).

Bien longtemps après, Dominique devait revenir à la ville universitaire (1218-1219) pour lui abandonner quelques rayons de sa prodigieuse fortune. Il y ouvrit ou, au moins,

1. B. Raymond de Capoue, O. P., *Vie de Ste Catherine de Sienne*, éd. Cartier, Paris, 1877, t. I, p. 117.

2. Il ne se contentait pas de la charité matérielle. Beaucoup de ses condisciples auraient été ramenés à Dieu par son influence, entre autres Conrad d'Urach, qui entra dans l'Ordre de Cîteaux, devint abbé, évêque, cardinal, grand ami et protecteur des Prêcheurs. Cf. Malvenda, O. P., *Ann. Sacri Ord. Praed.*, Naples, 1627, an. 122, c. XVIII.

3. Mortier, O. P., *op. cit., saint Dominique*, c. I, p. 5.

4. Etienne d'Espagne, O. P., déposa cependant au procès de canonisation qu'avant 1194, étudiant de théologie à Palencia, Dominique faisait déjà partie du Chapitre d'Osma. « Pour faciliter les études à des clercs d'élite, l'Église avait coutume de leur conférer des canonicats, avec dispense de résidence : les revenus de la prébende servaient à l'entretien de l'étudiant. Tel fut, sans doute, le cas de Dominique, puisque vivant à Palencia, il était déjà inscrit au Chapitre d'Osma. » (Guiraud, *Vie de saint Dominique*, Paris, 1909, p. 9).

y prépara la création d'un couvent d'études, (le monastère de Saint-Paul), appelé à devenir pour l'Espagne, l'émule de Saint-Jacques de Paris, et de Saint-Nicolas de Bologne. Puis il y institua une *confrérie du Rosaire*, comme en témoigne le testament d'Antoine Sers (1221), conservé de nos jours encore aux Archives de la cathédrale. Par cette charte, aussi célèbre que précieuse à l'Histoire dominicaine, Sers concédait certains avantages à l'association « fondée à Palencia, dit-il, par Dominique lui même ».

Quand, lors de mon voyage, j'aperçus enfin cette illustre cité, au milieu de collines blanchâtres et arides, sur une plaine fertile, où des mules tiraient la charrue de leur échine luisante et vigoureuse, j'espérais un intact décor médiéval pour préciser encore mes réminiscences. Hélas.....Si de beaux enfants aux yeux noirs, des figures féminines bronzées sous les châles clairs, des hommes superbes dans la couverture traditionnelle, y circulent à dos d'âne ou dans des chariots de bois peint, les rues elles-mêmes sont plus que banales. Malgré tout, en des coins déserts, nous avons pu découvrir (perles oubliées par la vieille Espagne lors de sa mélancolique retraite devant le goût moderne), les demeures à toitures débordantes pour faire ombre, les fenêtres armoriées, dont le grillage coupe la monotonie des hautes murailles rousses, les balcons ventrus, rouges de géraniums, la palme bénite des Rameaux, glissée entre les tiges de fer forgé.

Des bâtiments universitaires, il ne reste que *deux arcs gothiques* (Fig. 19) dont le sol dissimule à moitié les colonnes. Celles-ci se trouvent encastrées dans une masure de brique, au numéro 145 du *Cordon*, près de la *calle de Penaderas*, sur les bords du rio *Carrion*. Là, travaillent aujourd'hui (ironie des choses), un charron et un fondeur de métaux. Nous eûmes le plaisir inattendu de découvrir ces vestiges grâce à l'obligeance d'un officier de Talavera : « Nous sommes peut-être deux ou trois chercheurs à en connaître l'existence », avoua-t-il.

« La demeure où Dominique abrita sa studieuse jeunesse vient, elle aussi, de disparaître », nous disent tristement les bons moines de San-Pablo. Mais je nomme ces religieux sans avoir dit leur accueil. Impossible de ne pas ouvrir au large le cœur et le couvent, pensaient-ils, à des pèlerins dont un tertiaire de Paris, venus pour saint Dominique. Alors,

à toute force, ils tinrent à nous garder pour les repas et la visite minutieuse de leurs reliques. Nous passâmes avec eux des heures charmantes.

San Pablo, construit au XIII^e^ siècle, s'élevait près de l'habitation de Dominique. Comme le représente ce dessin, antérieur à la destruction et que j'ai la bonne fortune de pouvoir reproduire, (Fig. 18), à droite de la *Place* où se trouve le monastère, se dressait la *tour* massive de la vénérable *casa*. Cette tour renfermait *la chambre de l'étudiant*. Un Père âgé nous dit avoir connu la pièce sainte dans son intégrité : des traces de sang, aveu de tragiques disciplines, en couvraient les murs ! Faute de ressources pécuniaires, (amer regret de ses cheveux blancs) il ne put en éviter la démolition, et un asile de vieillards, *ancianos*, se substitua, il y a trente ans à peine, à la chère demeure.

Cependant, deux souvenirs tangibles de saint Dominique survécurent à ce malheur irréparable, dans l'asile même, où les Sœurs qui le tiennent nous donnèrent accès avec une parfaite amabilité.

A l'angle de la Place, s'étend un jardinet clôturé par une antique muraille qu'un pauvre crépissage essaie de rajeunir. c'est l'assise de la maison disparue. *Une arcade* insolite s'y dessine, *porte* maintenant condamnée par où, si souvent, Dominique passa (Fig. 17). La simple comparaison des photographies (Fig. 17 et 18) appuie d'une manière péremptoire l'affirmation des Pères ; de plus, la présence de cette ogive mûrée, à un endroit où elle ne servirait pas, serait, en effet, inexplicable.

Dans le grand jardin, autrefois jardin des hôtes de l'étudiant, au milieu des oignons et du linge étendu sur les haies, s'élève un *mûrier* que Dominique planta (Fig. 16). Nous l'avons vu, cet arbre magnifique ; deux hommes, à peine, l'entoureraient de leurs bras. J'en ai salué la riche frondaison. Si quelques branches durent tomber sous la hache, les autres, couvertes de fruits, témoignent d'une extraordinaire vigueur. Au reste, quand les fondations du nouveau bâtiment furent creusées, à quinze mètres de l'arbre, environ, les terrassiers se heurtèrent à de nombreuses et fortes racines. Néanmoins, ces débris arrachés au précieux mûrier par des interventions nécessaires, ne se perdent pas ; on y taille de menus objets, et la supérieure ne nous laissa pas partir sans des castagnettes

du bois de saint Dominique. Elle les agita même devant nous le plus naturellement du monde, ce qui me fit penser encore à sainte Thérèse, qui, pour le plaisir de ses filles, ne dédaignait pas d'en jouer, elle aussi.

A l'époque du Prêcheur, sur la place occupée par San Pablo (Fig. 13), se dressait *un petit oratoire*, près duquel s'éleva le *premier abri* des Frères, véritable ermitage, pauvres huttes assemblées. Or, dans l'église conventuelle (Fig. 14) dont les trois nefs spacieuses, à rétables dorés, remontent au XV^e^ siècle, sur la gauche, dans la chapelle du Crucifix, *quatre colonnettes romanes* (Fig. 15) intriguent le regard ; elles proviennent de l'oratoire primitif, où, dit-on, Dominique pria et célébra la Messe.

Quant au vieux monastère où vécurent le B. Pierre Gonzales (1), le B. Gilles de Santarem (2), saint Vincent Ferrier (3), seule, une de ses ailes subsiste encore. Elle donne, vis à vis de l'asile, sur la Place ombreuse et paisible où, d'autre part, face à l'église, un très ancien couvent de Prêcheresses montre ses fenêtres grillagées.

Mais, sous les arbres grêles, je me rappelai un autre souvenir encore ; la conversion du B. Pierre Gonzales. Natif de Fromista, près Palencia, riche, élégant, frivole, bien que doyen du Chapitre, il caracolait un jour, avec des camarades, aux yeux du peuple admiratif. Tout à coup, son cheval le précipita à terre, et les acclamations se changèrent en quolibets. Éclairé par là sur le néant du monde, le jeune homme frappa chez les Prêcheurs : en son âme, l'humiliation ouvrit la porte à la sainteté.

Le départ vint clore ces récits attachants.....La main dans la main, nous ne nous quittâmes qu'à regret, les Pères et nous. Je songeai, à cette dernière minute, au médaillon d'Angelico de Fiesole, peint à Florence, dans le premier cloître de San Marco, à l'entrée de l'*ospitalita*. Deux religieux, avec instance, s'efforcent de retenir le Christ sous l'habit de pèlerin, ou plutôt un pèlerin dans lequel ils honorent le Christ. Les Pères de Palencia, j'en suis sûr, avaient médité la fresque de l'Angelico.

1. Patron de Palencia. Le couvent conserve son habit. Fête de l'Ordre, le 14 avril.

2. Fête de l'Ordre, le 15 mai.

3. Fête de l'Ordre, le 5 avril.

CHAPITRE IV

OSMA

Des collines, des collines, toujours des collines sèches et dénudées, tel est le coup d'œil offert par la ligne d'Osma (1). Seules, les rives immédiates du Duero présentent une fraîcheur insolite ; mais à quelques mètres d'elles, comme s'il déplorait de s'en être laissé proscrire, le roc se hâte de reparaître, pour attrister encore par sa désolation. L'unique intérêt de ce voyage sans fin consiste dans les ruines du célèbre château de *San Esteban de Gormaz*, à pont mauresque, suivi de sa bourgade en pisé, d'un jaune violent. Là résidaient, on s'en souvient, les religieuses augustines qu'en 1219 Dominique affilia lui-même à son Ordre.

Nous arrivons enfin à la gare d'Osma, gare isolée, en pleins champs, avec, à deux cents mètres, une *posada* pour les rouliers. Le ciel descend très bas : il pleut. Tandis que l'un de nous cherche une consigne quasi introuvable pour déposer nos valises, l'autre se hâte vers l'auberge, où deux chars sont arrêtés. Lorsqu'il y arrive l'un des *carruajes* s'est déjà mis en marche : le conducteur du second, interrogé, ne va pas à « *borgo de Osma* », mais il indique la voiture précédente. « Celle-là y retourne, » dit-il. Grâce à Dieu, la pente déjà raide ne favorisait pas sa vitesse. On s'interpelle, on parlemente, et nous voici grimpant dans un équipage semblable à celui de Caleruega. Que serions-nous devenus sans cette rencontre, avec bien des kilomètres à parcourir, et sous une pluie diluvienne, au début, du moins ? L'homme donne quelques coups de pied aux reins de sa mule : nous partons.

Le joli trajet alors ! Quel dédommagement du chemin de

1. Osma, en Vieille Castille, province de Soria, à 50 kilomètres sud-ouest de Soria, sur la ligne Valladolid-Ariza, 8.000 habitants. Evêché. Ruines romaines. Importante sous les Maures.

fer ! Une longue côte conduit à une plaine de belle culture, (oasis dans le désert) fermée par des monts arides qui tombent à pic : une gorge étroite les sépare. A la crête de chacun d'eux, se profilent sur le ciel gris les vestiges d'un château maure. La route s'engage dans le défilé, rencontre un moulin, passe l'*Ucero*, dont, sur une corniche sauvage, elle remonte le cours. Au bord de cette rivière, des mules paissent en liberté ; l'herbe est grasse, fleurie d'iris jaunes ; des peupliers ombragent la scène.

Soudain, apparaissent un pont arqué, puis le *village* d'Osma. Nous quittons la gorge et, dans un rayon de soleil entre les nuages lourds, saluons, à droite, sur une cime, les restes de l'antique *Uscama*, avec une tour du guet mauresque. Puis la vallée s'élargit, la cathédrale de la *ville* d'Osma s'aperçoit à travers les arbres (Fig. 20). Voici le confluent de l'*Abion* et de l'*Ucero* ; encore quelques tours de roue ; nous sommes dans la petite cité.

Le passage de saint Dominique en fait le seul intérêt. A la suite de ses travaux de Palencia, le jeune prêtre, je l'ai dit, revêtit ici la tunique blanche, le rochet et le manteau noir des Chanoines Réguliers ; nous avons vu qu'il leur fut probablement adjoint au cours de ses études. De plus en plus, il s'immole au Seigneur dont il ressent la divine jalousie.

« Alors, rapporte le B. Jourdain de Saxe, il commença de paraître entre ses frères comme un flambeau qui brûle, le premier par la sainteté, le dernier de tous par l'humilité de son cœur, répandant autour de lui une odeur de vie qui donnait la vie, et un parfum semblable à l'encens dans les jours d'été. Ses frères admirent une si sublime religion ; ils l'établissent leur sous-prieur, afin que, placé plus haut, ses exemples soient plus visibles et plus puissants. Pour lui, comme un olivier qui pousse des rejetons, comme un cyprès qui grandit, il demeurait jour et nuit dans l'église, vaquant sans relâche à la prière, et se montrant à peine hors du cloître, de peur d'ôter du loisir à sa contemplation. Dieu lui avait donné une grâce de pleurer pour les pécheurs, pour les malheureux et les affligés ; il portait leurs maux dans un sanctuaire intime de compassion et cet amour douloureux, lui pressant le cœur, s'échappait au dehors par des larmes. C'était sa coutume, rarement interrompue, de passer la nuit en prière et de s'entretenir avec Dieu, sa porte fermée. Quelquefois alors, on enten-

dait des voix et comme des rugissements qu'il ne pouvait contenir, sortir de ses entrailles émues. Il y avait une demande qu'il adressait souvent et spécialement à Dieu, c'était de lui donner une vraie charité, un amour à qui rien ne coûtât pour le salut des hommes, persuadé qu'il ne serait vraiment un membre du Christ que lorsqu'il se consacrerait tout entier, selon ses forces, à gagner des âmes, à l'exemple du Sauveur de tous, le Seigneur Jésus-Christ, qui s'est immolé sans réserve à notre rédemption. Il lisait un livre qui a pour titre : *Conférences des Pères* lequel traite à la fois des vices et de la perfection spirituelle, et il s'efforçait, en le lisant, de connaître et de suivre tous les sentiers du bien.Ce livre, avec le secours de la grâce, l'éleva à une difficile pureté de conscience, à une abondante lumière dans la contemplation, et à un degré de perfection fort grand (1). »

« Quant à ses pénitences, ajoute Thierry d'Apolda, le prieur Diego dut prescrire des bornes ; ainsi lui enjoignit-il de reprendre l'usage du vin (2). »

Une vie si belle méritait une couronne de la terre elle-même. En 1201, Martin de Bazan mourut, Diego de Azevedo le remplaça sur le siège épiscopal, et Dominique fut nommé Prieur du Chapitre. Il remplit sa nouvelle charge jusqu'en 1203. A cette époque; Alphonse IX, roi de Castille, députa l'évêque d'Osma pour obtenir à son fils le prince Ferdinand, la main d'une jeune étrangère, fille du seigneur de la Marche. Diego se prépara de suite au voyage, et choisit le Prieur pour compagnon.

Que cette Marche soit danoise, française ou italienne, (problème bien controversé), peu m'importe. Il me suffit d'apprendre le départ de Dominique, son passage dans le Toulousain, sa rencontre avec les Albigeois. Là se déclarent, nous le verrons, le signe du ciel, l'heure divine, le moment décisif pour le Prêcheur de demain.

Vouloir retrouver dans la cathédrale actuelle d'Osma celle de Dominique, serait courir à une déception. Reconstruite au XIV^e^ siècle, ornée d'un rétable du XVI^e^, agrandie par un déambulatoire au XVIII^e^, l'église porte l'empreinte de diverses influences artistiques. Cependant, ses trois nefs abritent encore quelques spécimens de l'architecture primitive.

1. B. Jourdain de Saxe, O. P, *op. cit.*, I, n. 8 ss.
2. Thierry d'Apolda, O. P., *op. cit.* n. 24, *Acta SS.*, 1 août.

Fig. 20. — OSMA.

Fig. 21. — MAISON DE S. DOMINIQUE.

Fig. 22. — OSMA. — CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.

Ainsi, dans le transept gauche, sous la tombe surélevée, en marbre polychrôme de *San Pedro* (un français de Navarre, fondateur de l'édifice, qui restaura le diocèse au XII^e siècle), s'ouvre une pièce basse, assez obscure. C'est une salle romane intacte, du style le plus pur, antérieure à notre saint. Ses quatre jolies colonnes à chapiteaux, sur lesquelles repose la voûte, durent être frôlées bien souvent par la soutane blanche du jeune chanoine.

Le cloître, lui aussi, malgré de considérables retouches et un caractère gothique très accentué, possède encore d'admirables portes romanes (Fig. 22).

Toute proche de la sépulture de Don Pedro, voici la *chapelle du Christ du miracle*, ainsi nommée depuis le sacrilège qui s'y commit : un homme jeta une pierre à la figure divine, et le sang jaillit aussitôt. Dans cette chapelle, un relief à peine accusé. J'y lis : HIC JACET ILLUSTR. D. DIDACUS ACEVES EP. OXOMENSIS. Je m'y arrêtai avec émotion. Là reposait donc cet homme apostolique, usé par sa lutte en Languedoc contre l'Albigéisme ; là, sous une pierre banale je retrouvais « le médiateur choisi de Dieu pour éclairer et conduire le Patriarche d'une dynastie...celui que, sur la longue chaîne de mes aïeux spirituels, je rencontre entre saint Dominique et Jésus-Christ (1) ». Comme fils de France et comme tertiaire je lui disais ma gratitude. Le temps passait trop vite ; notre guide, un prêtre fort aimable, ouvrait déjà la grille du *chœur*.

A l'encontre des chœurs de nos églises, ceux des cathédrales espagnoles se placent au milieu de la grande nef, entourés de hautes murailles. Cette enceinte ne leur laisse accès que devant le sanctuaire, auquel les relie une allée de dallage bordée de chaînes. Les fidèles se massent à droite et à gauche, comme ils peuvent. Le chœur ainsi compris constitue une véritable petite église dans la grande.

A Osma, les stalles des chanoines sont renaissance, en bois sculpté, insignifiantes. L'une d'elles, cependant, ressort par son ornementation particulière, et désigne la place où jadis, croit-on, Dominique avait coutume de se tenir. Aussi, par déférence, personne ne l'occupe désormais. Le panneau du fond, à colonnettes dorées, porte, à la partie supérieure, l'inscription que voici : SANCTUS DOMINICUS HUJUS ALMAE ECCLESIAE CANONICUS DOMINICANAE FAMILIAE FUNDATOR EGRE-

1. LACORDAIRE, O. P., *op. cit.*, p. 161.

GIUS(1). Au milieu de la boiserie, se détache la silhouette du Prêcheur, barbue, les yeux au ciel, et, dans le bas, le chien symbolique agite la torche dans sa gueule (2).

Au chevet de l'église, dans un chemin écarté, sordide, qui s'ouvre sur *la rue* bordée d'arcades, on nous montre encore, adjacente aux communs de l'évêché, *la maison du saint* (Fig. 21). En effet, explique notre conducteur, les chanoines ne menaient pas la vie conventuelle : ils se réunissaient à certains moments, au cloître, à la cathédrale, mais avaient leurs habitations respectives. Malgré les siècles, et bien que sectionnée, cette demeure offre toujours le spectacle de la pauvreté d'autrefois. Une vieille femme, locataire actuelle du logis de saint Dominique, nous y laisse entrer. Trois pièces le composent. La plus reculée paraît avoir été l'*oratoire*, avec sa voûte légère et ses petits chapiteaux (ce dernier détail, sans doute postérieur à saint Dominique). Malheureusement, le temps couvert, joint à l'obscurité naturelle de ces chambres, ne nous permet pas de photographier, non plus que tout à l'heure, à la salle romane de la cathédrale. Nous apprenons avec plaisir que l'Évêque d'Osma, très dévôt à saint Dominique, vient d'acquérir ces vieux murs, pour les soustraire à une ruine imminente et les joindre aux biens épiscopaux.

Au cours de cette visite, une poésie de Verlaine effleurait mes pensées :

> La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
> Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour
> Rester gai quand le jour triste succède au jour,
> Etre fort et s'user en circonstances viles... etc... (3)

Comme de ce toit misérable d'Osma jaillit, en effet, une profonde leçon ! Elle s'adresse surtout aux enfants du Prêcheur, convers, tertiaires, dont les années se suivent, uniformes et silencieuses, sous l'unique regard de Dieu. Le froc dominicain ne recouvre pas seulement des Vincent Ferrier, des Savonarole, des Louis Bertrand (4), des Lacordaire ; il tombe aussi

1. Saint Dominique, chanoine de cette noble église, illustre fondateur de la famille dominicaine.

2. Cette stalle se transformait jusqu'à ces derniers temps, le 4 août, en un autel où on célébrait la Messe. Mais l'évêque a interdit cette coutume, comme peu conforme aux prescriptions liturgiques (BALME, O. P., Cartulaire, intr. IV).

3. VERLAINE, *Œuvres complètes*, (Éd. Messein, Paris, 1911) t. I. Sagesse, VIII, p. 213.

4. Fêté dans l'Ordre le 10 octobre.

sur de plus humbles épaules. Pour celles-là, pour ces Frères penchés sur des travaux sans gloire, Dominique renouvelle l'adorable exemple du Christ. A Nazareth, un rabot fatiguait les mains du Sauveur ; dans sa retraite d'Osma, le chanoine que ses brillantes études semblaient appeler à un rôle prépondérant, n'écrit et ne professe pas, prêche à peine, disparaît dans l'ornière commune. Maintes fois encore, semble-t-il, Dieu se plaît à creuser pour le talent et la vertu, des tombeaux dont la profondeur épouvante. Il les y couche, loin de tout et loin de tous, en une stérilité factice. Mais, comme prix de cette mort apparente, un chrétien sait qu'en lui ou chez les autres, vont s'accroître, souvent même se révéler des palpitations merveilleuses : celles de la vie divine. Voilà pourquoi, après les sacrifices de Palencia et les neuf années contemplatives d'Osma, Dominique recevra, pleine et débordante, la grâce du zèle apostolique. A combien d'hommes ainsi, par lui et par ses fils, obtiendra-t-il le salut ? Il n'aurait pas, lui, mérité la dure finale lancée par le poète à ceux qui hésitent devant l'obscure banalité du devoir : *Fi, dit l'Ange gardien, de l'orgueil qui marchande* ! (1).

C'est le moment du crépuscule.....Nous reprenons le chemin de la gare. Ce retour, je ne l'oublierai pas ! L'Angelus, *l'Oracion*, tinte derrière nous ; des nuages pourpres embrasent les *rios* ; curieuse, la lune émerge sur les débris d'un château. Tout à coup, deux femmes traversent la route déserte : l'une s'enveloppe dans un long châle orange ; l'autre porte sur ses cheveux noirs une gerbe de sainfoin encore humide de pluie, dont la brise détache quelques grappes roses. Une dernière lueur du couchant couvre leurs visages. Puis elles disparaissent peu à peu dans l'ombre descendue des monts dépouillés, et, quand, près du moulin, je donne un regard d'adieu à la jolie gorge, la nuit commence à y ensevelir les êtres et les choses.

1. VERLAINE, *Sagesse*, VIII.

CHAPITRE V

SÉGOVIE

En 1218, Dominique interrompit sa glorieuse croisade à travers la France et l'Italie, pour revenir quelques mois à l'Espagne, sans doute maintes fois rejointe en songe. Elle lui avait tout donné : l'être, la science, la grâce dans sa plénitude ; à lui désormais, ineffable échange de l'enrichir par sa sainteté, sa puissance immatérielle.

Il traversa les Pyrénées à Roncevaux, le col des Preux, toucha Burgos, où il soumit au roi Ferdinand III de Castille les bulles approbatrices de son Ordre (1), passage dont une frise de la cathédrale perpétue le souvenir (2), et vint à Ségovie.

C'était un peu avant Noël. Casquée de son *Alcazar*, ornée d'un aqueduc romain, à cheval sur un roc sauvage, la ville guerrière surgissait au milieu des arbres dépouillés, tandis qu'à ses flancs bouillonnaient les deux *rios*, le *Clamores* et l'*Eresma*.

Je ne la connus toutefois pas sous cet aspect, car en été, saison de mon voyage, elle change de figure, se fait riante. Des pins jalonnent les pâturages de ses environs immédiats ; une planche jetée sur des pieux y traverse çà et là les rivières assagies ; de hautes futaies, où se mêlent diverses essences, ormes et accacias surtout, montent à l'assaut de ses vieilles murailles crénelées ; telles ces premières fleurs du printemps, épanouies sur des branches encore sans feuillage, la fière Ségovie se dresse au milieu de la plaine aride

1. Balme, O. P., *Cartularium Si. Dominici*, II, p. 233.

2. La cathédrale de Burgos a été commencée en 1221, par Ferdinand III de Castille. Sur la partie inférieure du tympan du portail nord, appelé *Porte de la Coronería*, se trouvent, avec les statues que l'on suppose être celles de saint Ferdinand et de son épouse, Dona Beatrice, celles de saint Dominique et de saint François, qui présentent leurs Règles au roi.

Nous montons à pied (la meilleure manière pour qui veut bien voir) les lacets très raides, et atteignons ainsi la *ciudad* (1), assez semblable à Assise par son dispositif étroit, tout en longueur. Les maisons rousses se détachent sur le bleu implacable du ciel. Dans les rues en pente, aux pavés aigus, presque toujours désertes, où flotte une pénétrante odeur d'huile, se côtoient pêle-mêle, à foison, portes romanes, arcs gothiques, fenêtres écussonnées, ferrures délicates, vantaux de chêne dont les clous s'épanouissent en coquille, dessins arabes, colonnettes perdues en de grossières maçonneries. Mais cet art semble implorer secours : un étrange abandon l'afflige ; pour lui, on craint l'irréparable : n'avons-nous pas vu à Burgos à la *casa de Miranda*, une invite aux acquéreurs placardée en plein *patio ?*

Les jours de marché, Ségovie, cette belle agonisante, paraît se ranimer. Voici les étalages en plein vent, le rouge et le violet des fruits, la verdure des légumes et des herbes, la pourpre des viandes fraîchement dépecées. Tout autour de la *Plaza*, ânes et mules trottinent, chargés de vastes corbeilles où souvent bêlent des moutons. Des hommes passent en velours noir, le large *sombrero* cache à demi leur visage rasé. Les femmes, à longs châles, à vêtements bigarrés, s'empressent et caquettent, se dirigent vers la fontaine avec l'*alcarraza* ou la cruche de fer martelé, que parfois un jeu de lumière inopiné fait brusquement ressortir dans l'ombre. Plus tard, nous les retrouverons, aussi exubérantes de la langue et de l'éventail, accroupies sur leurs talons devant le célèbre Christ de *San Marlin*, ce Christ dit « au tombeau », d'un réalisme si étrange, sur son oreiller de dentelles, le drap remonté jusqu'à sa barbe postiche. Mais aux heures de marché, Saint-Martin est vide. Seuls, les cris lointains, le murmure confus de la foule qui pénètrent par l'élégant portail laissé entr'ouvert, rappellent cette population presque déconcertante, qui s'agite, rit et s'amuse là-bas, sur la *Plaza*, dans une orgie de couleur et de soleil.

Alors, Ségovie est une terre promise pour le touriste ? Certes, et pour le pèlerin, plus encore.

A son arrivée, Dominique logea chez une pieuse femme dont, par malheur, l'Histoire a tu le nom et le domicile.

« Ayant un jour trouvé un cilice selon son goût, c'est à dire

1. Ville.

très rude, il laissa dans sa maison une tunique en forme de sac, qui lui avait servi quelque temps d'instrument de pénitence.

« Son hôtesse la recueillit avec vénération, la cacha dans un coffre avec ses objets les plus précieux, et la garda plus soigneusement que la pourpre d'un roi. Peu après, elle sortit à la hâte pour ses affaires. Pendant son absence, les braises du foyer qu'elle avait oublié d'éteindre, mirent le feu à sa chambre. Tous les meubles furent consumés, à l'exception du coffre où était renfermée la tunique du saint ; il resta au milieu de l'incendie sans être brûlé, ni même noirci par la fumée. A son retour, la dame, stupéfaite à la vue d'un si grand miracle, rendit grâce à Dieu d'abord, puis au bienheureux Dominique, son hôte. Sa fortune, presque tout entière dans ce coffre avec la tunique, devait à ce précieux contact d'être préservée de la destruction. Elle voulut conserver les manches, par dévotion et reconnaissance, mais fit don de l'autre partie aux Frères, qui la gardent encore aujourd'hui dans leur couvent, comme une relique (1). »

Gérard de Frachet parle d'un couvent, car, au mois de février 1219, le Patriarche, sous le vocable de *Santa Cruz* (2), ouvrit un ermitage à Ségovie pour ses nouveaux disciples. *Frère Corbolan* fut nommé prieur. C'était au nord, vers l'Eresma, sur une grotte taillée dans l'assise rocheuse de la ville. Cette grotte devint le témoin des oraisons et des pénitences nocturnes du saint. Une inoubliable page de Lacordaire en retrace la dramatique grandeur (3).

« L'apôtre se prosternait, écrit-il, et on l'entendait dire tout haut ces paroles de l'Évangile : Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur ; et celles-ci de David : « Mon âme est attachée au pavé : donnez-moi la vie, selon votre promesse, » et d'autres semblables. Lorsqu'il était relevé, il regardait fixement le Crucifix, puis il fléchissait le genou un certain nombre de fois, regardant et adorant tour à tour. De temps en temps,

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 98.

2. Sainte Croix.

3. Peut-être bien observerait-on dans ces stations nocturnes de saint Dominique, des expansions conformes aux exigences naturelles de la piété castillane : et pourquoi pas ? Mais sûrement ces expansions traduisaient de plus un état supérieur d'union à Dieu par l'oraison. C'était le débordement surnaturel de l'âme sur le corps, pour employer le langage de saint Thomas d'Aquin : « *Redundantia quaedam ab anima ad corpus.* » (Schwalm. O. P., *Aux sources de l'activité intégrale, La prière*, p. 116).

cette contemplation muette était interrompue par des éclats de voix. Il disait : « Seigneur, j'ai crié vers vous, ne vous détournez pas de moi ; ne vous taisez pas de moi », et d'autres expressions tirées de l'Écriture. Quelquefois, la génuflexion se prolongeait ; la parole n'arrivait plus de son cœur jusqu'à ses lèvres ; il semblait entrevoir le ciel par l'intelligence, et il essuyait des larmes sur ses joues. Sa poitrine était haletante, comme celle du voyageur qui approche de sa patrie.

» D'autres fois, il se tenait debout, les mains ouvertes devant lui, à la manière d'un livre, et il semblait lire attentivement ; ou bien, il les élevait des deux côtés jusqu'aux épaules, comme un homme qui écoute ; ou bien encore, il s'en couvrait les yeux, pour méditer plus profondément. On le voyait aussi, dressé sur la pointe des pieds, le visage au ciel, les mains jointes au-dessus de la tête en forme de flèche, puis les séparant comme pour demander, et les rejoignant comme s'il avait reçu, et, en cet état où il ne paraissait pas tenir à la terre, il avait coutume de dire : Seigneur, exaucez-moi pendant que je vous prie, pendant que j'élève mes mains vers votre sainte demeure.

» Il y avait un mode de prier qu'il n'employait que rarement, lorsqu'il voulait obtenir de Dieu une grâce extraordinaire, c'était de se tenir droit, les mains et les bras fortement étendus en croix, à l'imitation de Jésus-Christ mourant et poussant vers son Père ces clameurs puissantes, qui sauvaient le monde. Il disait alors, avec un son de voix grave et distinct : Seigneur, j'ai crié vers vous, j'ai étendu mes mains vers vous tout le jour ; j'ai étendu mes mains vers vous ; mon âme est devant vous comme une terre sans eau ; exaucez-moi promptement.

» Trois fois chaque nuit, il mêlait son sang à ses prières, satisfaisant ainsi, autant qu'il le pouvait, cette soif d'immolation qui est la moitié généreuse de l'amour. On l'entendait se meurtrir les reins avec des nœuds de fer, et la grotte de Ségovie, témoin de tous les excès de sa pénitence, a gardé pendant des siècles la trace du sang qu'il y a répandu.....Un jour viendra où, en présence du ciel et de la terre, les Anges de Dieu apporteront sur l'autel du jugement deux coupes remplies ; une main irrécusable les pèsera toutes deux et il sera connu, à la gloire éternelle des Saints, que chaque goutte de sang donnée par l'amour en a sauvé des flots (1) ».

1. LACORDAIRE, O. P., *op. cit.*, p. 345, ss.

Petit à petit, le monastère de *Santa Cruz* prit de l'extension, devint noviciat couvent d'études, célèbre dans toute l'Espagne et l'Ordre entier. Aussi plus tard, à cause de ces différents titres, mais surtout par hommage envers l'apôtre, les Rois Catholiques l'embellirent de leur mieux, et en édifièrent la grande et superbe chapelle.

Le voyageur y accède, à la sortie de la ville, par la *Puerta de San Cibrian* (1) suivie d'une route ombreuse, très en pente, que domine la vieille enceinte, si pittoresque en cet endroit (Fig. 24). Lors de notre séjour, les grappes blanches à senteur exquise des accacias s'entr'ouvraient ; *Santa Cruz* m'apparut sous les fleurs.

Au dehors, l'*église* a reçu du sculpteur un luxe de décoration inouï ; le Calvaire, la mise au sépulcre, des figures dominicaines, les images des bienfaiteurs et leurs armes, soutenues par des aigles, s'étagent et s'harmonisent au portail (Fig. 25). Les baies ogivales ne sont que festons de pierre. Sous la corniche, autour de l'église, court en relief la fameuse devise des Rois Catholiques : « *Tanto monta, monta tanto* », c'est à dire : L'un monte-t-il, l'autre monte aussi, Castille et Aragon s'égalent.

On descend alors un *escalier* ravissant, à *double évolution*, car l'église se trouve en contre-bas de la route.

La nef surprend par le gothique austère de sa voûte et de ses arcades latérales, par la hauteur et la sveltesse des colonnes, surtout de celles du transept, dont le cannelage s'élance en se courbant jusqu'à la clé de voûte. Je me rappelle ce jugement d'un architecte espagnol chargé par l'État de diverses restaurations d'églises ; après une longue visite aux chefs-d'œuvre de l'art ogival en France, en Italie et dans son propre pays, il déclarait le vaisseau de Santa Cruz d'une originalité absolue.

A la gauche du transept, se détache, en forme de balcon, la *tribune grillagée* de la famille royale ; et, tout près d'elle, cette inscription : AQUI ESTAN RELIQUIAS — DE MUCHOS SANTOS Y — EL CUERPO DE SAN CORVALAN — COMPANIERO DE SANTO DOMINGO — QUE MURIO EN ESTA CASA (Ici se trouvent les reliques de nombreux Saints, et le corps de saint Corvalan

1. Porte saint Cyprien.

Fig. 23. — Ségovie. — « Santa-Cruz » et l'Eresma.

Fig. 24. — SÉGOVIE. — MURAILLES ; ROUTE DE « SANTA-CRUZ. »

Fig. 25. — PORTAIL DE « SANTA-CRUZ. »

compagnon de saint Dominique, qui mourut dans cette maison).

Aujourd'hui, la niche pleure son précieux contenu : un coffre de fer et de cuir, désormais chez l'aumônier ; les ossements sacrés reposent dans la ville, au monastère des Dominicaines. C'est assez dire que les religieux n'occupent plus cette grandiose retraite. Par suite des circonstances, des difficultés intérieures de l'Espagne, leur nombre diminua, se raréfia même tellement, au début du siècle dernier, qu'un jour vint où ils ne purent entretenir Santa Cruz, et se virent contraints à l'abandonner, vers 1833. Seule, la *grotte de saint Dominique* leur resta ; quelques Pères réfugiés en ville, dans le voisinage des Prêcheresses, la desservent toujours.

Des *Establicimientos provinciales de beneficencia* (1) pour orphelins et vieillards, s'installèrent alors dans ces murs en deuil. On a gros cœur de rencontrer des personnes étrangères à la famille, si aimables qu'elles soient, en ces lieux restés fidèles à leur attribution primitive, avec leurs dallages symboliques blanc et noir, leurs vieilles peintures aux chères figures connues, en ces lieux où, à côté de la mémoire de Dominique, se retrouve également celle de Vincent Ferrier, hôte de Santa Cruz, lui aussi.

Après un long trajet, une insensible descente à travers les cloîtres et les jardins en terrasse, nous arrivons au *sanctuaire de la grotte*, sur laquelle, en somme, s'épanouit le *monastère*. A la *porte d'entrée*, (Fig. 26), saint Dominique présente une croix, parfait emblème de ce pèlerinage.

D'abord, un *vestibule*, paré de gravures saintes, et d'un curieux *arbre généalogique des Guzmans* (Fig. 27) ; ensuite l'*oratoire*, qui renferme la célèbre *caverne*. Recueilli, très sombre, malgré sa voûte richement décorée (la porte seule l'éclaire) il prolonge l'antre sauvage où le Prêcheur s'offrait en sacrifice.

La grotte s'ouvre au chevet de cette petite nef, mais à un niveau bien plus élevé. Un groupe y montre Dominique à genoux, qui se meurtrit à coups de discipline aux pieds d'un Christ en croix. (Fig. 29). Par malheur, devant cette anfractuosité, on a dressé un autel qui rend son accès impossible ; il faut se contenter du regard. Ce n'est plus, du reste, qu'une

1. Etablissements provinciaux de bienfaisance.

partie de l'excavation primitive. En 1911, des éboulements successifs la ravagèrent, et il devint impossible de rétablir son exacte étendue. Ce fut pour l'Ordre une grande peine ! mais les pierres anguleuses qui demeurent ne crient-elles pas encore leur leçon de pénitence ?

Le dirai-je ? cette grotte me parut une autre Sainte-Baume. La Convertie et l'Apôtre ne se joignent-ils pas tous deux dans une immolation sans retour ? A mesure que Madeleine, au sommet de sa montagne provençale, découvre le Christ, je devine son bonheur grandissant. Elle avait cru en lui, et, à son extrême misère, succédait l'éblouissante lumière de son âme renouvelée. Elle s'était arrachée à des joies trompeuses pour offrir les délicatesses de son cœur à Celui qui seul les méritait totalement. Depuis, elle « aimait beaucoup », d'une tendresse sacrée, et se sentait envahie par cet amour vainqueur, défaillante sous sa pure, son austère étreinte, abîmée dans son infini. Je comprends ses larmes intarissables ! larmes de repentir, certes, mais surtout larmes de gratitude indicible. Le pardon, Dieu, pour elle, ne s'en contentait pas ; il lui donnait encore la vie surabondante, il se donnait lui-même : voilà tout le mystère de la sainte Baume.

Lui aussi, Dominique avait cru, et la mesure de sa foi devenant celle de sa générosité, il méprisait toutes choses pour Dieu. Lui aussi avait cru, et Dieu le comblait de telles faveurs spirituelles que parfois, à son insu, des gémissements trahissaient la violence de ce bonheur souverain (1). « Marie ! » — « Mon Maître ! » — tels furent les seuls termes dignes du Christ et de sa privilégiée. « Dominique ! » — « Mon Maître ! » — ne serait-ce pas de même les seuls mots dignes du Christ et de son apôtre ? La flamme surnaturelle dont Madeleine mourut, consumait aussi Dominique. Chez la pénitente, elle ne s'alluma qu'après une crise douloureuse, mais avec un éclat rachetant la nuit des années perdues ; chez le Prêcheur, elle brilla dès le berceau et ne cessa de répandre une sereine clarté. A part ces divergences, le même divin foyer brûlait dans ces âmes ardentes. Un jour, au pied de la Croix, une douleur commune réunissait Jean et Madeleine, l'innocence intacte et l'innocence reconquise. Dominique et Madeleine ne pouvaient-ils se retrouver au désert des contemplatifs, dans la recherche de Celui qui avait blessé leur cœur, irréparablement ?

1. *Acta Bononiae*, du 6 au 30 août 1233, Boll., 4 août.

En 1574, sainte Thérèse, lors de sa fondation de Ségovie, visita la grotte de Santa Cruz. Elle y eut une longue extase : Notre Seigneur et saint Dominique lui apparurent : « Réjouis-toi avec mon ami », lui dit le Christ en la quittant. Alors, deux heures environ, Dominique fit à la sainte l'histoire des souffrances et des joies dont cette retraite avait été pour lui l'obscur témoin, et, lui prenant la main droite, promit au Carmel son inébranlable appui. Thérèse ne pouvait se résigner à sortir du sanctuaire, tant y étaient profondes ses consolations (1). Aussi, comme gratitude envers l'Ordre des Prêcheurs dont elle reçut assistance, la Réformatrice lui prédit un glorieux avenir, prolongé jusqu'à la fin des âges (2). Détail curieux : devant la vieille statue de saint Dominique (Fig. 28), très belle, très expressive, de bois peint, placée de nos jours encore à la porte de la grotte, Thérèse dit, paraît-il : « De toutes celles que j'ai vues, voici la moins éloignée de ma vision » (3).

Lors de son passage à Ségovie, Dominique ne manqua pas d'évangéliser le peuple. Un jour de fête, par exemple, « il s'adressa au Conseil de ladite ville. Après qu'on y eût donné lecture de lettres royales qu'on venait de recevoir, il prit la parole en ces termes : Vous venez d'entendre, mes frères, la parole d'un roi terrestre et mortel ; écoutez maintenant les commandements du roi céleste et immortel. — A ces mots, un seigneur, tout rempli du sens charnel, refuse de l'entendre et s'écrie avec mépris et indignation : Est-ce que ce parleur veut nous retenir ici toute la journée et nous empêcher d'aller dîner ? — Et aussitôt, il monte à cheval et se dirige en murmurant vers sa demeure, qui était voisine.

» Le bienheureux Dominique lui dit : Vous vous retirez maintenant, mais avant que l'année soit écoulée, le cheval que vous montez n'aura plus son cavalier ; la tour que vous avez bâtie comme une forteresse sera occupée par votre meurtrier, et c'est en vain que vous y chercherez refuge.

» L'événement prouva clairement qu'il avait parlé par l'esprit de Dieu, car, avant la fin de l'année, à la place même où il avait injurié Dominique, ce seigneur fut massacré par ses

1. Ste Thérèse, *op. cit.*, p. 282, Boll., *Acta SS.*, 4 août.

2. *Actes de canonisation*, c. XXX.

3. Récit des Sœurs.

ennemis, avec son propre fils et son cousin germain, pendant qu'il cherchait à se réfugier dans sa tour (1). »

D'après la tradition, il préférait toutefois parler sur les bords de l'Eresma. C'est là, peut-être, qu'eut lieu un autre prodige, demeuré plus célèbre encore : La foule accourue à sa suite se désolait, car « une sécheresse prolongée avait empêché jusque là de commencer les semailles. L'homme de Dieu ne l'ignorait point, et, inspiré d'En Haut, il s'écria : Ne craignez pas, mes frères ; ayez confiance en la miséricorde de Dieu, car aujourd'hui même, il vous enverra une pluie abondante, et votre tristesse se changera en joie. Cependant, il n'y avait alors aucune apparence de pluie ; le ciel, très serein et sans nuage, resplendissait des rayons du soleil. Soudain, une pluie torrentielle se mit à tomber ; on eut de la peine à rentrer dans la ville, et chacun se hâta de gagner sa demeure. Tout le peuple rendit grâces à Dieu, qui seul fait des miracles, et qui daignait réaliser si promptement la promesse de Dominique, son serviteur (2) ».

Aussi, les bords du *rio*, nous expliquait un Père, reçurent quelques chapelles pour commémorer de tels souvenirs ; mais, peu à peu, on les employa aux usages les plus divers : elles devinrent cavernes, cabanes de jardiniers. A l'heure actuelle, aucune indication précise ne peut être donnée sur leur emplacement ; mais, en dépit de cette lacune, je voudrais dire le charme de l'Eresma.

De Santa Cruz, deux minutes de marche y conduisent. La rivière limpide d'où émergent des pierres moussues, glisse entre les saules, les peupliers et les ormes. Des chèvres, des moutons broutent, une sonnaille au cou, dans le chemin herbeux qui la suit : c'est la campagne absolue. Quelle longue et reposante halte nous avons faite en cet Eden !

A gauche, dans le lointain, la *sierra Guadarrama*, s'estompait, toute bleue, avec un diadème de neige. Devant nous, sur la rive opposée, se dressaient la ville, ses arches romaines, ses monastères, ses tours, ses murailles, découpés sur l'azur violent. En contre-bas, le vieux Santa Cruz faisait une large tache blanche sur l'écharpe de verdure qui ceint les remparts et déroule ses plis jusqu'à la rivière. A droite, tout à l'extrê-

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 95.

2. Id., ibid, p. 94.

mité du long promontoire rocheux baigné par le confluent du *Clamores* et de l'*Eresma*, l'*Alcazar* opposait son fier profil aux ruines imposantes d'*El Parral* et à la jolie *église des Templiers* (1208), dont la forme dodécagone se dessinait à l'horizon. Tout auprès, sur le pont que nous venions de franchir (Fig. 23) un homme allait, au trot de sa mule, dans un char bariolé, couvert de joncs. Des chants d'oiseaux, des voix juvéniles dans les taillis, un son de cloche grêle et lent, le murmure des eaux, le bruit des lavandières, composaient sur ces berges une symphonie exquise, dont j'ai pu retenir la phrase caressante, pour la reprendre souvent encore.

« Je ne puis, a écrit M. Miguel de Unamumo, contempler l'étendue plane de Castille sans être obsédé de deux visions.

» Dans l'une, c'est la campagne découverte, sèche et brûlante, sous un ciel intense. Sur un espace illimité, s'étend l'immense foule des Maures agenouillés ; ils ont posé leurs espingoles ; ils ont tous la tête enfoncée dans leurs mains, appliquées à terre ; sur le front de la troupe, un chef hâlé tend ses bras vers l'azur infini où son regard se perd, et je l'entends s'écrier : Dieu seul est Dieu !

» L'autre tableau présente, sur l'immense plateau désert et mort, à la lumière fondue du crépuscule, un chardon, qui rompt l'imposante monotonie du premier plan, et, dans le lointain, les silhouettes de Don Quichotte et de Sancho, sur le ciel agonisant (1) ».

De même, je songeais, les yeux de l'esprit perdus sur l'Histoire, quand, peu à peu, il me sembla rajeunir de plusieurs siècles. Je me retrouvais à la fin du XII^e^, en cette plaine ibérique, ondulante, sans bornes. Une femme parut ; majestueuse, avec un visage où resplendissait l'empreinte divine, très belle, malgré les blessures de l'hérésie dont elle portait de radieuses cicatrices ; appuyée sur une croix, son invincible force, elle paraissait attendre. Tout à coup, ses traits s'illuminèrent : un enfant venait à sa rencontre. Cette femme était la Foi, cet enfant Dominique ; et sous les cieux attentifs, au bord duquel les Anges et les Saints se penchaient, dans le cadre d'une na-

1. Cf. Barrès, *Les affinités franco-espagnoles*, « Echo de Paris », 8 janvier 1915.

ture solennelle où tout faisait silence, je les entendis se promettre l'un à l'autre :

« *...le sponsalizie fur compiute.....intra lui e la Fede.*
U'si dotar di mutua salute (1) ».

1. *Le mariage fut accompli entre lui et la Foi : ils se dotèrent d'un mutuel salut.* (DANTE, *Paradis*, XII, v. 61. ss.).

DEUXIÈME PARTIE

FRANCE

CHAPITRE I

MONTPELLIER

Le premier acte décisif de saint Dominique sur la terre française s'accomplit en 1205, au bourg de *Castelnau*, voisin de *Montpellier*.

Il avait trente-six ans. Avec tendresse, Sr Cécile (1), Thierry d'Apolda (2) ont immortalisé son attitude recueillie, son front inondé par une lumière sereine, mais fidèles, à la coutume du Moyen-Age, ils parlent peu de son âme. Pourtant, de quelle beauté devait-elle resplendir !

Son âme, faite de sacrifice, fuyant Caleruega, les séductions de Palencia, le monde, l'indépendance même du prêtre séculier, avait été amenée dans la cellule d'Osma. Elle aspirait aux labeurs apostoliques, « persuadée, écrit un de ses premiers historiens, qu'elle ne serait vraiment un membre du Christ, que lorsqu'elle se consacrerait tout entière, selon ses forces, à gagner d'autres âmes (3) ». Toutefois, Dieu la voulut d'abord contemplative. Soumise, elle s'abîma dans la retraite, car « les plus grands Saints n'ont pas fait d'avance le plan de leur destinée, mais se sont laissé conduire par la main » (Ozanam).

Plus tard, sur un signe, Dominique, serviteur toujours aveugle des desseins célestes, quitte le cloître pour remplir une mission bien en désaccord, semble-t-il, avec ses secrets désirs ; Diègo se l'attache pour aller négocier le mariage de l'héritier de Castille. Une fois de plus, cependant, la Providence va montrer qu'elle se joue des hommes et des choses. Soudain, au cours du voyage, à Toulouse (1203), après le retour de son hôte au catholicisme, le saint conçoit la pensée de fonder un

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, n. 14.

2. Thierry d'Apolda, O. P., *op. cit.*

3. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, c. I, n. 8.

Fig. 26. — SÉGOVIE. — ENTRÉE DE LA " CUEVA "

Fig. 27.
ARBRE GÉNÉALOGIQUE
DES GUZMANS.

Fig. 28. — STATUE DE
SAINT DOMINIQUE

Fig. 29. — SÉGOVIE. — GROTTE DE SAINT DOMINIQUE.

Ordre de Prédicateurs(1). Mais, pour lui, ce n'est pas l'heure décisive, et deux années de silence doivent s'écouler encore avant la réalisation de ce grand désir.

L'Histoire, trop discrète déjà sur les phases diverses de la vie de Dominique en Espagne, se tait, pour ainsi dire, à propos de l'ambassade royale : quelques mots sur son résultat d'abord favorable, puis sur le trépas inattendu de la fiancée ; une brève citation des lieux où les messagers d'Alphonse VIII s'arrêtèrent ensuite, Rome, Cîteaux (commise par le Saint-Siège à la défense de la saine doctrine et aux moines de laquelle ils proposèrent leur concours) ; un simple rappel de la Grande Chartreuse, où, selon certains, ils auraient passé ; voilà tout (2). Néanmoins, à ce laconisme, nous avons une légère compensation.

Si, au cours de ses pérégrinations à travers la France, Dominique observait l'affaiblissement de la foi et les progrès de l'Albigéisme, par contre, il pouvait, au milieu de cette immense tristesse, recueillir des paroles d'espoir. Sainte Hildegarde en Allemagne, le Prieur d'une Chartreuse lyonnaise et l'évêque cistercien d'Orange, n'avaient-ils pas prédit la venue de religieux prêcheurs ? Quelques pieuses femmes favorisées du ciel l'annonçaient aussi à Pise et à Liège, et Joachim de Flore montrait l'Église bientôt illuminée par les nouveaux frères (3). A Cîteaux et sous les toits hospitaliers où ils s'abritaient, Diégo et Dominique entendirent peut-être parler de ces prophéties. La chrétienté attendait.... Le soir, pendant les longues veillées, les âmes devaient éprouver les mêmes désirs, soupirer après cet avènement sauveur.

Le prêtre très humble osait-il rapprocher de bruits aussi étranges ses premières émotions de Toulouse ? Y ajoutait-il même foi ? Toujours abandonné, il laissait faire Dieu.

Or, aux portes de Montpellier, à Castelnau, en Juin-Juillet 1205, Diégo et Dominique, à leur retour de Cîteaux, rejoignirent les trois légats chargés par Innocent III de la répression albigeoise.

Sous le nom général d'Albigeois, on désigne fréquemment, et des disciples attardés de Manès, et ceux de Pierre Valdo.

1. Bernardus Guidonis, O. P., Catal. *Magistrorum Ord. Cod. Rutenensis.* (Ms. Arch. Ord.).

2. *Li romans S. Dominik*, Bibl. nat. fond. franç., 19531.

3. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, pp. 19 à 23.

Les premiers, de beaucoup les plus nombreux, s'acquirent une plus triste célébrité encore.

Dans leur résurrection médiévale du vieux dualisme persan, le bien et le mal s'opposaient l'un à l'autre en une lutte éternelle, ainsi que la lumière et les ténèbres dont ils émanent. Le Dieu bon avait créé les âmes, le Dieu mauvais les corps. Aussi l'homme devait-il s'arracher à tout ce qui est matériel ; une prétendue métempsycose l'aidait à s'en purifier totalement, dès cette vie, où le monde visible n'apparaissait plus à ses yeux désenchantés comme le fruit d'une bonté souveraine, mais comme une œuvre diabolique. Dieu n'avait pu s'incarner, selon la croyance monstrueuse des catholiques ; la résurrection de la chair devenait un simple rêve ; toute créature devait inspirer le dégoût ; l'existence représentait le malheur irréparable, et engendrer constituait le péché suprême.

L'Albigéisme comportait donc un bouleversement complet de la doctrine romaine : négation de nos dogmes fondamentaux ; rejet du libre arbitre (l'âme ne pouvant être rendue responsable de l'insubordination du corps créé par un principe irréductible au sien) ; destruction du sacerdoce et du culte, à cause des éléments matériels employés ; haine de la propriété, de l'autorité, du mariage, de la vie, pour aboutir au communisme, à l'anarchie, aux pires licences charnelles, et parfois même au suicide.

Peu à peu, et surtout depuis le début du XII[e] siècle, cet évangile de mort s'introduisait en Occident, grâce aux allées et venues incessantes des marchands. Il avait quitté les rives du Danube, pénétrait en Italie, traversait les Alpes, débarquait à Londres, descendait en Espagne à la suite des caravanes, colporteuses de manuscrits et de nouvelles, autant que d'étoffes et d'épices. En Languedoc, l'erreur diffusa facilement. Castelnaudary, Limoux, Carcassonne, Toulouse, furent ses principaux repaires, Albi qui lui donna son nom, car d'après Etienne de Bourbon, c'est là qu'elle aurait apparu pour la première fois, dans la France méridionale (1).

Les maux dont souffrait alors l'Église, en elle et hors d'elle, favorisaient cette expansion déplorable : situation humiliée du clergé, simonie, ignorance, relâchement général, curiosité

1. Lecoy de la Marche, *Anecdotes historiques*, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon, p. 300.

philosophique mal dirigée, influence souvent pernicieuse des cours d'amour, sympathies envers la civilisation arabe: «Montpellier, écrit Michelet, était plus liée avec Salerne et Courdoue qu'avec Rome. »

Les hérétiques dits *bulgares* ou *bougres, cathares, patarins*, puis *Albigeois*, se présentaient alors comme réformateurs, affectant des dehors austères capables de séduire les bonnes volontés peu éclairées.

Toutefois les passions et les convoitises furent, elles aussi, pour beaucoup dans le succès de la nouvelle croyance. La noblesse en recevait le droit de s'emparer des biens d'Église ; le peuple, celui de refuser les dîmes que le clergé prélevait légalement sur lui. Seigneurs et manants s'attachaient des bandes de pillards appelés *cottereaux, routiers, brabançons, basques, aragonais*, qui battaient les prêtres, saccageaient puis incendiaient églises et monastères, y commettaient d'horribles sacrilèges.

Aussi malgré les efforts pacifiques et répétés de saint Bernard, des Papes et de leurs légats, le péril avait progressé de plus en plus. Au commencement du XIII^e^ siècle, un hérétique, Bertrand de Saissac, gouverne le Carcassès et le pays de Béziers, les comtes de Foix et de Toulouse sont gagnés à la secte (1). Ce dernier surtout ne cesse de la favoriser, tout en multipliant ses protestations de fils soumis au Saint-Siège. On ne s'étonne plus alors que l'hérésie tienne parfois ses assises dans les châteaux de puissants protecteurs et que, fière de son impunité, elle prêche sans relâche, pratique ouvertement ses rites de l'initiation parfaite, ou « *consolamentum* ». Désormais, les catholiques n'ont plus à attendre la moindre sécurité. Comme l'écrivait déjà saint Bernard : « Les églises sont désertes, les basiliques sans peuples, les peuples sans prêtres, les prêtres sans honneur et les chrétiens sans Christ » (2).

C'est pour conjurer une telle épreuve, aussi meurtrière au point de vue social qu'au point de vue religieux, que le grand pape Innocent III reprit l'œuvre de ses prédécesseurs et organisa une nouvelle série de missions. Nous allons pouvoir ici en saluer les chefs. En effet, quoiqu'on en ait dit, l'Église a

1. Dom Cl. Devic et Dom J. Vaissette, *Histoire Générale du Languedoc*, Toulouse, Privat, 1879, t. VI. p. 154 et sq.

2. Epist. CCXLI.

TOULOUSE
MURET
Louge
Garonne
N
N
H^te
G
A
R
O
A
R
I
E
Ariège
PAMIERS
FOIX
Echelle :
0 5 10 20 30 Kil

CASTRES
Agout
T
A
R
N.
SOREZE
E.
CASTELNAUDARY
D
U
BRAM
CARCASSONNE
FANJEAUX
MONTRÉAL
LA CITÉ
Aude
PROUILLE
POIX
E.
SEJOURS
DE
S. DOMINIQUE
DANS LE MIDI
DE LA
FRANCE.

toujours hésité avant de recourir au glaive, et elle ne lui a confié la défense de sa doctrine qu'à la dernière extrémité. La guerre des Albigeois le prouve une fois de plus : ses premières victimes furent celles des hérétiques.

Ce Castelnau, où l'histoire nous arrête, aujourd'hui *Castelnau-le-Lez*, révèlerait, d'après des avis autorisés, les origines de Montpellier. A l'époque gallo-romaine, en effet, sur une colline dominant la gauche du *Lez* et dans la plaine enrichie depuis par les vignobles, s'élevaient, dit M. Georges Beaume, « *Substantion*, l'un des vingt-quatre bourgs des *Volces Arecomiques*, *Serratio*, prise pour une station romaine sur la voie domitienne, *Sextatio*, qui fut, après la ruine momentanée de Maguelone, de 737 à 1155, siège des évêques et titre de comté (1) ». Or M. Reclus note que Sextatio, victime de Charles Martel, comme Maguelone et en même temps qu'elle, se reforma sur l'autre rive du Lez, au « *mons Pessulanus* » et s'accrut peu à peu : c'était le futur Montpellier (2). En 1205, le vieux Castelnau, dont il restait quelques débris, appartenait aux *Guillems*, seigneurs de Montpellier, et s'appuyait au château fort, « *castrum novum* », de la famille militaire qui le gouvernait pour les Guillems. De cette noble famille, gardienne de la bourgade, était sorti un des envoyés du Pape, Pierre de Castelnau, moine cistercien. Là, sur la terre paternelle, avec les deux autres légats, *Arnault*, abbé de Cîteaux, et *Raoul*, religieux du même Ordre, il se trouvait hors d'atteinte, pour quelques jours, des représailles de l'erreur démasquée. Toutefois, las et découragés par la lenteur de leurs succès vis-à-vis d'elle, ils parlaient de résigner leur charge, car, pour comble d'épreuve, les pouvoirs que le Pape leur avait accordés provoquaient la jalousie de plusieurs prélats languedociens, notamment de Bérenger, le puissant archevêque de Narbonne. Alors l'évêque d'Osma, d'accord avec son ami, leur donna le secret de la puissance spirituelle : « Les légats, rapporte le

1. *Revue des deux Mondes*, 16 août 1914, « En bas Languedoc », p. 904. « Le long de la voie, ajoute M. Beaume, *via moneta*, (lou camin de la moneda), on a mis à jour des débris de poterie, des figurines de bronze et des monnaies. Une immense mosaïque d'un éclat incomparable, recouverte d'une couche végétale, une citerne, qui accuse, après 2.000 ans, la perfection de l'œuvre et l'importance de certaines résidences, quelques pans de murs bien assis et sans ciment, voilà tout ce qui reste d'une ville. (Frédéric Fabrège, *Histoire de Maguelone*). Il y a encore une légende : « *Lou Tresor de Substantion* », que l'abbé Fabre, curé de Castelnau, où naquit Pierre de Castelnau, a popularisé dans un poème d'une forte verve gauloise. »

2 Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, Hachette, 1877, p. 284.

B. Jourdain de Saxe, le reçoivent avec honneur et lui demandent conseil, sachant que c'était un homme saint, mûr, et plein de zèle pour la Foi. Lui, doué qu'il était de circonspection et instruit dans les voies de Dieu, commence à s'enquérir des usages et des mœurs des hérétiques. Il remarque qu'ils attiraient à leur secte par des voies persuasives, par la prédication et les dehors de la sainteté, tandis que les légats étaient entourés d'un grand et fastueux appareil de serviteurs, de chevaux et d'habits. Il leur dit alors : « Ce n'est pas ainsi, mes frères, qu'il faut vous y prendre. Il me paraît impossible de ramener ces hommes par des paroles, eux qui s'appuient sur des exemples. C'est avec le simulacre de la pauvreté et de l'austérité évangéliques qu'ils séduisent les âmes simples ; en leur présentant un spectacle contraire, vous édifierez peu, vous détruirez beaucoup, et jamais leur cœur ne sera touché. Combattez l'exemple : opposez à une feinte sainteté la vraie religion : on ne triomphe du faste menteur des faux apôtres que par une éclatante humilité. C'est ainsi que saint Paul fut contraint de montrer sa vertu, ses austérités et les périls continuels de sa vie, à ceux qui s'enflaient contre lui du mérite de leurs travaux. » Les légats lui dirent : « Père excellent, quel conseil nous donnez-vous donc ? » Il leur répondit : « Faites ce que je vais faire. » Et aussitôt, l'esprit de Dieu s'emparant de lui, il appela les gens de sa suite et leur donna l'ordre de retourner à Osma, avec ses équipages et tout l'appareil dont il était accompagné. Il ne retint avec lui qu'un petit nombre d'ecclésiastiques, et déclara que son intention était de s'arrêter dans ces contrées, pour le service de la foi. Il garda aussi près de sa personne le sous-prieur Dominique, qu'il estimait grandement et aimait d'une égale affection : c'est là le frère Dominique, le premier instituteur de l'Ordre des Prêcheurs, et qui, à partir de ce moment, ne s'appela plus le sous-prieur, mais le frère Dominique ; homme vraiment du Seigneur, par l'innocence de la vie et le zèle qu'il avait pour ses commandements. Les légats, touchés du conseil et de l'exemple qui leur étaient donnés, y acquiescèrent sur le champ. Ils renvoyèrent leurs bagages et leurs serviteurs, et, ne conservant que les livres nécessaires à la controverse, ils s'en allèrent à pied, dans un état de pauvreté volontaire, et sous la conduite de l'évêque d'Osma, prêcher la vraie foi (1) ».

1. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, I, n. 16.

A Palencia, le ciel avait voulu la science, à Osma le recueillment, à Toulouse le zèle des âmes, ici, à Montpellier, les débuts d'un austère genre de vie, d'où, plus tard sortirait la milice de la Vérité : *Veritas*. Le caractère du saint et de son œuvre se précise peu à peu : la campagne du Languedoc en accusera les derniers traits, et Toulouse, sanctifiée déjà par les membres meurtris de l'héroïque Saturnin, se rouvrira bientôt au Prêcheur, pour s'enrichir par lui de nouveaux apôtres, dignes des temps anciens.

Montpellier semble donc le premier des pèlerinages dominicains français, la clé des événements qui vont se précipiter. En effet, comme à l'issue de la conférence, la lutte pacifique reprenait avec plus d'ardeur que jamais contre l'Albigéisme, tout à coup, le 16 février 1208, tombait à Saint-Gilles, frappé avec traîtrise par les hérétiques, Pierre de Castelnau, le Bienheureux Pierre. Innocent III «soupçonna» Raymond VI dont la louvoyante attitude donnait beaucoup à penser, mais reconnut toutefois qu'il « ne fut jamais convaincu d'un pareil attentat (1) » ; peut-être même n'y eut-il là que zèle outré d'un sectaire, sans préméditation du perfide comte (2). Quoi qu'il en soit, ce meurtre accompli par un de ses familiers, auquel il conserva son amitié, ce meurtre devint le véritable signal de la Croisade. Dès 1201, Innocent III avait averti Raymond VI que s'il n'expulsait pas l'Albigeois de ses terres, le roi de France s'en chargerait ; le 17 novembre 1207, il écrivait à Philippe-Auguste pour lui demander secours et l'exhorter à défendre l'Église (3). Aussi, après le crime de Saint-Gilles, le Pape lance une bulle d'excommunication contre le comte de Toulouse, comme défenseur et soutien de l'hérésie, presse la chrétienté au combat, et lui accorde, sur ces nouveaux champs de bataille, les indulgences de Palestine. Le roi, en lutte avec Jean d'Angleterre et Othon IV d'Allemagne, ces « deux lions attachés à ses flancs, » ne put répondre lui-même à l'appel du Pape, mais la chevalerie du Nord s'enrôla avec sa coutumière bravoure. Simon de Montfort, chef de l'expédition, Eudes III de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Paul, d'Auxerre, de Genève, de Forez, Robert de Mauvoisin, Gui de Lévis, brillèrent au premier rang. Tous

1. Dom Cl. Devic et Dom J. Vaissette, *op. cit.*, p. 262.
2. Id., ibid., *op. cit.*, p. 263.
3. Id., ibid., *op. cit.*, p. 261.

Fig. 30. — CASTELNAU-LE-LEZ. — L'ÉGLISE FORTIFIÉE.

Collect. Labouche frères.

Fig. 31. — ENVIRONS DE CASTRES. — ENTRÉE DE LA GROTTE DE S. DOMINIQUE.

Cliché Jordy.

Fig. 32. — CARCASSONNE. — LA CITÉ

portaient la croix sur la poitrine, afin de ne pas se confondre avec les soldats de Terre-Sainte, qui l'attachaient au bras (1). *Béziers, Narbonne, Carcassonne, Muret,* constituèrent, on le sait, les principales étapes de cette guerre sainte mais sanglante. Sainte, parce qu'elle n'était pas le fruit d'un antagonisme de races, de civilisations, et possédait un mobile autrement plus élevé. Sanglante, car bien que le Pape ait tenté tout au monde pour les humaniser, les mœurs d'alors étaient rudes, et les atrocités albigeoises, dont l'impunité accroissait l'audace, par leurs excès mêmes provoquaient des représailles. De plus, jalousies et inconstances dans l'armée catholique, après l'élan de la première heure ; cruauté des ribauds, hommes sans aveu suivant le gros de la troupe ; lassitude et impréparation des paysans, qui s'enrôlaient pour gagner les indulgences de la croisade et disparaissaient après quelques semaines de présence, expliquent déjà ses alternatives de revers et de succès. Enfin, on comprendra mieux encore les difficultés auxquelles se heurtait Simon de Montfort, en songeant à la mauvaise foi de Raymond de Toulouse et de ses alliés, dont l'ambition était de tromper Innocent III et de charger les Légats et les Évêques des responsabilités de la campagne. — Néanmoins, « si le soleil de l'Histoire resplendit sur la cuirasse de Montfort et y éclaire de belles actions mêlées d'ombre, à peine jette-t-il un rayon sur la chape de Dominique, mais si pur et si saint, que son peu de splendeur même est un éclatant témoignage (2) ».

Castelnau conserve un vestige de ces douloureuses époques, l'*église* (Fig. 30), une très jolie église fortifiée, de 1150 à 1170. Elle contient une statue du Père des Prêcheurs, sous laquelle on lit ces mots : « Ecce cernis initia et quasi rudimenta Ordinis Praedicatorum (3) », et s'élève sur une petite place irrégulière, entourée de quelques vieilles demeures. Peu à peu, en raison de l'amoindrissement de la foi, ces églises-forteresses ont abandonné leur rôle d'asiles protecteurs ; mais comment ne pas voir toujours un symbole dans leurs mu-

1. Id., ibid., *op. cit.*, p. 267.

2. Lacordaire, O. P., *op. cit.*, p. 241.

3. « Tu vois ici le commencement et comme les rudiments de l'Ordre des Prêcheurs. » A. Villemagne, *Bullaire du B. Pierre de Castelnau, martyr de la foi*, Montpellier, Valat, 1917. On lira avec autant de fruit que de plaisir cet intéressant recueil, qui éclaircit admirablement la période troublée où saint Dominique apparut en sauveur. Nous lui devons de nombreux détails.

railles que la piété des fidèles usa peut-être plus encore que les siècles accumulés ? Je partage cette pensée d'un érudit (1), et j'aime saluer dans l'église mieux qu'un temple périssable, l'éternel abri des intelligences, dont Dominique fut un des plus intrépides défenseurs.

Montpellier ne possède aucune relique précise de l'apôtre qui la traversa (2) et l'illustre couvent, fondé par les Frères en 1220, n'est plus qu'un souvenir (3)... Soit !...Mais quelle perle pour l'artiste et le pèlerin, tout près, à quelques pas !

1. FABRE, *Pages d'art chrétien*, 5e série, Paris, Bonne Presse.

2. BERTHIER, O. P., *Couvent de Ste Sabine*, Rome 1912, mentionne à Montpellier une chaussure de saint Dominique : je n'ai pu en retrouver la trace.

3. *Gallia dominicana*, t. II.

CHAPITRE II

CARCASSONNE. — LA CITÉ

Après les décisions de Castelnau, les missionnaires s'étaient dirigés sur Carcassonne, par Servian et Béziers. Nulle part on ne prononçait encore le nom de Dominique, heureux d'un rôle de second ordre, dépouillé même, nous venons de le voir, de son titre de Prieur (1). Toutefois, émues par sa marche pénitente et les accents de sa parole, les foules allaient apprendre à le connaître, la cause catholique tressaillir, saluer en lui un de ses plus ardents champions, et redire avec allégresse : « La gloire de Jahveh resplendit sur moi ; je ne suis plus la délaissée, mais l'orgueil des siècles et la joie de tous (2) ».

La silhouette de Carcassonne, campée en nid d'aigle sur le roc sauvage, apparaît comme une véritable surprise. Le soir surtout, lorsque nous arrivons, le soleil auréole d'une gloire de pourpre ce joyau médiéval et semble en faire un palais enchanté des romans de chevalerie : palais militaire et religieux, en vérité, car si ses dalles tremblèrent sous la calige romaine et la poulaine des Croisés, Dominique y laissa des empreintes plus admirables encore.

Carcassonne ne lui ouvrit pas son cœur dès cette première station de 1206 ; elle répondit même bien mal à ses efforts vers la paix religieuse (3), et permit aux Albigeois de s'acharner à le haïr. Alors, par abnégation, celui que l'ignorance et surtout la mauvaise foi essayèrent de transformer en fanatique sinistre, y établit son quartier général, durant son long séjour dans le pays : « A Carcassonne, tout le monde m'est contraire », avouait-il pour expliquer sa préférence (4).

1. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, n. 16.
2. *Isaïe*, LX, 1 et 15.
3. Balme, O. P., *Cartulaire*.
4. Constantin d'Orvieto, O. P., *op. cit.*, 44.

Si vous sortez de la *ville basse* (représentée seulement à l'époque du Prêcheur par quelques maisons) pour vous rendre à *la Cité*, vous dites adieu à la gaieté, à la fraîcheur des fontaines sous les hauts platanes, pour vous engager dans des voies étroites, irrégulières et désertes. En elle-même déjà, la montée est curieuse. Au début, dans le quartier commerçant, la *rue du Pont-Vieux*, par exemple, la forteresse paraît fuir les regards avides ; mais sur la berge de l'Aude, elle surgit à nouveau. Là encore, sous le vocable de *Notre Dame de Santé*, une jolie chapelle du XVI^e^ siècle adresse au promeneur son invitation touchante. Combien elle aurait séduit Dominique !

« Si l'amour de Marie
En ton cœur est gravé,
En passant ne l'oublie,
Viens lui dire un Ave. »

Telle est l'inscription du portail. Là enfin, avec l'auteur d'une étude intéressante sur le « *Pays de l'Aude* », on s'attarderait à écouter « le murmure infatigable des eaux, qui continuent de chanter, lorsque depuis longtemps le chant des troubadours a cessé de mêler sa musique un peu grêle à la douceur des soirs méridionaux (1) »

Au-dessus des arches du pont, que protège un vieux crucifix de granit, se détache sur le ciel, en masse imposante, le reliquaire incomparable, *la Pucelle du Languedoc*, comme l'appelaient nos rois. Sans doute, des réserves s'imposent sur les restaurations dont elle a été l'objet (certains diraient la victime), et les érudits s'accordent à mettre légèrement en garde contre la science rigide de Viollet-le-Duc. Dans *La douceur de vivre*, Marcelle Tynaire remarque : « Je crains les architectes et les mâçons...Quand ces gens-là se mettent dans une ruine, c'est pour l'habiller de neuf et la maquiller...Voyez ce qu'ils ont fait de Carcassonne, en la coiffant d'ardoises gothiques, dans ce sec Languedoc où les châteaux, les villes, les villages, les moindres masures, cuisent au soleil leurs toits de tuiles orangées ». Mais n'importe : dressée sur la plaine qui déploie ses vignobles et ses riches cultures entre les larges plis des Pyrénées et de la Montagne-Noire, cette vision du passé est impressionnante.

1. RIPERT, *Au pays de l'Aude*, (Revue hebdomadaire, 11 et 18 janvier 1913)

Fig. 33. — CARCASSONNE. — SAINT-NAZAIRE DE LA CITÉ

Cliché Andrieu

Fig. 34. — MONTRÉAL.

Fig. 35. — PORTAIL SUD DE L'ÉGLISE.

La rivière franchie, après quelques minutes de chemin dans le *faubourg de la Trivalle*, les demeures s'espacent, un peu de gazon verdoie ; la carrure épaisse du château comtal, les fières enceintes, avec leurs tours et leurs échauguettes jadis rajeunies par saint Louis, se rapprochent (Fig. 32). Aux abors immédiats de *la place de guerre*, la route devient campagnarde, les arbres s'étalent à leur guise. Mais ce frais coup d'œil n'est que fugitif car, les fossés traversés, la *Porte Narbonnaise* dépassée, (cette porte où l'on remarque l'image de la légendaire dame Carcas (1), voilà des ruelles lépreuses, grossièrement pavées, où débordent les façades de vieilles, très vieilles habitations. *La Cité* est un village où, derrière un formidable appareil de défense, s'entassent, tant bien que mal, quatre cents feux environ.

Ce pittoresque étrange séduit, mais attriste. Jadis, en ces lieux mêmes, une foule hostile poursuivait Dominique de ses railleries, lui crachait au visage, attachait des pailles à son pauvre manteau (2). Chaque recoin, un carrefour, des marches usées, un seuil mi-ruiné, tels murs disjoints, ce petit jardin caché dans le creux des remparts, pourraient peut-être dire leur mot dans sa mélancolique histoire.

Tout à coup, vers le sud, après un dernier pignon sur lequel un vent impétueux rabat la fumée de l'âtre voisin, *Saint-Nazaire* apparaît. Une triple nef romane, un transept et un chœur gothiques, composent cette église, cette merveille, devrais-je dire. Sur une petite place, méditative comme un cloître, où l'herbe réussit à peine à recouvrir des ruines, et que surplombent les remparts, l'ancienne cathédrale raconte, elle aussi, des faits inoubliables (Fig. 33).

Dans son obscur vaisseau, construit en vue des combats possibles, avec d'épaisses murailles percées de fenêtres étroites en forme de meurtrières, la voix du saint, « harmonieuse comme le son d'une trompette d'argent (3) », s'éleva

1. La reine sarrazine Carcas aurait défendu la ville contre Charlemagne. La famine allait avoir raison des assiégés quand Carcas imagina de faire manger par le dernier porc qui lui restait, ses dernières mesures de blé, puis de le jeter par-dessus les murailles, afin de persuader aux Francs que les ressources étaient encore abondantes. La ruse réussit, le siège fut levé, conclut l'anecdote, Cependant, Charlemagne n'assiègea jamais Carcassonne, d'où Pépin le Bref venait de chasser les Sarrazins (759).

2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, p. 9.

3. Thierry d'Apolda, O. P., *op. cit.*, c. XVIII, n. 213

sans crainte, triomphante malgré tout. Il y prêcha, dit l'Histoire, au cours du Carême de 1213, quand il fut vicaire général de l'évêque Guy, alors occupé à réunir de nouvelles forces pour la croisade (1). Il y maria, l'an 1214, Amaury de Montfort, le fils de son illustre ami, à Béatrix de Viennois (2). Enfin, au moment de son voyage d'Espagne, à l'automne 1218, il s'y arrêta peut-être sur la tombe à peine refermée de Simon de Montfort : la délicatesse de son cœur autorise cette supposition. Mortellement frappé devant Toulouse, le 25 juin 1218, le valeureux comte reposa cinq ans dans la cathédrale de Carcassonne, avant d'être transporté dans ses terres de Montfort-l'Amaury, en Ile-de-France. Le sol reçut sa sépulture à l'extrémité droite de la nef romane, car les parties ogivales du sanctuaire n'existaient pas encore. Contre le mur du transept droit, au-dessus d'un banc, voici toujours la pierre tombale du chevalier à la brillante allure, admiré de son adversaire, Raymond VII lui-même. Un graphite très affaibli nous montre Montfort revêtu de la cuirasse et d'une cotte de mailles, semée de petites croix, un énorme glaive au flanc ; il joint les mains sur la poitrine ; un lion dort à ses pieds. A quelle date remonte cette image ? Dominique s'agenouilla-t-il auprès ? je ne sais : Toutefois, elle m'est chère, car elle constitue l'unique souvenir d'une fin prématurée, douloureuse blessure à l'âme du saint. Montfort, dont la funèbre dalle symbolise les vertus, était aux yeux de Dominique et demeure pour nous un grand modèle de courage et de foi. Quand l'énergie du héros revenait à la mémoire du Prêcheur, celui-ci pleurait une affection qui avait été pour lui un sourire de Dieu. L'Ordre hérita des sympathies du Père : Le Chapitre général tenu à Paris en 1246, sous Humbert de Romans, prescrivit des Suffrages à chaque anniversaire du guerrier, « *pro anima ejus et toto genere suo quod multa devotione nobis est astrictum* (3). »

Dominique passa la sainte *carantaigne* de 1213 avec Etienne de Metz, à l'évêché de *la Place Saint-Nazaire*. En dépit de ses fréquentes controverses avec des Albigeois, il se montra, durant cette période, d'une particulière rigueur envers

1. Boll., 4 août.

2. Mamachi, O. P., *op. cit.*, app. p. 229.

3. *Act. capit. gen. O. P.*, éd. Reichert, Romae, in domo generalitia, 1898.

lui-même, « ne vivant que de pain et d'eau et n'entrant jamais dans son lit. O surprise ! quand Pâques arriva, il sembla plus fort, plus vigoureux, plus en santé qu'auparavant (1) ». Malgré ce fait extraordinaire et la prédiction de la mort du roi d'Aragon (2), la ville ne sut conserver aucun vestige du palais épiscopal, privilégié des cieux, et à sa place vénérable nous trouvons *l'hôtel de la Cité* ! sur sa façade, deux pierres armoriées témoignent seules des époques évanouies.

Cependant, Carcassonne ne devait pas oublier l'apôtre d'abord méconnu, et reçut ses fils dès l'origine de l'Ordre (3). Bientôt même, outre le saint et son fidèle Bertrand de Garrigues (4), elle vénéra *Romée de Livia*, surnommé *l'ami de Jésus et de Marie*. Ce moine, après une vie féconde, mourut en 1261, au couvent des bords de l'Aude, dans une prière joyeuse. Des Anges, racontent les Chroniques, vinrent recueillir son âme, et son corps, retrouvé vingt-cinq ans après dans toute sa fraîcheur, opéra de nombreuses merveilles. Aussi fut-il environné d'hommages, mais la Révolution le profana et le mêla, dit-on, à d'autres ossements (5).

Quant au monastère, détruit et réédifié plusieurs fois à travers les siècles, il disparut avec les reliques. Certains débris nous en apparaissent encore dans la ville basse, au *quartier Saint-Michel*, à l'angle de la *rue de la Mairie* et de la *rue Courtejaire* (ancienne *rue des Jacobins*), qui se dirige vers la *Porte Barbès*, autrefois *Porte des Jacobins*. Nous y voyons le théâtre municipal installé dans l'église, les décors s'appuient sur les arcades gothiques ; la prise d'eau des pompiers s'ajuste à la citerne du cloître, où, dans un coin, parmi d'autres épaves, des fonts baptismaux renaissance parlent toujours des temps anciens.

Leur voix a été entendue. Non loin de là, à Saint-Michel, aujourd'hui cathédrale, une Fraternité se réunit. Je la salue avec reconnaissance : grâce à ses aumônes, à ses privations,

1. Balme, O. P., *op. cit.*, I, p. 375.

2. Humbert de Romans, O. P., *Cronica Ordinis*, (Vita Si. Dominici), n. 48 (avant 1254), éd. Reichert, O. P.

3. Rohault de Fleury, *Gallia dominicana*, Paris, 1903, v. I.

4. L'Ordre le fête le 6 septembre.

5. Rme Cormier, O. P., *Le B. Romée de Livia*, Toulouse, 1884.

des statues dominicaines ornent la chapelle du Tiers-Ordre. Souffrir pour une cause, c'est l'enraciner. Puissent ces courageux, en récompense de leur dévouement, voir la Milice de Jésus-Christ faire sans cesse de réconfortantes conquêtes !

Coll. Labouche frères.

Fig. 36. — MONTRÉAL. — CHAIRE OÙ PRÊCHA S. DOMINIQUE.

Fig. 37. — MONTRÉAL.
MONUMENT DU MIRACLE DE L'ORAGE.

Fig. 38. — FONTAINE DE S. DOMINIQUE.

CHAPITRE III

MONTREAL

Après un dernier regard à Carcassonne, nous nous tournons vers la plaine, dont les souvenirs nous attirent puissamment. Cette terre languedocienne semble la Terre-Sainte de l'Ordre des Prêcheurs : Dominique la parcourut dix ans ; elle le révèle tout entier, avec sa « vie extérieure d'une activité prodigieuse, ...et sa vie intérieure dont on peut dire que chaque souffle était un acte d'amour envers Dieu et envers les hommes (1) ».

Il allait donc, comme le Christ, tantôt seul, tantôt suivi d'un de ses compagnons de labeur, formant ainsi, à son insu, les premiers fils de son innombrable famille. Voici Dominique de Ségovie, peut-être (2) ; Guillaume Claret, une conquête de Don Diégo dès le début de la mission ; le B. Bertrand de Garrigues, apôtre du Midi, avant même l'arrivée des Espagnols (3) ; plus tard, Etienne de Metz, Théodore de Celle, le futur patriarche des Croisiers, ami et bientôt imitateur du saint (4).

Les biographes s'étendent avec complaisance sur ses longues marches sans chaussures, car « la terre dit aux pieds nus : Souviens-toi que tu es poussière (5) ». Ils montrent ce « tendre Père » (6), ce « Véritable amant des âmes (7) », toujours à leur recherche de bourgade en bourgade, sans repos ni trêve, riche de dénûment, appuyé sur un bâton, devenu pour lui et l'Ordre, le symbole de Marie, tige de Jessé (8).

1. Lacordaire, O. P., *op. cit.*, p. 411.
2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, I.
3. Id., *ibid.*
4. Heliot, *Dictionnaire des Ordres religieux*, I. (encycl. de Migne).
5. Hello, *Paroles de Dieu*, Paris, 1910, p. 42.
6. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 96.
7. Echard, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 56. (Dép. de Guill. Pierre, abbé de S. Paul et de Fr. Ventura).
8. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 48.

Ils disent les pécheurs ramenés, les enfants instruits, l'Évangile prêché, les malades guéris, et l'outrage reçu avec un geste de pardon inlassable. Ils racontent encore les larmes du saint à la pensée des misères et des fautes humaines (1), son cœur « se fondant de pitié pour les affligés (2) », l'exquise bienveillance dont il enveloppait le monde entier, l'ascendant irrésistible qui lui « gagnait facilement le cœur de tous (3) », son union à Dieu et la douceur de son commerce avec le Christ (4).

Toutefois, ces *Vies*, où le charme de la pensée rehausse la précision des détails, ces *Vies* se taisent quant aux voyages en eux-mêmes. La nature procurait-elle au saint de vraies jouissances, comme à son ami François d'Assise ? Certes, il n'a pas laissé d'hymne enthousiaste aux Créatures de Dieu, « *Laudato si, Missignore, cum tucte le tue creature,* » mais il s'abandonne à de longues contemplations dans les jardins déserts, et se plaît même à les enrichir de nouveaux arbres : le mûrier de Palencia, l'oranger de Sainte-Sabine, le cyprès de Bologne, le genêvrier de Brescia, nous l'apprennent. De plus, il ressemblait beaucoup à Notre-Seigneur, une révélation de sainte Catherine de Sienne l'affirme (5) ; il imitait, en outre, la forme de son apostolat, et bien avant la sainte, l'Ordre voyait déjà en lui un parfait disciple du *premier dominicain*, le Christ, selon cette curieuse anecdote :

« Certain novice, rapporte Etienne de Bourbon, était entré dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Quelques religieux portant un autre habit, entreprirent de l'en faire sortir, et, pour cela, lui dirent beaucoup de mal de la Règle qu'il avait embrassée, beaucoup de bien de celle qu'ils voulaient lui faire adopter. A la fin, las de leurs obsessions, il leur adressa cette simple question : Notre-Seigneur nous a-t-il donné en exemple un genre de vie supérieur à tous les autres ? Sa conduite doit-elle être la règle de la nôtre ? — Sans doute, répondirent-ils. — Eh bien ! je n'ai lu nulle part qu'il ait été un moine blanc ou un moine noir, mais j'ai lu souvent qu'il fut un pauvre prêcheur (6) ».

1. Gérard de Frachet, *op. cit.*, p. 111.
2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*,
3. Id., *ibid.*, — Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, n. 14.
4. Cf. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 111.
5. B. Raymond de Capoue, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 189.
6. Lecoy de la Marche, *La France sous S. Louis*, Paris, Quantin, p. 139.

COLLEGE LIBRARY

Or, Jésus prêcha souvent le Royaume des cieux en pleins champs, au désert, sur les bords d'un lac et les pentes des montagnes. A son exemple, Dominique ne préféra-t-il pas aux chaires illustres le mur de pierres sèches, la croix du carrefour, la margelle du puits, l'église à auvent, voilée de lierre et de chèvrefeuille, dont le porche s'ouvrait tout large sur l'horizon sans limite ? Là surtout, il rencontrait, comme autrefois à Caleruega, de ces âmes simples, tant aimées de Dieu, de ces petites âmes inconnues, ignorantes de la terre, mais tournées vers le ciel. Le ciel ! Sur ce mot magique, elles composaient tout le poème de leur vie, pur comme une laine d'agneau, parfumé comme la haie printanière ou automnale, mélancolique et doux, comme, au crépuscule, un dernier chant d'oiseau.

On dirait presque une page d'Évangile, mais hélas ! non plus dans la paix galiléenne : églises et monastères pillés, ruines fumantes, routes infestées par les brigandages et les meurtres, tel est le cadre où se meut la sereine figure de Dominique.

« Ai ! Toloza e Provenza
E la terra d'Agensa !
Beziers e Carcassey,
Que vos vi ! Que vos vey ! (1) »

« Ah ! Toulouse et Provence — Et la terre d'Agen ! — Béziers et Carcassonne, — qui vous voit, qui vous vit ».

Vers la fin de l'étape Carcassonne-Montréal (2), la route bifurque au pied d'une stèle, érigée sur le désir du Maître Général, le R^e^ Père Larrocca, en 1888, mais que de stupides passants détériorèrent en partie. Un bas relief y commémore le premier miracle de Dominique en Languedoc, accompli sur ce lieu nommé dès lors soit le *Champ des Epis*, soit le *Champ sanglant*.

C'était en 1206, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, alors fête chômée, raconte Pierre de Vaux-Cernay, Par mépris pour l'Église, des paysans moissonnaient. Dominique vint à passr,

1. Sicard de Marvejols.

2. Les personnes qui ne peuvent faire la route à pied doivent descendre à Bram. La ligne Bram-Lavelanet les déposera à la halte de Montréal, d'où, jusqu'au village, la course est insignifiante. Revenues à Bram, le petit chemin de fer vicinal les conduira à Prouille et à Fanjeaux.

s'approcha d'eux, et les supplia de renoncer à leur travail. Les impies le plaisantèrent, l'un d'eux même voulut le frapper. Mais tout-à-coup sa gerbe lui parut couverte de sang ; il crut d'abord que ce sang coulait de sa main, mais poussa un cri d'étonnement en la voyant intacte. Le même fait se produisit pour ses compagnons. Aussitôt, ils tombèrent tous aux pieds du saint, et le suivirent à Montréal, la petite ville prochaine, pour se réconcilier avec Dieu (1).

Un peu plus loin sur la route, nous atteignons, à droite, *le monument de l'Orage*, qui, depuis 1868, se dresse, entouré de verdure (Fig. 37). Une statue de l'apôtre rappelle la merveille : en ce lieu, accompagné du B. Bertrand de Garrigues, il arrêta d'un signe de croix une pluie furieuse (2). De longs siècles, une chapelle consacra ce souvenir, et les bonnes gens d'alentour s'y réfugiaient en cas de tempête ; mais elle fut détruite par les révolutionnaires. Un cercle d'arbres indique encore, selon la tradition, l'espace respecté par l'averse. Le prodige, renouvelé, du reste, dans une circonstance à peu près semblable, et toujours avec le même socius, a laissé un souvenir durable dans l'Office du saint : « Signo crucis obedit pluvia », dit le 2e Nocturne.

Cinq minutes après, à gauche, cette fois, un chemin s'embranche et disparaît sous de grands platanes. Suivez-le : en quelques pas, vous serez à *la fontaine de saint Dominique* (Fig. 38). C'était pour lui une halte familière ; il y mangeait le pain de la charité, y buvait avant d'entrer à Montréal, « de peur, disent les *Vies des Frères*, que la soif lui fît outrepasser la mesure et scandaliser le prochain (3). »

Au milieu d'un petit bois, elle naît, humble et silencieuse : mais, après l'avoir aperçue, comment oublier sa poésie ? Une caverne artificielle lui sert de berceau et refuse à son premier jet la fête d'un rayon. Peu importe, elle ne se décourage pas, ses eaux filtrent sous terre, et, un mètre plus loin, forment

1. « Dumque meterent aspiciens unus ex eis manum suam vidit manipulum suum sanguinolentem. Atque videns putavit quod madisset e manu, et inveniens eam sanam exclamavit.

» Quidam alii aspicientes singuli manipulos quos tenebant invenerunt eos sanguinolentes, manibus conspicatis illæsis ». (Petri Valliscernensis, Monachi, *De rebus albigensibus historia*, fol. 5 et 6, Archives du Royaume, JJ. 28). Paris, Archives.

2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*

3. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 111.

un lac minuscule, où le soleil se joue. Des accacias y laissent tomber leurs grappes fleuries ; les moutons de la ferme voisine s'y désaltèrent. Parfums, fraîcheur, solitude, ombres et lumières, composent dans ce vallon une délicieuse pastorale.

Mais pourquoi ces tables rustiques disposées sur la berge ? « Elles attendent les pèlerins », nous dit-on. Oui, cependant elles déparent cette oasis. Seule, l'image du saint, aperçue au travers des arbres, parmi ses iris et ses buissons de roses, devrait révéler la grandeur de ce coin perdu.

Sur la colline la plus rapprochée, s'épanouit l'ancienne citadelle de *Montreal* (Fig. 34), veuve maintenant de ses ouvrages de défense. Elle possède une remarquable église, au clocher octogone, où, en 1318, un Chapitre était fondé sous le vocable de Saint-Vincent.

Cette église de pierre (non de brique, comme d'habitude au pays de Toulouse) porte la marque de la période troublée où elle fut construite ; elle s'ajoure d'un côté unique, celui de la ville : aucun vitrail n'éclaire les chapelles voisines des remparts. Elle dit aussi, par ses proportions, la grandeur de Montréal au Moyen-Age. La forteresse devait être importante au dernier point, si l'on en juge par la vue de la *promenade*, aménagée à deux pas de l'abside ; la plaine de Carcassonne s'étale à nos pieds.

Ce vaisseau n'a pas abrité les prières de l'apôtre, mais occupe la place du sanctuaire primitif honoré de son passage, et un souvenir authentique le recommande à la piété dominicaine. Près de l'élégant portail sud, aux vantaux de cœur de chêne vermoulu, garnis de clous à large tête et d'énormes ferrures (Fig. 35), s'accroche une vieille, très vieille chaire sculptée, dont les marches se disjoignent (Fig. 36) « Votre Père saint Dominique prêchait là », nous dit l'aimable curé, heureux de montrer ses trésors. Puis il nous laissa quelques minutes dans la nef ombreuse. Le silence y contrastait étrangement avec les rumeurs de la contrée, en pleine fenaison. J'oubliai vite les rires des bambins, le grincement des lourdes voitures, le long des petites rues en pente, les appels des toucheurs de bœufs, tous ces refrains de vie débordante, de labeur honnête, chantés par la bourgade sous le soleil de juin, j'oubliai tout, mes pensées remontèrent les siècles et s'arrêtèrent en 1206, dans ce même Montréal, alors un des boulevards de l'hérésie. Quelques prêtres y arrivaient à pied, un

pareil jour de juin : leurs bagages consistaient en livres de controverse (1) ; la population les montrait au doigt, et, un sourire aux lèvres, les chefs hérétiques se promettaient d'en avoir facilement raison. Le soir, quand les paysans, curieux, se pressèrent dans l'église, depuis longtemps désertée, un homme jeune et blond, à la robe blanche, au manteau noir, monta dans la chaire (cette même chaire) ; à la voix de ce prêtre « qui avait étudié dans le livre de la charité plus qu'en tout autre, parce qu'il enseigne tout (2) », peu à peu, les visages perdirent leur expression railleuse. Oui, frère Dominique rapprenait à ces pauvres gens, assombris par l'Albigéisme, la leçon éternelle : *Spes, Fides, Caritas*, jetait une lumière sur leur sentier obscur. Il réfutait la doctrine perverse, montrait dans l'existence non le mal suprême, mais le don ineffable, et ses paroles, d'une douceur divine, faisaient pressentir le mot de sainte Claire mourante : « Seigneur, soyez béni de m'avoir créée ». Son discours ébranlait beaucoup d'auditeurs : c'était le premier pas de la conversion.

Je songeais...Tout-à-coup, la porte se rouvrit bien large. Ce fut une fête de soleil sur le dallage, une senteur capiteuse d'herbes fraîches entre les murs recueillis. Adieu, mon rêve ! pourquoi ton enchantement est-il si fugitif ? Et le curé m'arrache de la vénérable chaire pour me conduire sous les orgues : une toile anonyme y rappelle le *prodige des Epis*.

Montréal s'immortalise surtout, dans l'histoire de Dominique, par un autre épisode : *la flamme miraculeuse*. Une nuit, en secret, notent les auteurs (3), les hérétiques voulurent éprouver la doctrine du saint et jetèrent un de ses écrits au feu, qui le repoussa intact. Ils jurèrent le silence sur ce fait extraordinaire ; cependant, l'un d'eux, bouleversé, revint à la vraie foi, et publia la merveille. Aucun vestige n'a subsisté de la maison ni du foyer où elle eût lieu ; mais le village garde, sur la pente appelée *la Terrasse*, l'endroit où ils étaient construits (4). Nous y passons au départ : Un jardinet en occupe le centre, et, de là, rapide, la route dévale vers *Fanjeaux*.

1. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, I, n. 16 ss.

2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 112.

3. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, I, n. 20.

4. « Dans la fameuse joûte oratoire de Montréal, le patriarche des Prêcheurs prélude par les ressources de la dialectique à la conversion des Cathares, avant de l'affermir par l'éclat de ses prodiges (Pierre de Vaux-Cernay, c. VII), et ainsi, dès le début, s'accuse chez lui une préférence mar-

M. le curé nous accompagne ; il veut nous conduire jusqu'aux dernières maisons. « Vous venez de voir des choses touchantes, conclut-il ; néanmoins, Dominique a laissé mieux encore dans le pays : une vive piété pour la sainte Vierge ; moi-même, je lui suis ardemment dévoué ; aussi ce culte me réjouit-il. A la fête du Rosaire, mon bourg récite le chapelet sans interruption. Quant au mois de Marie, tous les paroissiens le sanctifient. Beaucoup n'habitent pas Montréal, mais les *campagnes*, sans église, et ne viennent ici que le dimanche pour la Messe et les provisions. Eh bien ! à la métairie, ils installent dans une chambre, une grange, voire même sous l'escalier, une petite statue de quatre sous, toute fagotée, et vont devant elle prier en famille ».

Cet épilogue n'est-il pas une charmante préface au chapitre de Prouille ?

---

quée pour l'enseignement dogmatique et la controverse. Ce sera la note caractéristique de sa famille religieuse. Le *Poverello*, lui, s'adresse davantage au cœur, il répand autour de lui les flots d'amour divin qui débordent de son âme, et quand il lance ses compagnons à la conquête de l'univers, il n'évoque pas un autre idéal : « Prêchez par l'exemple plus encore que par la parole ». (*Tr. Soc*, c. XIV). — CHERANCÉ, O. C., *Le B. Christophe de Cahors*, p. 60).

CHAPITRE IV

FANJEAUX

Fanjeaux, le *Fanum Jovis* des Romains, d'abord forteresse albigeoise, puis quartier général des Croisés, théâtre de la première entrevue de Dominique et de Simon de Montfort, se dresse à dix kilomètres environ de Montréal. Une plaine large et fertile les sépare. Des ondes fraîches y courent, bordées de saules et de sureaux en fleurs : les églantines s'épanouissent sur les haies, symboles des innombrables prières murmurées ici même par le saint. Sur le haut des voitures de ferme, traînées par des bœufs, les paysannes, si hospitalières à l'*affenage* (1), sourient aux récoltes. Seul émerge du foin odorant, leur visage à demi couvert de l'écharpe aux vives couleurs, ou du traditionnel chapeau de paille à velours noir. O mes souvenirs ! vous êtes faits alors de pittoresque, et mon unique émotion, vers la fin de l'étape (émotion d'une intensité profonde), est la découverte soudaine de *Prouille*, Prouille blanc et paisible, synthèse harmonieuse d'un noble passé, et d'une renaissance digne des temps anciens (Fig. 47). Instinctivement, j'aurais voulu m'y arrêter de suite ; toutefois, Fanjeaux précède Prouille dans l'histoire de notre Père, et il nous parut préférable de monter à l'un avant de séjourner à l'autre. Du reste, surtout avec des loisirs restreints, mieux vaut savourer l'exquise retraite, sans avoir à s'en écarter pour une excursion, si pieuse soit-elle.

Fanjeaux (à deux kilomètres de Prouille), perché sur un rocher abrupt, mais que l'on a su cultiver, où quelques moulins à vent jettent une note étrange, a gardé, comme la plupart des anciennes villes fortes, son caractère médiéval (Fig. 39). Des débris assez nombreux de sa vieille enceinte, des ruelles

1. Action de donner la pâture, le fourrage aux bestiaux. Par extension *auberge*.

Coll. Labouche frères.

Fig. 39. — FANJEAUX.

Fig. 40. — FANJEAUX. — L'ÉGLISE.

Fr. Angelico

Fig. 41. — LE MIRACLE DU FEU.

Fig. 42. — LE SEIGNADOU.

montantes, caillouteuses, des maisons étroites, des fenêtres sombres et irrégulières, rappellent encore la bourgade du temps de Dominique.

La première visite du saint, lorsqu'il arrivait dans un couvent, dans une cité, était pour l'Eucharistie. Nous taisons nôtre cette coutume, recueillie par l'Ordre avec respect, et saluons d'abord la paroisse de Fanjeaux, à la tour dorée de soleil, envahie de plantes à fleurs roses (Fig. 40).

Du XIII^e^ siècle et de beau style, malgré quelques anachronismes décoratifs, cette église ne vit pas l'apôtre, mais recouvre la place du temple primitif dont il fut chapelain (1), et garde avec jalousie les reliques du *miracle du Feu*.

Effectivement, une fois de plus, dans la grand'salle du seigneur de Fanjeaux, Guillaume de Durfort, au cours d'une conférence où se mêlaient un certain nombre de fidèles et d'Albigeois, l'écrit du « Bienheureux homme de Dieu (2) », et celui des rebelles passèrent encore par l'épreuve du feu. Ce dernier est vite anéanti, tandis que, à la stupeur générale, le parchemin de Dominique s'élance, sain et sauf, sur une poutre voisine, à laquelle il imprime une profonde brûlure (Fig. 41). Une seconde, une troisième expérience ont lieu : le mémoire du saint, que les arbitres rejettent au brasier, repoussé par les flammes, laisse à la poutre deux autres stigmates. Par malheur, ce traité précieux qui affirmait, paraît-il, l'Immaculée Conception (3), s'égara dans la suite ; mais il nous reste *la poutre*, puis *la pierre de l'âtre* autour duquel, sous le large manteau de la cheminée, tous se pressaient avidement. Conservés d'abord au lieu même du prodige, au château de Durfort, puis descendus à Prouille en 1209, quand les biens de ces défenseurs de l'Albigéisme furent confisqués, ces objets vénérables remontèrent à Fanjeaux au XIV^e^ siècle, pour y faire la gloire d'une maison de Frères Prêcheurs, qui, détruite par la Révolution, dut les abandonner à la paroisse. C'est là que nous les voyons, dans une chapelle de gauche, face à l'autel (Fig. 43). Une feuille de zinc protège la poutre, à sa partie inférieure, contre les pieux larcins ; la *pierre*, incrustée dans

1. *Gallia christiana*, t. XIII, p. 247. — Foulques de Toulouse, *Bref* de 1214.

2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, I, n. 20.

3. Parisis (Mgr), *Démonstration de l'Immaculée Conception de la Bse Vierge Marie, Mère de Dieu.*

la muraille, porte l'inscription suivante, à demi effacée : HIC A VORACIBUS FLAMMIS EVANGELIUM LIBER EXIIT INCOLUMIS IN NOMINE JESU DOMINO JUBENTE (1).

Quant au lieu du prodige, cette salle à jamais illustre fut cédée en 1346 par la famille de Durfort, qui était rentrée en possession de ses domaines, à un parent, Fr. Raymond de Durfort, Provincial de la Province de Toulouse (2). Un petit sanctuaire, enrichi de nombreuses indulgences papales, consacra ce souvenir. Plus tard même, l'ancienne demeure des Durfort tout entière abrita une Communauté de Prêcheurs, et les vieux murs sertirent alors avec plus de piété que jamais cet insigne joyau de l'Ordre. De nos jours, enfin, le couvent est devenu presbytère, et le curé nous autorise à y pénétrer.

Triste spectacle ! Voici des fragments du *cloître*, morne et nu ; la salle supposée de l'épreuve du feu, près de laquelle une main généreuse vient d'élever un monument commémoratif ; il se dresse parmi les herbes incultes...« Néanmoins, nous dit le prêtre, le miracle ne s'accomplit sans doute pas à cette place, car un manuscrit, découvert à Prouille, donne une toute autre indication, et désigne pour l'endroit précis le sol de l'église conventuelle, où les premiers religieux auraient trouvé l'ex-voto primitif. D'ailleurs, il semblait naturel de construire le lieu saint par excellence sur une terre déjà vénérable. Au contraire, près de la soi-disant grand'salle, lors des fouilles pratiquées pour l'érection du nouveau monument, des squelettes furent, en grand nombre, ramenés au jour ; un cimetière devait exister là. Or, il est peu probable que les Dominicains aient choisi pour ensevelir leurs morts la place même où la sainteté de leur Père se manisfesta ».

Au cours de cette intéressante causerie, nous étions arrivés à la *chapelle*, dont le gothique n'abrite plus que des réunions de patronage. *Mais où sont les neiges d'antan* ? neige des robes de pureté autour des autels, neige des âmes innocentes atti-

1. « Ici, au nom de Jésus, le livre de l'Évangile est sorti sain et sauf des flammes ardentes, par la volonté de Dieu. »

2. BALME, *op. cit.*, t. I, introd. p. 120, n. 1.

« Considérant, disent le damoiseau Roger de Durfort et Richa sa femme, que, par la vertu d'en-haut, un miracle a été opéré par le feu dans cette maison, à l'honneur du B. Dominique et de sa sainte foi, lorsque le Bienheureux prêchait dans le pays contre l'hérésie ; désirant de tout notre cœur qu'à la gloire de Dieu, de la Bse Marie, de tous les saints et du monastère de Prouille, une chapelle soit construite et un autel de S. Dominique érigé en ce lieu où s'est produit le miracle susdit, nous vendons, etc... »

rées à Prouille, venues ici la veille de leur claustration, pour baiser la pierre et la poutre sacrées. Où sont les hymnes qui ravivaient tous ces souvenirs ? le troisième Répons du premier Nocturne, surtout (1), entonné triomphalement, par privilège spécial, aux premières Vêpres de la Saint-Dominique ? Où est enfin l'enthousiasme général soulevé autrefois par ces *prodiges du Feu*, et dont les peintres furent souvent les superbes interprètes ? Un sombre recoin de la paroisse de Fanjeaux abrite les reliques sans prix, des murs en ruine s'essaient encore à rappeler le couvent ; quelques toiles, perdues dans des musées divers, ne parviennent plus à intéresser... Combien rare devient le sens des choses divines ! Ainsi, outre les prédelles d'Ange de Fiesole, conservées au baptistère de Cortone et dans notre Louvre, je me souviens d'un tableau dont le *miracle du Feu* a fourni le sujet. Ce chef-d'œuvre, attribué à Pedro Berrüguete, orne le Prado de Madrid. Il y occupe, dans la Salle des Primitifs, le numéro 609 ou 610, et fut arraché jadis, avec son voisin, un Saint-Pierre, martyr en prière, au fameux couvent de *Santo Tome d'Avila*. Or, le jour où nous pûmes en jouir, ni l'étrangeté du sujet, ni la beauté des visages, ni la noblesse des attitudes, la chaleur du coloris, l'extraordinaire éclat des ciels d'or, ne réussirent à fixer l'attention d'une foule indifférente.

Fanjeaux offre encore un très précieux souvenir de saint Dominique : sa *maison, le bourguet saint Domenge*, selon le patois du pays (Fig. 44). Elle s'élève à deux pas de l'église paroissiale ; mais sa façade, rajeunie par de récentes réparations, pourrait tromper le passant non averti, s'il ne remarquait, en haut de la large porte, une statue de l'apôtre. Ne fait-elle pas signe d'entrer ? Il pousse donc le vantail, et, après avoir descendu, sur sa droite, deux ou trois marches, se trouve dans une vaste pièce : *la chambre sainte*. De la demeure entière, elle seule put échapper aux aménagements successifs : murs noircis et dénudés ; froid dallage du XIII^e^ siècle, cheminée paysanne et four à pain d'autrefois (Fig. 46) ; petite fenêtre sur la ruelle grise, tel est le cadre intact de ces nuits ineffables où le ciel rejoignait la terre, en faveur de Dominique extasié.

1. *Verbum vitae dum palam promitur, surgunt hostes, liber conscribitur, favent omnes : Sic error vincitur, Fides extollitur. Ter in flammas libellus traditus, ter exivit illaesus penitus.*

Une admirable page de Lacordaire raconte les supplications ardentes du saint : elle est présente à toutes les mémoires. Je l'évoquais à Ségovie, mais ne revêt-elle pas ici une beauté plus impressionnante ! Il reste bien peu de la célèbre grotte espagnole ; au contraire, dans cette salle de Fanjeaux rien ne fut remplacé, sauf les poutres de soutien, rien ne fut innové, sauf l'apport d'un autel. Quelle richesse incomparable pour l'Ordre ! A Sainte-Sabine, à Sienne, où il goûte bien des joies, il ne peut cependant vénérer les chambres de ses Saints dans leur état primitif. Le *custode* de la *casa di Santa Catarina*, auquel nous nous plaignions des transformations, chapelles et dorures entassées, nous répondit vivement : « Sans tout cela, il ne viendrait pas d'étrangers ! » Comme les Français accoureraient mieux encore, pensais-je, s'ils pouvaient toucher de leurs mains les murs mêmes où ces grandes âmes ont tant laissé d'elles ! L'art (et souvent quel art !) doit-il nous interdire la candeur immaculée des vieilles choses et des vieux souvenirs ?

Une légende abrita sa poésie près du *bourguet Saint-Domenge*. Des pleurs du saint Père, dit-elle, jaillit la fontaine voisine. Alors, je me rappelle comment, à maintes reprises, son oraison finie, le sol était mouillé de ses larmes (1), et je rapproche de ce trait quelques paroles d'Hello. Elles semblent écrites pour l'apôtre, pleurant toujours sur les pécheurs : « Les larmes, dit-il, sont parmi les meilleures armes que Dieu donne à l'homme, quand il veut que l'homme triomphe de lui. Car la « gloire de Dieu est de céder à la prière de l'homme..... Les larmes précèdent les grandes manifestations de la Puissance (2) ». Une fois de plus, l'image populaire ajoutait un rayon à l'auréole de son héros ; ici, elle immortalisait la tendresse compatissante. Fleurs de l'Histoire, parfums des siècles évanouis, je vous cueille et vous aime : *Manibus date lilia plenis* (3).

Quelques pas séparent *le Bourguet* de la *Place du Seignadou*, dont le nom veut dire *signe de Dieu*.

C'est tout au nord du plateau de Fanjeaux ; on y domine l'immense plaine ondulante. Dominique s'y arrêtait fréquemment, retenu par le charme du spectacle. Chaque point de

1. Echard. O. P., *op. cit.*, I, 56.
2. Hello, *op. cit.*, (Les larmes dans l'Écriture) pp. 302, 315.
3. Virgile, *Enéide*, VI, 884.

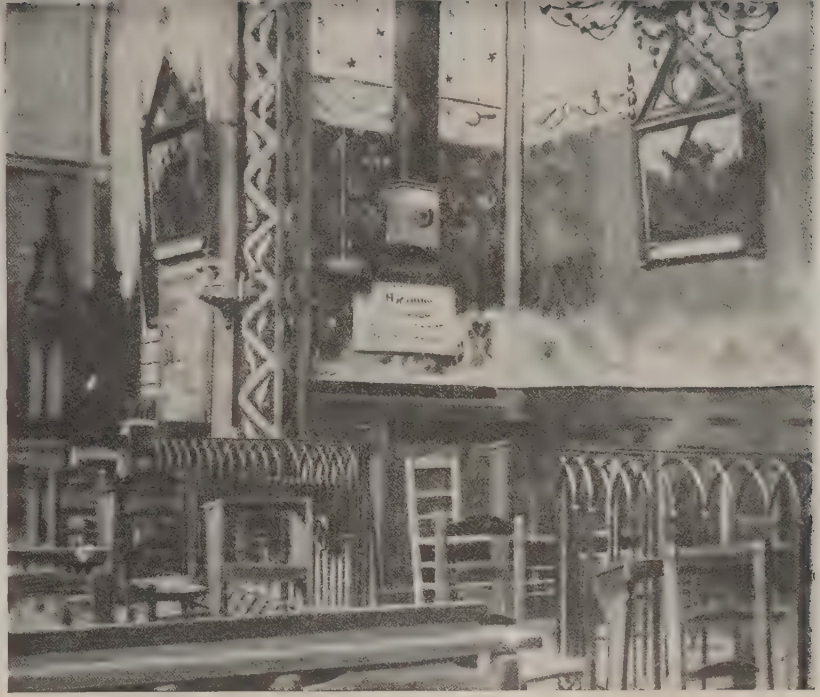


Fig. 43. — PANJEAUX. LA POUTRE ET LA PIERRE DU MIRACLE DU FEU.

Fig. 44. — FANJEAUX. — LA MAISON DE S. DOMINIQUE.

Fig. 45. — LA CROIX DU SICAIRE.

l'horizon lui rappelait une faveur divine, le retour d'un égaré, et devenait un sujet d'incessantes actions de grâces. Au premier plan, l'humble pèlerinage de Prouille ; plus loin, la roche de Montréal ; plus loin encore, Carcassonne à peine visible ; à gauche, les courbes molles et boisées de la Montagne Noire, la grotte où, souvent, malgré les bêtes sauvages, il se reposait et s'abîmait dans l'oraison, quand le peuple, affamé de sa parole, ne l'y poursuivait pas ; à droite, les maisons et les moulins de Fanjeaux, les Pyrénées, et, par delà, sa patrie, avec ses réminiscences de joies et de sacrifices. Ce paysage devenait une somme de sa vie.

Le soir du 21 ou du 22 juillet 1206, sur la pointe extrême de l'escarpement, le saint méditait.

Neuf dames hérétiques, ébranlées par sa parole, l'avaient supplié, quelques jours plus tôt, de leur faire connaître la vraie foi. Et, dans l'église de Fanjeaux, « voilà maître Satan qui sort d'entr'elles, sous la forme d'un gros matou, fort hideux, d'une grandeur épouvantable, aussi noir en couleur que la cheminée d'enfer d'où il sortait, roulant en tête de gros yeux étincelants et effarés, desserrant ses griffes, grommelant, et faisant en son gosier le hurle et le siffle de dragon, enfin, tirant d'un pied de long une langue toute ensanglantée, dont il léchait la terre. Il fit en leur présence trois virades, puis, se ruant et s'agriffant à la corde des cloches, il grimpa jusqu'au haut du clocher, et enfin disparut, laissant dans l'église une puanteur si horrible que tous les baumes de l'Arabie n'eussent pu contrecarrer cette détestable senteur (1) ».

A la vue de ce monstre, les neuf dames abjurèrent. Cependant, Dominique cherchait mieux encore : il désirait affranchir pour toujours ces âmes de l'erreur, et comme d'autre part, l'Albigéisme recevait une aide précieuse des femmes en général (2), il voulait aussi, pour les préserver, fournir à leur dévouement un autre champ d'action. Construire un monastère pour abriter la foi recouvrée et la foi chancelante, tel paraissait, sans doute, le meilleur parti à prendre, mais, où fonder ?

Soudain, en cette heure mystérieuse du crépuscule, il vit

1. Humbert de Romans, O. P., cité par de Rechac, *Vie du glorieux Patriarche Dominique*, Paris, 1648, p. 120.

2 Cf. Mortier, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 12. — Lacordaire, O. P., *op. cit.*, p. 180. — Rme Cormier, O. P., *La B. Diane d'Andalo et les Bses Cécile et Aimée*, Rome, 1892, p 39. — Guiraud, *op. cit.*, p. 53.

descendre un globe de feu sur *l'église de Prouille*, et, les deux jours suivants, le même miracle revint la consacrer (1).

Le Seigneur lui donnait Prouille ! Avec quelle joie profonde dut-il l'accueillir ! Rêva-t-il d'avenir devant cette éclosion ? Connut-il le pauvre ermitage, non plus refuge, mais école mystique ? Entendit-il le long cortège des siècles frapper à sa clôture, et redire, comme plus tard, Jacopone de Todi : « Je vais me faire une âme contemplative qui triomphe du monde ; je vais trouver la paix et la joie dans une très douce agonie ? » Entrevit-il les filiales innombrables du couvent où fleurirait entre tous le culte de la Vierge Marie, la protectrice et le premier abri de l'Ordre ? Devina-t-il Saint-Dominique de Madrid, Saint-Sixte de Rome, Sainte-Agnès de Bologne, Saint-Paul-au-Jardin de Pise, Unter-den-Linden de Colmar ?

Un silence profond règne sur ces faits mémorables. La seule chose que nous connaissions, c'est l'idéal donné par le Père à ses filles. Plus tard, il le proposera à ses fils. Ceux-ci, dans les Universités, les chaires, les cours, sur les places publiques, seront Prêcheurs avec le prestige de *maîtres en divinité*, comme on disait alors : les Sœurs seront Prêcheresses par leur vie réparatrice. Du reste, l'âme dominicaine se réfugie d'abord dans une solitude, afin de prouver comment la prédication jaillit de la louange et de la bénédiction : *Laudare, benedicere, praedicare* (2).

Les siècles vénèrent toujours cette *place du Seignadou*. Une chapelle y fut même construite en 1538, pour servir de but aux processions paroissiales. 1789 la renversa. En 1860 seulement, grâce à M. Gros, curé de Fanjeaux, et au Père Lacordaire, une croix vint commémorer les faits inoubliables. On l'orna de cette vieille et pittoresque inscription :

« Saint Dominique, minutant en son esprit
Le dessein de bastire le monastère de Prouille,
Et regardant alors en quel lieu il le bastirait,
Il vit un soir, estant en fervente prière,
Une grande flamme qui descendit à l'endroit
Où est maintenant basti ce célèbre monastère ;
D'où il colligea que Dieu voulait qu'il fût basti

1. Guiraud, *De Prulhianensi monasterio*, Paris, 1896. — Une religieuse de Prouille, *Histoire de Notre-Dame de Prouille*, Grenoble, 1898.

2. Devise de l'Ordre.

En ce lieu qui avait été honoré du feu du ciel.
Les habitants du dit Fanjeaux eslevèrent
En mémoire et en l'honneur de ce grand saint,
Un oratoire qui s'appelle le Seignadou,
Dans lequel il y a une croix de pierre blanche ».

Neuf ans plus tard, on fit mieux encore : un petit sanctuaire, surmonté de la statue de l'apôtre, éleva près de la croix ses clochetons gothiques (Fig. 42). Chaque pèlerin peut y lire le souhait du pape Pie IX : « Deus vos benedicat et liberet a fulgure et tempestate — Dieu vous bénisse et vous protège contre le feu et la tempête ».

Cependant, on ne doit voir dans cette fidélité que simple justice. Dominique, auparavant, n'avait-il pas comblé Fanjeaux de grâces spirituelles, de bienfaits temporels, et guéri de la fièvre, par son seul attouchement, plusieurs villageois (1) ? comme, dans le Toulousain, il rendait la santé aux malades et aux possédés (2).

L'heure passait.....Il nous fallut descendre de cette cime toujours bénie où le *signe de Dieu* se renouvela, paraît-il, lors de la restauration de Prouille par le Père Lacordaire (3). Nous quittâmes donc tous ces vieux témoins, je m'en arrachai, devrais-je dire, car j'apprenais à les aimer ; sans me tenir rigueur de mon passage trop rapide, ils me parlaient, inlassables, de leur voix discrète et mystérieuse.

1. Echard, O. P., *op. cit.*, I, 56. (Enquête de Toulouse).

2. Drane, O. P., *op. cit.*, p. 123.

3. Une prière indulgenciée en 1888 par Mgr Billiard, évêque de Carcassonne, rappelle encore le prodige du Seignadou : « Seigneur Jésus-Christ, qui, sous la figure d'un globe de flammes descendant trois fois du ciel sur l'église de la Très Sainte Vierge Marie, votre Mère, avez révélé par avance à votre très fidèle serviteur Dominique les trois branches de l'Ordre qu'il devait fonder, et la triple vertu du Rosaire, accordez-nous, à nous, vos serviteurs, qui invoquons le nom tutélaire de Notre-Dame de Prouille, de voir votre sainte Eglise triomphante de toute hostilité et de toute erreur, de vous servir dans la liberté et dans la paix, et de sentir le feu de votre amour, que vous êtes venu vous-même apporter sur la terre, brûler constamment au-dedans de nous, et enflammer nos cœurs. Vous qui vivez et régnez, etc.

CHAPITRE V

PROUILLE

Le voyageur peut se rendre à Prouille soit par la grand' route de l'aller, soit par un chemin de traverse connu dans le pays sous le nom de *Chemin de Saint-Dominique*. L'apôtre, en effet, le foula maintes fois, et, sans doute, s'y déchira les pieds, selon sa coutume de cruelle mortification (1). Le sentier commence près du Seignadou, raide et rocailleux ; mais le pas difficile sera vite franchi, et parcourir la pente herbeuse dont Prouille est le but, deviendra une simple promenade.

Tout à coup, au pied de la côte et déjà très près du couvent, (encore caché par un pli de terrain, mais qu'un son de cloche léger trahit), apparaît une croix, *la croix du Sicaire*, *al Sicari*. Elle est là toute seule, en pleins champs, pour rappeler une odieuse agression. Un jour, à cette place, deux bandits attendirent le saint pour le mettre à mort (2), puis, à la pensée de sa soif bien connue du martyre : « A quoi bon, dirent-ils, faire son jeu ? Nous seconderions ainsi ses plus chers désirs ». Et ils l'épargnèrent. Du reste, Dominique avait eu révélation de l'embuscade. Comme d'habitude en pareille circonstance, il ne se détourna pas de sa route, et, joyeux, vint à la mort, chantant une de ses hymnes préférées. Nous pouvons croire qu'ici jaillit de ses lèvres la réponse sublime : « Si vous aviez voulu me tuer, je vous aurais priés de ne pas le faire d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un, et, après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, en me laissant à demi mort dans mon sang, ou en m'achevant, à votre plaisir (3).

1. *Acta Bononiae*, du 6 au 30 août 1233. (Déposition de Jean de Navarre, n. 3).

2. Constantin d'Orvieto, O. P., *op. cit.*, n. 12.

3. Id. *ibid.*

Fig. 40. — TANJEAUX. LA CHAMBRE DE SAINT DOMINIQUE.

Coll. Labouche frères.

Fig. 47. — PROUILLE.

Je la verrai toujours, cette croix (Fig. 45). La terre, les moissons d'alentour, lui avaient donné quelque chose de leur tonalité ; des menthes s'épanouissaient autour du socle, cuivré par le soleil et un peu moussu. Deux ou trois tiges, cueillies par un inconnu, et posées sur les bras sacrés, s'y desséchaient, et offraient ainsi à Dieu, de plus près, encore, leur délicieux parfum. Tout alentour, c'était la paix. Parfois un cri d'oiseau, un bruit de chariot sur la route lointaine, une voix paysanne arrivaient affaiblis.....échos bien souvent entendus par Dominique sur ce même sentier. Comment dire l'attrait de ce pèlerinage ?

Aux yeux de beaucoup, Dominique symbolise l'éloquence, l'ardeur, l'érudition, mais ignore le charme familier. Pourquoi donc se laisser séduire par les seuls triomphes oratoires, admirer la doctrine, sans écouter battre le cœur du saint ? L'étrange aberration s'évanouira d'elle-même en ces lieux solitaires. Enfants, amis des Frères Prêcheurs, inconnus mêmes, venez tous ! Apprenez la joie des pieuses flâneries. Allez ici et là ; suivez votre fantaisie, les vieilles chroniques en main ; les souvenirs oubliés tressailliront, l'Histoire prendra corps, l'étoile dominicaine laissera tomber en vos esprits une lumière chaude et persuasive. Humble croix du Sicaire, je le sais, les calomniateurs eux-mêmes de l'apôtre tant aimé finiraient bientôt, eux aussi, par te couronner de menthe sauvage !

Au seuil de Prouille, notre pensée reconnaissante se porte vers Foulques, l'évêque de Toulouse, le plus insigne bienfaiteur de *la Sainte Prédication*. La noble dame Cavaers, propriétaire du territoire où s'élevait une antique chapelle, consentit à y laisser adjoindre un couvent, mais encore fallait-il l'autorisation diocésaine. Foulques la donna de suite, et, non content d'appuyer Dominique (1), lui accorda son amitié : « Tenerrime diligebat », rapporte le B. Jourdain de Saxe (2).

Cette figure épiscopale était singulièrement attachante. Foulques (1155-1231) l'élégant troubadour, touché de la grâce, quitta soudain la vie facile et les châteaux en fête, pour entrer, avec ses deux fils, à l'abbaye cistercienne de Toronet ; de son côté, sa femme revêtait aussi la coule de saint Bernard (3).

1. Percin, O. P., *Monumenta conventus Tolosani Ord. Præd.*, 1693, p. 5.
2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, p. 14.
3. Balme, O. P., *op. cit.*, I, 148.

« Folchetto, ch'a Marsiglia il nom hà dato,
Ed a Genova tolto, ed all'estremo
Cangio per meglior patria abito, e stato (1) ».

Choisi en février 1205 pour remplacer Raymond de Rabastens, déposé comme hérétique, le moine fit une humble entrée dans Toulouse, au trot menu de quatre mules. Les autres actes de sa vie ne démentirent pas ce généreux défi au prestige d'alors. « Il se condamnait, raconte Lecoy de la Marche, à ne prendre que du pain et de l'eau tout le jour, lorsqu'il entendait chanter une de ses anciennes chansons. Et cela devait lui arriver souvent », conclut-il (2). Au début, l'épreuve seule récompensa son zèle : à peine osait-il se montrer en public et envoyer ses quatre mules à l'abreuvoir (3). Il réclamait (ce fut en vain) le partage de son immense diocèse, car plusieurs prélats, selon lui, forceraient mieux l'erreur sur ce vaste champ (4). Toutefois, si son désir ne fut réalisé que plus tard, au début du XIVe siècle, sa bonté, sa patience, et le concours de Dominique, convertirent peu à peu de nombreux albigeois.

En 1206, Foulques accorde donc à la fondation projetée un terrain adjacent et la jouissance de l'église. En 1211, il en fait le don définitif (5). En 1215, à Toulouse même, il accueillera l'Ordre des Prêcheurs. Les vieilles murailles de l'église de Prouille semblaient dès lors tout indiquées pour recevoir sa sépulture ; mais cet honneur échut à l'abbaye du Grand Selve, aujourd'hui totalement détruite. A Prouille, au moins, les ruines n'eussent été que passagères, et la gratitude dominicaine y bercerait depuis des siècles le dernier sommeil du bienfaiteur.

Grâce aux libéralités de l'archevêque de Narbonne, qui espérait ainsi désarmer les Légats et le Pape, à celles de Montfort et d'autres catholiques de marque, les dons affluèrent pour former le petit patrimoine de Prouille, patrimoine néces-

1. Petrarque, *Del trionfo d'amore*, éd. Fernand Brisset, Paris, Perrin, 1903, p. 187.

Foulques, qui, ayant abandonné Gênes, (son pays), vint illustrer son nom à Marseille et qui, à la fin de sa vie, pour mériter la céleste patrie, prit l'habit et l'état (religieux).

2. Lecoy de la Marche, *op. cit.*, (Le clergé) p. 131.

3. Guillaume de Puy-Laurens, O. P., *Cronica*, coll. Guizot, Paris, 1824, vol. XV.

4. G. Mollat, *Les Papes d'Avignon*, Paris, 1912, p. 52.

5. Balme, O. P., *op. cit.*, p. 148. — *Gallia christiana*, *op. cit.*, t. XIII, p. 247.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

sité par l'état de la province. Ravagée par l'hérésie et la guerre civile, celle-ci ne pouvait offrir aux moniales l'assistance accordée à Saint-Damien par l'amène et riante Assise.

Cependant, voir Prouille échapper au pillage était un vrai miracle. Le monastère dut le salut, après Dieu, à Simon de Montfort. En effet, le chevalier enjoignait à ses sénéchaux de veiller sur les biens « de son cher frère Dominique » comme sur les siens mêmes (1).

Une longue allée entre des herbages mène de la route à la basilique du Rosaire, hélas inachevée. Des pierres gisent çà et là ; l'impression première, assez sombre, renouvelle la tristesse ressentie au couvent désolé de Fanjeaux ; mais Dominique prêche encore ici l'invincible confiance, lui qui dut attendre si longtemps la réalisation des promesses divines.

En face de nous, voici la *façade*, arrêtée à la naissance des tours (Fig. 48) ; à droite, nous découvrons, blotti dans la verdure, le monastère, surmonté de son Christ au geste miséricordieux ; à gauche, une ferme, l'hôtellerie et sa fraternelle hospitalité ; c'est tout ; j'ai décrit Prouille, ce hameau solitaire, plus visité des anges que des hommes, et d'où s'échappe un si pressant appel à l'immolation.

Ce soir-là, je ne pus en voir davantage, car la nuit, une belle nuit odorante, semée d'étoiles, s'emparait avec douceur de ces lieux bénis, et nous les dérobait pour plusieurs heures encore. L'ombre voilait une à une les dépressions de la plaine ; la silhouette de Fanjeaux se devinait vaguement là-bas, grâce à quelques lumières ; ici, Prouille s'éteignait, se taisait, s'endormait. Seul, un bruit mélancolique d'insectes en troublait le recueillement mystérieux. Les grands souvenirs et la splendeur du ciel dont ils étaient abrités, me causaient une émotion profonde. « Je ne sais pourquoi, je vins à comparer la petitesse et la pauvreté de nos habitations à l'immensité de cette voûte ; et, songeant qu'il y avait là, au fond de quelques cellules, un petit nombre de serviteurs du Dieu qui a fait ces merveilles, traités de fous, par le reste des hommes, il me prit une envie de pleurer sur ce pauvre monde, qui ne sait même pas regarder au-dessus de sa tête (2) ».

Il ne reste rien des chaumières en pisé où, le 22 novembre 1206, Dominique installa ses premières religieuses, vêtues,

1. Id. *ibid.*, t. II, p. 55.

2. Paroles de Lacordaire, (Lorrain, dans le Correspondant, t. 17, p. 823).

comme lui, de blanc et de noir, et les cloîtra un mois après, le 27 décembre (1) ; rien non plus du monastère crénelé, ni de ses quinze tours, symboles des quinze mystères du Rosaire, décrits hièrement par le P. de Réchac. En 1792, la Révolution viola le jardin fermé, dispersa les religieuses, vendit leurs biens aux enchères, détruisit les nouvelles constructions, et en débita les décombres : Prouille n'était plus qu'un souvenir. Je me trompe : un pan de mur demeura jusqu'aux jours heureux de la vicomtesse Jurien de la Gravière (1854), « comme, après l'hiver, il demeure un peu de neige au fond du ravin, pour attendre la nouvelle (2) ».

Le Prouille de la grande épopée, le Prouille où la sainte Règle de l'Ordre fut choisie, les premiers vœux des Sœurs et des Pères prononcés : la petite église Saint-Martin, contiguë à celle de Notre-Dame, à l'usage des Frères attachés au couvent, ce cher Prouille de saint Dominique n'existe donc plus ! Cependant, des recherches à l'intérieur de la clôture et le mémoire d'une ancienne Prieure, identifièrent la place même où Dominique passait ses nuits, au pied de l'autel de la Vierge Marie, lieu saint, où, peut-être, le Rosaire lui fut révélé (3). Toute blanche, sa statue s'y dresse aujourd'hui ; on l'aperçoit de la route de Montréal, entre les arbres qui dessinent encore les contours de la chapelle primitive (Fig. 49). Le couvent conserve avec un soin jaloux un *crucifix* et le fragment d'un *sudarium* ayant appartenu tous deux au bienheureux Père. A l'entrée de la jeune basilique, un bénitier retrouvé rappelle l'église disparue. Un village voisin, Gramazie, possède l'ancienne statue de Notre-Dame de Prouille, non pas celle que Dominique vit et aima, mais un bois sculpté du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle, autrefois exposé dans le sanctuaire à la vénération générale (4).

1. GUIRAUD, *De Prul. mon. etc... op. cit.* — UNE RELIGIEUSE DE PROUILLE, *op. cit.*

2. *Notre-Dame de Prouille*, Marseille, 1892, Impr. de D. Bosco, p. 10.

3. Muret, Notre Dame de la Drèche, près d'Albi, Rocamadour, Notre-Dame du Puy, revendiquent aussi l'honneur de l'institution du Rosaire. Ce sujet a donné lieu à bien des controverses. Cf. Les : *Vie de S. Dominique* de LACORDAIRE, O. P., p. 114 ; de MORTIER, O. P., p. 14 ; de DRANE, O. P., p. 126, et divers ouvrages parus plus récemment, sur la question, entr'autres : *Etudes sur le Rosaire*. Réponse aux articles du P. Thurston, MEGARD, O. P., Calmire, Rhône. HERIBERT HOLZAPFEL, O. F. M. : *S. Dominikus und der Rosenkranz*, Munich, chez Lentner, 1903.

4. *Année dominicaine*, Août 1912 (Le monastère de Prouille et le P. Lacordaire).

Malgré la rareté de ses souvenirs, Prouille parle au cœur du disciple de saint Dominique. N'était-ce pas pour l'apôtre sa maison à lui, son foyer religieux.... Quels horizons furent plus aimés, quels murs plus désirés, quel coin de terre plus sanctifié de ses pas (1) ! Aussi veut-il s'appeler *Prieur de Prouille*, tandis que ses compagnons deviennent les *Frères de Prouille* (2).

Ce rapide aperçu ne peut retracer la ferveur de la communauté à travers les âges, ferveur soutenue même aux tristes époques des Prieures Royales. Il se borne à rappeler les grâces miraculeuses qui la récompensèrent, et dont le récit sème de fleurs exquises l'histoire du couvent. — Légende dorée, elle aussi, et dont la dernière page est toute récente, puisqu'à la reconstruction de Prouille par Mme Jurien, (les moniales purent rentrer en 1880), les ossements des anciennes Prêcheresses, mis à jour, répandirent un suave parfum (3).

Une autre beauté ajoute encore au prestige de Prouille, la beauté artistique, et ceci n'étonnera pas quiconque aura feuilleté, même superficiellement, l'Histoire de l'Ordre. Les exemples de culture et d'activité intellectuelle y fourmillent. Albert-le-Grand construit le *chœur du couvent de Cologne*, qui devient une merveille d'élégance (4) ; Fra Sisto et fra Ristoro conçoivent *Santa Maria Novella* de Florence ; fra Angelico demeure « le rayon de joie lumineuse, de grâce et de finesse pieuses de l'art toscan (5) ». Le B. Jacques d'Ulm s'immortalise par ses *vitraux*, fra Damiano par ses *marqueteries*. Le cardinal Jean de Torquemada protège Gutenberg ; l'Ordre introduit l'imprimerie à Florence (6) ; Fr. François Romain jette le *Pont-Royal* de Paris. Fra Francesco Colonna écrit le *Songe de Polyphile* ; Lacordaire étonne son siècle ; de nos jours, le Père Scheil se joue des difficultés de l'Assyriologie. Et combien d'autres, dont quelques-uns apparaîtront au cours de ces pèlerinages (7).

---

1. Mortier, O. P., *op. cit.*, p. 14. — Echard, O. P., *Bibli. Praed.*, pp. 6 et 7.
2. Id., *ibid.*, *loc. cit.*
3. Une religieuse de Prouille, *op. cit.*
4. Mortier, O. P., *op. cit.*, (Le B. Humbert) p. 571.
5. Maurel, *Petites villes d'Italie*, Paris, 1910, t. I, p. 36.
6. Gillet, *Histoire artistique des Ordres Mendiants*, Paris, 1912, p. 300.
7. Cf. Gillet, O. P., *Les Dominicains, leur raison d'être*, Paris, 1909.

Les Prêcheresses eurent leur part dans cette œuvre splendide. Leur impulsion plus discrète, comme toute influence féminine, n'en est pas moins réelle. La B. Cécile de Rome, laisse une touchante *Relation* sur saint Dominique ; les Sœurs de Pise et du *Corpus Christi*, à Venise (approuvées par le B. Jean Dominici), couvrent les livres choraux *d'enluminures* ; sous les doigts de celles de Saint-Vincent de Prato, gouvernées par sainte Catherine de Ricci, naissent des anges délicieux, réclamés par toute l'Italie. Au XVI^e^ siècle encore, au couvent de Sainte-Catherine de Sienne de Florence, les religieuses peignent sur toile et sur bois, modèlent des terres cuites à la della Robbia (1).

Quant au monastère de Prouille, il s'illustra sans cesse par son chant liturgique (2). Le bienheureux Père semble y avoir laissé son amour pour la beauté de l'Office, lui, qui, pendant Matines, passait d'un chœur à l'autre afin d'encourager les Frères à louer Dieu dévotement (3). Chant de Prouille ! mélodies de l'Ordre, puis-je vous oublier ! Nous eûmes même le bonheur d'assister à la *Sainte Minuit*. Une fois entr'autres, c'était pour la Saint-Dominique ; quelques prêtres entouraient l'autel ; derrière la grille de clôture, dont un vantail s'ouvrait sur le sanctuaire illuminé, passait parfois, rapide, une robe blanche. Jamais les autres cérémonies, que nous suivions régulièrement, jamais Complies même, ne nous firent semblable impression. Peut-être la majesté de la nuit rehaussait-elle la majesté de la phrase musicale ; peut-être la prédication muette de tant de vies immolées se faisait-elle plus touchante à cette heure consacrée par le monde à toutes les ivresses. Je ne sais ; mais cette prière nocturne semblait merveilleuse. « Féminines ou viriles, de quelles voix, me disais-je, n'est pas faite cette voix ! Les unes furent impérieuses et souveraines ; les autres, plus humbles, ont supplié. Il en est qui ont crié des commandements de guerre ; il y en a qui murmurèrent des paroles d'amour. Parmi ces voix de femmes, quelques-unes ont bercé des sommeils d'enfant. Joyeuses et libres, toutes ont jeté jadis aux échos de la plaine, de la montagne ou de l'océan, leurs chansons de printemps, de jeunesse, peut-

1. *Année dominicaine*, mai 1913. — Csse de Ganay, *Les Bienheureuses dominicaines*, Paris, 1913, p. 213.

2. Jean de Rechac, O. P., *op. cit.*

3. Mamachi, O. P., *op. cit.*, app. col. 123.

être de folie. Et maintenant, volontairement captives, les voilà confondues dans un seul cantique sacré. Elles ont tout apporté, tout exhalé, tout sacrifié ici : leurs caresses et leurs soupirs, les éclats de leur joie ou de leur colère, les menaces dont elles furent vibrantes, et les sanglots dont elles furent brisées. Parfois, dans leur parfait ensemble, comme dans le son d'une cloche, — fût-ce la plus pure, — on croit saisir des harmonies mystérieuses ; une inflexion particulière, une intonation personnelle, que sais-je ? un accent plus doux ou plus fort, un souffle plus profond ou plus léger. Mais on ne le croit pas longtemps. Bientôt tout retombe, s'efface et se noie dans l'unique et totale cantilène. Elle ressemble à la mer, mais à la mer parfaitement unie et plane, dont on ne peut distinguer les flots (1) ».

A Prouille, le temps passe comme un songe. Un jour enfin, nous dûmes nous résigner au départ. Une dernière fois, je gravis *la butte* qui garde l'entrée du couvent, où le Père Lacordaire, avant le geste magnifique de la vicomtesse Jurien, voulait dédier une chapelle à Notre-Dame (2). La *statue de la Vierge* qui couronne le monticule, perdue dans la lumière, paraissait toujours sourire à son fief de prédilection. Une dernière fois, je longeai *la clôture* et *le petit ruisseau*, le *cimetière des Sœurs*, planté de cyprès, et je jetai à Fanjeaux, à Montréal plus lointain, un regard de reconnaissance émue, avant de les voir disparaître.....

« A thing of beauty is a joy for ever (3) ».
« Une chose de beauté est une joie pour toujours ».

---

1. Camille BELLAIGUE, (Revue des Deux Mondes, 15 novembre 1898, p. 359)

2 *Année dominicaine*, août 1912 (Le monastère de Prouille et le P. Lacordaire).

3 JOHN KEATS.

CHAPITRE VI

PAMIERS. — CASTRES

I

PAMIERS

De la fondation de Prouille (fin 1206) à *l'Assemblée de Pamiers* (1207) (1), l'Histoire ne parle pas de Dominique, et à peine le mentionne-t-elle à propos de cette fameuse conférence, provoquée par Raymond-Roger de Foix lui-même, tenue en grande pompe dans le château comtal. Le catholicisme, représenté notamment par Diégo de Azevedo, Foulques de Toulouse et Dominique, y obtint un éclatant succès. L'arbitre du débat, Arnauld de Campranham, favorable à l'hérésie que soutient déjà le seigneur du lieu, s'incline devant la doctrine de l'Église romaine. Durand de Huesca, albigeois célèbre, touché de la grâce, se convertit, pour fonder plus tard la société des *Pauvres Catholiques* ; enfin, d'autres abjurations bouleversent le pays et accroissent encore la portée du triomphe.

Dans cette journée mémorable, je n'entends toutefois aucune parole décisive tomber de la bouche du Prêcheur. Comme à Castelnau, il se dissimule derrière l'évêque d'Osma ; sa modestie lui fait craindre le premier rang et s'en trouver indigne, sauf à l'appel d'un devoir impérieux.

Mais, ce n'est donc ici qu'un rapide passage ? Qu'ai-je à vénérer à Pamiers, et comment cette ville entre-t-elle dans la constellation des pèlerinages dominicains ?

Comment.....? Par la douleur.

Depuis l'entrevue de Montpellier (1206), don Diégo, sur l'autorisation du Saint-Siège, avait parcouru le Midi ; il incarnait l'âme de la bonne cause, les légats eux-mêmes lui

1. Pierre de Vaux-Cernay, *Histoire de la guerre des Albigeois*, coll. Guizot, Paris, 1824, vol. XIV, c. VI.

Coll. Labouche frères.

Fig. 48. — PROUILLE. — FAÇADE DE LA BASILIQUE INACHEVÉE.

Fig. 49. - PROUILLE.
LIMITES DE L'ÉGLISE PRIMITIVE.
LA STATUE INDIQUE LA PLACE OÙ, SELON LA TRADITION, SAINT DOMINIQUE PARLAIT A SES FILLES.

Fig. 50. — NOTRE-DAME DE PROUILLE.

demandaient le mot d'ordre. Après la victoire théologique de Pamiers, ne pouvant laisser davantage son diocèse sans direction, il confie à Dominique la responsabilité provisoire des missionnaires, et quitte la France, pour reparaître quelque temps à Osma. Là, il prodigue les marques de sa sollicitude pastorale, recueille des aumônes et rassemble des prêtres pour le Languedoc. Soudain, au moment où il s'apprête à repasser les Pyrénées, Dieu le convie à la récompense éternelle.

Cette mort aussitôt apprise, tout se désagrège autour du Prêcheur ; les Cisterciens regagnent leurs abbayes, les espagnols leur terre natale ; il se voit, pour ainsi dire abandonné, avec quelques compagnons, liés à lui par leur seul bon vouloir.

De toutes les heures cruelles, la plus poignante est celle du délaissement. Jusqu'ici, Dominique en ignorait l'amertume, car, au cours de sa campagne évangélique, si la Providence lui réservait de rudes épreuves, elle les adoucissait par de nombreuses consolations, notamment l'intimité de Don Diégo. Tout à coup, celui-ci disparaît : les collaborateurs secondaires de l'œuvre s'éloignent ; seule, la récente sympathie de Foulques survit à cet effondrement. Mais l'Albigéisme ravage Toulouse, et son évêque ne peut la quitter. Quant à Simon de Montfort, il ne songe même pas encore à descendre en Languedoc : la croisade ne commencera qu'après le meurtre du légat Pierre de Castelnau (16 février 1208). Pour Dominique, c'est donc l'oubli, le silence, le désert. Jamais, sans doute, il ne connut avec une semblable intensité le poids sublime, mais combien douloureux de sa vocation.

Alors, pourquoi reste-t-il dans ce pays divisé, où il ne jouit encore d'aucune autorité ? Pourquoi ne rapporte-t-il pas à sa patrie les ressources d'un zèle dont elle a reçu les prémices ? Le prestige du nom des Guzmans, l'appui de sa famille, le concours de ses anciens confrères d'Osma, lui permettraient, après avoir renoué des liens très chers, d'y exercer une action aussi solide que bienfaisante ; tandis que la France l'ignore, le laisse à la merci de tous les hasards : il n'a rien à en espérer.....La logique humaine s'acharnait à blesser ainsi son âme des morsures répétées de son ironie.

Certes, mais que deviendrait l'apostolat, dans sa forme la plus haute, celle du renoncement total ? La Providence aurait-elle prodigué en pure perte ses indications ? ménagé en vain la nuit prophétique de Toulouse ? S'écarterait-il de la

grande pensée de son ami ? Renoncerait-il à Prouille ? Comme tous les saints, Dominique dut connaître ces alternatives, et un tel combat, loin de l'amoindrir, accrut au contraire le prix de sa vie intérieure.

Son unique réponse fut une étreinte plus ardente à Jésus crucifié : et, dans un acte de foi d'une magnifique ardeur chrétienne et castillane, il continua ses prédications et disparut dans la nuit profonde où Dieu l'avait conduit. De l'automne 1207 à l'été 1214, il y marcha, d'abord sans comprendre, au hasard, selon le genre de vie jadis inauguré à Castelnau, à la seule lumière de la volonté divine, adorée dans les circonstances journalières. Période cachée, mais féconde, dont bientôt allait sortir l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Les chroniques n'indiquent pas où Dominique apprit la mort de Diégo ; elles se taisent aussi sur le lieu de la défection générale ; mais ces événements se déroulèrent, semble-t-il, non loin de Pamiers, où la triste histoire livre au moins son premier mot.

Dix ans après, en l'automne 1217, au début de son long voyage de Toulouse à Rome, par le centre de la France et Paris, Dominique se retrouvait dans la capitale du comté de Foix. Il n'était plus le prêtre inconnu de 1207, ni de 1212, (époque où il fit encore, croient certains, une rapide apparition dans cette ville), mais le chef d'une milice déjà célèbre, venu pour s'entretenir des intérêts catholiques avec le nouveau légat, le cardinal Milon, et le comte de Montfort (1). L'année précédente, Foulques avait transformé *Saint-Romain de Toulouse* et *Notre-Dame de Lescure* (entre Sorèze et Puy-Laurens) en sanctuaires dominicains, et cédé une église à l'Ordre dans ce même Pamiers, plus cher désormais, à cause des larmes du saint (2). Guillaume Claret, originaire de la ville, y aurait conduit les premiers religieux ; mais, effrayé par la rigoureuse indigence de l'Ordre, il le quitta pour l'abbaye cistercienne de Bolbonne, après avoir vainement conseillé le même recul à Prouille, qu'il administrait depuis plusieurs années (3).

Les Frères s'établirent à Pamiers en 1269 et le couvent, doté par saint Louis, devint un asile de science et de grandeur religieuse. Aujourd'hui, il n'en reste aucun vestige : de même

1. Drane, O. P., *op. cit.*, p. 194.
2. Lacordaire, O. P., *op. cit.*, p. 145.
3. Bernardus Guidonis, O. P., *Hist. fund. monast. Prulian.*

nulle trace du monastère augustinien Saint-Antonin, où Dominique s'arrêtait. Néanmoins, le souvenir seul des événements de 1207 suffit à rendre Pamiers très cher et à y faire désirer une station, si courte soit-elle. Du reste, cette ville est bâtie sous un ciel de fête : « Quand j'eus séjourné en la cité de Pamiers, par trois jours, écrit Froissart, laquelle cité est moult déduisante (attrayante) car elle sied en beaux vignobles et bons, et à grande pleuté (abondance) de tous biens, et est tout environnée d'une moult belle rivière, claire et large assez, que l'on appelle la Liège (L'Ariège)..... (1). »

Fils de saint Dominique, quel que tu sois, songe à la petite ville où ton Père, ton modèle et ton soutien, dut un jour tant souffrir. L'épreuve est l'école souveraine. Au milieu des heures d'angoisse, implore et ne désespère jamais ; comme lui, perds-toi dans l'inconnu de Dieu.

II

Castres

Cependant, ici et là, au cours de cette époque d'attente, comme un phare au bord de l'abîme, une date, un lieu, jettent leur brève clarté sur la physionomie du Prêcheur. Ainsi, pendant l'année 1213, il séjourne à Castres, ville précieuse pour lui, à cause des reliques du martyr saint Vincent qu'on y honorait depuis 855. La châsse, lors de son arrivée d'Espagne, d'où l'expulsait le fanatisme mauresque, dut faire un séjour provisoire à l'abbaye Saint-Benoît, car l'église destinée à la recevoir n'était pas encore prête. En 884, elle entrait enfin dans sa nouvelle demeure. Embaumée par l'encens et la prière liturgiques, elle semblait devoir y rayonner éternellement sur son pays d'adoption. Toutefois, une cause inconnue déroba le corps saint aux yeux des fidèles ; il reposait toujours dans son temple, mais si bien à l'abri, tellement enveloppé dans son linceul de pierres, que, peu à peu, le souvenir même de sa retraite s'effaça. Malgré cette disparition, durant la croisade albigeoise, Montfort nommait *Prieur du Chapitre Saint-Vincent* Matthieu, ancien écolâtre de Paris, né en sa terre de l'Ile-de-France, et venu à sa suite en Languedoc. Sous cette jeune autorité, le pèlerinage retrouva les beaux

1. Froissart, *Chroniques*, L. III, c. VI.

jours d'autrefois, l'ancienne affluence autour de « ce corps torturé par le feu, devenu célèbre sur terre et sur mer (1) ».

Dominique dut y prêcher souvent. Connaissant son désir d'apostolat chez les Cumans et son attrait pour le martyre, il est facile de supposer avec quels accents il interprétait aux foules accourues le langage silencieux de l'héroïque diacre. Cette ardeur jamais démentie eut là-même sa récompense, dit la légende : un crucifix adressa d'ineffables paroles au saint, perdu dans une vision divine (2).

Au moment de son passage à Castres en 1213, Dominique, contre sa coutume, ne parut pas un matin, au réfectoire. Le prieur Mathieu l'envoya quérir par un de ses clers, Sicard Sabbattier. Pour celui-ci, l'oraison pouvait seule arracher le patriarche à son invariable régularité ; aussi, se rendit-il à l'église. Il y trouva l'humble religieux en extase, élevé de terre, peut-être devant le crucifix du prodige. Sicard courut prévenir son prieur, et tous deux revinrent en hâte admirer la merveille.

Moins favorisée que la famille franciscaine, celle de Dominique ne conserva pas ce Calvaire miraculeux, et l'effigie byzantine d'Assise (3) a perdu son émule, l'illustre *Pendu* de Castres (4). Si d'autres croix célèbres de l'Ordre existent toujours, si, par exemple, à San-Domenico de Naples, on vénère le Christ dont les lèvres murmurèrent à Thomas d'Aquin, l'inoubliable *Bene scripsisti de me*, à Sienne, celui des Stigmates de sainte Catherine, à Pérouse, l'image laissée par le Sauveur à la B. Colombe, leur présence ne peut faire oublier la disparition que nous déplorons ici. Vis-à-vis de la porte de San-Marco de Florence, au fond de la première galerie du cloître d'entrée, Angelico de Fiesole peignit une admirable crucifixion. Dominique, à genoux au pied de l'arbre ensanglanté, l'enserre de ses deux mains, et Notre-Seigneur le regarde avec une tendresse infinie. Ce douloureux tête-à-tête, (reproduit, d'ailleurs avec quelques variantes en plusieurs des cellules), ne pouvait-il être, chez l'artiste, une réminiscence du miracle de Castres ?

Dans les plans divins, une telle faveur ne se bornait pas à

1. Adam de S. Victor, Cf. *Année liturgique*. (Séquence du temps de Noël) t. II, p. 409.
2. Drane, O. P., *op. cit.*, p. 145.
3. Voir notre volume « *S. François d'Assise* ».
4. On désignait souvent le Christ sous ce nom.

inonder Dominique de joies indicibles : elle devait susciter chez les deux prêtres, ses heureux témoins, un désir de perfection plus profonde encore que celle dont ils vivaient jusque-là. Aussi se donnèrent-ils au saint peu après ; Mathieu vint planter à Paris la tente dominicaine ; Sabbatier ouvrit à Castres en 1295 le premier couvent de Prêcheurs, ou plutôt, remplaça par eux les clercs séculiers de la collégiale et y retrouva l'année suivante les reliques de saint Vincent. « Det vobis Dominus patrem vitae et aquam oculi », avait répondu Dominique à leur immolation. Le Seigneur réalisait avec magnificence le vœu de son apôtre (1).

Ce couvent, illustre par ses origines, le fut aussi par l'éparpillement de sa vie religieuse. Au XIVe siècle, l'impulsion du B. Raymond de Capoue y trouva un asile de choix, puis le B. Michel Pagès, « le saint », disait la voix populaire, le remplit des suavités de son âme et, après sa mort (1436), y fit fleurir les miracles (2).

L'époque de la Réforme se montra cruelle pour Castres, devenue la citadelle protestante de la région, jetée à corps perdu dans le mouvement huguenot. Dévastations d'églises, bannissements et meurtres de religieux, guerre civile, tel est le bilan de cette malheureuse période où les reliques de saint Vincent furent brûlées, le monastère anéanti : *etiam periere ruinae* (3).

Aussi, navré de tels souvenirs, le voyageur s'étonne-t-il d'apercevoir encore sur les rives de l'Agoût, de vieilles maisons à galeries de bois, et dominant la petite ville industrielle, le clocher roman de Saint-Benoît, derniers survivants du passé. Néanmoins, la page écrite par Castres dans la genèse de l'Ordre n'a pu disparaître en entier, et la tradition locale indique, dans les environs, une grotte où Dominique se serait reposé (4). (Fig. 31).

1. Bernardus Guidonis, O. P., *op. cit.* — Etienne de Salagnac, O. P., *Des quatre choses en quoi Dieu a honoré l'Ordre des FF. Prêcheurs*, Ms. de la Minerve, Rome, vers 1271.

2. *Petite Année dominicaine*, Paris, Poussielgue, 1897, p. 349. — On rappelle son souvenir le 9 décembre.

3. Hyacinthe de Ponsonnailhe, *Gallia dominicana*, Paris, 1903, t. I.

4. Drane, O. P., *op. cit.*, p. 294.

CHAPITRE VII

MURET

Tout lecteur de la vie de l'apôtre, au souvenir de Muret et du célèbre combat livré sous ses murs par Simon de Montfort, se représente une puissante citadelle devenue à ses yeux le symbole même du zèle dominicain pour le triomphe de la foi. Aussi n'aurions-nous pu manquer d'y aller, et, par la grande ligne qui, de Toulouse, nous conduisait à Bayonne afin de gagner l'Espagne, nous sommes-nous empressés d'y faire halte.

Au cours du rapide trajet (vingt-et-un kilomètres) j'évoquais la pensée de cette ville belliqueuse : elle allait, croyais-je, surgir dans la plaine, comme Carcassonne, entourée de remparts, fière de ses exploits et de son cadre médiéval. Grande fut donc ma déception lorsque le train nous déposa devant une simple bourgade, oublieuse du passé, semble-t-il, perdue dans le bien-être d'un pays plantureux et bien exploité.

A droite et à gauche du chemin, les champs dorés, (car la moisson approche), la vigne, les arbres de plein-vent offrent des fruits superbes : des maisons, de ces jolies maisons villageoises et méridionales, blanches, basses, aux volets clairs, s'ouvrent, accueillantes, et, par derrière, se ménagent encore une autre porte sur les jardins. La pente de la route paraît si douce que j'ai peine à y reconstituer les anciennes fortifications, rasées en 1623, sauf, peut-être, dans un coin solitaire, où nous conduit le hasard de la promenade. Là, nous sommes sur les berges de *la Louge*, qui, cinquante mètres plus loin, se perdra dans la Garonne. Peupliers, accacias, saules, bordent l'herbage où nous marchons et baignent leurs racines, l'extrémité de leurs branches retombantes, dans les eaux calmes. Un îlot paraît le rendez-vous des canards de l'endroit, et, en face, sur l'autre rive, assez abrupte, le clocher de l'église perce

le feuillage. Ce site charmant permet donc seul de rebâtir en esprit les remparts de Muret, et, du reste, il est possible de placer au chevet de Saint-Jacques la scène de la bénédiction, quand, à l'heure du combat, la vaillante armée s'inclinait sous la main des évêques.

Nous quittions cette fraîche solitude et nous nous mettions en quête du presbytère, lorsque notre heureuse fortune nous fit rencontrer le curé. Je lui expose le but de notre visite. « Je serai trop content, répond-il, de vous montrer les vestiges d'un siècle magnifique. Peu de chose, malheureusement. Vous avez déjà pu constater que presque tout a disparu, jusqu'aux *tours*, signalées par les auteurs. Le seul monument précis et véritable se trouve dans mon église. Venez donc ».

Avant d'y arriver, il nous indique sur la gauche, dans une ruelle sombre, le *Tribunal* et *la sous-préfecture*, à la place desquels s'élevait jadis le *prieuré Saint-Germier*, où Dominique et les évêques s'étaient arrêtés. Au cours du chemin, nous remontons le temps et parlons tous trois de ces grands faits. Notre cicerone — un érudit — ne tarissait pas sur l'histoire locale.

« J'abrégerai, commence-t il, les glorieux détails de cette bataille mémorable (1), l'insouciance de la tumultueuse armée

1. 12 septembre 1213. Le principal ennemi et la grande victime de Montfort à Muret fut Pierre II d'Aragon. Ce dernier, beau-frère de Raymond de Toulouse, qui avait épousé sa sœur, compta d'abord parmi les défenseurs de la foi, mais bien vite, sous le couvert de son zèle, il voulut étendre sa puissance en s'emparant des terres possédées par les hérétiques. Tout à coup, après quelques mois de mariage avec Marie de Montpellier, il se découvrit des doutes sur la légitimité de leur union et en demanda l'annulation, en cour de Rome. Sur la réponse négative du Saint Siège, il changea brusquement de front, passa chez les Albigeois, et devint bientôt leur chef. — Or, tandis qu'il était question d'armistice entre les deux partis, le roi d'Aragon traversa soudain les Pyrénées avec plus de 40.000 hommes, et s'avança vers Muret. La nouvelle surprit Montfort à Fanjeaux, où il campait alors avec quelques centaines de cavaliers et de gens de pied. Cependant, admirable d'esprit surnaturel et d'intrépidité, il partit aussitôt, accompagné de plusieurs évêques, puis se prépara au combat, par une veillée d'armes mémorable à l'abbaye de Bolbonne et à Saverdun. Une fois à Muret, les prélats tentèrent à deux reprises une conciliation, mais ce fut en vain : intraitable, méprisant, Pierre II lança des cavaliers vers les portes de la ville, avant même la fin des pourparlers. Alors, après avoir entendu la messe à Saint-Jacques, Montfort prit la tête de ses 800 cavaliers et sortit des murs. Soudain il esquissa un mouvement de retraite. L'ennemi, abusé, applaudissait déjà sa facile victoire, quand les Croisés firent brusquement volte-face et, grâce à ce coup de surprise, arrivèrent à foncer les lignes adverses. Aussitôt le désordre s'empara de cette armée redoutable qui réunissait le roi d'Aragon, les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges. Pierre II

aragonaise, catalane et occitane, la foi, la bravoure, la discipline de la petite troupe des Croisés, la mort du roi Pierre, confirmant la prophétie faite par le Prêcheur à Carcassonne, la déroute complète des alliés. Je signalerai à peine l'importance historique d'une journée où se scella définitivement l'union des deux parties les plus disparates de la France, le Nord et le Midi, en affirmant que, par leurs dissemblances mêmes, elles se complétaient. »

En effet, l'épisode le plus intéressant à nos yeux et devenu bien vite le sujet de notre causerie, c'est l'attitude du Prêcheur pendant la rencontre des forces adverses, pendant ce choc des armes, dont le bruit se mêlait aux clameurs des soldats.

Deux versions circulent sur ce point : l'une d'elles le montre à l'église, à l'heure de la lutte, sans lui permettre d'en franchir le seuil ; — l'autre le représente parmi les guerriers, la croix à la main, les excitant au combat. Nous en discutons ; mais il s'agit de conclure..... Pourquoi ces deux récits ne pourraient-ils se concilier, en retranchant ce qu'ils ont d'exclusif ? Une donnée intermédiaire n'exprimerait-elle pas la vérité et le caractère apostolique du saint avec plus d'exactitude ?

Plusieurs évêques, parmi lesquels Foulques de Toulouse et son ami Dominique, se trouvaient alors à Muret. Au début de l'action, ils se réunirent tous pour prier à *Saint-Jacques*, dans une *chapelle de la Vierge*. « Ils demandaient la victoire avec

---

reçut un coup mortel, et les troupes se dispersèrent au hasard. C'en était fait de l'emprise aragonaise sous laquelle le Languedoc ne risquerait plus de tomber ; c'en était fait de la puissance de Raymond VI dont le territoire, puis le Limousin et le Périgord, passaient à S. de Montfort, par décision du 4e Concile de Latran (1215). Bientôt cependant, grâce à l'activité du jeune Raymond VII, le vieux Raymond son père, quitta son exil d'Angleterre et rentra dans Toulouse qui venait de se révolter contre le vainqueur de Muret. Triste, voyant se multiplier les défections, celui-ci, avec des forces insuffisantes, avait mis le siège devant la ville quand, le 25 juin 1218 un projectile, lancé par une machine de guerre, l'atteignit à la tête. Les combats continuèrent encore pendant 10 ans entre les deux Raymond, Amaury de Montfort, fils de Simon, et le roi de France, Louis VIII. Puis le traité de Meaux (1229) qui, dans les provinces du Nord, mit fin à la coalition des seigneurs contre la couronne, termina également la Croisade Albigeoise. Raymond VII jugeant la résistance de moins en moins possible vint à Paris se réconcilier avec l'Église, pieds nus, sous le porche de Notre-Dame. Ensuite, armé chevalier par Louis IX, il promit de pourchasser l'hérésie et de donner sa fille en mariage au prince Alphonse, frère du roi, qui héritait ainsi des domaines de son beau-frère. Les Albigeois furent donc expulsés, Toulouse délivrée de l'interdit qui pesait sur elle, et une Université ouverte dans la ville pour y combattre l'influence de l'erreur : on put enfin saluer la paix.

g. 51. — MURET. — L'ÉGLISE.

Fig. 52
CHAPELLE OÙ PRIA SAINT DOMINIQUE.

Fig. 53. — LE CHAMP DE BATAILLE.

Coll. Labouche frères.

Fig. 54. — TOULOUSE. — CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE.

une telle ardeur, écrit Bernard Gui, qu'ils semblaient hurler plutôt que prier : *orantes vero et clamantes in cœlum, tantum mugitum pro imminenti angustia emittebant, quod ululantes videbantur potius quam orantes* (1) ».

Bientôt, emporté par son zèle, Dominique, avec un crucifix en main, s'élance sur les remparts, puis au lieu même du combat. Il se penche vers les mourants, pour faire luire un dernier éclair d'espérance sous leurs paupières mi-closes. Il rappelle aux soldats les enseignements de miséricorde tombés de la sainte Croix, dont l'Église, par un heureux présage, commencerait le lendemain à chanter l'Exaltation. Au milieu de cette lutte ardente, sa robe blanche est un symbole de charité. Par miracle, les flèches le respectèrent, mais son crucifix reçut, dit la légende, la blessure de plusieurs traits.

Du sentiment unanime, le triomphe des Croisés, important au premier chef pour la cause catholique, avait été obtenu par les évêques réunis à Saint-Jacques, mais surtout par l'apôtre, par son courage et par ses prières. Aussi, en mémorial, le monde se couvrit d'autels sous le vocable de la dévotion dominicaine si chère à la Vierge Marie, et l'église de Muret sortit de l'obscurité.

Les siècles ne l'ont pas abattue (Fig. 51).

« Voyez, continue le prêtre, le joli gothique du porche et du clocher ; mais on a défiguré l'intérieur. La voûte du sanctuaire seule date du Moyen-Age ; celle de la nef, ogivale à première vue, n'en est qu'un misérable pastiche : un peu de plâtre sur des lattes. Ses nervures retombent sur de lourds pilastres renaissance, et, derrière l'autel, des anges maniérés tourbillonnent dans une gloire.

» Par bonheur, la petite *chapelle de Saint-Dominique* (la seconde à gauche depuis la porte), put échapper au massacre. En 1213, pourtant, ses dimensions étaient minuscules ; plus tard on l'agrandit dans le fond, de la place occupée actuellement par l'autel, et elle devint ce que nous la voyons aujourd'hui. Mais ce sont bien toujours les mêmes murailles, les mêmes voussures et la même arcade, très basse sur le vaisseau central (Fig. 52) ».

En ex-voto de la célèbre journée, un groupe du Rosaire y attend ses fidèles et réjouit leurs regards. Le Père Lacordaire,

1. Bernardus Guidonis, O. P., *Catalogus romanorum pontificum*, Duchesne, *Hist. Franc.*, t. V. p. 768.

au reste, ne manqua pas d'accomplir, lui aussi, ce pèlerinage. « A Muret, écrit-il à Mme Swetchine, j'ai dit la Messe dans la chapelle où saint Dominique priait pendant cette fameuse bataille qui décida du sort des catholiques (1) ».

Avec tous nos remercîments pour tant de complaisance, nous prenons congé de notre guide, et lui demandons le chemin du *champ de Bataille*.

« Rien de plus simple, dit-il. Redescendez la rue, traversez la voie au passage à niveau, et longez le cimetière ; vous y serez ».

Ainsi faisons-nous. Après dix minutes de marche sur la route paisible, entre les cultures, deux petits monuments, l'un près de l'autre, nous désignent le but.

Le plus élevé, ancien déjà, porte les inscriptions suivantes, écrites en savoureuse langue d'Oc : BATAILLO DE MURET — LE 12 DE SEPTEMBRE — DE L'AN 1213 — DINS LE PRESENT TERRADOU — LE REY PIERRE II — D'ARAGOUN — Y HOUSQUET TUAT — EN COUBATTEN COUTRO — SIMOUN DE MONTFORT. — Puis sur la base : LA BILO DE MURET— E LES FELIBREO — D'AQUITANIO AN ENNHARTAT LA PEYRO — D'AQUESTE MOUNUMENT — LE 12 D'OCTOBRE 1884 (2).

L'autre stèle, de marbre gris, commémore le septième centenaire de la bataille mais avec une pensée bien lointaine de la nôtre et bien peu nationale : EN COUMMERATIOU — DED VII CENTENARI — DERA BATAILHO DE MURET — OUNT DAB. ED ARREI — EN PEIRE — ARAGOUNES, CATALAS — LENGODOUCIAS — E GASCOUS — CAJOUN PERA DEFENSO — DERAS LIBERTAS DED MEIDIO — 12 SEPT. 1213-1913. (3).

Nous saluâmes ces lieux dans la paix la plus absolue. Personne autour de nous, personne, sauf un vent déchaîné. Il soufflait, mugissait, secouait la forêt voisine, précipitait les nuages dans une course échevelée, et balançait en large houle le champ d'avoine où, près de la route, s'élèvent les deux monuments (Fig. 53).

1. *Correspondance du P. Lacordaire et de Mme Swetchine*, éd. Falloux, Paris, Vaton, Lettre du 24 juillet 1852, p. 515.

2. Bataille de Muret, le 12 de septembre de l'an 1213. Sur ce terrain, dans un combat singulier, Simon de Montfort tua le roi Pierre II d'Aragon. La ville de Muret et les Félibres d'Aquitaine ont érigé la pierre de ce monument, le 12 d'octobre 1884.

3. En commémoraison du 7e centenaire de la bataille de Muret, où, en ce lieu et ensemble, Aragonais, Catalans, Languedociens et Gascons, tombèrent pour la défense des libertés du Midi.

« *O flots ! que vous savez de lugubres histoires !* » me disais-je à la vue des vagues pressées que formaient les épis, car sur cette terre, jadis sanglante, je songeais à toutes les agonies dont elle avait été spectatrice. Sombres et tristes souvenirs, certes, auxquels une touchante coutume associe, chaque année, les catholiques de Muret : le mercredi des Rogations, la procession s'arrête près du champ de bataille et chante le « Libera » pour tous les combattants d'alors. Oui, tristes souvenirs ! Mais aussi, en compensation de l'holocauste de ces vies généreuses et vu la petitesse de l'armée catholique, quel triomphe pour l'Église et la patrie, présage de ceux de Lépante, de la Rochelle, de combien d'autres encore ! Après les *Ave Maria* de Saint-Jacques de Muret en 1213, monteront vers le ciel ceux de l'Europe entière en 1571, ceux de Paris en 1627, où, dans tous les sanctuaires, notamment chez les Prêcheurs de *la rue Saint-Honoré*, ils couronnaient de leurs joies, de leurs douleurs et de leurs gloires la Mère de la Foi : *Cunctas hæreses sola interemisti mundo*. De nos jours même, à Lourdes, ainsi que dans la *vallée de Pompei*, le *Rosaire* n'obtient-il pas sans cesse de nouveaux prodiges ? Sur la blonde plaine languedocienne, comme sur les eaux du golfe d'Hellade, sur les hautaines murailles convoitées par Richelieu, ou les prairies du Gave et le flanc du tragique Vésuve, la Reine du ciel a étendu, étend encore son bras invincible.

Dieu ne se riait donc pas de Dominique quand il l'engageait sur la voie du sacrifice. Des biens immenses devaient jaillir de sa réponse généreuse, et si la victoire de Muret en constitue les prémices, le fruit ultime ne s'en cueillera peut-être qu'à l'heure dernière du monde.

CHAPITRE VIII

TOULOUSE

Dans la série des pèlerinages dominicains, deux surtout offrent un intérêt de premier ordre : Caleruega, Bologne, portes de la vie humaine et de la vie éternelle. Entre ces extrêmes, une ville fameuse tient une place privilégiée dans l'existence du Prêcheur et sollicite la pensée de qui veut le suivre, le comprendre ; j'ai nommé Toulouse. Là, Dieu révèle à Dominique sa vocation ; là, il lui découvre la raison suprême de ses luttes ; là, s'organise la nouvelle milice de savants et de saints que l'univers devait bientôt connaître.

Le choix de ce lieu n'était-il pas heureux ?

Cité des troubadours, des jongleurs et des fous, cœur du Languedoc, sa capitale intellectuelle et politique, mais dernier rempart de l'Albigéisme, *la cité de Pallas,* comme disaient aussi les Sages, semblait faite pour abriter le mouvement sauveur qui allait, à cette époque inquiète, ramener les esprits à la lumière, rétablir l'économie religieuse et morale troublée par l'hérésie

Toulouse ! La belle et séduisante conquête pour un chevalier de Jésus-Christ taillé dans un frère du Cid ! Elle lui coûta bien des efforts et des larmes. Aussi voudrait-on en retrouver tous les humbles témoins. Mais, hélas, trop souvent les anciennes métropoles ne deviennent, pour les plus précieux souvenirs, que d'immenses cimetières. Toulouse suit-elle la loi commune, ou nous réserve-t-elle quelque surprise ?

I

MAISON DE PIERRE SEILA, PREMIER COUVENT

Les grandes œuvres sont lentes. Leur puissance et leur durée se proportionnent à la profondeur de leur préparation ;

elles plongent leurs racines à travers les siècles, comme les chênes dans les couches successives de la terre.

Dominique ne remplit pas sa mission d'un seul élan. Nous l'avons déjà compris, il dût peu à peu la connaître, la tenter, enfin la réaliser : connaissance, essais, réussite, s'accomplirent dans l'ancienne ville sainte des Tectosages, devenue, par excellence, une des villes saintes de la chrétienté. En parcourant ses rues, vieilles, étroites, brûlantes, les *allées* plus larges, les rives de la Garonne, nous nous rappelons les passages et les retours fréquents du missionnaire, qui revient, à Toulouse, à son centre, comme l'oiseau voyageur à son nid.

Son premier séjour, d'ailleurs très fugitif, date de 1203 (1). Il resta complètement inaperçu des habitants. Captivée par les luttes religieuses, Toulouse n'avait pas salué, dans le pauvre et doux chanoine auquel un soir elle accordait l'hospitalité, une source de gloire plus haute qu'en ses artistes et ses poètes. Lorsqu'il franchit les fossés de la noble ville, Dominique ignorait encore qu'il allait y deviner l'énigme de sa destinée.

Or, par hasard, (ou plutôt par Providence), il est reçu chez un albigeois (2). Aussitôt, il prie et supplie Dieu en sa faveur, expose à son hôte la vraie doctrine, lui réfute l'hérésie, fait tout pour le ramener : au matin, une nouvelle brebis rentrait au bercail. « Dès lors, dit Bernard Gui, il nourrit dans son cœur le projet de se dépenser au salut des mécréants, d'instituer à cette fin un Ordre de prédicateurs, et de le consacrer à l'évangélisation des peuples ».

Dominique quitta donc Toulouse pour remplir son ambassade, « avec le secret éclairci de sa carrière future, comme si la France, jalouse de n'avoir pas produit ce grand homme, eût obtenu de Dieu qu'il ne touchât pas vainement son sol, et que ce fût elle, au moins, qui lui donnât le conseil décisif de sa vie (3). »

On ne sait dans quel coin de la ville s'accomplit ce prodige Peu importe, après tout ! Le temps et les exigences modernes en auraient sans doute détruit le lieu vénérable, et le baiser que je lui destinais, je le donne à la ville entière. Toulouse, terre de vision, si je t'aime, si mon cœur a battu entre tes murs,

1. Lorsque, à la suite de Diégo, évêque d'Osma, il allait, au nom d'Alphonse IX de Castille, négocier le mariage du fils du roi.

2. *Li romans S. Dominike, op. cit.*

3. LACORDAIRE, O. P., *Vie, op. cit.*, p. 168.

c'est moins pour ta civilisation ensoleillée, ton architecture de génie, ton culte de la « gaie science », le parfum de tes violettes, que pour la moisson blanchissante des conquêtes apostoliques dont, sous ton ciel, l'infini fut ouvert à Dominique ébloui !

Il revient en 1211, accompagné par Bertrand de Garrigues, prêche le Carême, et cette fois aussi, par la persuasion de sa pénitence, convertit ses hôtesses hérétiques (1).

En 1215, les victoires des Croisés le ramenaient à nouveau ; mais alors, sa renommée d'apôtre bienfaisant le précédait. La *radieuse lumière* dont son visage avait scintillé au baptême (2), allait désormais répandre sur le monde une immuable clarté, et Toulouse renaître à son premier éclat.

Lorsque vous sortez du *Grand Rond* par l'ombreuse *allée Saint-Michel*, dont les hauts platanes maintiennent une fraîcheur constante, un peu avant d'atteindre le fleuve, vous trouvez, sur la droite, le *Palais de Justice*. Il occupe en partie l'ancien emplacement d'un édifice noble entre beaucoup dans l'Histoire du Languedoc, le *Château Narbonnais*. Tour à tour s'y succédèrent les gouverneurs romains, les rois visigoths, les ducs d'Aquitaine, les comtes de Toulouse. Le Parlement vint clore la liste de cette hospitalité glorieuse, et les murs déjà vénérables, lassés du souvenir de Servilius Cœpio et des

1. Humbert de Romans, O. P., *Vita Bi. Dominici*, op. cit. — De plus, les *Vitae Fratrum* racontent encore ce miracle, qui eut lieu aux portes de Toulouse : « Un ancien et honorable habitant de Cahors a raconté à des Frères qui sont prêts à l'affirmer sous la foi du serment, le fait dont il fut témoin, pendant le siège de Toulouse par le comte de Montfort.

« Des pèlerins anglais, qui se rendaient au tombeau de S. Jacques de Compostelle, ne voulant pas entrer dans la ville à cause de l'interdit dont elle était frappée, montèrent dans une barque pour passer la Garonne. La barque, trop pleine, coula ; ils étaient près de quarante, et tous furent submergés, au point qu'on ne voyait plus leurs têtes. Aux cris des passants et des soldats qui étaient là, Dominique sort de l'église où il priait. Il accourt, voit le danger, et, se jetant à terre, il étend ses mains en croix, fond en larmes, et supplie le Seigneur de sauver les pèlerins de la mort. Quelques instants après, il se relève, et, plein de confiance en Dieu, il leur commande, au nom de Jésus-Christ, de venir tous au rivage.

— » O miracle, opéré par Celui qui seul fait des miracles !

» Aussitôt, les naufragés paraissent au-dessus de l'eau, en présence de la foule accourue : des soldats s'empressent de leur tendre des piques et des lances, et tous regagnent le bord, sains et saufs ». (Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 91). Un des naufragés se joignit à son sauveur : il est connu sous le nom de Laurent-l'Anglais.

2. « *Stella micans in fronte parvuli* ». (Office de S. Dominique, 2e répons du 1e nocturne).

cris de guerre du Moyen-Age, continuèrent à vieillir dans une douce intimité avec les robes majestueuses, le vair, l'hermine et les mortiers à galons de ces doctes Messieurs. Les derniers vestiges de la célèbre demeure disparurent après la Révolution ; à peine quelques pierres oubliées témoignent-elles aujourd'hui de tant de gloires.

Toutefois, l'évocation de ce passé, si intéressante soit-elle, n'attire point seule le pèlerin dominicain : c'est plutôt la *rue de la Fonderie*, autrefois *rue de l'Inquisition*, ouverte, à droite du Palais, sur *la Place du Salin*.

Vis à vis du Palais de Justice, un peu avant la Place, se trouve *une maison* récemment blanchie, qui n'offre aucun intérêt à la plupart des visiteurs. Le fils de saint Dominique, lui, s'arrêtera à son portail renaissance, à sa façade irrégulière, et, dans la ferveur de son âme, repassera les faits mémorables de jadis.

Ici, en 1215, s'élevait la *domos nobiles* (1) de l'opulent Pierre Seila, qui s'offrit alors à Dominique avec tous ses biens, en compagnie d'un certain Thomas, son frère, peut-être, « homme rempli de grâce et d'éloquence (2) ». Ce futur prieur de Limoges dira plus tard : « Ce n'est pas l'Ordre qui m'a reçu, mais moi qui ai reçu l'Ordre dans ma maison (3) ». Ici, le 25 avril 1215, se réunirent en communauté les coopérateurs du saint, ses premiers fils, revêtus, comme lui, de la robe blanche et de la chape noire des Chanoines Réguliers. Ici, Foulques et Montfort répétèrent leurs gestes habituels de bénédiction et de munificence, tandis que la haute réputation des Seila (leur père avait été viguier), contribuait encore au succès de l'œuvre à peine éclose. Ici enfin, dans un calme profond, Dieu familiarisait les nouveaux paladins de son Église avec le glaive de la parole, brandi si glorieusement déjà par leur jeune patriarche.

Les documents sont rares sur cette année 1215. Voici pourtant un mot de Malvenda, très riche dans sa concision : « Les Frères, dit-il, se mirent à observer les règles de la vie religieuse (4) ».

La vie religieuse se base sur le dénûment. Foulques, en vé-

1. Humbert de Romans, O. P., *op. cit.*
2. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, c. I.
3. Mamachi, O. P., *op. cit.*, p. 352.
Malvenda, O. P., *op. cit.*

rité, assignait à la fondation une partie des dîmes diocésaines ; mais, comme il le remarque dans son décret de juillet 1215, les Frères « ont embrassé volontairement la pauvreté », et « il faut remplir la bouche du bœuf qui foule le blé (1) ». Montfort, d'autre part, dote le nouvel Ordre de sa terre de Casseneuil ; mais si Dominique accepte ce provisoire, lui, le Pauvre du Languedoc, le mendiant de toutes les routes, de toutes les portes et de tous les jours, n'est-ce point, comme à Prouille, à cause de l'hostilité albigeoise, et des difficultés d'un pays à feu et à sang ? Du reste, selon la lettre épiscopale, le superflu, s'il y en a, doit retourner aux églises.

La vie religieuse demande la pureté parfaite, l'essor de la vie intérieure, l'apaisement, le silence.....Quelles merveilles de grâce durent se produire ici, sous la direction du mystique dont le contact seul « dissipait les tentations de la chair (2) ».

La vie religieuse exige l'obéissance, l'abandon à l'art si délicat du ciseleur d'âmes. Combien Dominique travaillait à embellir celles qui se confiaient à lui ! Il les avait désirées d'une si grande ardeur, attendues si longtemps, achetées au prix d'un tel héroïsme ! O Père, dans la petite maison de Toulouse, comme sur les routes d'Espagne et d'Italie, Dieu vous amenait des âmes ; vous les aimiez, elles vous aimaient ; vous les retiriez du monde, pour leur apprendre les secrets de la divine charité. En souvenir de ces liens si doux, de ce « bonheur donné, de ce bonheur reçu (3) », obtenez-nous, s'il plaît à Dieu, au soir de nos journées de labeur, décevantes parfois, de voir comme vous les élus de notre apostolat participer aux mêmes espérances, aux mêmes vertus, aux mêmes joies surnaturelles !

La Communauté resta dans cet abri près de seize mois (25 avril 1215-août 1216) (4).

En septembre 1215, Dominique confie le priorat à Bertrand de Garrigues, et part pour Rome, afin d'obtenir l'approbation officielle de l'Ordre ; il ne devait cependant la recevoir qu'à un autre voyage. Il rentre à Toulouse au début de l'année suivante, y retrouve son petit groupe agrandi, au nombre de

1. Balme, O. P., *op. cit.*, p. 515.

2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 112.

3. Lacordaire, O. P., *Ste Marie-Madeleine*, Paris, 1879, p. 47.

4. Balme, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 500.

Coll. Labouche frères

Fig. 55. — TOULOUSE. — ÉGLISE DES JACOBINS.

Coll. Labouche frères.

Fig. 56. — TOULOUSE. — COUVENT DES JACOBINS. CLOCHER (fin XIII[e] siècle), SALLE CAPITULAIRE (1303).

Coll. Labouche frères.

Fig. 57. — CLOÎTRE DES JACOBINS. (1310).

seize Frères (1), les conduit pour quelques jours à Prouille, afin de choisir une Règle (2), celle de saint Augustin ; puis, les ayant ramenés à Toulouse, les installe dans *le nouveau couvent de Saint-Romain* (août 1216). Ensuite, infatigable, il reprend encore le chemin de la Ville éternelle.

Pourquoi n'est-elle plus là tout entière, la vieille et chère demeure de Pierre Seila, afin d'évoquer le temps évanoui ? Elles ont changé, les ruelles tortueuses où montaient les robes blanches qu'Alexandre Stavensby, régent de l'école épiscopale, retrouvait au pied de la chaire théologique, après les avoir pressenties en un songe mystérieux. Cependant, s'il quittait cette maison devenue trop petite, l'Ordre ne l'abandonnait pas. Il allait en faire une annexe de Saint-Romain, puis la résidence *des Pères Inquisiteurs de la Province*, connue sous le titre de *couvent de l'Inquisition* (3) ». Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on y vénéra la cellule de saint Dominique, transformée en chapelle. Vint ensuite la Révolution, cette terrible ravageuse, qui dispersa les moines. En 1855, les Jésuites s'y établirent, avant d'aller rue des Fleurs. Les religieuses de

1. Les Français étaient : Guillaume Claret, Mathieu de France, Bertrand de Garrigues, Pierre et Thomas Seila. Etienne de Metz, Noël de Prouille, Odéric de Normandie. Les Espagnols : Dominique de Ségovie, Mannès, frère de S. Dominique, Michel de Fabra, Pierre de Madrid, Gomez, Michel de Uzero, Jean de Navarre : enfin, Laurent d'Angleterre.

2. Balme, O. P., *op. cit.*, t. II, p. 23.

3. « C'est un préjugé courant, dit M. Dimier (*Les préjugés de l'Histoire de France*, t. II, p. 10), que l'établissement de l'Inquisition est contemporain de la Croisade des Albigeois. On y joint cette opinion que S. Dominique fut le premier inquisiteur. Ni l'un ni l'autre n'est vrai. L'Inquisition ne paraît qu'en 1231, et S. Dominique n'y eut pas de part. Il est vrai que son œuvre de prédication s'exerça chez les hérétiques que Simon de Montfort combattit : ainsi l'apostolat de ce saint a pour alliée l'épée de la Croisade : mais il va sans pouvoir coercitif d'Eglise, et ne tient pas plus en soi de la force que l'action de Bourdaloue chez les protestants n'a participé des dragonnades ».

Dès 1233, les Prêcheurs furent commis par Grégoire IX, pour une partie de l'Europe, au fonctionnement de ce système répressif (*Bull. Ord.*, I, p. 47). Charge périlleuse où les Frères, chaque jour, se trouvaient exposés au martyre. *Avignonnet*, dans le Toulousain, n'avait-il pas été le tombeau de plusieurs Inquisiteurs, dont le B. Guillaume Arnaldi (1242) ? La route de Côme à Milan ne va-t-elle pas boire le sang de Pierre de Vérone, le *Prince de la Sainte Inquisition romaine* (1252) ? Et combien d'autres encore ! En 1243, le Provincial de Toulouse, d'accord avec le Maître Général, supplie le pape Innocent IV d'en soulager ses fils : c'est en pure perte, l'Ordre voit recharger ses épaules de ce fardeau redoutable (*Bull. Ord.*, I, p. 117).

Ce sujet de l'Inquisition a fait couler des flots d'encre et soulevé des clameurs de haine contre l'Eglise et le Moyen-Age. Je ne le reprendrai pas ici, car maintenant, les historiens sincères constatent que de graves intérêts *sociaux* exigeaient la répression de l'hérésie albigeoise. Avec ses doctrines

Marie Réparatrice les y remplacèrent jusqu'aux expulsions ; mais elles ne surent pas estimer à sa valeur une salle si vénérable, et, la morcelant, elles en firent des parloirs.....Enfin, après la Séparation, l'archevêché s'installa sous le pauvre toit abandonné. La chambre du Prêcheur a supporté sans périr ces vicissitudes : elle existe encore, bien que très remaniée, dans les appartements particuliers du prélat, et, pour cette raison, nous n'avons pu obtenir de la contempler. Ce sont les mêmes saintes murailles, recouvertes d'une forte épaisseur de papiers successifs. Quant à la *légende du figuier*, soi-disant planté par saint Dominique, elle ne repose sur rien, m'affirme un secrétaire épiscopal, à la courtoisie duquel je dois ces détails.

II

SAINT-ROMAIN, DEUXIÈME COUVENT

Une année avait suffi pour rendre trop étroit le Bethléem de l'Ordre. Il fallut quitter l'abri de fortune, la demeure bourgeoise si hospitalière de Pierre Seila.

Foulques, qui veillait toujours aux besoins de ses Prêcheurs, leur ouvrit un asile plus large, leur dressa une table qui pût les recevoir tous : *Sicut novellae olivarum in circuitu mensae*

---

révoltantes, subversives et anarchistes, elle menaçait de destruction totale la famille, la race, l'Etat, la religion : crime social, elle méritait le châtiment des crimes. La sévérité de cette répression paraît excessive, mais elle cadrait avec les lois et les mœurs du temps. Forcément, des abus se produisirent, surtout entre les mains du pouvoir civil ; ils sont regrettables et blâmables : toutefois, (montrez-nous donc une institution sans défaut), ils n'entachent en rien la légitimité de la procédure politique et religieuse voulue par les circonstances, et qui a, d'ailleurs, enrayé pendant des siècles, de très grands maux.

Quant à S. Dominique, on verra par le fait suivant avec quel esprit de justice et de miséricorde il traitait les hérétiques qu'il rencontrait :

Après le siège de Lavaur, en 1211, quelques Albigeois « ayant été pris et convaincus, dans le pays de Toulouse, furent remis au jugement séculier, parce qu'ils refusaient de retourner à la Foi, et condamnés au feu. Dominique regarda l'un d'eux avec un cœur initié aux secrets de Dieu, et il dit aux officiers de la cour : « Mettez à part celui-ci, et gardez-vous de le brûler. » — Puis se tournant vers l'hérétique, avec une grande douceur : « Je sais, mon fils, qu'il vous faudra du temps, mais qu'enfin vous deviendrez bon et un saint. » — Chose aimable autant que merveilleuse ! Cet homme demeura vingt ans encore dans l'aveuglement de l'hérésie : après quoi, touché de la grâce, il demanda l'habit de Frère Prêcheur, sous lequel il vécut bien, et mourut dans la fidélité ». (THIERRY D'APOLDA, O. P., *op. cit.*, n. 54).

tuae (1). Près de la petite *église Saint-Romain*, il construisit un cloître et des cellules, ensemble bien modeste, « dont les dimensions devaient être acceptées par tous les autres couvents de l'avenir, où tout devait être fort ordinaire et respirer l'humilité et la pauvreté (2).

Ce fut, mieux encore, la vie religieuse dans toute sa beauté, soutenue désormais par l'ordonnance régulière des lieux conventuels, l'orientation toujours plus ardente vers le Christ, auquel des liens nouveaux venaient de les attacher immuablement. Qui dira la splendeur morale de ces origines, la force d'âme des premiers disciples ?

Sur Saint-Romain, deux bienfaits allaient aussi descendre, deux signes d'En-Haut : l'approbation de la Règle par le Souverain Pontife, puis l'envoi des Frères vers les peuples à sauver.

Néanmoins, alors que ses fils jouissaient de la paix claustrale, Dominique, comme chaque fondateur, se chargeait des fardeaux les plus lourds, gardait pour lui seul toutes les sollicitudes. Jusqu'à ce que les voies fussent aplanies sous les pas des Frères, il reprenait sans cesse la route de Rome, centre de vie, de sécurité.

Plus que jamais, il emportait de vastes espérances.....Il franchit une fois encore le seuil de Saint-Romain à la fin d'août 1216, et retraverse le Languedoc déjà si connu. Suivons-le..... Rapidité de la vie humaine en face de l'immobilité des choses ! Voici treize ans depuis son premier passage, et pourtant, dans les campagnes, c'est toujours le même spectacle : les épis s'inclinent sous la brise, de leur cadence monotone et grave, avant de se courber sous la faucille ; les raisins mûrissent entre leurs feuillages pourpres ; l'alouette s'élance des sillons, ivre de soleil et d'espace, rappelant ses petits d'un cri triomphal. Mais, ô perpétuel jaillissement de vie, vous n'êtes qu'un symbole : après ses périodes de sécheresse, le champ du Seigneur va se couvrir, lui aussi, de récoltes surabondantes, les conversions s'accentuer, les âmes revenir à Dieu. Que sera-ce avec la prochaine et miraculeuse multiplication des apôtres !

Dominique marche, se hâte. Il suit les rives enchanteresses de la Méditerranée, les escarpements rougeâtres des Maures

1. Ps. CXXVII, 3.

2. Galvanus de la Flamma, O. P., *Cron. Ord. Praed.*, ab anno 1170 usque ad 1333, éd. Reichert, O. P., Romae, in *Do. Gia*, 1897.

et de l'Estérel, où la mer vient offrir la poésie de son bleu profond. Il salue les *mas* ensoleillés et les vieux oliviers, blanchis par la poussière de la route. Les *norias*, les *ponso-raco* du pays d'Arles, abrités de vignes opulentes, lui donnent leur eau fraîche, ou bien, il se penche vers les sources dont le flot joyeux sonne comme un couplet provençal. Il confie l'avenir à Saint-Guilhem-du-Désert, aux Saintes-Maries de la Mer, à la vieille abbaye de Saint-Victor, à la Baume, couverte d'une forêt mystérieuse, fleurant les lavandes, où sainte Madeleine cacha sa pénitence. Il va, il va toujours, passe les Alpes, descend en Italie.

Quelques mois après, à la Pâque de 1217, les monts, le Rhône, la terre d'Oc, voient revenir le même humble moine :

> « Avril en s'en allant sourit au nouveau mai.
> .....
> Ce mois, les cheveux lourds de ses roses nouvelles,
> Ce mois qui chante, il a sur la bouche un rayon ».

Le Prêcheur mendie et chemine pieds nus, comme à son habitude, mais *son étoile* scintille d'un éclat inconnu, mais son âme tressaille plus que la Provence entière sous la touche de *Primavera*. Un trésor se cache sous sa chape misérable : la bulle approbatrice d'Honorius III, l'amitié du Saint d'Assise. Tu peux donc sourire, ô grand Pauvre de France : demain, l'univers partagé entre tes disciples s'ébranlera à ton nom, tandis que ton froc, rejoignant la bure franciscaine, couvrira la chrétienté pour lui rendre une jeunesse divine !

Saint-Romain se rouvrit. « Ah, mes fils ! s'exclama Dominique, le Seigneur Pape nous bénit de façon définitive. Voici son ordre : *Euntes, docete omnes gentes*. Allez, enseignez toutes les nations ! »

Une nouvelle phase s'annonçait pour la fondation de Toulouse : tant de grâces reçues profiteraient maintenant à d'autres hommes. « Le grain fructifie quand on le sème, mais se corrompt entassé (2) », ajoute le Père ; et il lance ses Prêcheurs, encore si peu nombreux, à la conquête du monde :

---

1. Le Cardonnel, *Carmina sacra*, (Primavera), p. 57.

2. Constantin d'Orvieto O. P., *op. cit.*, n. XXI. — Humbert de Romans, O. P., *Vita B. Dominici*, n. XXVI.

Noël et Guillaume Claret sont chargés des Sœurs de Prouille ; Dominique de Ségovie, Michel de Uzero, Pierre de Madrid, retournent en Espagne ; Mathieu de France, Bertrand de Garrigues, Odéric de Normandie, Mannès, Michel de Fabra, Jean de Navarre, Laurent d'Angleterre, se dirigent sur Paris ; le saint se réserve Étienne de Metz pour atteindre au cœur Rome et Bologne ; Pierre Seila et Thomas restent à Toulouse. La séparation à peine consommée, la promesse du patriarche se réalise, le grain semé fructifie, Dieu comble les vides. Bientôt, Dominique, avant de s'éloigner à son tour, donne l'habit à Romée de Livia, Arnaldi de Toulouse, Raymond de Felgar (promu évêque après la mort de Foulques) Poncio Samatan, futur fondateur du couvent de Bayonne (1), au B. Maurice tout à l'heure l'ami spécial, l'hôte aimé, le thaumaturge des Mineurs d'Albi (1249) (2). Du reste, la générosité de tous était exemplaire. Pour l'encourager, dit la légende, Dominique obtint au couvent *le miracle de Saint-Sixte* ; deux anges apportèrent, un jour, le pain promis à la confiance envers le Père céleste (3).

Au milieu d'eux, il goûta, très intenses, les joies de la vie religieuse et de l'apostolat. Lui, après des débuts si humbles, voyait ses dernières années finir dans une apothéose : Toulouse l'entourait alors d'un nimbe de gloire. C'était l'action de grâce du Languedoc. L'affluence devint même si grande, les retours à la foi romaine si nombreux, que l'église du couvent se trouva trop étroite, et il dut réunir son auditoire à *la cathédrale Saint-Etienne*. Puis, appelé par d'autres fondations, l'ascète quitta Saint-Romain : il ne devait plus le revoir. La terre la plus aimée de l'homme est souvent celle où il a le plus souffert ; tous les tristes souvenirs de Dominique l'attachaient au Toulousain.....Dans sa bonté, le Seigneur lui épargna les déchirements de l'adieu, et il ne s'éloigna qu'avec l'espoir du retour.

Combien nous aurions souhaité pouvoir connaître ce petit cloître, tout embaumé encore, croyions-nous, de la sainteté du bienheureux Père, du premier épanouissement de la rose

1. Fondé en 1221-1222.

2. GÉRARD DE FRACHET, O. P., *op. cit*, p. 328. — *Petite Année dominicaine*, p. 172. Fêté le 19 juin.

3. DRANE, O. P. *op. cit.*, p. 310.

dominicaine (1) ! Mais la maison vide n'a pu survivre au départ de ses hôtes, tel le nid, qui, après avoir vu éclore et grandir la couvée, ne résiste pas, après son envol, aux atteintes des saisons, tombe, et se désagrège. Les murs de Saint-Romain se sont écroulés (2), comme aussi *la maison des Doctrinaires*, sortie de leurs ruines, ultime refuge de nos souvenirs primitifs. Nul ne connaît même plus leur emplacement exact. Toutefois, on le sait, il était dans une rue qui en garde la mémoire malgré l'altération de son nom, la *rue Saint-Rome*. Elle prend sur la *Place du Capitole* et mène à la *Place Esquirol*, en se prolongeant par la *rue des Changes*. Nous la parcourons en vain, interrogeons ses habitants ; rien ici ne nous rattache plus au passé. Éternelle misère humaine ! La foule circule, indifférente, là où des Anges descendirent peut-être à la prière d'un saint !

III

LES JACOBINS, TROISIÈME COUVENT.

En 1232, les Prêcheurs émigrèrent dans un couvent dont les dimensions répondaient mieux à l'importance croissante de l'Ordre (3). Pour notre bonheur, il a bravé victorieusement les outrages inouïs de la Révolution, et reste une des parures que Toulouse doit au Moyen-Age et à la Renaissance.

Toujours, le Catholicisme se couronna d'art et de poésie. Aux sanglantes Catacombes, par des inscriptions et des fresques, cet art s'assayait déjà. Depuis lors, la liturgie entière, (chants, symboles, encens, autels, ornements et cloîtres) ne cesse de ravir l'esprit jusqu'à l'enchantement. Dieu n'est-il pas *le Créateur des Beautés* ? (4)

Les Jacobins de Toulouse (5) présentent une architecture

1. Antienne *O Lumen*.

2. Nous n'avons pu savoir ce qu'est devenue une relique conservée jadis à S. Romain, *le manuscrit* dont se servait S. Dominique dans son enseignement à Rome, (MALVENDA, O.-P., *op. cit.*, an. 1218).

3. Vers 1230, les Ordres dominicain et franciscain eurent une expansion considérable qui dépassait de beaucoup les prévisions de leurs fondateurs. Dans les grandes villes, surtout près des Universités, les vocations devinrent si nombreuses, que les couvents primitifs, aux dimensions modestes, furent insuffisants. Dès lors, s'élevèrent des monastères plus considérables, auxquels s'adjoignaient souvent des écoles de théologie.

4. *Menées grecques*, le 29 février, Ode 5.

5. Situés *rue Lakanal*, à côté du petit Lycée, auquel l'église sert de chapelle.

fort originale, qui caractérisa de nombreux sanctuaires de l'Ordre, comme Saint-Jacques de Paris, Agen, Beauvais et Tours. Celui d'Agen subsiste seul pour le culte, et sert d'église paroissiale (1). L'art dominicain a conçu un vaisseau séparé en deux nefs égales par une suite de sept colonnes : *Sapientia aedificavit sibi domum, excidit columnas septem* (2). L'archéologue vante ce joyau médiéval, dont nos Pères avaient banni les recherches alors en usage (*curiositates et superfluitates*), la grâce des voûtes, la chute harmonieuse de leurs arceaux, et surtout le dernier pilier, sur lequel les nervures de l'abside retombent avec une précision et une légèreté incomparables (Fig. 55). Il aime les fines colonnettes du *cloître* (1307-1310), (Fig. 57), la *salle capitulaire*, (1303) la *chapelle Saint-Antonin* (1340), aux fresques trop abîmées.... Il vénère tous ces trésors ; mais pleure leur délabrement. Certes, des restaurations sont entreprises, les conservateurs des Monuments Historiques pourront rouvrir les fenêtres sveltes, obstruées par de honteux plâtrages, repaver le sanctuaire, repeindre les murs souillés, rendre à cette merveille, tour à tour caserne et magasin de fourrage, quelque chose de sa première noblesse. Mais, pour ceux qui gardent le culte du passé, cette demeure sainte, temple de la Foi et de l'Art, restera froide, vide et sans âme. Siècle illogique ! Tu parles de valeur morale, de savoir, de hautes doctrines ? Pourquoi proscrire les hommes dont l'éminente culture intellectuelle s'épanouissait en ces lieux avec une telle richesse ? Pourquoi profaner le sépulcre du B. Arnaldi dont les cendres prêchaient ici les convictions ardentes et la fidélité à l'idéal, défendu jusqu'au martyre ? Pourquoi détrôner saint Thomas d'Aquin, un des Princes de la théologie, dont les reliques recevaient entre ces murs un culte solennel du clergé, des capitouls, de l'Université, de tout le peuple, enfin (3) ? Si la robe dominicaine reparaissait, victorieuse, dans son ancien asile, si les orgues s'éveillaient de nouveau sous les voûtes rajeunies et étoilées d'or, si la tour de brique octogone (Fig. 56) tressaillait encore aux appels des cloches en fête,

1. Le couvent d'Agen fut fondé en 1249. Nous avons beaucoup admiré son église de brique, divisée en deux nefs, et dépourvue d'abside. Ses belles peintures du XIII^e^ siècle ont, malheureusement, été trop restaurées. Le campanile aigu existe encore.

2. *Prov.*, IX, I.

3. Fête, le 7 mars.

alors seulement, tu aurais accompli une véritable œuvre d'artiste et de philosophe.

IV

CATHÉDRALE ET SAINT-SERNIN

J'ai parlé de la *cathédrale Saint-Etienne*, connue pour la juxtaposition bizarre de son chœur et de sa nef sur des axes différents. La nef vit le jour à la fin du XI^e^ siècle. Des travaux qui n'étaient pas terminés lors du siège de 1211, modifièrent son style roman. Raymond VI dut y retenir de force les maçons, qui, par crainte des Croisés, voulaient fuir le chantier, car la cathédrale touchait aux remparts. En 1272, contre l'église primitive qu'il désirait faire disparaître, l'évêque Bertrand-de-L'Ile entreprit la construction d'un nouveau sanctuaire, où devaient se réunir toutes les audaces de l'ogive. Soudain, il mourut. Les générosités se lassèrent, le diocèse s'appauvrit, et, de ce projet grandiose, il ne resta que le chœur actuel. Comme il est étranger à tout souvenir de l'Ordre, je me retourne vers *l'antique vaisseau* (Fig. 54), où le Prêcheur, et plus tard, Vincent Ferrier et Lacordaire ravirent les foules par leur éloquence.

Toutefois, je préfère *Saint-Sernin*, où je retrouve les *ossements de saint Thomas d'Aquin*. Beaucoup s'imaginent que la crypte de la célèbre église renferme un ornement sacerdotal de saint Dominique. « Non, nous dit le prêtre custode ; si cette chasuble date bien de l'époque, rien ne permet de l'attribuer au saint de façon certaine ».

De même, sur le premier pilier à droite du déambulatoire, voici le prétendu crucifix de Muret, celui que saint Dominique aurait brandi pendant le combat. Mais la fausseté de cette croyance semble évidente au lecteur attentif des P. P. Balme et Lelaidier. Comme nous l'avons noté, le Prêcheur, lors de la bataille, a bien pu quitter Saint-Jacques où il priait avec les évêques, pour assister les mourants ; toutefois les chroniqueurs de l'époque ne disent rien de ce crucifix, et Pierre de Vaux-Cernay parle seulement d'une relique de la Sainte Croix que les prélats faisaient vénérer. Ce n'est qu'au 17^e^ siècle que la légende de ce crucifix prit corps. Il « ne serait, en définitive,

que l'expression de la confiance absolue des fidèles de ce temps-là aux témoignages *extra* historiques sur saint Dominique, que l'on trouve dans les œuvres du B. Alain de la Roche (1) ». Sa hauteur, du reste, (0 m. 62) l'aurait rendu difficilement maniable dans une telle mêlée ; enfin, et voici le plus grave, il n'est pas du 13e mais du 15e siècle ». Cependant, cette belle sculpture de chêne, où l'expression du divin « Pendu » apparaît touchante et douloureuse sur une tête trop forte, n'a pas perdu toute valeur à mes yeux ; elle passa de la maison de l'Inquisition à l'église des Jacobins, dont elle fut chassée par la Révolution ; aussi, à titre de proscrite, de spoliée, lui ai-je offert l'hommage d'un regard chargé de prière.

Deux pas plus loin, dans une chapelle de l'abside, repose *la châsse* du grand scolastique dont, sur l'ordre de la Papauté, les restes précieux vinrent honorer la France. Entre toutes les villes, Toulouse a été choisie, disait le B. Urbain V à Élie de Toulouse, Général de l'Ordre, afin que la jeune Université s'établisse « sur la doctrine solide et inébranlable de saint Thomas. Et puisque l'Université et les clercs qui en font partie, ont l'habitude de se réunir chaque semaine dans votre église des Prêcheurs, ajoutait le Pontife, je leur fais aujourd'hui un commandement de suivre toujours l'enseignement de ce Maître (2) ». — Voilà pourquoi, le 28 janvier 1369, au milieu d'un immense concours de peuple, enthousiasmé par de nombreux miracles, l'archevêque de Toulouse introduisit les reliques chez les Frères Prêcheurs. Puis, à la Révolution, Saint-Sernin leur ouvrit ses portes et, un demi-siècle plus tard, leur ménagea une journée réparatrice ; le 18 juillet 1852, les pompes de l'Église, les prières des fidèles et le verbe de Lacordaire réunirent leurs hommages autour de cette *tête sublime* qui présentait toujours au monde « l'immortalité de sa poussière, avec l'immortalité de sa pensée (3) ».

Notre visite à Saint-Sernin se termina vers le soir. Au dehors, la violence des couleurs méridionales se calmait ; l'indigo du ciel se muait en un bleu très doux et le grès rose du clocher octogone de la basilique perdait ses reflets cuivrés.

1. Balme, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 423, note 3.

2. *Vie des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, op. cit.*, t. I, p. 84.

3. Lacordaire, O. P., *Conférences de Toulouse*. Discours pour la translation du Chef de S. Thomas d'Aquin). Paris, 1861, p. 228.

Sur la place déserte, les arbres s'assombrissaient, les hirondelles se poursuivaient en pépiant. Le souffle enfiévré de la grande ville ne se faisait pas sentir ; la paix, une paix profonde, émanait de l'église pour s'emparer des âmes de bonne volonté. Je me rappelai alors les souhaits de Mistral à *la ville en qui l'âme du Midi est réfugiée.*

A Toulouso vivento, à Toulouso que canto....

A Toulouse vivante, à Toulouse qui chante,
J'élève mon salut et je dis : Ville sainte,
Au soleil, à jamais, épanouis-toi, puissante....!
.....
Mais écoute : si tu veux que le sang Tectosage
Maintienne en toi sa vertu,

Oh ! maintiens ta langue historique !.. Elle est la preuve
Qu'en tout temps, haut et libre, tu portas ton blason :
Dans la langue, un mystère, un vieux trésor se trouve...
Chaque année, le rossignol revêt des plumes neuves,
Mais il garde sa chanson (3).

Et j'ajoutai tout bas : O Toulouse, maintiens ta Foi, maintiens tes églises, tes saints et tes reliques, car, en eux aussi, *un mystère, un vieux trésor se trouve...*

3. MISTRAL, *Les Iles d'or*, (A Madame Clémence Isaure) éd. Lemerre, Paris, p: 229.

CHAPITRE IX

PARIS

Grâce à ses nombreux efforts vers la civilisation, Paris, lors des débuts de saint Dominique, devenait le centre intellectuel de l'Europe. L'Hellade et l'Italie demeuraient, sans doute, les terres privilégiées des arts et des lettres, mais les richesses du passé s'y changeaient alors en misère. Athènes, pouvait écrire le métropolite Acominatos, en 1186, était « un autre trou de l'Enfer (1) », et, malgré les récentes créations de l'esthétique religieuse à Rome, la noblesse turbulente, sans aucun scrupule, y transformait en forteresses les arcs, les théâtres, les temples de jadis ; un peu plus tard, même, sur le *Forum*, devenu le *Campo Vaccino*, les bœufs aux longues cornes traîneront avec nonchalance leurs charges d'herbages.

Ces parures de ruines, si séduisantes soient-elles, ne contentèrent point la Beauté. Elle rêva de jeunesse, jeta de nouveau les yeux sur le monde, remarqua le foyer de savoir allumé par la France, et se prit à la chérir. Dès lors, fantasque et enchanteresse, elle ne se contenta plus des rivages d'Attique, des sept collines sacrées, ni même de l'harmonieuse Provence, où, sous l'influence de l'Église, les traditions d'art se renouaient. Elle abandonna le péplon et sa couronne d'olivier, dont le pâle feuillage tombait avec mélancolie, se para d'une sombre tunique, et, symboles d'un essor inconnu, comme autrefois pour Clovis dans les eaux baptismales de Reims, dit la tradition, des lys neigèrent sur ses épaules. Malgré notre ciel étrange, fait de lumière voilée et de brumes exquises, elle s'arrêta sur Paris. Pour don de joyeux avènement, d'une de ses larges manches, elle laissa tomber la fleur ogivale, et Notre-Dame se construisit. Philippe-Auguste améliora sa *bonne ville*, en

1. Fougères, *Athènes*, Paris, 1912, p. 159.

pava les rues principales, la ceignit de nouveaux remparts ; les Écoles s'associèrent et se fondirent pour faire naître l'Université.

Alors, sous cette magique influence, un long tressaillement secoua Lutèce transformée. La charmante capitale pressentit une ère de gloire, et, joyeuse, avec l'insouciance et la vivacité d'une adolescente comblée, elle gravit les degrés du trône qui l'attendait. C'est à cette heure même où l'art « s'approchant de la nature et de la vie avec une application encore craintive et une timidité virginale, s'en empare doucement, jouit de sa conquête sans abuser de son pouvoir (1) », c'est à cette heure, dis-je, que Dieu conduisit les Frères Prêcheurs à Paris.

Mannès, Michel de Fabra, Odéric de Normandie, s'y trouvèrent le 12 septembre 1217. Trois semaines après, ils furent rejoints par Laurent l'Anglais, Bertrand de Garrigues, Jean de Navarre, Mathieu de France, promu Abbé de l'Ordre, mais qui, dans l'Histoire dominicaine, porte seul ce titre. Sauf pour Mathieu, Paris se présentait à eux comme un profond inconnu.

Au cœur de la Cité, une pauvre maison devint leur asile ; elle abrita dix mois leur détresse et leur solitude, dont une phrase de Dominique éclairait la pénombre : « Étudier, prêcher, fonder un couvent (2) ». Leur constance ne se démentit pas ; une vision surnaturelle la soutenait ; à leur arrivée, sur la route où, peut-être, on leur refusait l'aumône, Laurent et ses compagnons se décourageaient. Histoire fréquente, n'est-il pas vrai ? car, si Dieu n'y veille, l'âme peut se fermer aujourd'hui à la parole qui la ravissait hier. Elle se croyait forte devant le sacrifice ; elle y saluait le culte en esprit et en vérité ; avec bravoure, elle s'était offerte et livrée. Puis, peu à peu, Dieu lui répond par l'envoi d'un martyre silencieux ; le vide se creuse autour d'elle ; les renoncements quotidiens, dont l'utilité lui échappe d'abord, la meurtrissent ; sa générosité d'autrefois semble l'avoir fuie. Heure de ténèbres et d'angoisses, heure d'agonie où la raison s'affole, que fais-tu de ta victime..... ? Soudain, l'épreuve cesse, une douceur inconnue descend des cieux, le Seigneur apparaît et passe dans une brise de résurrection, plus exaltante qu'un souffle d'avril.

1. André Michel, cité par Lagrange, O. P., *Le Correspondant*, 10 mai 1913.

2. Echard, O. P., *op. cit.*, (Déposition de Jean de Navarre), t. I, p. 49.

Pour les Frères de Paris, cette brise mystérieuse apporta le réconfort d'un prophétique avertissement, qui favorisa Laurent : à ses yeux, l'avenir de l'Ordre, dans la métropole française, se déroula, splendide (1).

Les Prêcheurs se mirent donc avec joie à la disposition de l'évêque pour le seconder de leur parole. Le voisinage épiscopal ne fut pas cependant la seule cause de leur séjour dans la Cité, mais encore la présence des Écoles théologiques.

Elles se groupaient autour de la jeune cathédrale, dont la nef surgissait, immaculée, des eaux glauques du fleuve. Tandis que les esprits s'élançaient sur les ailes de la philosophie, l'art nouveau favorisait cet essor par ses hardiesses ; une fois de plus, Science et Beauté se réunissaient pour offrir à Dieu, en un même hommage, les initiatives intellectuelles et les élégances architecturales. Aussi, grâce à ce merveilleux courant, *l'île Notre-Dame* devint vite trop étroite ; les Écoles durent s'installer dans les boutiques du *Petit Pont* (Fig. 58) ; bientôt même, elles allaient envahir la rive gauche, pour y former *le Quartier latin*.

Le choix de l'asile provisoire des Frères répondait bien aux désirs de leur patriarche. Jusqu'à la fondation des Ordres Mendiants, un moine ne devenait apôtre que par accident. Dès lors, il le fut par état, et les détails de son existence gravitent autour de cette obligation primordiale. Or, pour enseigner, l'apôtre doit savoir. Le Prêcheur, apôtre par vocation, sera riche de foi et de doctrine, pour accorder en lui et autour de lui les exigences religieuses avec les avidités de l'esprit. *Deus scientiarum Dominus est* (2). La petite colonie de la Cité se rappelait alors les travaux de Dominique à Palencia, puis Toulouse et Alexandre Stavensby, la règle des cellules, où seules la lecture, l'écriture et la prière sont autorisées ; enfin les lois faites à Prouille en 1216, qui permettaient aux étudiants de suivre les leçons universitaires, de conquérir des grades, et, plus tard, devenus maîtres, eux aussi, d'ouvrir école dans leurs couvents mêmes (3).

1. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, II, n. 39.

2. Samuel, L. I, c. 2, v. 3.

3. « Vers la moitié du XIII^e siècle, Fr. Humbert, Maître général des Prêcheurs, se demande déjà pourquoi S. Dominique a choisi la règle de S. Augustin. Entre autres motifs, il apporte celui-ci : c'est que cette Règle se montrait plus ou moins indifférente sur la question des études, et qu'ainsi, il devait être plus facile à Dominique d'introduire sur ce point de nouvelles

Dominique, il est vrai, confia le ministère de la prédication à plusieurs de ses fils dont la sainteté rachetait l'ignorance ; il préférait aussi, comme François d'Assise, le livre de la charité aux parchemins érudits, et Gérard de Frachet, dont l'ouvrage reflète toutes les idées contemporaines, met en garde contre « la vaine philosophie (1) » ; la science humble et docile demeure néanmoins la loi générale, loi qu'une page des *Vies* éclaire d'une façon charmante : « Un Frère, raconte-t-elle, fort dévôt aux plaies du Christ et à la Bienheureuse Vierge, était inondé des consolations les plus suaves. Depuis, il négligea l'étude pour vaquer à la prière Les frères, l'ayant remarqué, lui reprochaient souvent de se rendre inutile à l'Ordre, parce qu'il n'étudiait pas. Alors, celui-ci pria Dieu de changer une partie de ses douceurs en science, afin d'être utile aux âmes pour sa gloire. Le Seigneur daigna l'exaucer, en lui donnant des connaissances qu'il n'avait pas encore. Depuis, il prêcha gracieusement, tant en allemand qu'en latin, et devint aussi un homme d'excellent conseil (2) ». La liturgie nomme saint Dominique *lumen Ecclesiae, doctor veritatis*, rappelle ce que les peuples doivent à ses mérites, à sa doctrine, *meritis et doctrinis* (3). N'est-ce pas inviter l'Ordre à porter toujours plus haut sa torche éblouissante (4) ?

Pour la plupart des écrivains, Paris ouvrit ses portes à Dominique en 1219 ; mais une tradition, sur laquelle des recherches nouvelles jetteront peut-être plus de lumière, fixe son premier voyage à l'automne de 1217. Ne s'agissait-il pas de soutenir les religieux, d'aplanir leurs difficultés, de leur adoucir les souffrances inhérentes aux débuts ? Jusqu'ici, aucune preuve ne confirme ce séjour, d'ailleurs très rapide, sans doute, car le saint et Étienne de Metz se trouvaient à Rome pour la fin de cette même année.

---

dispositions.. » — « L'Ordre des Prêcheurs fut le premier qui donna une place essentielle et prépondérante à l'activité scientifique. En cela, il se distingua surtout des Ordres existants, et il accentua la différence par ce fait qu'il promulgua de nouveau, au moins en partie du vivant de S. Dominique, des ordonnances très précises sur ce point. Malgré cela, dans la Règle de l'Ordre, qui est celle de S. Augustin, il n'en est pas fait mention ». (Hilarin de Lucerne, O. C., *Histoire des Etudes dans l'Ordre de S. François*, Paris, 1908, p. 83).

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 304.
2. Id. *ibid.*, p. 223.
3. Collecte de S. Dominique.
4. Armoiries de l'Ordre.

Sur le passage de 1219, l'Histoire transmet, au contraire, de nombreux détails.

Le Prêcheur quitta Toulouse au printemps, pour marcher vers l'Ile de France, par Cahors, Rocamadour, Orléans. Bertrand de Garrigues l'accompagnait ; peut-être était-il venu de Paris afin de le prévenir de quelques ennuis suscités à la fondation (1). Les deux itinérants arrivèrent au mois de juin (2). En quête de leur humble cloître, ils n'eurent pas à descendre sur les rives de la Seine ; Jean de Barastre, mire, puis chapelain de Philippe-Auguste, ayant connu les nouveaux religieux, venait de leur donner, le 6 août 1218, une hôtellerie gratuite, fondée par lui à *la Porte d'Orléans*. Cet hospice, situé en face de Saint-Etienne-des-Grès, *l'hospice de Sainct-Jacques*, disait-on, avait jusqu'alors accueilli, comme celui de *Saint-Julien-le-Pauvre*, tous les pèlerins nécessiteux. Malgré sa nouvelle attribution il garda son vocable primitif ; son chemin d'accès devint la *rue Saint-Jacques*, la Porte d'Orléans, la *Porte Saint-Jacques* (Fig. 59), les Frères eux-mêmes et, dans la suite, les autres membres de l'Ordre, *les Jacobins*.

Dominique et Bertrand gravirent donc la pente douce de la *montagne Sainte-Geneviève*, où des maisons éparses commençaient à surgir parmi les jardins et les vignes, et, dans le chaos charmant où circulait déjà cette « jeunesse folle » chantée

1. Bernard, *Les Dominicains et l'Université de Paris*, Paris, 1883, p. 7.

2. Echard, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 19. — Autrefois, les pèlerins de Rocamadour arrivaient directement au pied du roc ; aussi, leurs impressions devaient être plus vives qu'aujourd'hui, où la route, tournant à mi-côte, prive ainsi d'un coup d'œil unique. Les fidèles sortaient alors du *causse*, c'est-à-dire de la plaine aride et rousse, sur laquelle la roche affleure entre des chênes rabougris et des plantes aromatiques pour se trouver tout à coup devant le sanctuaire, suspendu avec ses maisons, son château, ses tours, ses clochers, au-dessus des prairies vertes que traversent les eaux torrentueuses de l'Alzon.

Saint Dominique et le B. Bertrand, perdus dans la foule, après avoir gravi à genoux, selon la coutume, l'escalier du pèlerinage, prièrent toute une nuit en la chapelle Notre-Dame. Un autel, une fresque et une inscription récente rappellent ce souvenir.

Après le départ de Rocamadour, se place l'épisode des pèlerins allemands. Ceux-ci s'étaient joints aux Prêcheurs et leur offraient « gracieusement à dîner ». Mais Dominique, triste de « moissonner en eux leur temporel sans semer en eux le spirituel », obtint de Dieu, pour lui et pour son socius, la grâce de parler leur langue. Ils s'entretinrent alors « du Seigneur Jésus ». A Orléans, on dut se séparer ; les allemands continuaient sur Chartres. « Si les Frères apprennent ce miracle, dit Dominique à son disciple, ils nous regarderont comme des saints, alors que

plus tard par Villon (1), une porte s'ouvrit devant eux : le couvent.

Trente religieux les y recevaient. Nous en connaissons déjà quelques uns : Mannès, Mathieu de France, Pierre Seila, venu de Toulouse, où son zèle faisait craindre pour sa vie ; et, autour de ces disciples de la première heure, voici les conquis d'hier : Vincent de Beauvais, Pierre de Reims, André de Longjumeau, Henri de Marbourg, Guérric de Metz. Ce fruit de travaux opiniâtres était important ; mais d'autres hommes, à leur insu, n'attendaient qu'un mot vainqueur pour s'arracher à eux-mêmes. Ce mot, les lèvres de Dominique vont le laisser tomber, entr'autres sur Guillaume de Montferrat, Étienne de Bourbon, Jourdain de Saxe, « ce charmeur d'âmes », Maître Général de l'Ordre, après la mort du fondateur, Jourdain dont il faudra se garer, car, disait maître Walter d'Allemagne, « ainsi qu'une courtisane, il polit ses discours de manière à séduire les hommes » (2).

Malgré leur nombre toujours accru, les Frères, à cause des anciens privilèges ecclésiastiques, n'avaient pas encore le droit de sépulture, ni la célébration des offices dans leur église. Aussi, se rendaient-ils tantôt à *la paroisse Saint-Benoît*, tantôt au couvent bénédictin de *Notre-Dame des Vignes*. Celui-ci, élevé en rase campagne, en deçà des murailles, sur *la crypte de Saint-Denis*, où, pour la première fois nos ancêtres honorèrent la sainte Vierge (3), celui-ci accueillait avec bienveillance les Prêcheurs, vivants et morts. En 1602, les filles de sainte Thérèse s'installèrent dans ce vieux prieuré, qui devint *le Carmel de la rue d'Enfer*, et le sol, embaumé des larmes virginales de Dominique, connut les larmes pénitentes de Sœur Louise de la Miséricorde. Un autre souvenir, nous le verrons, s'attache d'ailleurs à ces lieux.

Si la seule présence du grand apôtre faisait courir de bouche en bouche le nom du couvent de Saint-Jacques, que dût-ce être après sa prédication du 24 juin à Notre-Dame ? Il allait

nous ne sommes que des pécheurs. Aussi, en vertu de la sainte obéissance, je vous défends d'en parler à personne avant ma mort » (Gérard de Frachet, O. P., op. cit., p. 99). Une parole d'humilité aux lèvres, il venait conquérir Paris.

1. Villon, *Grand Testament*, Paris, Garnier, éd. Moland, XXVI, p. 40.

2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 246. Fête du B. Jourdain de Saxe, le 15 février.

3. Vidieu, *Vie de S. Denys*, Paris, 1889, pp. 222 et ss.

monter en chaire, rapporte une légende (1), quand la sainte Vierge lui apparut et lui remit un parchemin où se trouvaient écrits ces mots : *Ave, gratia plena* ; elle-même choisissait le sujet du discours. Dominique développa ce texte avec simplicité, ajoutent certains ; quelques auditeurs s'en montrèrent déçus, mais le grand nombre, pénétré de dévotion, s'enrôla avec enthousiasme à la suite du Prêcheur.

Ce récit répand un nouvel attrait sur la figure du saint, et, si je feuillette son histoire, je vois qu'une telle faveur ne fut pas un cas unique. Fr. Tancrède de Sienne aurait vu Notre-Dame dicter ses sermons à ce privilégié de son cœur (2) ; d'après le sentiment populaire, elle l'assistait au confessionnal, et rappelait aux pénitents leurs fautes oubliées.

Ozanam salue la Vierge Marie « au seuil et au sommet de tous les édifices du Moyen-Age ». Combien cette remarque s'applique-t-elle mieux encore aux édifices spirituels, aux âmes, à la vie intérieure ! Cet amour confiant pour « la reine de pitié » (3), la « consolation de tous les déconsolés (4) », se traduit par les bannières et les drapeaux des confréries, les arbres de Jessé des cathédrales, les motets grégoriens. Une telle floraison artistique n'est pas due, toutefois, aux seules fantaisies heureuses des imagiers et des musiciens ; elle répond au sentiment général et fixe l'état d'âme de la chrétienté. A cette époque, le culte de Marie ne se borne plus seulement à un hommage, il devient une douceur, une tendresse, et cette transformation coïncide avec la naissance des Ordres Mendiants. Certes, avant eux, la Mère du Christ occupait toujours la première place dans l'Église, mais on n'allait pas à elle avec le même abandon. Voyez les monuments des origines de l'art chrétien : ils représentent Marie avec des attitudes hiératiques. Quelques siècles plus tard, la divergence est profonde. La Reine du ciel descend de son trône, étend les bras, sourit, caresse son Fils, le présente aux adorations humaines ; de ses lèvres s'échappe un appel (5).

1. Millin, *Antiquitez nationales*, Paris, Drouhin, 1790, t. IV (Jacobins) p. 2.

2. Astolfi, *Immagini miracolose*, p. 263.

3. Rutebœuf, *Dit des Neuf joies de Notre-Dame.*

4. Guillaume d'Autpol, cité par Pacheu, *Psychologie des Mystiques chrétiens*, p. 201, Extrait des *Prières à la Vierge*, recueillies par Léon Gauthier.

5. Cf. Hoppenot, *La Ste Vierge dans la tradition et dans l'art*, Paris, 1904.

Il ne reste pas sans réponse. Celle de Dominique est ravissante : il prêchera Marie, et se fera l'écho des confidences virginales. Les nouveaux aperçus ouverts par lui sur une femme, la Femme bénie entre toutes, son bonheur recueilli, ses larmes, la paix de son regard, subjuguaient les natures encore frustes auxquelles il s'adressait, habituées au seul règne de la force. J'ai trouvé une vieille, très vieille gravure, usée par le temps et la vénération des âmes pieuses. Notre-Dame y jette sur le Prêcheur un regard de complaisance, tandis qu'à ses pieds, un ange soutient une corbeille d'où les roses débordent. Pas la moindre allusion aux victoires retentissantes de son verbe ; c'est une scène d'intimité, la contre-partie des triomphes historiques. A Muret, la Vierge avait obtenu à son serviteur le succès de la Croisade ; mais ici, à son tour, elle accepte une offrande, la louange sans fin des *Ave Maria*. (Fig. 50)

« La milice que Jésus-Christ épousa dans son sang, la voici sous la forme d'une rose (1) ».

Du sentiment général de l'Histoire, Dominique passa un grand mois à Saint-Jacques. Avant de reprendre son bâton de voyage, il prononce de nouveau sa chère formule : « Le grain fructifie quand on le sème, mais il se corrompt entassé ». Sur son désir, des religieux s'égrènent, afin de *publier l'Ordre*, à Limoges, Metz, Reims, Poitiers, Orléans ; l'Écosse même, sur la prière de son roi Alexandre II, alors à la cour de France, reçoit un groupe de Prêcheurs.

Accompagné de Guillaume de Montferrat et d'un convers, Fr. Jean, le Saint, par la *Porte de Bourgogne*, sortit de Paris et se dirigea vers l'Italie. Châtillon-s/Seine, Avignon, Milan, furent, sans doute, les principales étapes de ce voyage (2). Dominique emportait « un amour de prédilection pour le couvent de Saint-Jacques. car l'Esprit divin lui disait que ce serait un jour le foyer d'un grand nombre de Frères, choisis pour il-

1. DANTE, *Le Paradis*, C. XXXI, v. 1, 2, 3, *In forma dunque di candida rosa, Mi si mostrava la milizia santa, Che nel suo sangue Cristo fece sposa.* »

2. Des miracles signalent le passage du Prêcheur en ces différents endroits. A Châtillon, il ressuscita un enfant et guérit une malade : dans les Alpes, un pain merveilleux vint ranimer Frère Jean (GÉRARD DE FRACHET, O. P., *op. cit.*, pp. 102 et 96). Quant à Avignon, que Ste Catherine de Sienne devait plus tard illustrer par sa prodigieuse mission, il y choisit, sur la prière des habitants, l'emplacement d'un futur monastère de son Ordre (N.-D. de Consolation), et y rendit potables des eaux insalubres.

luminer toute l'Église par l'éclat de leur doctrine, et la féconder par la sainteté de leur vie (1) ».

Pour aider le prieur Mathieu dans son œuvre difficile, un homme était nécessaire ; la pensée du patriarche s'arrêta sur Réginald, dont la parole avait conquis Bologne, et, quelques mois plus tard, Réginald, fils d'obéissance, vint porter à Paris les grâces du scapulaire et de l'onction miraculeuse qui l'avait sacré.

Ce fut un événement. Les écoles fêtèrent leur maître d'autrefois, dont les discours à Notre-Dame, sur Jésus crucifié, renouvelaient les scènes de Bologne. Mais Dieu voulut montrer combien devient superflue, pour une œuvre dont il se charge lui-même, l'action d'une créature, si parfaite soit-elle ; une maladie rapide emporta Réginald au milieu de ses triomphes (1220).

Il fut reçu au couvent de Notre-Dame des Vignes, et dormit, selon sa prière, sous le dallage de la crypte dédiée par saint Denis à la Reine du ciel. « Finalement, disait l'antique épitaphe, le bon saint Reynaud ordonna sa sépulture cy-devant ; auquel lieu son glorieux corps repose, où se font plusieurs biaux miracles, et guérit de toutes sortes de fièvres (2). » Paris, jusqu'aux guerres religieuses du XVI^e siècle, l'entoura d'un culte fidèle. La tourmente passée, les Carmélites retrouvèrent les ossements du Bienheureux, puis, à l'époque de la Révolution, les enfouirent dans le sol ; aussi échappèrent-ils au sacrilège. Par malheur, depuis lors, ils se dérobent à toutes les recherches. Ils sont là, cependant, bien près de nous, et l'âme attentive comprend leur prédication muette. Si la jeunesse universitaire reprenait le chemin de la *crypte*, qu'une grande chrétienne vient de restaurer, quel rayon d'or sur le ciel de France (3) !

Le trépas de Réginald fut un deuil pour l'Ordre entier, mais il ne devait pas être sans consolation. « L'ange des Frères Prêcheurs posa le berceau de Jourdain de Saxe sur la tombe de Réginald, et le chant des funérailles s'éteignit dans l'hymne de la nativité (4). » Sous le généralat de ce très doux Père, *dulcissimus Pater*, il régnait à Saint-Jacques une telle activité

1. Dubois, *Historia Ecclesiae Parisiensis*, t. II, p. 263.
2. Un Religieux, *Le B. Réginald d'Orléans*, Paris, 1897, p. 64.
3. Le B. Réginald est fêté le 12 février dans l'Ordre et dans le diocèse.
4. Bernard, *op. cit.*, p. 28.

apostolique et intellectuelle que, dit l'historien, « le couvent ressemblait à une ruche remplie d'abeilles (1) ». Les novices affluaient (2), l'Ordre jouissait d'un admirable prestige dans l'Église, l'État, le monde entier ; la conversion de Maître Jean de Saint-Gilles ouvrait l'école de Saint-Jacques (1228), et, quand l'Université se dispersa (1229) après une rixe sanglante de la *gent escholière*, l'âme dominicaine, nouvelle Vestale, sut garder à Paris, pour de meilleurs jours, le feu sacré de la science. Blanche de Castille, enfin, choisissait à Saint-Jacques les précepteurs de saint Louis, qui, plus tard, partagea son cœur entre l'Ordre de François et celui de Dominique. Un instant, dit-on, il voulut revêtir les pures livrées des Jacobins (3) ; le sceau du couvent de Poissy, sur lequel le roi couvre de sa chape les Sœurs Prêcheresses, est d'un symbolisme profond.

Pour un tel mouvement, le monastère primitif, vite trop étroit, dut être agrandi. Déjà la ville procurait aux religieux leur nourriture quotidienne ; les quêteurs parcouraient les rues et recevaient d'abondantes aumônes : *Aux frères de Saint-Jacques, pain* ! criaient-ils — *Pain, por Dieu, aux frères menors* ! continuaient leurs voisins et amis (4).

La faveur royale, la générosité du corps des Bourgeois, les donations de toute sorte, étendirent de plus en plus, de chaque côté des murailles de Philippe-Auguste, la modeste hôtellerie de Jean de Barastre. Dans la première moitié du XIII^e^ siècle l'église des Frères Prêcheurs s'éleva donc (Fig. 60 et 61), avec ses deux nefs et sa toiture de bois, très simple, malgré son jubé et ses murs revêtus d'armoiries princières. Des tombes la rem-

---

1. Thomas de Champré, O. P., *De apibus*, L. III, c. V, (vers 1261).

2. Le B. Jourdain de Saxe, O. P., écrit en 1224 : « Pour ce qui regarde les étudiants, je fais, avec la grâce de Dieu, de bonnes affaires. Depuis l'Avent jusqu'à Pâques, 40 novices sont entrés dans l'Ordre. Plusieurs d'entre eux sont déjà maîtres ès-arts, et ceux qui restent possèdent une solide instruction ordinaire. Nous avons des espérances sérieuses pour un grand nombre d'autres ».

En 1226 : « Pendant les quatre premières semaines que j'étais ici, nous avons reçu 21 Frères ».

En 1235, 72 étudiants furent reçus par lui pendant le semestre d'hiver. *Lettres du B. Jourdain de Saxe*, deuxième Général des Frères Prêcheurs, éd. Bayonne, O. P., Paris-Lyon, pp. 26, 66, 180. — Berthier, O. P., *Fr. Jordani opera ad Ordinem spectantia*, Friburgi Helvet, 1891, pp. 89, 96, 98.

3. Berty, *Histoire générale de Paris ; topographie historique du vieux Paris*, (Les Jacobins, couvent, église et écoles) p. 249.

4. Fournel, *Les rues du vieux Paris*, Firmin Didot, 1879, p. 537.

Estampe de la Bibl. Nie.

Fig. 58. — PARIS. — LE PETIT-PONT.

Vieille estampe

Fig. 59. — PARIS. — LA PORTE SAINT-JACQUES

Estampe de la Bibl. Nle.

Fig. 60. — L'ÉGLISE DES JACOBINS.

plirent, qui furent sa beauté ; dans la suite des âges, elle devint une véritable nécropole de la Maison de France (1). Aux jours anniversaires, les moines allumaient des torches près des sépultures, ou dressaient à leur chevet la statue des défunts (2). Plus de délicatesse dans le souvenir se peut-elle concevoir ?

Partout chez les Mendiants, les églises, le sol et les murs des cloîtres se peuplent ainsi de trépassés. « On y marche, on s'y agenouille, on y prie sur les morts (3). Ce voisinage funèbre n'assombrissait point la « joie parfaite » des Frères ; forme exquise du dogme de la communion des saints, elle crée entre les disparus et leurs bienfaiteurs spirituels des liens dont l'éternité seule révélera la douceur et la force. C'était bien là un des traits de l'apostolat dominicain ; chaque nuit, le patriarche prenait la discipline, et parfois jusqu'au sang. « Il faisait trois parts de cette douloureuse expiation : l'une pour ses fautes personnelles, la seconde pour les pécheurs, la troisième pour les défunts (4). L'Ordre hérita de cette piété, devenue un de ses caractères principaux. Plus tard même, à cause des nombreuses prières de Règle destinées aux âmes encore retenues au Purgatoire, se répandit le piquant proverbe : « *Vivre chez les Jésuites, être malade chez les Capucins, mourir chez les Dominicains* ».

A mon tour, comme le Père des Prêcheurs, je dois quitter Saint-Jacques, renoncer à décrire, même à longs traits, son histoire à travers les siècles, redescendre la montagne Sainte-Geneviève, où les derniers vestiges de l'illustre cloître disparurent en 1850. Poésie et voix du passé, où chantez-vous désormais ? Dominique s'éloignait d'un monastère florissant : Que laisserai-je derrière moi, sinon un implacable oubli....? Je me trompe ; à l'angle de *la rue Soufflot* et de *la rue Saint-Jacques*, une inscription indique la place occupée jadis par le couvent fameux (5) ; à *Saint-Etienne-du-Mont*, sur les murs

1. Pour une liste complète des illustres personnages qui y furent inhumés, voir : MILLIN, *op. cit.*, t. IV, notice sur les Jacobins. — GUILHERMY, *Inscriptions*, t. I, pp. 494, 502. — LEBŒUF-COCHERIS, *Histoire de la Ville et de tout le diocèse de Paris*, t. II, p. 112.

2. ROHAULT DE FLEURY, *op. cit.*, Résumé.

3. Louis GILLET, *op. cit.*, p. 59.

4. LACORDAIRE, O. P., *Vie*, *op. cit.*, p. 347.

5. Cette inscription, posée sur une banale maison de rapport, rappelle

d'une chapelle, se trouvent mentionnés les hauts personnages ensevelis chez les Frères, et, dans cette même église, un nouveau marbre, placé en 1912, porte le plan du monastère, avec les noms des saints et des Bienheureux qui y vécurent.

Toutefois, à défaut de reliques matérielles, une des plus belles coutumes de l'Ordre naquit entre les murs de Saint-Jacques, et lui garantit de la sorte une impérissable mémoire. Là, en 1226, pour répondre aux obsessions diaboliques dont les religieux étaient assaillis, le chant du *Salve Regina*, entonné par Bologne l'année précédente, devint, par décision du Chapitre général, une des cérémonies caractéristiques de la liturgie dominicaine (1). Aussitôt, les troubles cessèrent, et l'antienne de la supplication se transforma en hymne de reconnaissance. Depuis lors, dans tous les lieux du monde où passe un enfant de saint Dominique, sous les huttes des missions, dans les chambres de malades où veillent les Sœurs Tertiaires, dans les couvents contemplatifs, même sur le pont de *la Bourgogne* s'enfoncant dans les flots, partout, chaque soir, des milliers de voix reprennent les vieilles et chères paroles. Pour en sentir le charme pénétrant, il faut assister à la procession solennelle, où, sur les ailes de la mélodie grégorienne, la prière s'élance, plus ardente et plaintive vers *la douce Vierge Marie, Dulcis Virgo Maria*. La France en est momentanément privée ; aussi, ce me fut un bonheur de la revoir à *la Quercia*, près de Viterbe, lors de mon dernier voyage. Dans l'église où l'ombre commence à se répandre, la double rangée des robes blanches accomplit le rite traditionnel ; une émotion divine s'empare de l'âme ; sur le couvent, tombent le silence et la nuit ; seuls, le chant très doux et la lueur incertaine des deux cierges leur résistent encore. « Jadis, raconte la chronique, la Reine de l'Ordre descendait alors du haut du ciel, avec une multitude d'esprits bienheureux, s'inclinait vers les Frères pour les bénir..., se prosternait devant son Fils afin d'intercéder pour eux, ou le leur présentait sous la forme d'un « petit enfant... elle remontait enfin vers le ciel, tandis qu'ils regagnaient le chœur (2). »

---

aussi qu'à Saint-Jacques, fut enterré Humbert II, Dauphin du Viennois, qui, en se faisant dominicain, apporta le Dauphiné à la France.

1. Cf. BERNARD, *op. cit.*, p. 201.

2. GÉRARD DE FRACHET, O. P., *op. cit.*, pp. 82 et ss.

Apparitions bienheureuses, fugitives et enchanteresses, ne désertez pas notre terre ! La débilité actuelle de la foi y ralentit peut-être le vol des anges et voile le regard de Notre-Dame ; mais, au moins, que le souvenir de telles faveurs ne se perde pas et console nos âmes jusqu'au jour de la vision éternelle : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende* !

TROISIÈME PARTIE

ITALIE

CHAPITRE I

ROME

Depuis longtemps, vers Rome j'orientais mon esprit. Souvenirs antiques et modernes, grandeurs humaines et divines, la revêtaient pour moi d'une invincible séduction. Elle m'apparaissait comme un merveilleux symbole de vie débordante, où, derrière les triomphes de la foi et la majesté du dogme, je retrouvais l'essor des arts, la gloire de la vertu militaire, la magie de la langue, la noblesse de race, car, loin de tuer la civilisation, la voix rude du Prêcheur galiléen ne fit que la sauver de la décadence et de la barbarie, en lui inspirant des désirs purifiés.

Je savais aussi les complaisances de la nature à embellir encore, par la richesse de ses teintes, les ruines d'hier, les églises d'aujourd'hui ; et, tout entier à cette fête de l'intelligence et des yeux, dont, par avance, je savourais les détails, je ne pensais pas à la Rome commerçante et jeune capitale qui m'accueillit à l'arrivée. Son entrain tapageur et boulevardier me fut une déconvenue.

La *via Nazionale*, le *tunnel du Quirinal*, les automobiles du *Pincio* et du *Janicule*, les touristes volages et irrespectueux du *Capitole* et du *Palatin*, m'effrayaient. Je craignais ma rencontre avec le *Cœlius*, je redoutais même *l'Aventin*, que Virgile représente comme un *mont désert, un abri favorable aux nids des oiseaux* (1). Mais...depuis ? Peut-être là aussi, à tire d'ailes, s'envolerait ma dernière illusion : *Sainte-Sabine* serait-elle modernisée ?

Pourtant, après deux ou trois jours de vagabondage, d'une ruine à un couvent, d'une catacombe à un jardin, je commençai à revenir de mon désenchantement. J'avais trouvé ici et là des solitudes exquises, aperçu, derrière les cyprès et la cou-

1. « Dirarum nidis domus opportuna volucrum ». (Enéide, L. VIII, v. 235).

pole des grands pins parasols, les ondulations rosées des monts d'Albano, entendu le murmure des campaniles à l'*Ave Maria* du soir.....Rome était encore et toujours délicieuse, et je me constituai son heureux captif.

I

LE LATRAN

Dominique devint l'hôte assidu de la Ville éternelle ; aussi, vais-je m'y attacher à ses pas, essayer de l'y suivre dans ses divers séjours, et, tout d'abord, au *Latran*.

Les récits du Moyen-Age parlent de la *basilique d'or* élevée par Constantin sur le domaine de Plautius Lateranus, devenue *Mater et caput ecclesiarum urbis et orbis*. Ils mentionnent le *Patriarchum* résidence papale (jusqu'à la période avignonnaise), autour de laquelle le Christianisme vainqueur, dédaigneux du Capitole, groupait églises, couvents, constructions de toutes sortes (1). Ils redisent encore l'importance de cette nouvelle cité religieuse, où, pendant des siècles, les Pontifes suprêmes recevaient l'investiture sacrée, triomphaient des hérésies, réunissaient les conciles.

Dès lors, le pèlerin souhaite aborder promptement les témoins de cet âge évanoui. Mais il n'a devant lui qu'un sanctuaire renaissance, dont la façade théâtrale est peuplée de statues gigantesques. Environné de mornes édifices, ce temple règne sur une place très vaste, presque déserte ; l'herbe y poussait à sa guise, il y a peu de temps encore ; un square remplace maintenant ce superbe abandon. A l'entrée de la *via Merulana*, où jadis passaient cortèges et processions pour se rendre à *Sainte-Marie Majeure*, se dresse un monolithe planté par Sixte-Quint. Quelques touristes se dirigent vers l'ancien palais des Pontifes, célèbre par son *Museo profano* et ses sculptures chrétiennes. Un Passionniste rentre au monastère de la *Scala Santa*, dont un groupe de mendiants et de *bambini* obstrue le portail. Plus bas, sur la gauche, s'élèvent les *murailles urbaines*, où chaque siècle voulut mettre son bloc, et enfin, derrière elles, l'*Agro romano* étend son immensité fauve. Voici, en deux traits de plume, l'aspect du Latran.

1. Bertaux, Rome, (*De l'ère des Catacombes à l'avènement de Jules* II) Paris, 1908, p. 23.

Quels sont les auteurs de ces malheureuses transformations architecturales ? L'incendie d'abord : le 6 mai 1307, puis le 25 août 1361, il ravagea le palais et l'église ornée de fresques (1) ; Sixte-Quint ensuite, dont le goût discutable abattit les derniers vestiges épargnés par les flammes, afin de reconstruire le tout sur un plan nouveau. De cet incomparable ensemble, survécurent à peu près seules les mosaïques de l'abside, une image du Sauveur, perdue entre les pilastres de la porte principale, une fresque de Giotto, où Boniface VIII annonce le Jubilé de l'an 1300, *le cloître* de Vassalectus, *le Baptistère de Constantin*, la chapelle du *Sancta Sanctorum* (ancien oratoire privé du *Patriarchum*), et le *Triclinium*, où Léon III reçut Charlemagne (800).

Pauvres épaves, en vérité ! mais combien vous nous parûtes chères, survivantes de l'époque où, plein de confiance en Dieu, Dominique vint s'agenouiller devant le « doux Christ sur la terre », comme dira plus tard sainte Catherine de Sienne.

Depuis 1203, don Diégo et Dominique voyageaient pour le roi de Castille, quand leur mission terminée, en 1205, ils accoururent à Rome. Rome, alors, c'était surtout le tombeau des Apôtres et le Latran. Ils connurent donc les alentours du Patriarchum, en foulèrent les ruelles tortueuses et pressées. L'histoire se montre fort laconique sur cet épisode. A peine note-t-elle le souhait des pèlerins espagnols ; évangéliser les Cumans, peuplade sauvage de la basse Russie, et l'opposition d'Innocent III à leur généreux désir. En effet, alarmé des progrès de l'Albigéisme, le Saint Père refusa la démission de Diégo et le renvoya vers son diocèse, pour y prévenir une tentative toujours possible de l'hérésie envahissante. « Dans ces circonstances, conclut Thierry d'Apolda, la sagesse divine disposa si bien les choses, que les pieux désirs de l'évêque d'Osma furent exaucés, non dans le sens qu'il souhaitait, mais suivant le bon plaisir du Seigneur ; Diégo, retournant en Espagne, remportait la double grâce de l'obéissance et de la charité ».

Les *désirs de Diégo.....*, mais ceux de son disciple ? pourquoi n'en dit-on rien ? Ici, comme à Castelnau et à Pamiers, on ne voit encore en Dominique de Guzman que le satellite d'un grand homme derrière lequel il se dérobe. D'ailleurs, cette humilité obtient déjà sa récompense. Ne se dirige-t-il pas vers

1. Id, *ibid., op. cit.*, p. 40.

ce Languedoc où, bientôt, il sauvera tant d'âmes et engendrera sa milice providentielle ? Si les deux apôtres étaient allés chez les Cumans, un éclair sauveur aurait traversé leurs brumes lointaines, mais le nouvel Ordre aurait-il pu naître et s'accroître dans ce pays perdu ? Renoncer à son attrait personnel pour suivre la volonté divine, c'est accomplir un geste d'une ampleur surhumaine : Dieu saisit la main qui se livre à la sienne, et, par elle, se plaît à créer des merveilles.

Saint Dominique revint à Rome au mois d'octobre 1215, laissant à Toulouse ses premiers fils dans la maison de Pierre Seila. A ses côtés, un autre évêque chemine, Foulques, son nouvel ami, qui remplace don Diégo, car Dieu, dans cette époque d'innovations et de réformes, parfois sans lendemain, semble vouloir entourer les débuts des Frères Prêcheurs de toutes les assurances d'orthodoxie.

Innocent III, avant d'ouvrir le fameux *Concile du Latran* (1), l'un des faits du XIII^e^ siècle les plus riches en conséquences heureuses, reçut les voyageurs dès le 8 de ce même mois, et plaça le monastère de Prouille sous la protection du Saint-Siège. Sans doute, en cette même audience, fut-il saisi par les pèlerins de leur grande requête : l'approbation d'un Ordre de Prêcheurs.

Rome connaissait la valeur de Dominique, mais pouvait-elle d'emblée satisfaire à sa demande ? Sous prétexte de retour à la vie évangélique, des hérésiarques n'avaient-ils pas troublé les dernières années ? La prédication ne demeurait-elle plus l'apanage de l'épiscopat et de ses délégués immédiats ? Du reste, au XII^e^ siècle, de nombreux Ordres religieux venaient d'être créés, et, tout récemment encore, celui des Mineurs.

Aussi, dans la crainte d'abus possibles, le concile de Latran interdit les nouveaux statuts de vie religieuse et décida que toute fondation à venir « devrait prendre la règle et les institutions d'un Ordre déjà connus ». De prime abord, ce décret portait un coup décisif à l'œuvre à peine ébauchée ; mais Dieu veillait. Innocent III, prévenu en faveur de Dominique par une vision qui, d'après une pieuse croyance, comme déjà pour saint François, lui montrait le Latran près de s'écrouler, soutenu par le Prêcheur (2), lui conseilla le choix d'une ancienne

1. 11 novembre 1215.

2. Constantin d'Orvieto, O. P., *op. cit.*, *Acta SS.*, 4 août.

Règle, afin d'y baser son Ordre. Néanmoins, cette démarche n'obtint son plein effet que l'année suivante, le 22 décembre 1216, sous Honorius III.

J'étais tout à ces souvenirs quand je pénétrai à l'intérieur de Saint-Jean de Latran. J'y cherchai de suite une contemporaine de saint Dominique, la vieille *mosaïque* absidiale, visible encore sous les travaux du XIII^e^ siècle, un fleuve où des oiseaux et des amours s'ébattent (1). Elle me parut être le dernier témoin de ce temps de prière, de larmes et de victoire.

Je venais de saluer aussi une autre mosaïque (moderne, celle-là, et placée à la droite du chœur), où, parmi les groupes du concile de 1215, Dominique et François se présentent au Saint Père, quand, dans le transept de droite, j'eus une surprise charmante : la tombe d'Innocent III, dûe à la munificence de Léon XIII.

La sculpture montre le Pontife étendu sur un lit de parade, tandis que Notre-Seigneur, entre Dominique et François, bénit son dernier sommeil.

Merveilleuse trouvaille ! Giotto dans ses fresques d'Assise, l'Angelico sur ses prédelles, ont immortalisé les avertissements divins, demeurés célèbres dans les deux *Ordres frères*. Le pinceau des artistes y entr'ouvre les courtines du lit papal et montre à Innocent III, tantôt mître, ganté, comme pour l'office solennel, tantôt la tête couverte d'un bonnet de coton, allongé entre ses draps par une imagination naïve, l'édifice soutenu par des saints. Ce sont là peintures ravissantes, scènes de genre, dirais-je volontiers ; mais ici, sous le ciseau moderne, le fait historique semble devenir allégorie. Voyez le Pontife ; vous ne le surprenez plus au milieu de détails familiers : ses coussins de repos, son palais, son église même, tout ce décor a disparu. C'est Innocent III, mais bien plus encore la Papauté sous les traits d'Innocent III ; et à la Papauté, aux espérances incoercibles, comme jadis au Pontife médiéval, le Christ présente encore Dominique et François !

Léon XIII n'a-t-il pas glissé le Rosaire entre les doigts de son siècle déclinant (2), et jeté sur le monde cette parole fameuse : « Ma réforme sociale, à moi, c'est le Tiers Ordre (3) » ?

1. Bertaux, *op. cit.*, p. 39.
2. Encyclique du 22 septembre 1891.
3. Il parlait du Tiers-Ordre franciscain.

Qui sait ? Peut-être aussi son esprit fut-il éclairé de radieuses splendeurs où le Christ passait entre ses deux amis.

Je sortis alors de l'église, et donnai un coup d'œil au quartier silencieux où, autrefois, la porte du cardinal Hugolin s'ouvrit à Dominique et à François (1217). Là, ils refusèrent les prélatures pour leurs fils (1) ; là, notre Prêcheur désira, mais en vain, fondre sa milice avec celle de son ami, dont il ceignit la corde sous sa tunique (2). Puis, ce souvenir évoqué, je vins poursuivre ma méditation à l'ombre des pins parasols, au bord de la *Piazza*.

J'oubliai vite la *Porta San-Giovanni*, où les douaniers plaisantaient avec les *contadini*, abrités sous la hotte rouge de leur voiture à vin ; je perdis mes yeux sur cet horizon incomparable, tant de fois admiré, sans doute, par Dominique lui-même et que, tout à l'heure, j'avais à peine entrevu. Si la ville souffre de récentes transformations, sa banlieue ne change pour ainsi dire pas. Voici l'enceinte romaine, émouvante par sa tristesse et tout ce qu'elle évoque. Jadis, s'y abritaient les recluses, « sentinelles de l'éternité placées sur des ruines (3) », auxquelles le Prêcheur apportait le réconfort de sa parole et de sa puissance surnaturelle.

Dans une tour, à cet endroit même, vivait Sœur Bona. « Cette pieuse solitaire souffrait d'une grande infirmité ; elle avait la poitrine dévorée par une multitude de vers ; et néanmoins, quand il en tombait un par terre, elle le recueillait et le remettait à sa place. Un jour, le bienheureux Dominique lui avait donné la Communion, selon sa coutume, et, assis près de sa petite fenêtre, lui disait quelques paroles de consolation et d'édification ; puis il lui demanda de lui montrer son mal. Aussitôt, elle entr'ouvrit sa tunique et lui montra sa poitrine pleine de vers. A cette vue, le bienheureux patriarche fut profondément ému, et lui dit avec pitié : Cédez-moi un de ces vers ; je vous donnerai une grande récompense. — Mais Bona ne voulait le lui donner qu'à la condition qu'il le lui rendrait. Ayant enfin reçu promesse de restitution, elle en prit un dans sa poitrine et le lui passa par la petite fenêtre : il était très gros et avait la tête noire. Le bienheureux Dominique tendit la

1. Celano, O. F. M., *S. Francisci vita et miracula*, éd. Edouard d'Alençon, O. C., Rome, 1906, Leg. II, p. 280.

2. Id., *ibid.*, p. 282.

3. Lacordaire, O. P., *Vie*, *op. cit.*, p. 307.

main et, à peine l'eût-il saisi de ses doigts et regardé, que le ver se transforma en une très belle pierre précieuse. Voyant cela, les Frères qui l'accompagnaient lui dirent de ne plus la rendre ; tandis que la femme se mit à pleurer et à supplier le bienheureux Dominique de lui rendre la perle précieuse. Dominique la posa sur la petite fenêtre et la lui rendit. Bona la reprit en présence de Dominique et de ses Frères, et la remit dans sa poitrine ; et voilà que, de nouveau, elle redevint un ver, tel qu'il était auparavant. Alors, le bienheureux Dominique lui donna l'absolution, fit sur elle le signe de la croix, la bénit et s'en alla. Mais à peine était-il parti, que la pourriture tomba de la poitrine de cette femme avec les vers, les hideux insectes moururent, et la poitrine de la femme se raffermit et redevint saine et fraîche, comme celle d'une jeune fille de douze ans (1) ».

Aujourd'hui, les herbes sauvages sollicitent seules l'hospitalité des antiques murailles. Celles-ci, entre le Latran et le Tibre, cheminent dans une Thébaïde où se rejoignent les mélancolies du *Cœlius* et de la campagne finissante. Puis, au delà d'une route blanche de poussière qui les suit, voici des jardins coupés de haies, semés de masures, la plaine stérile, le vieux plein centre romain, brisé, morne.

« .....un aqueduc s'allonge
Par dessus les plis du désert,
Et dans les montagnes se perd
Aussi loin que le regard plonge :

Vieil échanson que n'use point
La soif des races, il commence
A mes pieds par une arche immense,
Et finit là-bas par un point... (2) ».

Enfin, sur le flanc des côtes prochaines, dans une lumière exquise dont Claude Lorrain surprit le secret, *Castel Gandolfo* se devine, penchée sur le miroir de son lac.

Je regardais sans me lasser ; je m'attardais ; je ne voyais pas fuir les heures. Peu à peu, l'ombre envahissait les choses;

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, (Mirac. St. Dci.) c. XI.

2. Sully Prudhomme, *Croquis italiens* (Place Saint-Jean de Latran), éd. Lemerre, Paris, 1872, p. 105.

mais, à Rome, l'ombre n'est pas obscure, et retient quelques rayons du jour. Cette nuit lumineuse tombait, les détails du panorama féerique disparaissaient un à un ; il n'y avait plus rien à voir, que je regardais encore.

II

SAINT-PIERRE-AU-VATICAN

Lors de ce deuxième voyage à Rome (1215), Dominique connut encore un autre bonheur : l'amitié de François d'Assise.

Une nuit il veillait et priait à Saint-Pierre.

C'était alors un des monuments les plus vénérables du monde chrétien. Constantin avait tenu à en jeter lui-même les fondations, pour remplacer, sur la tombe de Céphas, le petit édifice construit par saint Anaclet, le cinquième Pape, et ses impériales épaules portèrent douze vases remplis de terre, en l'honneur des douze apôtres. Ce fait mémorable, l'arc triomphal de la basilique ne cessait de le rappeler aux rois et aux peuples, inlassables pèlerins du Moyen-Age. Il représentait le Christ entre saint Pierre et Constantin ; puis, autour des personnages, quelques mots scintillaient en lettres d'or : QUOD DUCE TE MUNDUS SURREXIT IN ASTRA TRIUMPHANS, HANC CONSTANTINUS VICTOR TIBI CONDIDIT AULAM. (Parce que le monde, sous ta conduite, s'est élevé triomphant jusqu'aux cieux, Constantin vainqueur construisit ce temple à ta gloire (1). Par malheur, dans la suite des âges, l'église, mal entretenue, menaça ruine, et Nicolas V résolut d'en abattre les murailles. On ne peut comprendre comment ce pontife, dont, par ailleurs, les clés ouvrirent « l'accès du Vatican, du monde chrétien, du ciel même à la Beauté et à l'Art (2) », put concevoir un tel projet. A combien la basilique restaurée serait chère, tandis que, pour en retrouver quelques débris, il faut descendre aux *grottes vaticanes*, aux grottes anciennes, les *grotte vecchie*. Là, s'entassent pêle-mêle : souvenirs funéraires, inscriptions, bas-reliefs, mosaïques, colonnes brisées, tout ce qui reste du premier et du plus beau des temples constantiniens...., une vraie richesse, qu'on voudrait pouvoir dénombrer à loisir.

1. ROSSI, *Inscriptions chrétiennes*, t. II, p. 345.
2. SCHNEIDER, *Rome, Complexité et harmonie*, Paris, 1908, p. 265.

Dans son dessin de *l'Incendie du Borgo*, (ainsi s'appelait l'agglomération de maisons et d'hospices dont alors, à l'instar du Latran, Saint-Pierre était l'âme), Raphaël montre Léon IV, sous l'arcature d'une *loggia* renaissance, le bras étendu par le geste du miracle (1) ; mais, à l'arrière-plan, se voit *le vieux Saint-Pierre*, son *atrium*, ses mosaïques. Serait-ce, inspirée par la tradition, l'image à peu près fidèle de la façade médiévale ? L'Histoire, en tous cas, la décrit avec un soin minutieux.

Un escalier de marbre (que les fidèles gravissaient à genoux), conduisait au portique, où, sur des tables d'airain, se lisaient les noms des pays tributaires du Saint-Siège. Puis venait l'*atrium*, entouré de sarcophages, au centre duquel, depuis le pape Symmaque, l'eau vive, symbole de vie éternelle, jaillissait d'une *pomme de pin* monumentale, emblème d'incorruptibilité, évidemment la figure du Christ. Des paons et des dauphins de bronze ornaient aussi cette fontaine. — A l'extrémité de l'*atrium* se dressait, sous ses mosaïques et la fameuse *Navicella* de Giotto, la façade de l'église (Fig. 62 et 63) à cinq nefs, à plafond de bois apparent. Sur la mosaïque absidiale entre saint Pierre et saint Paul, à l'ombre des palmiers, le Christ était assis, un Christ de majesté quelque peu olympienne, et non plus l'adolescent des Catacombes. Devant lui, des cerfs venaient s'abreuver aux quatre fleuves ; dans le lointain, de petits temples, des génies frappant les arbres ; puis, comme une autre scène, l'Agneau debout sur la montagne, et les brebis qui accouraient à droite et à gauche (2). Autour de l'autel majeur, où Charlemagne ceignit la couronne impériale, on ne voyait plus que marbres, porphyre métaux précieux, peintures, soieries, draps d'or, lampes d'huiles parfumées, cierges innombrables, guirlandes ornées de gemmes (3).

Au milieu de ces splendeurs, dont témoignent encore, dans la basilique actuelle, *la colonne marmoréenne*, voisine de la *Pieta* de Michel-Ange, et le *bronze noir* où saint Pierre offre son pied à notre vénération ; au milieu de ces splendeurs, ou plutôt, dans une chapelle retirée, Dominique reçut un nouveau signe du ciel. Il aperçut « le Seigneur Jésus, debout dans l'espace, et brandissant trois lances contre le monde. La bien-

1. Le Pape, d'un signe de croix, arrêta le fléau.

2. Cf. MICHEL, *Histoire de l'Art*, Paris, 1905, t. I, p. 42.

3. Pour ces détails, Cf. BERTAUX, *op. cit.*, c. I et II. — MONTAUR, *Histoire des Souverains Pontifes*, (Innocent III); Firmin Didot, 1847 t. II p. 3-6 ss.

heureuse Vierge Marie, sa Mère, s'étant jetée à ses genoux, le suppliait de pardonner à ceux qu'il avait rachetés et de tempérer sa justice par sa miséricorde. Son Fils lui disait : Ne voyez-vous pas quelles injures me sont faites ? Ma justice ne saurait laisser tant de crimes impunis. — Sa Mère lui répondit : Comme vous le savez, vous qui êtes celui qui sait tout, il y a un moyen de les ramener à vous : le voici : J'ai un serviteur fidèle ; envoyez-le dans le monde. Il annoncera votre parole aux hommes ; ils se convertiront et vous chercheront, vous le Sauveur de tous. J'ai un autre serviteur ; je le lui donnerai pour aide, et il travaillera à la même œuvre. Le Fils de Dieu dit à sa Mère : Votre vue m'a désarmé ; mais montrez-moi, je vous prie, ceux que vous destinez à une si grande mission. — Alors, la Mère de Dieu présenta le B. Dominique à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je l'accepte, dit celui-ci ; il fera très bien et avec zèle tout ce que vous avez dit. — Elle lui présenta ensuite le B. François, et le Sauveur l'approuva également.

« Or, le B. Dominique, considérant attentivement dans cette vision, ce compagnon qu'il ne connaissait pas encore, le rencontra le lendemain dans une église, et le reconnut, d'après ce qu'il avait vu pendant la nuit. Il se jeta dans ses bras et, le tenant sur son cœur, il l'embrassait avec une sainte effusion, disant : Tu es mon frère d'armes ; tu marcheras avec moi du même pas, et aucun ennemi ne prévaudra contre nous.

« Il lui raconta ensuite sa vision, et dès lors, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme en Dieu ; et ils recommandèrent à leurs fils qu'il en soit de même entre eux, toujours, en tout amour et révérence (1) ».

De tels épisodes ont naturellement servi de thème aux artistes du Moyen-Age. L'aîné de ces essais, assez peu connu, du reste, et fort endommagé, est une fresque du cloître de *Santa Croce de Florence*, illustration exacte de la chronique : le Christ brandit ses flèches, et accueille Dominique et François, présentés par la Vierge. Cependant, la peinture a surtout immor-

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 17. — Thierry d'Apolda, O. P., après avoir raconté la vision et la rencontre, ajoute : « Ex tunc facti sunt cor unum et anima una. » « ils ne furent, depuis, qu'un cœur et qu'une âme. » (*Act. Boll.* 4 aug., p. 576). — Barthelemy de Trente, O. P., note, lui aussi, leur grande amitié : « *Ei* (S. Francisco) *tanta caritate sanctus Dominicus fuit conjunctus, ut idem velle et idem nolle esset uterque*, (ou utrique). (*Vita S. Dominici*, n. 9, de 1234 à 1251). « S. Dominique fut uni à S. François par une si grande affection que le même vouloir et le même non-vouloir leur était commun. »

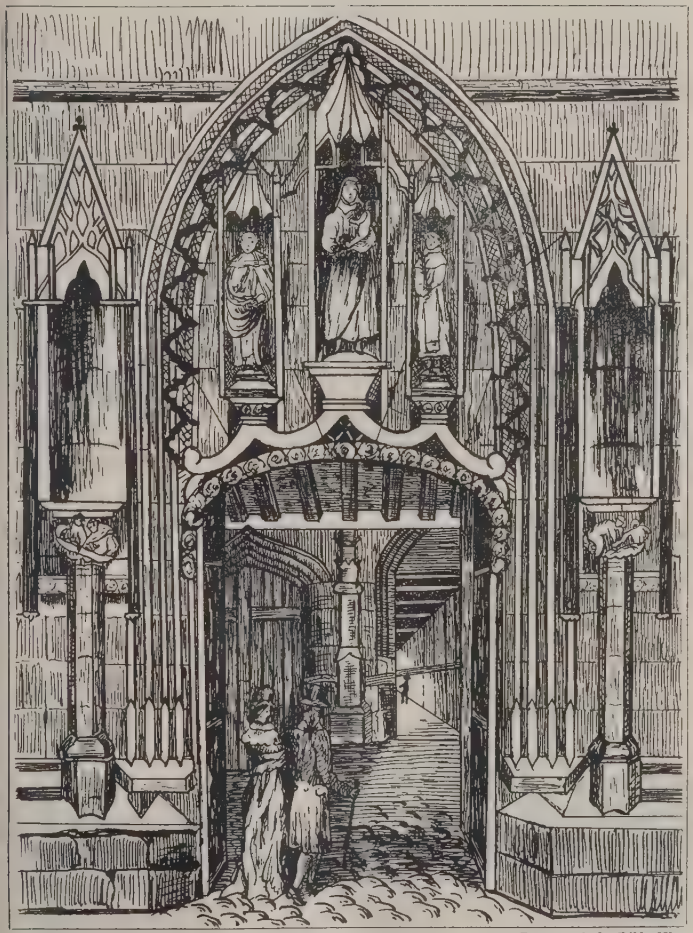
talisé *le baiser* de Dominique et de François, *il baccio*. Reproduit par Angelico de Fiesole, fra Bartolommeo et le Père Besson, (Fig. 66) placé sous la *loggia* de *San-Paolo de Florence*, ou dans la magnifique église de *Santo-Tome d'Avila*, ce geste si simple a laissé sur la mer des siècles un ineffaçable sillage, et les deux milices mendiantes y trouvent le symbole de leur éternelle alliance.

Dominique eut encore à Saint-Pierre une autre vision symbolique, rapportée par Humbert de Romans, Thierry d'Apolda, Constantin Médicis, évêque d'Orvieto, Étienne de Salagnac, et placée par eux en 1217. Le pape Honorius III venait de confirmer l'Ordre des Prêcheurs (22 décembre 1216) par une bulle datée du Vatican. Tout pénétré d'une si grande joie, Dominique priait une nuit dans l'église, quand saint Pierre et saint Paul se montrèrent soudain à ses yeux ravis. Le premier lui remit un bâton, le second un livre, et ces mots se firent entendre : « Va et prêche. C'est pour cela que tu es élu ». Alors, les Apôtres disparurent ; le feu de l'Esprit l'embrasa : il aperçut ses disciples, les paroles évangéliques aux lèvres, répandus deux à deux sur la terre entière. Depuis ce jour, il aurait été délivré de toute concupiscence, et assuré du pardon de ses fautes. Abîmé dans une inexprimable allégresse, le Prêcheur transforma le reste de la nuit en action de grâces.

Mais voici l'aube, le grand jour ; la ville s'éveille, les chapelains rouvrent les portes de la basilique, les pèlerins y circulent et lancent des piécettes par la *fenestrella* grillée du tombeau. « Soleil, pourquoi viens-tu m'interrompre (1) ? » peut dire Dominique après un saint fameux. L'âme en fête et tout illuminé de soleil intérieur, il sort et passe sous le portique, devant les tables d'airain, où s'inscrivaient les nations fidèles à l'Église. Il parcourt ces noms, pendant qu'à ses oreilles retentit alors la parole des Apôtres : « Va et prêche ». Sous son regard, se déroule l'immensité du monde, les siens se dispersent pour l'œuvre de Dieu, tandis que de nouveaux fils viennent remplir les vides creusés par les précédents départs.

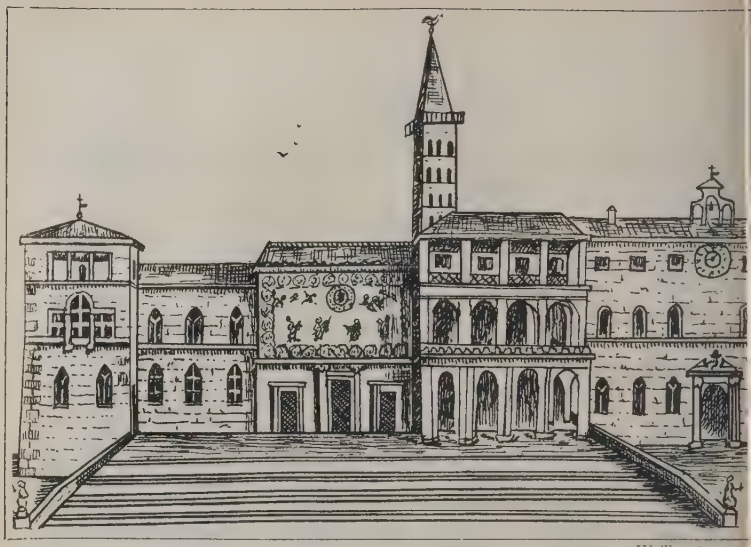
Onze ans plus tôt, François, son illustre ami, touché par la grâce, avait, ici même (1206), demandé à saint Pierre force et conseil pour la vie de dénûment qu'il brûlait de suivre. Sous ce même portique, il s'était revêtu des haillons d'un

1. Parole de S. Antoine, abbé.



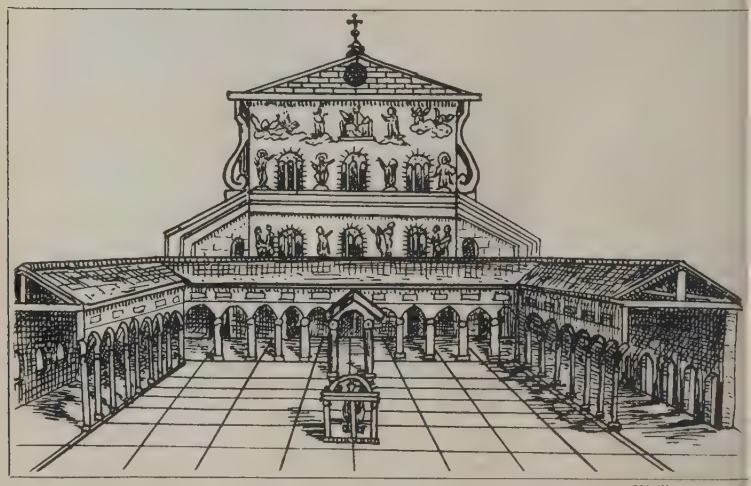
Estampe de la Bibl. Nle.

Fig. 61. — PARIS. — PORTAIL DES JACOBINS.



Vieille estampe.

Fig. 62. — ROME. — FAÇADE DU VIEUX-SAINT-PIERRE.



Vieille estampe.

Fig. 63. — ATRIUM DU VIEUX-SAINT-PIERRE

pauvre, et mis à mendier. Puis, bientôt, le Christ lui montrait le but à atteindre : « François, va, et répare ma maison qui tombe en ruines ». Successivement, il lui révélait l'entière et pleine remise des péchés de sa vie, ainsi que la prodigieuse extension de son Ordre. « J'ai vu une grande multitude venir à nous, pour revêtir les mêmes livrées et mener la même vie. Les Français accourent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands suivent de près ; toutes les nations s'ébranlent.....(1) ». Prophétie qui devait si vite se réaliser ! En cette même année 1217, pendant le séjour de Dominique à Rome, François réunissait à Assise un Chapitre de plusieurs milliers de religieux, partageait l'Ordre en provinces, et envoyait ses missionnaires en France, en Hongrie, en Espagne, en Allemagne, en Orient.

L'Ordre des Prêcheurs n'est encore qu'à ses débuts, mais, à son tour, combien magnifique paraîtra son élan ! Les Français demanderont l'habit, les Espagnols s'empresseront, les Anglais et les Allemands accourront..... Je voudrais les nommer tous, ces enfants de la promesse divine ; mais, heureux Dominique, les pourras-tu toi-même compter ? Les villes s'émouvront à ton passage, et t'offriront la fleur de leur jeunesse et de leurs universités. A l'appel de Réginald, Bologne frémira ; un tel enthousiasme s'emparera d'elle que l'autorité civile s'inquiétera et s'opposera à cette entrée en masse dans la milice (2). Tel sera l'éclat des leçons d'Albert-le-Grand, à Saint-Jacques de Paris, qu'il devra transporter sur une place publique (3) sa chaire assiégée. Les Prêcheurs essaimeront chez les Arabes, les Grecs, les Tartares, les Arméniens, les Écossais, les Suédois, les Russes ; les voilà même au Groënland, dès le XIVe siècle. L'Ordre créera une branche spéciale de « religieux voyageurs pour Jésus-Christ chez les infidèles (4) ». Où sont, ô Père ! les injures reçues autrefois, les longues marches, les années obscures du Languedoc, les lenteurs pontificales, les larmes silencieuses ? L'heure est venue pour toi de la récompense surabondante !

Je me remémorais ces choses en parcourant la basilique,

1. Celano, O. F. M., *op. cit.*, *Leg.* I, p. 29.

2. Berthier, O. P., *Couvent de Sainte Sabine*, Rome, 1912, p. 134, note I.

3. La *Place Maubert*, altération du nom d'*Albert*. Fête du B. dans l'Ordre, le 15 novembre.

4. Gillet, O. P., *op. cit.*, p. 33.

non plus donc celle que visitèrent Dominique et François, mais l'édifice qui doit une partie de sa gloire à plusieurs de leurs fils devenus Papes, et Papes célèbres, Sixte IV, O. F. M., (1471-1484) (1), (qui édifia également la Chapelle Sixtine) saint Pie V, O. P., (1566-1572), et Sixte-Quint, O. F. M., (1585-1590).

Sous la grande coupole et toujours à la même place que jadis, reposent les restes sacrés de Pierre-le-Pêcheur, devant la tombe duquel se lisent les indestructibles paroles du Christ : *Via, veritas, vita.* N'est-ce pas *cette voie, cette vérité, cette vie,* que nos Pères sont venus chercher ici, pour les répandre sur le monde ? n'est-ce pas, conduits toujours par le même mobile, que leurs fils s'agenouillent devant *la Confession,* pour y faire l'offrande de leur fidélité ?

D'ailleurs, cette pensée s'exprime plus fortement encore quelques pas plus loin, au fond de l'abside. Là, se trouve *la chaire de saint Pierre,* le siège de bronze dans lequel le Bernin a renfermé l'ancien siège épiscopal du premier pontife. La chaire de saint Pierre ! signe expressif du magistère divin confié par Dieu au chef de son Église, c'est le Sauveur se continuant dans Pierre, Pierre se perpétuant dans chaque pape, et chaque pape pourvoyant à la conservation de l'Église et de l'infaillible Vérité : *Super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam.*

A ses pieds, je me rappelle le *propitiatoire* qui, dans le temple mosaïque, surmontait *l'arche d'alliance.* De ce propitiatoire, Dieu donnait ses ordres à Moïse et plus tard, au grand'prêtre. Sur chaque côté, s'élançait un chérubin aux ailes déployées (2). Ici, la *cathedra* est placée entre les statues monumentales de saint Dominique et de saint François. Ne sont-ils pas bien là, comme des Anges (3), des *messagers* de la foi catholique ? La Papauté se reposa sur eux avec confiance, les envoya, eux et leurs disciples, jusqu'aux confins du monde : par eux, elle toucha les âmes, répandit la grande famille de l'Église, le royaume du ciel sur la terre ; et depuis ce premier mandat,

1. Années de pontificat.

2. *Exode,* XXV, 17.

3. « L'un fu tutto serafico in ardore,
L'altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore »

« L'un, en ardeur fut tout séraphique,
L'autre, par la sagesse, fut en terre
une splendeur de la lumière des chérubins. »

DANTE, *Paradis,* XI, 37-40.

les deux Ordres, les *Frères jumeaux* (1), comme disait le Moyen-Age, ont étendu leurs ailes et confondu leur vol.

III

SAINT-SIXTE-LE-VIEUX

Ce fut seulement lors de son quatrième voyage à Rome, à la fin de 1217, que Dominique y établit les siens. L'Ile-de-France, le Languedoc, l'Espagne, les possédait déjà.

Honorius III prêta d'abord au fondateur l'*église* et le *cloître* de *Saint-Sixte-le-Vieux*. Je dis « prêta », car Innocent III venait de les réparer pour y réunir, sous la direction des chanoines anglais de Saint-Gilbert, les religieuses éparses dans tous les quartiers de Rome. Ce désir, retardé par la mort du grand Pape, fut repris par son successeur. Toutefois, les prêtres anglais n'arrivaient pas encore à Saint-Sixte au début de 1218, et le Saint Père en concédait à Dominique la jouissance temporaire ; puis, le 4 décembre 1219, lassé de l'inertie des Gilbertins, il les déchargeait de la mission projetée ; enfin, le 17 décembre, il abandonnait ce monastère à l'apôtre de façon définitive, « dans l'espérance que lui et ses frères serviront aux âmes affamées les fruits nouveaux et anciens, conservés par l'époux pour l'Épouse, selon le mot de l'Écriture (2) ».

Qu'était donc ce Saint-Sixte ?

Une église bâtie par Constantin en l'honneur de la dernière rencontre de saint Sixte et de saint Laurent, disent les uns ; selon les autres, la fondation d'une noble dame, appelée Tigris, d'où l'ancien vocable : *Titulus ad Tigridem*, auquel la proximité des *Thermes de Caracalla* substituait souvent *in piscina*. Gardienne des reliques de cinq papes canonisés, elle mérita les restaurations d'Adrien I et d'Innocent III, mais on n'avait pas encore terminé ses dépendances en 1218, et les travaux s'y poursuivirent avec entrain pour le couvent de Dominique. Elle se trouve sur la pente méridionale du Cœlius, côteau jadis couvert de chênes, où Tullus Hostilius confina les habitants d'Albe-la-Longue. Un quartier s'y créa, renouvelé plus tard sous Tibère ; mais il fut ravagé avec tant de fureur par les Goths d'abord, par Robert Guiscard ensuite, qu'il devint et

1. *Litterae encyclicae*, éd. Reichert, O. P., p. 8.
2. Berthier, O. P., *Couvent*, *op. cit.*, p. 116.

demeura désert. Des ruines, telles étaient donc déjà, du temps de Dominique comme de nos jours, les voisines de *San-Sisto-Vecchio*.

Au pied de la colline et du cloître restauré, voici *la voie Appienne*, *Regina viarum*, promenade passionnante et nécropole bouleversée ; *les Thermes*, asile grandiose de la corruption d'un peuple oisif ; la place de l'ancienne *Porte Capène*, le lieu du *bois sacré* de Numa, où se cachait la fiction d'Égérie. Terre bien païenne, en vérité ! Pourtant, là même, restent encore quelques temples chrétiens ; dans l'enceinte des Thermes, celui des *saints Nérée et Achillée* conserve une mosaïque du IX^e^ siècle, et un candélabre de Paros, où s'épanouissent toutes les élégances de l'art grec. Plus lointaine, sur une pente de l'Aventin, la vieille *Sainte-Balbine*, dont les religieuses furent évangélisées par le Prêcheur, élève sa forme basilicale. Sur les autres chemins du Cœlius, se retrouvent aussi les vestiges du couvent de Jean de Matha, *San-Tommaso-in-Formis*, donné par Innocent III à l'Ordre rédempteur des Captifs ; enfin, *S.-Gregorio*, *SS.-Giovanni e Paolo*, connus aussi de Dominique.

Placé dans un tel cadre, entouré de tant de chefs-d'œuvre du génie chrétien, Saint-Sixte rivalise sans doute avec eux ?

Non ; c'est une maison délabrée. Quand, le cœur rempli d'une indicible joie, le pèlerin la découvre enfin, il remarque, à la gauche d'un bâtiment uniforme, un campanile carré sur un portail renaissance : *l'église*. Seule, à droite du monastère, une petite entrée où s'accrochent la vigne-vierge et le jasmin, sourit au milieu de la tristesse générale (Fig. 64).

A défaut d'intérêt artistique, Saint-Sixte conserve au moins les murailles bénies par son fondateur ?

Hélas non ! Benoît XIII réédifia le couvent, car il menaçait ruine. L'église, très ordinaire, s'élève sur le lieu même du premier sanctuaire, dont quelques fragments ornés de peintures giottesques, subsistent encore, derrière l'abside actuelle. Une partie du monastère et du jardin fut prise par la Ville pour les *Pompes funèbres* et le *Semenzaio communale*, et même, une galerie du joli cloître, que Dominique ne vit sans doute pas, leur sert d'écurie. Heureusement, la partie basse de *la salle capitulaire* n'a pas été modifiée ; mais les voûtes en sont modernes, et le Père Besson, frère de l'Angelico par sa vocation, sa limpidité d'âme et la délicatesse de sa palette, en signa les fresques charmantes (Fig. 65).

Fig. 64.
ROME. — SAINT-SIXTE-LE-VIEUX.

Fig. 65.
CHAPITRE DE SAINT-SIXTE-LE-VIEUX.

P. Besson, O. P.

Fig. 66. — BAISER DE S. DOMINIQUE ET DE S. FRANÇOIS.

Fra Angelico.

Fig. 67. — LE MIRACLE DES PAINS

Ces décorations murales, relatives aux miracles du saint en ces lieux, ne rendirent cependant pas au couvent sa popularité d'autrefois. Quelques-uns, à peine, désirent y entrer. Nous fûmes de ce petit nombre, voulant vivre au moins une heure dans ces murs sanctifiés par une des plus radieuses figures du christianisme. J'écoutai les récits de l'Histoire. Voici ce qu'elle m'a dit :

Dès sa descente à Saint-Sixte encore inachevé, Dominique reprit ses habitudes d'apostolat. Il prêchait surtout à *Saint-Pierre* et à *Saint-Marc* (1). « La foule, rapporte un chroniqueur de l'Ordre, accourait pour entendre de ses lèvres l'enseignement de la pure doctrine. Il expliquait, dans les écoles publiques, les Épîtres de saint Paul, et autour de sa chaire, il y avait foule d'écoliers, de prélats, et tous lui donnaient le nom de *Maître* (2). »

Bientôt, à la séduction de sa parole, se joignit en lui celle du miracle : « Un architecte au service des Frères, tomba dans l'effondrement d'une muraille (à Saint-Sixte) et resta longtemps mort sous les décombres. Les Frères accoururent à la nouvelle de l'accident, et furent saisis d'une douleur inexprimable. Ils se demandaient avec anxiété quel était le sort du défunt devant Dieu ; puis ils redoutaient les appréciations injustes de la multitude, qui aurait pu s'irriter d'autant plus facilement que le nouvel Ordre était peu connu encore. Mais le bienheureux Père saint Dominique, dont le cœur était plein de confiance en Dieu, ne pouvant supporter la désolation de ses enfants, fit enlever le cadavre des décombres, ordonna qu'on le plaçât devant lui, et par ses prières, lui rendit en même temps la vie et la santé (3). »

Une autre fois encore, le procureur, Jacques de Melle, natif de Rome, se mourait. « On lui avait déjà administré l'Extrême-Onction, écrit Constantin d'Orvieto, et les Frères l'entouraient, afin de protéger par leurs prières son âme, au sortir de son corps. Ils étaient fort tristes de se voir enlever un Frère alors si nécessaire, parce qu'ils n'en avaient pas un autre aussi connu que lui dans la ville. Le cœur paternel du bienheureux

1. Cette église existe toujours, près du *Palais de Venise* et du *monument de Victor Emmanuel*. Malgré les transformations de Paul II, elle a conservé sa mosaïque absidiale du IX^e^ siècle.

2. Jean Colonna, O. P., *De viris illustribus*.

3. Humbert de Romans, O. P., *op. cit.*, c. XXXIV.

Dominique s'émut lorsqu'il vit l'affliction de ses enfants. Il leur ordonna donc de se retirer et ferma la porte sur lui ; il s'étend alors, comme un autre Élisée, sur le corps du mourant, et fait une fervente prière, dont la puissance retint l'âme prête à s'envoler. Enfin, il appelle les Frères et leur présente de sa main le malade complètement guéri, qui peut reprendre sans délai son office (1). »

Telles furent les merveilles de Saint-Sixte, et pourtant, le Seigneur s'y montra plus prodigue encore. Un jour, au Chapitre, dans l'enceinte duquel Dominique avait prophétisé la mort de deux de ses fils et la défection de deux autres (2), un homme se prosternait, lui demandant « sa miséricorde et celle de Dieu (3) ». Je salue dans ce novice le prêtre affamé de Jésus-Christ, Réginald, l'illustre maître parisien, le chanoine d'Orléans, le miraculé de la Reine du ciel. Il apportait à ses compagnons le modèle définitif de leur costume. Jusqu'alors, les Frères passaient une tunique de lin sur leur robe et sous leur chape noire ; depuis la vision où la Vierge montrait à Réginald l'habit des Prêcheurs complété d'un scapulaire en lui disant : « Voici l'habit de ton Ordre » (4), le rochet fut abandonné : en 1220 même, au premier Chapitre général de Bologne, le scapulaire devint le signe distinctif du vêtement dominicain (5).

La Mère de Dieu venait de se pencher sur Prouille pour y déposer ses dons. Elle voulut aussi bénir Saint-Sixte et y devint, selon la langue délicieuse de l'époque, *ordinis vestiaria*. Quels souvenirs pour une famille religieuse ! Si je n'entends le murmure d'un chapelet sans envoyer à Prouille une pensée de gratitude, je ne puis rencontrer un Frère Prêcheur sans « remercier la Vierge Marie du vêtement qu'elle daigna lui apporter du ciel, car, si pauvre qu'il soit extérieurement, jamais Salomon, dans toute sa gloire, n'en eût d'aussi beau ».

Dominique partit alors pour Bologne, où le précédait une colonie de Frères. De là, il se dirigea vers la France et l'Es-

1. Constantin d'Orvieto, O. P., *op. cit.*

2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 114.

3. Formule en usage dans les cérémonies de profession de l'Ordre.

4. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, n. 35. — Humbert de Romans, O. P., *op. cit.*, n. 27.

5. Berthier, O. P., *op. cit.*, p. 131.

pagne, et retrouva Saint-Sixte pour les fêtes de Noël, 1219 (1). En son absence, la Communauté avait pris de nouveaux accroissements : elle comptait alors une centaine de religieux. C'était, pour le saint, une vie de famille heureuse. Il s'en arrachait, cependant, pour reparaître dans les églises. L'enthousiasme ne cessait de croître autour de lui.

Or, « il y avait une dame romaine, appelée Tuta, de la paroisse de *Saint-Sauveur in Pesilis*, de Buvalischis ; elle éprouvait la plus grande dévotion pour Dominique. Un jour, bien que son petit enfant fût gravement malade, elle voulut entendre la parole divine de la bouche même du bienheureux Dominique, qui prêchait en ville, à l'église Saint-Marc. Elle laissa son fils malade et se rendit à l'église. Après le sermon, elle revint aussitôt chez elle ; son fils était mort. Sa douleur fut horrible : néanmoins, elle ne dit pas un mot, et, pleine de confiance dans le pouvoir de Dieu et les mérites du bienheureux Dominique, elle ordonne à ses serviteurs de la suivre, et court à Saint-Sixte, où l'apôtre demeurait alors avec les Frères : et elle portait avec elle le cadavre de son fils. Comme, en ce moment-là, on préparait la maison pour recevoir les Sœurs, les personnes étrangères pouvaient y entrer avec les ouvriers. La pauvre mère entra donc, et trouva Dominique, debout devant la porte du Chapitre, comme s'il attendait quelque chose. Quand elle le vit, elle déposa son fils à ses pieds, se prosterna, et se mit à le supplier avec larmes de lui rendre son enfant. Le bienheureux Dominique est saisi de la plus grande pitié. Il s'écarte un peu, fait une courte prière, se relève, s'approche de l'enfant, fait sur lui le signe de la croix, le prend par la main, le redresse vivant, et le rend à sa mère, guéri et plein de santé, lui commandant de n'en rien dire à personne.

« Mais la mère, revenue chez elle, et toute inondée de bonheur, raconta ce qui était arrivé à elle et à son fils, de sorte que le bruit en arriva aux oreilles du Souverain Pontife. Celui-ci

1. En cet été 1219, comme déjà en 1217, l'histoire signale un arrêt de S. Dominique lors de son passage des Alpes, à la collégiale *Saint-Nazaire de Milan*. Il ne reste plus rien du couvent, mais l'église de brique a survécu, gâtée toutefois par des restaurations renaissance. La nef, précédée d'un *atrium*, est très curieuse, avec ses arcs romans surbaissés. A Milan aussi, *Saint-Eustorge*, ancienne église du premier monastère de l'Ordre, fondé en 1220, conserve le *magnifique tombeau de S. Pierre martyr*, O. P. (fêté dans l'Ordre le 29 avril). Le *réfectoire* du couvent actuel de *Sainte-Marie des Grâces, S. Maria delle Grazie*, vit Léonard de Vinci peindre sa fameuse *Cène*. Ce réfectoire a été transformé en musée.

voulut raconter le miracle dans une prédication publique. Dominique, ami sincère et gardien fidèle de l'humilité, s'y opposa, en disant que, s'il le faisait, il ne resterait pas en ces régions, franchirait les mers et se rendrait chez les Sarrazins.

» Craignant cette décision, le Pape ne publia point le prodige. Cependant, le Seigneur qui a dit dans son Évangile : « Celui qui s'humilie sera exalté », qui a coutume de glorifier et d'honorer ses serviteurs contre leur gré et leurs désirs, concilia si bien à Dominique le respect et la dévotion du peuple et des grands, qu'on le suivait partout comme un ange, on s'estimait heureux de toucher ses vêtements et d'en prendre des morceaux, que l'on conservait comme reliques. Sa chape et son capuchon, à la fin, lui descendaient à peine aux genoux. Les Frères voulaient s'opposer à ce qu'on mît en pièces ses habits : pour lui, il se réjouissait de cette piété du peuple, et disait : « Laissez-les faire, et contenter leur dévotion (1) ».

Dominique est suivi comme un ange ; son seul attouchement rend heureux ; un lambeau de sa robe devient un trésor... Maintes fois, sans doute, les sentiers aujourd'hui solitaires qui dévalent sur San-Sisto, connaissent de pareilles scènes. Une rumeur trouble tout à coup ce quartier de contemplation ; Rome acclame son Prophète et, après l'office solennel où il vient de prêcher, le reconduit à son cloître. La foule descend, joyeuse, par les *cammini* auxquels ont succédé la *via della Ferratella* et la *via di Porta San Sebastiano*, car le temps modifie peu le tracé de ces routes séculaires, où, dociles, les générations passent, les unes après les autres. Au bruit des clameurs grandissantes, les ouvriers et les Frères se penchent aux fenêtres du couvent, *minuscules et cintrées*, disent les vieux auteurs. Enfin, dans un nuage de poussière, le cortège débouche, s'arrête à la porte monastique, mais ne peut se résoudre à quitter son thaumaturge. Là, peut-être, de pauvres gens sont surpris à lacérer sa robe, lui enlèvent le morceau de serge conservé à l'église Saint-Marc (2) ; là, peut-être, ce peuple, conquis par son âme attractive et rayonnante, entend répéter cette parole : « Laissez-les faire, et contenter leur dévotion ».

Voilà bien, prise sur le vif, l'époque médiévale, ignorante de nos réserves, de nos délicatesses. Affamée de joies religieuses,

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, *mirac.*, n. I.

2. Ce morceau, de la longueur d'un doigt, est exposé le 4 août.

ST. ALBAN'S COLLEGE LIBRARY

naïve dans les témoignages de sa foi, elle se fera un bonheur de la mort du Poverello d'Assise, car elle en possèdera les reliques (1) ; elle se jettera sur le cadavre d'Elisabeth de Hongrie, et, pour une raison analogue, le mutilera avec transport (2) ; fra Guglielmo lui-même, si j'ai bonne mémoire, n'aura pas scrupule de dérober un *humerus* de saint Dominique, après avoir sculpté sa merveilleuse *arca* de Bologne. Du reste, plus qu'une autre encore, la sensibilité romaine se montre violente dans ses démonstrations. Ainsi, les *Transteverines* : parfois, elles vont, la tête couverte d'un panier de fruits ou de fleurs ; vous êtes charmé ; c'est toute la grâce du geste antique. Soudain, au détour du *vicolo*, éclate une querelle, et, à ce port majestueux, succède une attitude menaçante, les beaux yeux graves de tout à l'heure s'animent, et dans leur prunelle se retrouve le feu sauvage de la louve nourricière.

Malgré ces ovations inoubliables, Dominique ne succomba pas à la vaine gloire. « Seigneur, priait-il, à l'entrée de chaque bourgade, Seigneur, ne punissez pas ce peuple à cause de mes péchés (3) ». Combien de fois; et avec plus d'ardeur encore, dut-il répéter ce cri devant les acclamations d'une foule en délire ! Il cherchait aussi, sans doute, un contre-poids à sa célébrité dans les exigences du service commun, et, soit au cours de quelque vil labeur, soit prosterné dans un recoin obscur, peut-être prononçait-il, entre des sanglots, la parole plus tard reprise par un de ses fils: « J'ai peur du succès (4) » ! La conséquence de cette crainte était une triple discipline, dont, rapporte Clément VIII, les murs de Saint-Sixte furent rougis chaque nuit (5) ; les murs de Saint-Sixte ou ceux des Catacombes, car un historien y mentionne les veilles du Prêcheur (6). De toute évidence, ces Catacombes furent celles de Saint-Sébastien, voisines du couvent, les seules ouvertes, d'ailleurs, pendant le Moyen-Age (7).

A cette même période se rattache *le grand miracle des Pains*.

1. Le Monnier, *Histoire de S. François d'Assise*, Paris, 1891, t. II, p. 421.
2. Montalembert, *Histoire de Ste Elisabeth de Hongrie*, Paris, 1862, p. 394.
3. Percin, O. P., *op. cit.*, p. 5.
4. Chocarne, O. P., *Le R. P. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, Paris, 1894, t. II, p. 107.
5. *Bull. Ord. Praed.*, *op. cit.*, t. V, p. 599.
6. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 114.
7. Bertaux, *op. cit.*, p. 3.

« Lorsque les Frères habitaient encore Saint-Sixte et qu'ils étaient déjà au nombre d'une centaine, le bienheureux Dominique commanda un jour à Fr. Jean de Calabre et à Fr. Albert de Rome, d'aller en ville chercher l'aumône. Or, ils quêtèrent depuis le matin jusqu'à trois heures sans rien trouver, et ils retournaient au couvent n'apportant aucun secours. Cependant, comme ils passaient devant l'église de Sainte-Anastasie (1), ils rencontrèrent une dame qui avait une grande dévotion pour l'Ordre, et qui, les voyant revenir sans rapporter aucune aumône, leur donna un pain, en disant : Je ne veux pas que vous retourniez les mains absolument vides. — Ils reçurent donc le pain, et continuèrent leur chemin.

» Mais voici qu'un homme d'une grande beauté et radieux, se mit à marcher avec eux, leur demandant l'aumône avec instances. Ils commencèrent par s'excuser, disant qu'ils n'en avaient pas pour eux-mêmes, et qu'ils n'en pouvaient donner. Cependant, comme il insistait, ils se dirent entre eux : Que ferons-nous d'un seul pain ? Donnons-le lui pour l'amour de Dieu. — Ils lui donnèrent donc le pain, et, à l'instant, celui qui avait reçu le pain disparut, et on ne sut pas où il se dirigea. Lorsqu'ils arrivèrent au couvent, le Patriarche, qui avait déjà connu par l'Esprit de Dieu, tout ce qui leur était arrivé, s'avança à leur rencontre et leur dit, le visage joyeux : Mes enfants, vous n'avez rien ? — Ils répondirent : Non, Père. — Et ils racontèrent le fait du pauvre à qui ils avaient donné le pain. Le bienheureux Dominique leur dit : C'était un ange du Seigneur. Le Seigneur nourrira ses serviteurs. Allons prier. — Il entra à l'église un moment, en sortit bientôt, et commanda aux Frères d'appeler la Communauté pour le repas. Et ils lui répondirent : Père saint, comment voulez-vous que nous les fassions venir, puisque nous n'avons rien à leur donner ? — Mais lui, qui savait l'avenir, leur dit : Le Seigneur nourrira ses serviteurs.

» Cependant, comme les Frères tardaient à accomplir son ordre, il appela Fr. Roger, le cellérier, et lui commanda de réunir les Frères pour le repas, parce que le Seigneur y pourvoirait.

» Enfin, on avait couvert les tables, placé les coupes, et, le signal ayant été donné, les Frères entrèrent au réfectoire.

1. L'église actuelle de *Ste-Anastasie*, située *via dei Cerchi*, au pied du Palatin, a été construite en 1636.

Alors, le bienheureux Dominique bénit les tables, puis tous prirent leurs places, et Fr. Henri de Rome commença la lecture de table.

» Cependant, le bienheureux Dominique avait joint les mains, et s'était mis à prier devant la table ; et voici que, comme il l'avait promis sur une révélation du Saint-Esprit, apparurent au milieu du réfectoire, deux beaux jeunes hommes envoyés par la Providence, et portant deux serviettes très blanches, pleines de pains, devant et derrière. Puis, commençant par les inférieurs, l'un à gauche, l'autre à droite, ils donnèrent à chaque Frère un pain entier, d'une admirable beauté. Quand ils arrivèrent au bienheureux Dominique, ils lui donnèrent également un pain entier, puis, ayant fait une inclination de tête, ils disparurent subitement, et on ne sait pas encore où ils sont allés, ni d'où ils venaient. Le bienheureux Dominique dit alors à ses Frères : Mangez, mes Frères, le pain que le Seigneur vous a envoyé. — Il commanda ensuite aux Frères servants d'apporter du vin aux Frères, mais ils répondirent : Père saint, nous n'en avons pas. — Le bienheureux Dominique, éclairé par l'esprit prophétique, leur dit : Allez au tonneau, et servez aux Frères le vin que le Seigneur y a envoyé. — Ils partirent donc, comme ils en avaient reçu l'ordre, et trouvèrent le tonneau plein jusqu'à l'orifice, d'un vin excellent. Ils en puisèrent et en servirent aux Frères. Et le bienheureux Dominique dit : Buvez, mes Frères, le vin que le Seigneur vous a envoyé. — Ils mangèrent et burent à leur gré, ce jour-là, le lendemain et le surlendemain.

» Après le repas, le bienheureux Dominique fit donner aux pauvres tout ce qui restait de pain et de vin dans le réfectoire, et ne permit pas qu'on laissât des restes dans la maison. Pendant ces trois jours, il n'envoya pas les Frères à la quête, puisque le Seigneur avait envoyé du ciel le pain et le vin en abondance.

» Le bienheureux Patriarche fit ensuite aux Frères un très beau sermon, pour leur rappeler qu'ils ne devaient jamais se défier de la Providence, même au milieu de la pénurie.

» A cet illustre miracle, assistèrent Fr. Tancrède, prieur des Frères, puis les Frères Odon de Rome, Henri de Rome, Laurent d'Angleterre, Gaudion, Jean de Rome, et beaucoup d'autres. Ils le racontèrent à Sr. Cécile et aux autres Sœurs, lorsqu'elles demeuraient encore à Sainte-Marie-au-delà-du-

Tibre. Ils apportèrent même de ce pain et de ce vin aux Sœurs, qui, pendant plusieurs années, les conservèrent comme reliques (1). »

Non content de rappeler ce prodige à l'Office du saint avec le répons : *Panis oblatus cœlitus*, l'Ordre le commémore dans ses réfectoires par une cérémonie quotidienne : Les religieux ont pris place, les premiers mots de la lecture résonnent au milieu du silence général, mais, sur la table, le pain est absent. Tout à coup, sur un signe du Prieur, deux novices se détachent, et, après avoir salué le crucifix, en déposent une tranche devant chaque Frère, les plus humbles, les plus tard venus servis les premiers. — Est-il assez joli, assez touchant, ce rappel du geste des Anges, déjà reproduit par l'Angelico sur ses prédelles ! (Fig. 67)

Du reste, le couvent dominicain évoque encore d'autres souvenirs : voici *les tasses à deux anses*, les *cruches* marquées aux emblèmes de la Passion, les *couverts de bois*, dont l'usage remonte aussi à cette année 1220. Les divers récits miraculeux (la richesse de mon texte) signés d'une « Sœur Cécile » et leurs allusions aux « Sœurs de Saint-Sixte », témoignent de la présence d'une Communauté de Prêcheresses. En effet, si jusqu'alors Dominique abritait des Frères à Saint-Sixte, il n'oubliait pas le désir du Pape quant aux religieuses de Rome. Ces moniales errantes allaient devenir ses filles, il y pensait sans cesse, et, d'Espagne, il leur rapporta même, sur ses épaules, des cuillers de cyprès. A son retour, l'heure de ce don charmant n'avait pas encore sonné ; les sœurs continuaient à vivre dans l'indépendance, car où les rassembler, depuis l'occupation de Saint-Sixte par les Prêcheurs ?

Le Souverain Pontife trancha la difficulté ; il céda aux Frères un autre couvent, celui de *Sainte-Sabine*, sur *l'Aventin*, et désigna de nouveau Saint-Sixte comme résidence des religieuses dont il entreprenait la réforme. Afin de mieux l'obtenir, il adjoignit à Dominique, pour l'assister dans sa tâche, trois cardinaux, Nicolas, évêque de Tusculum, Étienne de Ceccano, et son ami Hugolin, évêque d'Ostie.

Dès les premiers mots d'Honorius, ce fut un grand émoi dans toute la ville, surtout chez les religieuses : elles ne voulaient à aucun prix dire adieu à leur liberté. Toutefois, la sou-

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*; *Mirac.*, c. II.

Fig. 68. — ROME.
SAINT-DOMINIQUE-ET-SIXTE. — LA VIERGE.

Fig. 69. — LA GRILLE DU PARLOIR.

Fig. 70. — ROME. — LE MONT AVENTIN ET SAINTE-SABINE.

mission immédiate d'une abbaye bénédictine contraste heureusement avec cette révolte. Fidèle à son antique devise, elle met une note de *paix* dans le tumulte général (1). Cette abbaye, aujourd'hui disparue, s'élevait non loin du Tibre, près du titre de Sainte-Cécile, sous le nom de *Santa-Maria-in-Torre-in-Trastevere* (2). Elle honorait spécialement *une Vierge* attribuée à saint Luc. Cette image était une célébrité. En 590, on l'avait promenée dans les rues de Rome, où la peste sévissait ; des voix célestes entonnèrent alors le *Regina cœli*, et comme saint Grégoire-le-Grand y ajoutait, dans l'ardeur de sa foi, les mots : *ora pro nobis Deum*, sur la cime du mausolée d'Adrien, *Castello d'Angelo*, un ange abaissa son épée, et le fléau disparut. Plus tard, sous Sergius III, les chanoines du Latran réclamèrent pour leur basilique la précieuse peinture ; mais, par miracle, elle revint toute seule, une nuit, dans sa petite chapelle du Tibre, où on l'entourait de la plus profonde vénération. Ce culte pour la Vierge Marie mérita peut-être aux Bénédictines la grâce de l'obéissance.

« Lorsque le bienheureux Dominique, raconte Sr. Cécile, voulut, selon l'ordre du Pape Honorius, réunir les nombreuses religieuses qui habitaient les divers monastères de Rome, et les placer à Saint-Sixte, où les Frères avaient vécu jusqu'alors, l'Abbesse (3) de *Sainte-Marie-au-delà-du-Tibre*, où se trouvait l'image de la Vierge qui est maintenant à Saint-Sixte, fit profession entre les mains du bienheureux Dominique, avec Sr. Cécile et les autres Sœurs à l'exception d'une seule, qui promit d'aller à Saint-Sixte avec toutes les religieuses, si l'image de la Vierge restait avec elles dans l'église de Saint-Sixte ; si, au contraire, elle retournait à son vieux sanctuaire, comme elle avait déjà fait autrefois, toutes les Sœurs cesseraient d'être liées par cette profession. Le bienheureux Dominique accepta volontiers cette condition.

» Après leur profession, le bienheureux Dominique leur dit qu'il ne leur permettrait plus de sortir du cloître pour visiter leurs parents et d'autres personnes. Quand les parents apprirent ce qui s'était passé, ils vinrent au monastère et se mirent à reprocher violemment à l'Abbesse et aux religieuses

1. « *PAX* » est la devise de l'Ordre de S. Benoit.

2. Ne pas confondre avec le titre cardinalice de *Ste-Marie-du-Transtevere* et la basilique de ce nom, Cf. GUIRAUD, *op. cit.*, p. 105.

3. Elle s'appelait *Eugénie*.

la pensée de vouloir détruire un si noble monastère, et de se livrer ainsi entre les mains d'un inconnu, d'un malfaiteur, d'un *ribaud*. Quelques-unes se repentirent de leur profession.

» Le bienheureux Dominique apprit ces détails par une révélation. Il vint donc un matin au monastère, célébra la Messe, fit une prédication et dit à la Communauté : Mes filles, vous regrettez déjà votre promesse et vous reculez dans la voie du Seigneur. Je demande donc que toutes celles qui veulent entrer librement à Saint-Sixte fassent de nouveau profession. — Alors, l'Abbesse et toutes les autres, même celles qui avaient eu quelque regret, furent raffermies dans leur sainte pensée par les mérites de Dominique, et firent de nouveau profession entre ses mains. Lorsque toutes eurent fait profession, à la condition déjà expliquée, le bienheureux Dominique prit toutes les clés du monastère et se réserva l'exercice de la pleine supériorité. Il établit des Frères convers pour garder le monastère jour et nuit, et donner aux Sœurs la nourriture et tout ce qui était nécessaire et il ne permit plus à celles-ci de parler seules à leurs parents ou à d'autres personnes (1). »

Les moniales furent encore soumises à une nouvelle épreuve, mais une prompte récompense vint les en dédommager. Dominique et les trois cardinaux « décidèrent que, le premier mercredi de Carême, après l'imposition des Cendres, toutes les religieuses se réuniraient à Saint-Sixte, qu'en leur présence, l'Abbesse renoncerait à sa charge et remettrait tous ses droits entre les mains des quatre commissaires apostoliques (2) ».

Donc, au jour fixé, les Cardinaux et les Religieuses s'assemblèrent. Un ami d'Hugolin, de passage à Rome, Yves Odrovaz, évêque de Cracovie, ses deux neveux, Hyacinthe et Ceslas, deux de ses compagnons, Henri et Hermann, assistaient à la cérémonie (3). « Tout à coup, un homme arrive, s'arrachant les cheveux et criant de toutes ses forces : Le neveu de Monseigneur Étienne est tombé de cheval et s'est tué ! » — Ce jeune homme s'appelait Napoléon. A ces mots, son oncle, foudroyé de douleur, s'affaisse en penchant la tête sur le bienheureux Dominique. On le soutient ; le bienheureux Dominique se lève, l'asperge d'eau bénite et le quitte pour se rendre auprès du défunt, qu'il trouve horriblement meurtri

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit., mirac.*, n. 13.
2. Id., *ibid., loc.cit.*
3. *Bull. Ord.*, L. V, p. 519.

et défiguré, et qu'il fait transporter et enfermer dans une maison voisine. Le bienheureux Dominique commande alors au Fr. Tancrède et aux autres Frères de tout préparer pour la Messe. Il y avait là, avec le bienheureux Dominique, trois Cardinaux et les autres Frères, l'Abbesse avec ses religieuses. Les cardinaux et le bienheureux Dominique avaient pour l'Abbesse le plus grand respect, à cause de sa sainteté.

» Alors, le bienheureux Dominique célébra la Messe avec une grande abondance de larmes. Au moment où il élevait le Corps du Seigneur, le tenant entre ses mains comme d'habitude, tous le virent avec stupeur s'élever de terre à la hauteur d'une coudée.

» Après la Messe, il retourna près du cadavre avec les Cardinaux, les Frères, l'Abbesse et les Sœurs Il entra, et, de sa main très sainte, il se mit à disposer tous les membres broyés ou déchirés, des pieds à la tête ; puis il se prosterna, en priant avec d'abondantes larmes. Enfin, il se lève, fait un grand signe de croix sur lui, et, debout à la tête du défunt, il élève les mains au ciel et, par la puissance divine, s'élève lui-même à plus d'une coudée au-dessus du sol, puis s'écrie d'une grande voix : Jeune Napoléon, je te commande au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi ! — Et, à l'instant, à la vue de tous ceux qui étaient accourus pour ce grand spectacle, le jeune homme se leva sain et sauf, et dit au bienheureux Dominique : Père, donnez-moi à manger. — Le bienheureux Dominique lui donna à manger et à boire, et le rendit à son oncle, sain, joyeux, n'ayant pas une trace de ses blessures. Il était resté mort depuis le matin jusqu'à la neuvième heure. Ce grand miracle, tel qu'il est consigné ici, a été raconté par Sr. Cécile, qui y fut présente, qui vit tout de ses yeux, et entendit tout de ses oreilles (1). »

Telle fut la merveille du jour des Cendres, 14 février 1220 Toutefois, contrairement à la légende, elle ne paraît pas avoir eu lieu dans la salle capitulaire. « Le bienheureux Dominique, écrit Constantin d'Orvieto, ordonna de mettre le corps absolument inanimé de l'adolescent dans une chambre qui est actuellement le cellier des religieuses demeurant dans ce monastère (2). »

Ce nouveau signe du ciel dissipa les ultimes hésitations de

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, *mirac.*, n. II.
2. Echard, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 31.

celles-ci, et, le dimanche suivant, elles entrèrent à Saint-Sixte. La première qui reçut l'habit, et sur la porte même du couvent, fut Sœur Cécile, alors âgée d'environ dix-sept ans. Pour la troisième fois, elle fit profession entre les mains du bienheureux Dominique. Après elle, l'Abbesse, toutes ses sœurs, d'autres religieuses (1), et même des séculières, émirent leurs vœux, de sorte que leur nombre s'éleva de suite à quarante-quatre.

Quant à l'image, « on la transporta à Saint-Sixte durant la nuit qui suivit l'entrée des Sœurs, par crainte des Romains, qui voulaient empêcher qu'on l'enlevât du lieu où ils pouvaient plus facilement la visiter. Le bienheureux Dominique, accompagné des deux cardinaux Nicolas et Étienne, dont il avait ressuscité le neveu, et de beaucoup d'autres personnes qui précédaient ou suivaient, marchant pieds nus et portant des torches, la transporta sur ses épaules jusqu'à l'église de Saint-Sixte. Les Sœurs l'attendaient pieds nus, en prière, et avec beaucoup de dévotion. L'image fut placée dans l'église des Sœurs (le chœur), où elle se trouve encore aujourd'hui, pour le triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit rendu honneur et gloire dans les siècles des siècles (2) ».

Alors, dans le cloître soumis, Dominique distribua les cuillers d'Espagne : on pouvait y comprendre cette délicatesse de son cœur. Il en remit deux à l'ardente Cécile, la narratrice dont j'ai voulu suivre les récits, sans doute « pour indiquer qu'elle était appelée à fournir à deux monastères la plus douce des nourritures (3). » En effet, quelques années plus tard, elle deviendra Prieure de *Sainte-Agnès de Bologne*.

Dans le but de façonner Saint-Sixte à la vie conventuelle, Dominique manda huit Sœurs de Prouille, et, à la tête de la maison, plaça l'une d'elles, Sœur Blanche. Celle-ci, afin de « détourner les religieuses de la loquacité si commune aux femmes, leur enseigna à se servir de gestes et de signes, quand elles voulaient se demander quelque chose (4). »

Il était donc brisé, le mouvement individuel des moniales de la vieille Rome ; il venait mourir dans ce quartier solitaire, et surtout dans le désert plus profond encore du couvent re-

1. Des sœurs de Ste Bibiane.

2. Bse Cécile, O. P., *op. cit., mirac.*

3 Rme Cormier, O. P., *La Bse Diane d'Andalo* etc. *op. cit.*, p. 71 (Chronique de S. Sixte).

4. Rme Cormier, O. P., *La Bse Diane d'Andalo*, etc... *op. cit.*, p. 68.

construit.....Ainsi pensais-je dans l'antique *Chapitre*, où tant de souvenirs se précipitaient. Je songeais à la lutte, dramatique parfois, de ces femmes contre l'opinion, leurs familles, contre elles-mêmes, pour suivre Dominique dans la retraite, et leur vie sacrifiée, dont si souvent j'avais senti la noblesse, m'impressionnait ici davantage encore. Prouille, dans mon esprit, gardait le charme d'une oasis ; Saint-Sixte me paraissait plus sévère, à cause du paysage aperçu par la porte entr'ouverte : des nuées sombres écrasaient les ruines toutes proches ; la poussière se soulevait, aveuglante ; tout, au dehors, me semblait morne, jusqu'à la démarche alanguie de quelques paysannes sur la route. Par contre, la pensée de S. Cécile, entre toutes les autres, prenait corps. Je ressuscitais la scène de 1220. Je voyais, au seuil du monastère, cette toute jeune fille, une enfant, de la noble famille des *Cesarini*, jeter un dernier regard sur la vie, et tomber aux pieds de Dominique pour lui promettre obéissance ; je suivais dans la clôture son jeune visage voilé, dont les lèvres rieuses s'étaient closes aux paroles de la terre.

Puis, j'entendais le langage du monde : « Quelle folie ! a-t-il coutume de s'écrier devant un tel spectacle. Une folie ! Et je crus voir s'attrister le pur regard de la Bienheureuse (1). Une folie, ces larmes arrachées à l'humaine faiblesse par les brisements quotidiens ? Une folie, ces sacrifices de la vie monacale ? Déjà je les bénissais à Osma ! Encore un coup, ils méritent à l'enfant prodigue son repentir ; au juste, les ascensions mystérieuses de son cœur. Humilions notre superbe, et baisons les murs derrière lesquels, pour nous, des êtres rédempteurs se laissent crucifier.

Malgré son installation à Sainte-Sabine, Dominique fait à Saint-Sixte des visites fréquentes, j'allais dire journalières. Comme jadis à Prouille, il ne peut abandonner à nul autre le soin de ses filles (2). Aussi, la liste des miracles se prolonge-t-elle et le nombre des Sœurs ne cesse-t-il de s'accroître.

Peu après la cérémonie du premier dimanche de Carême, le Prêcheur, à Saint-Sixte, délivre une possédée, et lui impose le nom de Sœur Amata ; celle-ci deviendra fervente tertiaire, et ne doit pas être confondue avec Sœur Aimée, la contemplative, l'humble compagne des Bienheureuses Diane et Cé-

1. Fête de l'Ordre, le 9 juin.

2. Bse CÉCILE, O. P., *op. cit.*, *mirac.*, n. 6.

cile (1). Une autre fois, dans le jardin, près du ruisseau où la Communauté se réunit, d'un signe de croix, il repousse le démon, caché sous la forme d'un reptile (2).

Si j'ai bien compris les détails un peu confus qui me furent donnés à ce sujet, (car je ne peux penser au puits du cloître, sans doute postérieur au saint), l'eau de ce ruisseau, qui porte aujourd'hui le nom de *Marrana*, provenait en partie d'une source du monastère, sur lequel, en ces derniers temps, *le Municipe* a mis la main. La vasque où se refléta le visage du thaumaturge, se trouverait actuellement à la *villa Borghèse*.

A quelque temps de là, il fait couler un vin miraculeux. Certain soir, l'heure de sa conférence passée, « les Sœurs, croyant qu'il ne viendrait plus, s'étaient déjà retirées de l'oraison, et étaient entrées dans le *dormitorium*. Voilà que, tout à coup, les Frères sonnent la petite cloche qui servait à avertir les Sœurs, quand le bienheureux Père arrivait. Toutes les Sœurs arrivent en hâte à l'église, ouvrent les grilles et le trouvent déjà assis avec les Frères, et les attendant. Le bienheureux Dominique leur dit : Mes filles, je viens de la pêche, et le Seigneur m'a donné un gros poisson. — Il parlait ainsi de Fr. Gaudion, qui était fils unique d'un riche citoyen de Rome, appelé Alexandre, et que le vénérable Père avait reçu dans l'Ordre. Il fit alors une conférence, qui donna une grande consolation aux Sœurs. Puis il ajouta : Mes filles, ne serait-il pas bon de boire un peu ? — Il appelle Fr. Roger, le cellérier, et lui dit d'apporter du vin et une coupe. Quand le Frère eût tout apporté, le bienheureux Dominique lui commanda de remplir la coupe jusqu'au bord ; puis il la bénit, en but le premier, et la passa aux Frères présents. Ceux-ci, entre religieux de chœur et laïques, étaient au nombre de vingt-cinq. Ils burent tous autant qu'ils voulurent, et pourtant, la coupe ne diminua pas.

» Quand les Frères eurent bu, le bienheureux Dominique ajouta : Je veux que toutes mes filles boivent aussi. — Il appela Sœur Nubia et lui dit : Allez au tour, prendre la coupe, et passez-la à toutes les Sœurs. — Sœur Nubia vint avec sa compagne, (*cum socia*), prit la coupe, pleine jusqu'au bord, sans en répandre néanmoins une seule goutte ; et toutes les

1. Rme Cormier, O. P., *La Bse Diane d'Andalo*, etc... *op. cit.*, p. 70, note I.

2. Drane, O. P., *op. cit.*, p. 242.

Sœurs burent à leur gré, d'abord la Prieure, ensuite toutes les religieuses, pendant que le bienheureux Dominique leur disait : Allons, buvez bien, mes filles. — Les Sœurs étaient alors au nombre de cent quatre ; elles burent toutes à la coupe, qui, cependant, ne fut pas diminuée, et resta pleine, comme si on n'avait pas cessé d'y ajouter du vin. Le bienheureux Dominique se fit rendre la coupe, et elle était pleine, comme lorsqu'il l'avait envoyée. Ce qu'il en fit, on l'a ignoré jusqu'à ce jour (1). »

A la suite de cette scène ravissante, d'autres prodiges viennent encore émerveiller les Frères. Par révélation, Dominique connaît les épreuves intérieures d'un novice, Fr. Jacques ; pour le raffermir dans sa voie, malgré l'heure tardive, il remonte à Sainte-Sabine, un ange l'accompagne, et lui ouvre miraculeusement la porte de clôture.....Enfin, lors de son dernier voyage à Rome, l'an 1221, il demande un jour à la tourière des nouvelles des Sœurs Théodora, Thédrana et Nympha. « Elles souffrent de la fièvre, répond-elle. — Ordonnez-leur de ma part de ne plus avoir la fièvre, » reprend le saint. Les malades reçoivent cette injonction et guérissent aussitôt.

Après bien des vicissitudes qu'il serait trop long de rapporter ici, *San-Sisto-Vecchio* appartient aux Frères Prêcheurs d'Irlande. Depuis une vingtaine d'années, ils en ont confié la garde à des Sœurs Tertiaires qui vivent dans cette masure, et peuvent, du moins, fouler le sol vénérable. Hélas ! encore plus que les hommes, le temps continue là-bas son œuvre destructive ; les fresques du Père Besson s'altèrent et noircissent. Tel est le sort universel ; les couleurs se fanent, les marbres se brisent, les yeux se voilent, les chants s'éteignent : Dieu seul possède l'immuable beauté.

IV

SAINT-DOMINIQUE ET-SIXTE

Non loin du *forum de Trajan, via Magnanopoli*, s'élève une église de style renaissance, à nef unique et d'une assez belle décoration : *Saint-Dominique-et-Sixte*, œuvre *de della Greca*. Un double escalier extérieur, aux lignes exquises, rappelle la

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit., mirac.*, n. 6.

grâce de notre art français, et se développe au milieu d'un cadre de verdure qui en rehausse le charme (Fig. 68). Tout auprès, sur ses hauts contreforts, *la villa Aldobrandini* étend les frais ombrages de son parc, dont les frondaisons retombent sur les rues avoisinantes et donnent à cette partie de Rome, si proche de la bruyante *via Nazionale*, un peu du recueillement trop rare dans les grandes villes. Saint Dominique ne connut pas cette retraite ; toutefois, ne manquons pas de nous y rendre pour suivre l'œuvre entreprise par lui à *Saint-Sixte-le-Vieux*.

Certes, la Communauté des Sœurs Dominicaines trouvait dans la solitude du Cœlius une aide favorable à la contemplation ; mais cet éloignement n'était pas sans danger pour des femmes, sans défense contre les rôdeurs et les bandits de toutes sortes. En 1527, les pillards du connétable de Bourbon escaladent les murs, envahissent le cloître, poursuivent les moniales jusque dans la chapelle. Soudain, les volets rabattus sur l'image miraculeuse de la Vierge s'écartent d'eux-mêmes, le visage de Marie, protectrice de l'Ordre, apparaît, et terrifie la horde, qui prend la fuite (1).

Ce péril disparu, un autre se présente : *la malaria*. Rendue plus meurtrière par toutes les dévastations, elle s'abat sur le *rione* (2), et oblige enfin les Sœurs à émigrer. L'exode s'accomplit en 1578, et le couvent de Magnanopoli offrit à l'essaim mystique l'abri de son église et de ses cellules.

Au-dessus de l'autel-majeur, la *Vierge achéropite*, apportée par les Sœurs, étend toujours ses mains inégales et gauches (Fig. 68), d'où s'échappèrent tant de bienfaits. Elle ne forme pas seule le trésor de *San-Domenico e San-Sisto* : voici le *bréviaire de saint Dominique*, conservé dans le chœur des religieuses ; voici encore de beaux reliquaires, dont les Sœurs, fort aimables, nous permettent de vénérer le contenu : le *sommet du crâne* et *une dent* du saint Patriarche, — une partie de *la tête de saint Pierre martyr*, et deux de ses *doigts*, en particulier celui qui traça le mot *Credo* sur le sol rougi de son sang, un *humerus* de saint Thomas d'Aquin, — la *main gauche* de sainte Catherine de Sienne, petite, brune, en parfait état, avec le stigmate très visible.

1. Rme Cormier, O. P., *La Bse Diane d'Andalo, etc... op. cit.*, p. 163.
2. Quartier.

Fig. 71. — ROME. — ENTRÉE DE SAINTE-SABINE.

Fig. 72. — SAINTE-SABINE. — LE CHAPITRE.

Fig. 73. — ROME. — BASILIQUE DE SAINTE-SABINE.

L'intérieur du monastère (ou plutôt la partie qui reste aux Sœurs, car, spoliées comme tant d'autres, elles doivent s'accommoder d'un réduit), contient également un joyau : *la grille du parloir* (Fig. 69) placée au Cœlius par saint Dominique. Près d'elle, je lis ces mots : DOMINICUS CRATES HAS XISTI FIXIT IN AEDE — VIRGINIBUS SACRIS PROVIDUS IPSE PATER — ILLAS HUC GRATAE SECUM DUXERE PUELLAE — SERVANDAE UT SERVENT PIGNORA SACRA PATRIS. — « Dominique fixa ces grilles dans la maison de Saint-Sixte, pour pourvoir, comme un Père, aux besoins des vierges sacrées. Ses filles reconnaissantes les ont apportées ici en changeant de demeure, afin que, gardées par elles, elles gardent les institutions de leur Père ».

V

SAINTE-SABINE

Prolétaire à l'époque républicaine, patricienne sous l'empire, seigneuriale et monastique au Moyen-Age, telle fut *la colline de l'Aventin.*

Jadis, à *la Marmorata*, des galères lui apportaient les marbres de Carrare et de Paros ; sur les quais de *l'Emporium*, elle recevait les produits les plus divers, et le *Testaccio*, amoncellement de poteries brisées (1), témoigne de son essor commercial. Parfois, elle se révoltait contre l'aristocratie, et Menenius Agrippa lui appliquait *l'apologue des Membres et de l'Estomac.*

En raison même de cette indépendance, elle accueillit aisément les divinités étrangères, dont les navigateurs colportaient les images. Cela permit à saint Pierre d'y implanter la doctrine du Christ, et, plus tard, la maison de la martyre sainte Sabine y devint oratoire (en l'an 125).

Avec les années, le centre des affaires se déplace : le peuple se retire, tandis que les familles opulentes envahissent la colline apaisée. Néanmoins, au milieu de ce luxe nouveau, sur le sol du futur cloître dominicain, un groupe austère se détache. Sous la direction de saint Athanase et de saint Jérôme, dans le palais de Marcella, de nobles femmes se réunissent pour vivre de la vie parfaite ; noms célèbres, gardés avec

1. Les denrées se livraient autrefois en vases clos.

piété par l'Église, illustres par leur ferveur et l'amitié de grands Saints : Marcella, Albina, Furia, Fabiola, Paula, Eustochium, Blesilla. Leur retraite, anéantie par les Goths en 410, laissa toutefois d'immortels souvenirs. « Le Christianisme, en affranchissant les femmes, a préparé leur influence sur la société, et, par elles, imprimé une physionomie toute autre à la civilisation. C'est au mont Aventin que cette transformation a commencé sous cette triple forme : le cénacle politique, le salon littéraire, le couvent (1) ».

Douze ans après ces ravages (422), Pierre d'Illyrie remplace par une église la chapelle primitive de Sabine et de Seraphia (2). Ce prêtre, riche en sainteté, le fut aussi en sens artistique. Né sur un rivage voisin de la Grèce, plus tard en relation directe avec elle, il acquit à son contact, le goût très sûr avec lequel il dirigea l'érection de la basilique aventine, qui devait dans la suite échoir aux Prêcheurs. Colonnes de Paros, pavé de marbres multicolores, mosaïques et iconostase étincelantes, quelle splendeur ! Consacrée par Sixte III, promue au titre presbytéral et à la dignité de Station romaine, asile du pape Sylvère, but des grandes processions de saint Grégoire, embellie par Léon III, peinte par Eugène II, Sainte-Sabine reçut la prière de tous les âges.

Pourtant, le silence s'était fait peu à peu sur l'Aventin, lorsqu'au XIII[e] siècle, son sommet déserté connut le bonheur du renouveau. En 1216, Innocent III entoure de murailles crénelées une sorte de forteresse, élevée près de l'abside basilicale par Albéric II, baron de Rome. Les *Savelli* s'y installent et ramènent l'animation. Honorius III y séjourne (3), puis y fait monter saint Dominique.

Depuis le début de 1217, en effet, le palais pontifical s'ouvrait au fondateur et à son Ordre, nouvellement agréé. Sans doute, la première bulle de reconnaissance partait du Vatican, le 22 décembre 1216 ; mais elle ne libérait pas encore assez la prédication, et, pour se compléter, le lendemain, 23 décembre 1216, Honorius écrivait à Sainte-Sabine, une lettre approbative pour Dominique et ses disciples, « champions de la Foi, et vraies lumières de l'Église (4) ».

1. Francis Wey, *Rome*, Paris, 1880, p. 377.
2. Seraphia, amie de Ste Sabine, la précéda dans le martyre.
3. Le palais subsista jusqu'à la fin du XVII[e] siècle.
4. *Bull. Ord. Praed.*, *op. cit.*, I, p. 4.

Dans la suite des âges, les gloires doctorales et mystiques de l'Ordre, les stigmates mêmes de sainte Catherine de Sienne, « en forme de lumière (1) », confirment ce langage ; mais, le premier de toute sa famille religieuse, Dominique, ce « soleil resplendissant (2) », d'après la liturgie, a jeté un éclat incomparable, même à Rome. Après les prédications fructueuses du Carême 1217, qui ne suffisent plus à son zèle, il devient « Maître du Sacré Palais à Sainte-Sabine (3). » Chaque soir, raconte Galvanus de la Flamma, il voyait les serviteurs des cardinaux de la cour pontificale perdre leur temps à se promener dans la cour, à tenir des conversations frivoles, et en fut affligé. Il se rendit auprès du Souverain Pontife et lui dit : « Il est regrettable que tant de personnes perdent inutilement leur temps. » Il ajouta que ce serait bonne œuvre de charger un homme instruit de leur donner quelque enseignement, tandis que les cardinaux étaient occupés des affaires de l'Église. — Cet avis plut beaucoup à Honorius, qui l'en chargea lui-même, car Dominique était fort instruit dans les Saintes Lettres. Dominique s'en acquitta volontiers, et, chaque jour, au milieu d'une assemblée nombreuse et attentive, il se mit à expliquer les Épîtres de saint Paul.

L'institution fut reconnue si utile qu'à l'avenir un Frère Prêcheur fut constamment choisi pour remplir cette charge honorable ; il s'appela *le Maître du Sacré Palais* (4).

Le 5 juin 1222, l'Ordre reçoit le don définitif de Sainte-Sabine. Puis, l'Aventin subit de nouvelles vicissitudes. Cent ans après, le vide se fait encore sur la vieille colline. Les Papes se réfugient en France, le Général des Frères s'installe à *la Minerve*. Heureux abandon toutefois, puisque, grâce à lui, la Renaissance épargne presque complètement la vénérable église, sauf *l'iconostase* et le très beau *presbyterium*. A dater de cette époque, l'Aventin est, avec le Cœlius qui lui fait face, le lieu le plus paisible de la Ville éternelle.

1. B. Raymond de Capoue, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 179.

2. Capitule de la fête du Saint.

3. Echard, O. P., *op. cit.*, t. II, p. 996.

4. Galvannus de la Flamma, O. P., *Vita B. Dominici*, fol. 24, éd. 1529. — De même, Dominique fit aux clercs des conférences sur la théologie, et inaugura ainsi le *Lectorat du Sacré Palais*. Peu à peu, à la cour pontificale, cette institution se transformait en école ; mais, sous Léon X, elle quittait le Vatican pour s'abriter près de la *Piazza Navone*, au palais de la *Sapienza*. *L'Université romaine est un présent de l'humble Prêcheur.*

Je me rappelais tout ce passé d'histoire, et nous en devisions, mon ami et moi, lors de notre pèlerinage. Un silence étrange tombait autour de nous ; à peine si un cri quelconque ou le roulement très sourd du tramway de la *via Marmorata* venait parfois le troubler. Devant une masure accrochée aux ruines du *Palais Savelli*, comme un nid d'hirondelles aux vieilles maisons, le chemin, déjà montant, se coude, puis longe les murs fatigués. Des pins parasols le traversent de leur ombre mélancolique. Dans la poussière, jaillit une source non captée. Peu à peu, les rumeurs du faubourg achevaient de s'éteindre ; au bruit de nos pas, à la chute d'une pierre, rien ne répondait plus. La cité me semblait déjà très lointaine. Pourtant, je la sentais là, tout près, derrière nous.....Je me retournai et goûtai à nouveau son charme incomparable. Assise au bord du *Tevere biondo*, Rome, le centre du monde, le tombeau des Apôtres, l'école du génie, étincelait sur l'horizon vaporeux. Ainsi jadis, parée de son Temple et de ses coupoles, radieuse, Jérusalem s'offrait à l'enthousiasme israélite. Athènes, toute rayonnante sous un ciel enchanteur, Athènes et ses Colonnes fameuses dans un décor de rêve, ne reçut pas, autant que ces villes sacrées, hommage semblable de l'univers. (Fig. 70)

Tout à coup, deux colombes s'abattirent près de la source. Elles se penchèrent et burent ; je revoyais la mosaïque du Capitole. « Ave, Roma », murmurai-je. Par malheur, cette jolie scène fut trop rapide ; un dominicain parut au détour de la route ; les colombes s'envolèrent.

Appuyés au talus où végète un maigre gazon, nous suivons le moine du regard. Il longe les murailles Savelli, auxquelles, depuis des siècles, la robe blanche est familière. Pour nous, continuant le chemin désert, nous voyons bientôt, à droite, s'ouvrir une petite place, aussi déserte que lui. L'herbe y croît à l'aise. Au fond, une église se dresse, couverte de tuiles, alourdie par des chapelles, précédée d'un portique à trois arceaux ; de pauvres murailles l'entourent, et, vers l'ouest, un palmier émerge de l'enceinte. Nous sommes à *Sainte-Sabine* (Fig. 71). Sous le porche, voici, en face, l'entrée de l'église ; à gauche, celle du couvent.

Une peinture médiocre, du XVII^e^ siècle, surmonte cette dernière : elle représente le retour miraculeux de Dominique et l'intervention de son ange conducteur. Je sonne, le judas grince, un vantail s'entrebaille, et un Frère convers nous fait

l'accueil le plus amical. Dans le vestibule, par les fenêtres duquel s'aperçoit le jardin, des statues dominicaines, style renaissance, voisinent avec des inscriptions païennes et chrétiennes retirées du sol conventuel. Au centre, se trouve une table chargée d'images et de photographies, de brochures, de livres, et particulièrement des savants écrits du Père Berthier.

La Basilique. — La porte du sanctuaire apparaît à droite, en face des fenêtres, entre quatre colonnes cannelées à vis, vestiges ultimes de l'atrium de Pierre d'Illyrie. Cette porte admirable, de forme quadrangulaire, est de bois. Des bas reliefs, dûs à l'art grec du V^e^ siècle, y reproduisent des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Des marbres, provenant des temples de Junon et de Diane, jadis élevés en ces lieux, l'encadrent de leur suprême élégance. Je songe alors à la main de saint Dominique, cette main « longue et belle » dont parle la B. Cécile (1) : Je la vois, posée sur les jolis motifs de Paros et les sculptures de cyprès : ce chef-d'œuvre est une relique (2).

L'intérieur de l'église (Fig. 73) (3) produit une impression saisissante. Elle possède la noblesse, la sobriété de la basilique primitive, incomprises de beaucoup. La foule se précipite où le courant l'entraîne, et n'imagine pas les bonheurs dont ce servilisme la prive. Quand nous vînmes à Sainte-Sabine, quelques touristes y passaient rapidement, et, lorsqu'ils eurent disparu, oh ! alors, les délicieux instants ! Personne autour de nous, ni *cicerone* importun, ni curieux de commande, ni geste sacrilège sur le galbe des marbres : le trésor était à nous seuls !

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, n. 14.

2. Comme le fait observer le P. Berthier, O. P., dans son ouvrage sur « *L'Eglise de Ste Sabine à Rome*, (Rome, 1910, pp. 131, 132), ce monument est unique dans son genre, pour son importance dans l'Histoire des Arts, parce qu'on ne connaît pas une autre porte qui remonte si haut dans l'antiquité chrétienne et reste si excellemment conservée. Elle a 5 m. 35 de hauteur, et 3 m. 35 de largeur : se compose de quatre vantaux, qui renferment chacun 7 panneaux en bois de cyprès : trois plus grands, quatre plus petits, soit, en tout, 28 panneaux (dix panneaux, quatre grands et six petits, manquent aujourd'hui). Ces panneaux sont encadrés dans une superbe bordure de vigne continue, qui forme une riche guirlande de feuilles et de grappes, entremêlée parfois d'oiseaux et de lézards. — Cf. Michel, *op. cit.*, t. I, pp. 257, ss.

3. Commencée par le prêtre Pierre d'Illyrie en 422, continuée et consacrée par Sixte III, vers 432.

Vingt-quatre colonnes cannelées de Paros, à chapiteaux corinthiens, tirées, elles aussi, du temple de Diane, séparent la nef centrale des deux nefs latérales. Elles soutiennent un mur, orné, dans sa partie inférieure, de mosaïques contemporaines du prêtre illyrien, et percé de fenêtres en cintre. Quant aux nefs de côté, autrefois couvertes de fresques par Eugène II, des chapelles malencontreuses les déparent. La charpente du toit est apparente, comme jadis dans les basiliques constantiniennes de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Un simple briquetage, dont une pierre tombale rompt parfois la mélancolie, remplace le *pavimento* multicolore que foula saint Dominique.

Dans l'abside, tourné vers les fidèles, se dresse un autel assez joli, quoique moderne, surmonté d'un *ciborium*.

Cette vue d'ensemble ne suffit cependant pas au pèlerin.

Que représente donc ce *marbre noir*, posé sur un fût de colonne, au milieu de la nef, non loin de la porte ? Un ancien poids, disent les archéologues. — Oui ; mais encore ? — Un souvenir du Prêcheur :

« Une nuit, dit l'historien, le saint homme était prosterné, en prière. Le démon, jaloux, voulant le distraire de sa ferveur, lui lança du haut de la voûte une énorme pierre, avec tant de violence, que sa chute fit retentir l'église entière. Elle toucha le capuce de sa chape, mais le saint resta immobile, sans interrompre sa prière. Alors, le diable jeta un grand cri et se retira, plein de confusion (1) ». La légende voit dans cette pierre noire l'instrument de Satan. La dalle, sur laquelle Dominique s'étendait, fut brisée. Sainte-Sabine la vénéra jusqu'aux réparations de Sixte-Quint ; elle disparut à cette époque. Aujourd'hui, une simple inscription, gravée au pied du fût de la pierre noire, rappelle le miracle : PLACE DE LA PIERRE OÙ PRIAIT SAINT DOMINIQUE.

Je jette un regard, au-dessus de l'entrée, sur la célèbre *mosaïque* du V^e^ siècle, où des lettres d'or, sur un fond bleu, retracent les mérites de Pierre d'Illyrie. Deux figures y symbolisent les fidèles « venus du judaïsme et du paganisme (2) ». ECCLESIA EX CIRCUMCISIONE, ECCLESIA EX GENTIBUS. Puis, je pénètre dans la petite nef de droite.

Là, près d'une ancienne construction, maintenant annexe de la sacristie, je remarque un marbre, surmonté d'une image

1. GÉRARD DE FRACHET, O. P., *op. cit.*, p. 104.
2. BERTHIER, O. P., *L'Eglise de Ste Sabine*, *op. cit.*, p. 258.

peinte de la Vierge Marie. Deux phrases latines y sont gravées. La plus haute rappelle qu'Eugène II plaça les reliques des saints Alexandre, Eventius et Théodule à côté des saintes Sabine et Seraphia. La seconde est ainsi conçue : SUPER HUNC SEPULCHRALEM LAPIDEM — QUO OLIM SANCTORUM MARTYRUM — ALEXANDRI, EVENTII, THEODULI — SABINAE ET SERAPHIAE — CORPORA CLAUDEBANTUR — S. P. DOMINICUS — TOTO CORPORE PROSTATUS — ORARE CONSUEVIT (1). Cette dalle recouvrit les corps des martyrs, dans la crypte, jusqu'en 1238. Elle ne peut donc pas se confondre avec la pierre brisée dont je parlais tout à l'heure.

Viennent ensuite quatre chapelles, ornées de quelques peintures de valeur, surtout les fresques des deux frères Zuccheri. Près de celle de saint Thomas d'Aquin, une petite colonne, encadrée dans la muraille, attire le regard. Le P. Berthier la considère comme un débris de l'oratoire primitif de Sainte-Sabine (2). Au fond de cette nef, dans la chapelle du Rosaire, resplendissent le tableau de Sassoferrato, le fameux groupe du Rosaire, et la tombe magnifique du cardinal de Aussia, dont la grâce toute florentine rehausse la belle devise : UT MORIENS VIVERET, VIXIT UT MORITURUS, « afin de vivre en mourant, il a vécu comme devant mourir ».

Dans la nef centrale, au pied de l'autel-majeur, là où jadis se trouvait la *Schola cantorum* (formée par une clôture en marbre blanc ornée de reliefs symboliques, puis de deux ambons), un large escalier conduit à *la crypte*, qui fut un très cher témoin des oraisons de l'apôtre. Ici, sur les reliques des martyrs, il offrait à Dieu ses larmes et son sang. J'y lis : SACRUM HUNC LOCUM — ANTIQUITATIS ET DEVOTIONIS — STUDIO VENERANDUM — OLIM A. D. PATRIARCHA DOMINICO — DIURNIS ORATIONIBUS — NOCTURNISQUE FLAGELLIS — PRO SALUTE FIDELIUM EXPIATUM — TEMPORUM INIURIIS SQUALENS — LAURENTIUS CIANTES — PATRITIUS ROMANUS — TANTI PATRIARCHAE BENEFICIIS — EXCITATUS — QUANTUM EX LOCI ANGUSTIA — LICUIT — IN HANC FORMAM REDEGIT — ANNUOQUE CENSU DOTAVIT — SALUTIS HUMANAE ANNO MDCXLI (3).

1. « Notre Père S. Dominique avait coutume de prier, prosterné de tout son long, sur cette pierre sépulcrale, qui recouvrait jadis les corps des saints martyrs Alexandre, Eventius, Théodule, Sabine et Seraphia ».

2. BERTHIER, O. P., *L'église* etc... *op. cit.*, p. 300.

3. « Laurent Ciantes, patrice de Rome, en reconnaissance des bienfaits de S. Dominique, a restauré sous cette forme, autant que le permettaient les

Peut-être une anfractuosité, aujourd'hui disparue, dissimulait-elle dans cette retraite le Frère « discret et vertueux » auquel nous devons le détail de ces nuits expiatrices. Il surprenait Dominique « priant, tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt prosterné, jusqu'à ce qu'il fût vaincu par le sommeil. Dès qu'il se réveillait, il visitait les autels, jusqu'à l'heure de minuit environ. Il allait alors, très doucement, visiter les Frères qui dormaient, ayant soin de recouvrir ceux qui étaient découverts. Et, retourné à l'église, il continuait à prier (1) ».

Placerai-je alors les charmantes chroniques : « Comment le diable lui fit rompre le silence pendant la nuit ? » — « Comment le saint enleva un écrit au diable ? (2) » Le verrai-je surtout, dans son immense miséricorde, étreindre la terre entière, pour attirer sur elle les complaisances divines ? Tout à l'heure, de la cellule d'un de ses fils, il la bénissait ; tout à l'heure, d'une petite fenêtre, semblable à celles de San-Marco de Florence, il promenait sur elle ses yeux d'apôtre et de père. Rome, endormie sous la lune immobile, avait d'abord arrêté son regard, Rome, et ses tours profilées sur le ciel. Il pensait au « Seigneur Pape », aux âmes dociles, aux âmes à conquérir.

Puis, au delà des augustes collines, il cherchait les pays très chrétiens, les peuples barbares, les générations évanouies. Telle était sa charité, dit Fr. Ventura, « qu'elle s'étendait non seulement à tous les fidèles, mais aux infidèles, et à ceux-là même qui sont dans les douleurs de l'enfer (3), et il versait pour eux beaucoup de larmes (4). Elle allait surtout aux siens, Prêcheresses et Prêcheurs d'Italie, de France et d'Espagne, en lutte contre les convoitises coalisées. A tous, son cœur criait, comme à Pierre Seila : « Va, mon fils, va sans crainte. Deux fois par jour, je penserai à toi devant Dieu ; n'aie pas de doute. Tu gagneras beaucoup d'âmes, tu feras du fruit,

---

circonstances, l'an de l'ère chrétienne 1641, et a doté d'une rente annuelle ce lieu sacré, dégradé par les injures du temps, et qui est digne du respect de l'antiquité aussi bien que de la piété, car jadis, le patriarche Dominique y offrit, pour le salut des âmes, ses oraisons journalières et ses pénitences nocturnes.

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 107.

2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 106.

3. Fr. Ventura veut sans doute dire : « les douleurs du Purgatoire » ; autrement, cela n'aurait pas de sens.

4. *Acta Bononiae*, op. cit., n. 9.

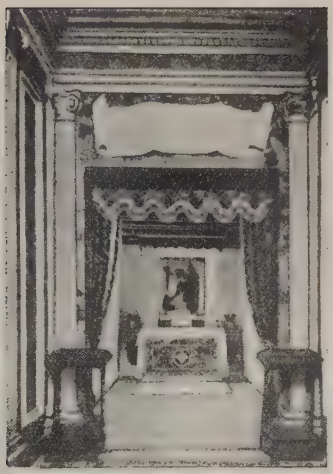


Fig. 74. — ROME. — SAINTE-SABINE.
CHAMBRE DE SAINT DOMINIQUE.

Fig. 75. — L'ORANGER DE S. DOMINIQUE.

Fig. 76. — BOLOGNE. — ÉGLISE DE LA MASCARELLA.

Fig. 77. — LA MASCARELLA. — TABLE DU MIRACLE DES PAINS.

tu croîtras et tu multiplieras, et le Seigneur sera avec toi (1) ». Combien de telles scènes devaient être touchantes !

Si quelques fragments de l'iconostase, des chancels, des ambons, subsistent encore, disséminés ici et là, il ne demeure, par contre, aucun vestige de l'autel où Dominique célébra, et cette perte, me semble-t-il, doit être fort sensible aux religieux. Certes, grâce à l'Histoire, une Messe du saint peut se reconstituer sans peine. Il portait l'ample chasuble, dont la forme est conservée par un grand nombre des Provinces de l'Ordre, fidèles gardiennes des traditions. Sa « stature moyenne, sa taille maigre, son beau visage », à « la couronne d'un blond assez vif (2) » se penchaient pour adorer. « Lorsque le cours des cérémonies lui annonçait l'approche de Celui qu'il avait aimé de préférence dès ses jeunes années, on s'en apercevait à l'émotion de tout son être ; une larme n'attendait pas l'autre, sur son visage pâle et rayonnant. Il prononçait l'oraison dominicale avec un accent séraphique, qui rendait sensible la présence du Père qui est aux cieux (3) ». Pourquoi l'autel baisé par Dominique ne s'offre-t-il plus aux lèvres de ses fils.....?

Pareil regret s'impose au sujet de l'*abside* et du *presbyterium*. Le saint patriarche s'y recueillit maintes fois ; il s'y inclina, de ce beau geste grave dont l'Église grecque, les anciens Ordres, le sien, ont gardé le rite ; il y passa « d'un chœur à l'autre, pour encourager les Frères à louer Dieu dévotement (4) ».

Hélas ! les transformations de la fin du XVI^e^ siècle ont beaucoup enlevé de leur caractère primitif. Le très beau siège papal date cependant de Sixte-Quint. Quant aux stalles du XIX^e^ siècle, elles sont insignifiantes ; des peintures sans vie célèbrent les héros dont l'église conserve les corps, et obstruent les fenêtres primitives ; au lieu des splendides mosaïques de la voûte, une fresque de T. Zuccheri montre le Christ entouré de saints, parmi lesquels des martyrs et Dominique.

L'arc absidial menace ruine. Il était autrefois couvert d'une série de quinze médaillons de mosaïques, représentant le Christ

1. Bernardus Guidonis, O. P., *Cat. mag. Ord., op. cit.*

2. Bse Cécile, O. P., *op. cit.*, n. 14.

3. Lacordaire, O. P., *Vie, op. cit.*, p. 358.

4. Berthier, O. P., *Couvent etc... op. cit.*, p. 187. (Déposition d'Etienne d'Espagne).

au milieu des Prophètes et des apôtres, puis, aux extrémités, deux villes, avec des vols de colombes. Aujourd'hui, on n'y voit plus que de simples arabesques. Où sont les chefs-d'œuvre de jadis ?

A trois ou quatre mètres de la crypte, voici la sépulture du Maître Général Munio de Zamora, ornée de son portrait en mosaïque. Cette belle figure semble dûe à Fr. Pasquale, un artiste de l'Ordre (1).

Nous sommes enfin dans la nef latérale gauche. L'opulente chapelle de *Sainte-Catherine de Sienne* (fâcheuses traces du XVII^e siècle) se présente sur notre passage et me remet en mémoire les visites assidues de la sainte à la basilique. Au moment de quitter la chère église, le Frère nous arrête près de la porte de cyprès, sur une pierre tombale, avec un portrait de femme, une tertiaire : STEFANIA DELL'ISOLA. L'épitaphe contient ces mots : GENERALIS HOSPITA ORDINIS PRAEDICATORUM. Il nous raconte l'histoire de Stéphanie ; elle voulait se donner à Dieu, mais son père la destinait au mariage ; aussi conjurait-elle saint Dominique de lui venir en aide. Un matin, elle se réveilla avec la lèvre miraculeusement fendue. En reconnaissance, elle ne cessa de combler les Prêcheurs de ses bienfaits, et son château d'Isola, près de Rome, leur demeurait toujours ouvert. N'est-ce pas digne des *Fioretti* ?

Je regardai une dernière fois le temple magnifique, grandiose dans son austérité. Il connut jadis les splendeurs du culte, les visites pontificales, les Stations solennelles. Là, passèrent après saint Dominique, les plus grands hommes de l'Ordre, les Bienheureux Jourdain de Saxe, Humbert de Romans, Jean de Verceil, Albert le Grand, Benoît XI, Innocent V, Pie V, Hugues de S. Cher, Raymond de Penafort, Thomas d'Aquin, Lacordaire, et tant d'autres. J'envoyai un salut spécial aux armes cardinalices de Son Éminence Mgr Amette, du Tiers Ordre dominicain, titulaire de la basilique ; pour nous, c'est là double plaisir.

Après l'église, nous visitons les autres lieux conventuels. En 1874, le monastère fut arraché aux Prêcheurs. De cette spoliation, ils réussirent à sauver une aile des bâtiments, le *Chapitre*, les *cellules de saint Dominique et de S. Pie V*, voisines l'une de l'autre. Mais, faute de place, ils dûrent presque tous

1. BERTHIER, O. P., *Eglise*, etc... *op. cit.*, p. 443.

descendre à Rome même (1) ; seuls, trois ou quatre religieux peuvent y vivre encore.

Cellule de Saint Dominique. — Un escalier part de l'*atrium*, et conduit à une porte au sommet de laquelle le Frère nous fait remarquer cette inscription : ADITUS AD SACRAM B. PATRIARCHAE DOMINICI CELLULAM. Nous pénétrons dans le vestibule qui précède la chambre. Celle-ci est double : elle comprend d'abord une petite pièce, surchargée par Borromini de peintures, de stucs, de marbres, où des prie-Dieu attendent les pèlerins ; la cellule proprement dite apparaît alors, derrière une draperie, pavée de marbre, avec un autel dominé par le célèbre *portrait* de Bozzani (Fig. 74).

Quelle déception !...Pauvre maisonnette de Fanjeaux, que tu me sembles loin, avec tes dalles disjointes et tes murs fatigués ! Aucun artiste n'a décoré ton seuil, et son usure me racontait le culte populaire ! Aucune peinture ne masquait ta lucarne ; je pouvais me pencher sur son rebord, en ouvrir le volet, comme jadis Dominique ! Pour moi, il vivait encore au milieu de ton cadre modeste ; mais ici, dans l'oratoire luxueux, bien peu de choses parlent de lui. Je le sais, une couche de chaux blanchit les murs, les poutrelles du toit subsistent, les dimensions initiales de la cellule sont respectées. Toutefois, ces précieux vestiges passent au second plan, se perdent dans un ensemble où l'on sent la recherche, le convenu, l'apprêt, l'absence de caractère. Oui, vraiment, Fanjeaux parle mieux au cœur.

Grâce à de délicieuses réminiscences, j'oubliai cependant peu à peu cette déconvenue première. Une peinture où Dominique, François d'Assise et Ange, du Carmel, sont représentés, surmonte la draperie de la cellule. Nous lisons au-dessous d'elle : ATTENDE ADVENA HIC OLIM SANCTISSIMI VIRI DOMINICUS, FRANCISCUS, ANGELUS CARMELIT. IN DIVINIS COLLOQUIIS VIGILES PERNOCTAVERUNT. — En effet, les trois amis se réunissaient ici, pour s'entretenir des choses de Dieu. Un jour Dominique et François, après avoir entendu Frère Ange

1. Il y a dans Rome plusieurs couvents dominicains : la *Maison généralice*, Collège Angélique, est située *via San-Vitale* (via Nazionale, près du Palais des Beaux-Arts). La troisième maison, *Sta-Maria-sopra-Minerva* (sur la *Place de la Minerve*, toute proche du Panthéon), conserve sous son Maître-Autel les reliques insignes de Ste Catherine de Sienne.

prêcher au Latran, revinrent avec lui à Sainte-Sabine. Sur le chemin, ils guérirent un lépreux par ces seuls mots : *Vade in pace*. De pieuses conversations occupèrent toute la nuit, et, ajoute la légende, les trois saints se prophétisèrent mutuellement l'avenir de leurs Ordres.

Sous la voûte de l'escalier, une autre fresque rappelle un épisode plus cher encore : l'apparition des Prêcheurs, groupés sous le manteau de la Vierge Marie. Dominique reçut cette faveur « Romae, apud S. Sabinam » (à Rome, à Sainte-Sabine) dit un auteur (1), dans le *dormitorium*, malheureusement, transformé. Les récits monastiques, par exemple, la page de Lacordaire sur Saint-Romain de Toulouse (2), en favorisent la reconstitution. Alors, pour un instant, je perds de vue les tristesses de l'époque actuelle, et j'imagine, intacts, les corridors du XIII^e^ siècle, dont les cloisons portaient toutes le mot : *Silentium*. Comme saint Jean-Baptiste, né d'un père muet, remarquera plus tard saint Antonin (3), les prédicateurs doivent être les fils du silence. A la suite les unes des autres, s'ouvrent les petites chambres des Frères, et celle de Dominique, où je suis agenouillé, seul débris du temps jadis, rentre d'elle-même dans son cadre primitif. L'œil du Prieur plongeait à loisir dans l'intérieur des cellules, alors sans portes. Aussi Dominique, au cours de ses veilles, pouvait s'approcher des lits, et recouvrir ses fils sans troubler leur sommeil. La jolie scène ! Cet homme, armé tout à l'heure contre lui-même d'une verge implacable, se montrait doux et tendre comme une mère. Peut-être ce geste nocturne devenait-il pour son cœur la revanche des paroles austères, voire des reproches, nécessités le long du jour par la formation des novices.

Or, un soir, il s'était attardé dans l'église. Revenu enfin au *dormitorium*, il s'arrêta aux premières cellules et pria encore. Les Frères dormaient. Le rythme de leur respiration révélait à peine leur présence. Tout à coup, Dominique vit « trois femmes très belles venir de l'autre extrémité du dortoir. L'une d'elle, qui se tenait au milieu, était une matrone vénérable, plus belle et plus majestueuse que les autres. L'une de ces dernières, portait un vase resplendissant et de toute beauté, la seconde, un aspersoir qu'elle offrit à la Grande Dame, et celle-

1. THIERRY D'APOLDA, O. P., *op. cit.*, c. X.
2. LACORDAIRE, O. P., *Vie*, *op. cit.*, p. 264.
3. L'Ordre le fête au 10 mai.

Cliché Mazo.

Fig. 78. — BOLOGNE. « PIAZZA GALILEO ». FAÇADE DE « SAN DOMENICO ».

Fra Angelico

Fig. 79. — MORT DE S. DOMINIQUE

Fig 80 — BOLOGNE. — BASILIQUE « SAN DOMENICO ».

ci aspergeait les Frères, en faisant le signe de la croix. Il se prosterna à ses pieds et la supplia de lui dire qui elle était. Elle fit le tour des cellules, mais passa devant un Frère sans lui donner l'eau bénite et sans faire le signe de la croix. Saint Dominique remarqua cette omission, et vit de quel Frère il s'agissait. Puis, il se leva et alla au-devant de la Grande Dame, jusqu'à la lampe qui brûlait au milieu du dortoir. Il se prosterna à ses pieds, et la supplia de lui dire qui elle était, bien qu'il la reconnût. En ce temps-là, la belle et dévote antienne du *Salve Regina* ne se chantait pas encore dans les couvents des Frères et des Sœurs de Rome ; on se contentait de la réciter à genoux. La Grande Dame répondit au bienheureux Dominique : Je suis celle que vous invoquez tous les soirs, et quand vous dites : *Eia ergo, advocata nostra*, je me prosterne devant mon Fils, lui demandant de protéger cet Ordre. — Alors, le bienheureux Dominique demanda qui étaient celles qui l'accompagnaient : L'une est Cécile, l'autre, Catherine. — Enfin, le bienheureux Dominique voulut savoir pourquoi elle avait passé sans jeter l'eau bénite ni faire le signe de la croix sur un Frère. Elle répondit : Parce qu'il ne se tenait pas convenablement...Elle continua alors le tour des dortoirs, jetant l'eau bénite et faisant le signe de la croix, puis elle disparut.

« Le bienheureux Dominique retourna prier à l'endroit où il se trouvait d'abord, et voilà que, tout à coup, il fut ravi en esprit devant Dieu, et il vit le Seigneur et la bienheureuse Vierge assise à sa droite. Et il semblait au bienheureux Dominique que Notre-Dame portait un voile couleur de saphir. Or, le bienheureux Dominique regardait alentour, et voyait des religieux de tous les Ordres devant Dieu ; mais il ne voyait aucun enfant de son Ordre. Il se mit à pleurer amèrement. Il se tenait à distance, et n'osait approcher du Seigneur et de sa Mère. Alors, Notre-Dame lui fit, de la main, signe d'approcher ; mais Dominique n'osa s'avancer, jusqu'à ce que le Seigneur l'y eût invité lui-même. Il approcha enfin, et se prosterna devant eux, en répandant de très abondantes larmes. Le Seigneur lui dit de se lever, et lui demanda, quand il fut debout : Pourquoi pleures-tu ? — Dominique répondit : Je pleure parce que je vois ici des religieux de tous les Ordres, et que je n'en vois pas un seul du mien. — Et le Seigneur reprit : Veux-tu voir ton Ordre ? — Dominique répondit en tremblant : Oui, Seigneur. — Le Seigneur mit la main sur

l'épaule de la bienheureuse Vierge, et dit au bienheureux Dominique : J'ai confié ton Ordre à ma Mère. Veux-tu absolument voir ton Ordre ? — Dominique répondit : Oui, Seigneur. Alors, la bienheureuse Vierge ouvrit la chape dont elle était enveloppée, et cette chape semblait si grande, qu'elle paraissait couvrir la voûte du ciel ; et, au-dessous, Dominique vit une grande multitude de Frères. En ce moment, il se prosterna et rendit grâces à Dieu et à Marie, sa Mère. — Après l'office de Matines, il convoqua les Frères au Chapitre, et leur fit un long et très beau sermon, pour les exhorter à l'amour et au culte de la bienheureuse Vierge Marie ; et, entr'autres particularités, il leur raconta cette vision.

» Après le Chapitre, il appela ce Frère sur lequel la bienheureuse Vierge n'avait pas fait le signe de croix, et lui demanda avec douceur, si, par hasard, il avait quelque péché secret qu'il ne lui eût point confessé : car le même Frère avait fait une confession générale au bienheureux Dominique. Le Frère répondit : Père saint, je ne trouve rien dans ma conscience, si ce n'est que, cette nuit, en me réveillant, je me suis trouvé sans ma tunique

» Le bienheureux Dominique raconta lui-même cette vision à la Bse Cécile et aux autres Sœurs de Saint-Sixte. Il en parlait comme si elle fût arrivée à quelqu'autre ; mais les Frères qui l'avaient accompagné et l'avaient entendu, faisaient signe aux Sœurs qu'il s'agissait de lui-même. Ce fut à cette occasion que le bienheureux Dominique ordonna que les Frères dormiraient toujours avec la ceinture : *cincti et cum caligis* (1). »

Outre le port nocturne des habits, d'autres coutumes naquirent de ces faveurs célestes, dont jouirent plus tard d'autres saints personnages (2) ; l'emploi de l'eau bénite dans les cellules, et la dédicace d'un autel à la sainte Vierge dans le dormitorium.

Chaque soir, après Complies, les enfants de saint Dominique ferment les yeux parmi ces souvenirs. Sur leurs lèvres, l'Église a mis cette prière : « Noctem quietam.....tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus ». Un repos où préside la Vierge Marie peut-il être troublé, ou ne devient-il pas la préparation, l'image de la fin bienheureuse, « finem perfectum » (3) ?

1. Bse Cécile, O. P., *op. cit., mirac.*, n. VII. — Malvenda, O. P., *op. cit.*, p. 224.
2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, pp. 49, 56, 59, 60.
3. Office de *Complies*, selon la liturgie dominicaine.

Le Jardin. — Derrière le vestibule de l'église, dans un petit jardin, et entouré d'une maçonnerie protectrice, se trouve *l'oranger de saint Dominique* (Fig. 75). Il possède un double tronc. Le plus jeune, le plus vigoureux, poussa en 1840, lors du séjour de Lacordaire, et l'on vit dans ce fait un augure favorable à la restauration de l'Ordre en France. Depuis le XIII^e^ siècle, cet arbre est entouré d'un véritable culte : les Papes, comme les simples fidèles, se trouvaient heureux d'en recevoir un fruit ou un rameau (1). Nous eûmes aussi cette joie, et le Frère se montra même fort généreux à notre égard. « Ecco per Lei e per gli amici », s'écriait-il les mains pleines de feuillage, et riant de notre plaisir (2).

« La religion de mon Père Dominique est toute large, toute joyeuse, toute parfumée ; c'est un jardin de délices », écrira sainte Catherine de Sienne (3). Nous avons éprouvé cette impression très vive, sous l'oranger de Sainte-Sabine, devant la gentillesse de ce bon moine.

Le Chapitre. — A côté de l'escalier des cellules, dans *l'atrium*, s'ouvre le *Chapitre*, émule en gloire de celui de Saint-Sixte. L'inscription de l'entrée rappelle un de ses titres au respect des pèlerins : IN HAC AULA CAPITULARI — B. DOMINICUS — HABITU RELIGIONIS— S. HYACINTHUM ET B. CESLAUM POLONES GERMANOS FRATRES — INDUIT. Entre ces murs, dont les dimensions, sauf la hauteur, n'ont pas varié, en présence de Dominique, assis à la table priorale (sous le crucifix) et de la Communauté entière, Hyacinthe, Ceslas, chanoines polonais, Henri le Morave et Hermann le Teutonique, revêtirent l'habit, à la fin du Carême 1220. Comme Réginald, ils étaient venus au Prêcheur sur l'avis du cardinal Hugolin (4).

Malheureusement, là encore, le XVII^e^ siècle abattit sa main néfaste. Les vieilles *peintures murales*, le *banc circulaire*, la

1. « Autrefois, quand le Pape se rendait, pour la bénédiction des Cendres, à Ste-Sabine où est marquée la station, après la cérémonie, on lui offrait dans une corbeille du fruit de cet arbre : on en présentait ensuite aux cardinaux et aux principaux personnages, et des feuilles aux autres membres de l'assistance ». (*Vie des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, tome supplémentaire, S. Dominique, p. 146).

2. « *Voici pour vous et pour vos amis* ».

3. Ste CATHERINE DE SIENNE, O. P., *Le Dialogue*, trad. nouv. de l'italien, Hurtaud, O. P., Paris, 1913, t. II, De l'obéissance, c. V, p. 189.

4. BALME, O. P., *op. cit.*, t. II, p. 189.

voûte primitive, disparurent. Par contre, sont demeurées intactes les *fenêtres géminées*, percées sur le cloître, où, pour cette vêture mémorable, amis et curieux se pressaient (Fig. 72). Quelques tableaux fort ordinaires représentent les membres de l'Ordre les plus illustres, dont la voix, après celle du fondateur, résonna maintes fois ici. Ces saints y donnaient l'exemple de l'humiliation acceptée, voulue, aimée, car leur esprit méditait sans cesse la réponse de Satan à saint Dominique : « Le Chapitre m'est un enfer, j'y perds tout ce que je gagne ailleurs. C'est ici qu'on est repris, qu'on avoue ses fautes, qu'on est accusé, qu'on est châtié, qu'on est absous. Aussi, je déteste ce lieu plus que tous les autres (1) ».

Le Réfectoire. — L'intervention fâcheuse du XVII^e^ siècle ne constitue cependant pas le suprême malheur, et j'aimerais pouvoir la déplorer encore au sujet de la pièce voisine, le *Réfectoire*. Cette salle où, remarque le Père Berthier (2), les Anges accomplirent peut-être un des *Miracles des Pains*, cette salle où, durant des siècles, la place de Dominique fut vénérée, n'a pas échappé à l'emprise de l'État.

Une coutume en perpétue le souvenir. Au temps de la fondation, comme de nos jours, les tables, rangées à peu de distance des murailles, auxquelles s'appuyait un banc circulaire, restaient libres du côté central. Le Prieur, assis au fond du réfectoire, au milieu de la table transversale, pouvait de la sorte suivre du regard chacun des Frères. Or, à Sainte-Sabine, par respect, aucun religieux ne voulut jamais occuper la place de saint Dominique. On coupa la table au-dessous du crucifix, et sur la paroi, on peignit le portrait du bienheureux Père. L'Ordre aurait, depuis, adopté l'usage d'une table priorale en deux parties (3).

Le Cloître. — Le *Chapitre* et le *Réfectoire* donnaient côte à côte sur le *Cloître*, contemporain, lui aussi de saint Dominique, où les élégantes colonnes de marbre blanc se distribuaient en groupes de quatre. Deux d'entre elles, placées l'une devant l'autre, supportaient la retombée médiane des arca-

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 105.

2. Berthier, O. P., *Couvent, etc... op. cit.*, p. 39, note. — Cf. Humbert de Romans, O. P., et Thierry d'Apolda, O. P., L. IV.

3. Berthier, O. P., *Couvent, etc... op. cit.*, p. 32.

tures. Un toit léger les recouvrait ; sous les fenêtres cintrées des cellules, en pente douce, il rejoignait la muraille. Par malheur, depuis le XVI^e siècle, des transformations successives modifièrent cette architecture, et un pesant étage vint en écraser les chapiteaux. Malgré tout, la prière et la poésie exerçaient encore, dans ce petit espace, une incomparable séduction. Le silence y régnait. Seul, le *De profundis* pouvait l'interrompre, car, dans l'Ordre, je l'ai dit, le cloître servait d'asile à la pensée de la mort.

Au centre de la cour, des citronniers ombrageaient la fontaine symbolique. De très belles dalles de marbre, portant des inscriptions païennes ou des souvenirs chrétiens des premiers siècles, s'abritaient dans cette oasis.

L'année 1874 ravit à l'Ordre la demeure si chère. L'État envahisseur, avec une extraordinaire inconscience, coupa les arbres, bituma la cour, dispersa les marbres, et rangea des lits d'hôpital dans les galeries stupéfaites. Peut-être la *Roma sdegnata* d'Hébert (1) pleura-t-elle cette mutilation ; mais les Prêcheurs, les amis de l'Art eux-mêmes, versent des larmes plus douloureuses encore. Puissent-elles enfin tarir ! Puissent des jours de joie briller à nouveau sur le vieux monastère !

J'en eus l'espérance lors de notre dernière montée sur l'Aventin. Par ses recherches savantes et inlassables, (dont les deux ouvrages cités sont déjà une preuve au delà de tout éloge), le Père Berthier précise les emplacements du temple de Diane et de l'oratoire de sainte Sabine, sous la basilique actuelle. De même, il reconstitue le premier dispositif de celle-ci. Grâce à son impulsion, des fouilles très importantes mettent à jour les pavements des premiers édifices, du presbyterium, et rendent à la lumière bien des richesses artistiques. Avec courtoisie, il nous détaille les transformations imminentes : fermeture des chapelles, rétablissement complet des colonnes, de l'atrium et de l'iconostase. Quand seront finis ces longs et coûteux travaux, Rome devra au fils de saint Dominique un monument incomparable, dans son intégrité du V^e siècle, et l'Ordre retrouvera intact le cadre où, durant ses dernières années, son admirable fondateur a vécu et souffert (2).

1. « Rome indignée ».

2. Cet article, rédigé en 1914 et pendant les prémiers mois de la guerre, dut attendre la paix pour être publié. A l'heure actuelle, nos vœux d'autrefois sont en partie réalisés et les restaurations de la basilique un fait

Toutefois, bornée à cette seule restauration, l'œuvre demeurerait inachevée. Pour reconquérir toute splendeur, la chère et vieille église doit être, non pas un musée, mais le centre d'un couvent rétabli :

« Seigneur, préservez-nous, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De voir jamais, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sansabeilles,
La maison sans enfants (1) ».

---

accompli, grâce aux travaux et à la science du R. P. Berthier et du Professeur Munoz. L'inauguration du sanctuaire restauré eut lieu le 22 juin 1919. On en trouvera le récit dans le numéro d'août 1919 de l'« Année Dominicaine ». Toutefois, nous avons préféré ne pas modifier notre texte primitif : il servira de base à la visite du monument, aidera à saisir les vicissitudes de son histoire et fera comprendre davantage l'importance de l'œuvre artistique dûe à ces deux savants.

1. Victor Hugo.

CHAPITRE II

BOLOGNE

I

SANCTA-MARIA-MASCARELLA

A l'aurore du XIII[e] siècle, à l'époque où Paris radieux offrait à l'Europe la surprise de sa jeune force intellectuelle et nationale, les écoles italiennes perdirent leur prépondérance. Bologne, toutefois, ne désarma jamais, et, sans disputer à Paris la gloire d'être « l'institutrice du monde (1) » par la civilisation, le culte des arts et le culte du savoir, elle s'empara, selon l'exergue de ses vieilles monnaies, d'un titre plus humble en apparence, « Mater studiorum ».

Ce choix caractérisa les diverses étapes de son histoire. Parmi les livres de droit-canon, de droit romain, de médecine, elle se reposait des émeutes et des batailles ; artiste seulement à ses heures, elle se montra toujours savante. Les hommes ne succombèrent pas seuls à cet attrait. Quand les écoliers se disputaient les ouvrages (arrivés à dos de mule) des professeurs parisiens en renom, l'élite bolonaise saluait Diane d'Andalo, jeune, riche, élégante, mais « eloquentissima, disertissima », écrivent ses contemporains. Plus tard, même, des femmes enseignèrent à l'Université, et si ravissant était le visage de l'une d'elles, que, pour assurer le sérieux des cours, un éeran la dérobait aux regards des élèves.

Mais, d'autres activités que ces arides spéculations travaillèrent aussi, bien qu'en second plan, à la renommée de la capitale de l'Émilie : cent églises, des arcs, des palais, des fontaines, des tours célèbres, des statues fameuses, lui formèrent peu à peu un décor pittoresque qu'elle a su garder malgré les

1. « Doctrix extitit totius orbis ». — GUILLAUME LE BRETON dans sa Philippide.

transformations de l'industrie moderne. Des rues irrégulières, bordées d'arcades basses comme des cloîtres, d'innombrables portiques, et ses vieux monuments, lui composent une physionomie originale où s'entassent les souvenirs et d'où jaillit souvent la gloire.

De tous ces trésors, le plus riche pour le chrétien c'est la dépouille du saint dont le front s'éclaira d'une étoile, étoile dont les derniers rayons luirent sur cette ville, avant de se fixer dans l'éternel azur.

Parmi les stations dominicaines, Bologne demeure la plus grande, la plus aimée. Le fondateur y dort son dernier sommeil, mais son immortelle influence s'y fait sentir, l'aide promise à ses frères survit à la mort (1), le grain jeté en terre y fructifie avec surabondance (2).

Le hasard de nos premiers pas dans ce cadre médiéval nous fit remarquer sur la grisaille d'une maison un bas-relief minuscule représentant deux dominicains. Bagatelle, simple souvenir oublié de la foule, fantaisie passagère d'un artiste, peut-être, ou encore ex-voto. Mais à des pèlerins déjà émus par le voisinage immédiat des reliques du saint, cette découverte fut une douce bienvenue, et rappela l'entrée des Prêcheurs dans Bologne.

Soucieux d'établir ses fils dans les métropoles de l'intelligence, Dominique avait été tenté par la ville du Droit. Sur son ordre, au mois d'avril 1218, une petite colonie quitta Saint-Sixte et vint frapper à ses portes. Fr. Jean de Navarre, revenu de Paris, Fr. Bertrand, homonyme de Bertrand de Garrigues, Fr. Chrétien, Fr. Pierre d'Espagne, convers, la composèrent sous la direction de Fr. Richard (3).

Le premier asile des Prêcheurs y fut un toit d'emprunt. Émus par la détresse des nouveaux venus, les Bénédictins de Saint-Procule leur offrirent l'hospitalité, puis, peu après, les Chanoines Réguliers, à Santa-Maria-Mascarella (4).

1. « Dum post mortem promisisti te profuturum fratribus. » (Ant. O spem miram).

2. Joan. XII, 25. — CONSTANTIN D'ORVIETO, dans la Séquence de la Messe de S. Dominique exprime cette même idée de façon charmante : « Le grain reste caché, l'astre se voile sous l'ombre, mais le Créateur de toutes choses veut que les ossements de Joseph se fécondent, et que l'astre envoie ses rayons pour le salut de tous. »

3. BERTHIER, O. P., *Couvent, etc... op. cit.*, p. 132.

4. Rme P. CORMIER, O. P., *op. cit.*, p. 20.

Via d'Azeglio, s'élève toujours Saint-Procule, mais complètement remanié ; nous nous y arrêtons donc à peine, car Dominique n'y descendit pas.

Au contraire, nous fîmes une longue station via Mascarella, située au nord de Bologne, et où nous trouvâmes les premiers souvenirs du saint fondateur. En effet, pauvres, inconnus, peut-être dédaignés, ses moines ne réussissaient pas à « soulever ce fardeau d'une grande ville, où la religion, les affaires et les plaisirs ont leur cours réglé, et que la nouveauté n'attire qu'à de difficiles conditions (1) ». Si le groupe de Paris obtint de Dieu le réconfort d'un songe prophétique, les dominicains découragés de Bologne reçurent la visite de leur Père, à son départ pour l'Espagne (1218). Alors, dans le couvent attristé, ô prodige ! les âmes se relèvent, se dilatent, retrouvent des ailes, car s'entendent-elles dire, la mesure des premiers insuccès donne celle des triomphes imminents, et Bologne, encore réfractaire, sera bientôt conquise. Aux accents de cet hymne de joie, le ciel s'entr'ouvre, comme à Saint-Sixte, et des Anges renouvellent le miracle des Pains. N'est-ce pas là que nous devons implorer un secours pour nos heures douloureuses ? Il nous entendra, le Père dont nous baisons les traces, et, par lui, s'élèvera jusqu'à nous, la voix enchantée de l'espérance. Peut-être même des anges visiteront-ils notre demeure assombrie ; anges de la terre, je le veux bien, prêtre, ami, étranger parfois ; mais quel homme, dans ses détresses suprêmes, n'a pas souhaité l'aumône de leur compassion ?

Il ne reste, pour ainsi dire, aucun vestige du couvent de la Mascarella : le tracé d'une rue nouvelle vient de le détruire. L'église, *Santa-Maria-Mascarella* ou de *la Purificazione* (Fig. 76), entièrement renouvelée d'ailleurs, porte seule désormais, comme paroisse, ce glorieux vocable. Mais à son ombre, que d'inappréciables richesses encore ! Le réfectoire où, chaque année, dit-on, à l'anniversaire du miracle, se répandaient jadis des parfums célestes (2), le réfectoire a eu beau disparaître, voici de charmants débris.

Au fond d'une salle garnie de prie-Dieu et qui donne sur le chœur, se dresse un autel surmonté d'une Madone. A côté de l'autel, une porte étroite et basse attire immédiatement. Cette phrase explicative court sur le linteau : IMAGO PRODIGIALIS

1. LACORDAIRE, O. P., *Vie, op. cit.*, p. 217.
2. LUDOVIC DE PALERME, O. P.

QUAE UTI FAMA TRADITUM EST DOMINICUM PATREM CŒLESTI COLLOQUIO BEAVIT. JULIUS CESAR PIETRA PICTURAM E MURO IN LINTEUM DILIGENTISSIME TRANSTULIT 1912. (Image prodigieuse qui, selon la tradition, réjouit le B. Père saint Dominique par un entretien céleste. Julius Cesar Pietra a reproduit cette peinture sur toile en 1912).

Le seuil dépassé, on se trouve dans un petit réduit, oratoire ou cellule de saint Dominique. Sur les murs blancs, ne se détache, en partie effacée, qu'une fresque de la Vierge Marie, dont la copie, par Pietra, domine l'autel de la première salle. Ici encore, nouvelle inscription : VETUS PARIES IN QUA XIII SAECULO DEPICTA EST DEIPARAE VIRGINIS IMAGO QUAM CUM BEATO DOMINICO COLLOCUTAM AIUNT. (Muraille ancienne, sur laquelle, au XIII^e siècle, fut peinte une image de la Vierge Mère de Dieu, que l'on dit avoir parlé au B. Dominique).

Le parocco ne s'est pas borné à l'intelligente sauvegarde de ce souvenir. Dans le sanctuaire qui précède la sainte cellule, il a placé des tableaux divers, tous relatifs au Prêcheur, mais surtout, vénérables reliques, des fragments de la table où s'opéra le miracle des Pains. En effet, à la paroi de droite, éclairés de face, et contenus dans trois caisses ou larges cadres fermés par une vitre, sont encastrés ces restes insignes. Au-dessus d'eux, je lis ces mots : HANC SUPER MENSAM AD PRECES MAGNI DOMINICI PANEM ANGELI MINISTRAVERUNT. (Sur cette table, à la prière du grand Dominique, les Anges servirent du pain) (Fig. 77).

Je l'avais donc sous les yeux, cette perle de l'Ordre, cette survivante de l'inoubliable Histoire ! Je comprenais, devant elle, la lutte du XVI^e siècle entre les religieux de Saint-Nicolas et les hommes du quartier de la Mascarella, les uns profitant de la nuit pour ramener au monastère ce trésor, les autres venant aussitôt le réclamer. Pour tous, il devenait un palladium. Ainsi en est-il encore à Fanjeaux. « Si vous emportiez la poutre, disait en riant le curé, mes gens vous lapideraient ». Je regardais sans me lasser les naïves figures dont on orna jadis les planches aujourd'hui à moitié vermoulues, lacérées par la dévotion. Voici Dominique ; il bénit ; des religieux l'entourent et les Anges apparaissent. Deux sortes de peintures reproduisent ce sujet : l'une, du XV^e siècle, à la détrempe, sur la partie antérieure de la table ; l'autre, du XIV^e, à l'encaustique, sur la face postérieure, où les personnages sont plus

petits et plus nombreux (1). Elles célèbrent de concert la compassion du Père.

Et maintenant, ô Mascarella, vous allez redire son humilité.

A l'abri de vos murailles qu'éclaire le miracle, Dominique savoure les dernières heures obscures de son existence. Au cours de cette période, il n'accomplira aucun acte d'éclat ; la ville ne sait pas encore son nom. Pourquoi? Réginald allait paraître, et, avec une délicatesse touchante, il lui abandonnait le triomphe des résistances bolonaises.

Le 21 décembre 1218, à son retour de Terre-Sainte, ce nouvel apôtre franchissait la clôture dominicaine. En quelques jours, son éloquence le crée roi de la ville et rend l'Ordre populaire.

Prêtres, écolâtres, docteurs de l'Université, comme maître Moneta de Crémone, Clair Sesti, maître ès-arts et Droit canon, Paul de Venise et Frugère, Roland de Crémone et Tancrède, après avoir peut-être craint sa rencontre (2), l'un après l'autre, lui demandent l'habit. La Mascarella et les paroisses n'arrivent plus à contenir son auditoire, où les hommes accourus des localités voisines, se mêlent aux Bolonais. Il doit prêcher sur les places publiques, au milieu de l'enthousiasme général. « Tota nunc fervebat Bononia », écrit Jourdain de Saxe (3).

Avec l'afflux des vocations, le monastère devient trop étroit. Pour le remplacer, Réginald obtient, non sans peine, au printemps 1219, des parents de Diane d'Andalo, (sa convertie, la future fondatrice de la maison Sainte-Agnès) l'église *Saint-Nicolas-des-Vignes*, construite parmi les jardins, près des murs de la ville, dans le voisinage de Saint-Procule. C'est là que s'établit et se développa le grand couvent qui devait plus tard porter le glorieux nom de San Domenico.

II

MORT DE SAINT DOMINIQUE.

Les vieilles chroniques témoignent des prédilections célestes pour l'endroit où le patriarche devait promulguer les lois défi-

1. Rme Cormier, O. P., *op. cit.*, p. 31.
2. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 239.
3. B. Jourdain de Saxe, O. P., *op. cit.*, p. 98.

nitives de sa famille religieuse, et enfin, reposer. Des vignerons avaient aperçu des lumières miraculeuses, entendu chanter des Anges, et une pauvresse « méprisée du monde, mais pieuse et chère à Dieu, » s'agenouillait souvent entre les ceps, auprès de Saint-Nicolas, malgré les railleries des passants : « Si vous saviez, disait-elle aux moqueurs, quelles choses doivent s'accomplir ici et quels hommes y habiter, vous y adoreriez Dieu avec moi, car le monde entier sera illuminé par eux (1) »

Elle disait vrai, l'humble femme. Quelles grandes choses accomplies en ces champs !

Fr. Réginald ouvre aussitôt une école de théologie (début de 1219), qui excite l'admiration du cardinal Jacques de Vitry (2). En août de cette même année, à son retour de France, Dominique s'arrête à Bologne. Mais quel contraste avec son passage à la Mascarella, resté inaperçu ! Aujourd'hui, c'est une réception triomphale. Comme à Rome, ses accents bouleversent alors la ville, et le peuple enthousiasmé ne se borne pas à l'attendre au pied de la chaire, mais le prend à Saint-Nicolas et le suit à travers les rues (3). Au sein de cette foule, dont, à l'occasion, il pénètre les âmes (4), des natures de choix se révèlent, et les entrées dans l'Ordre se précipitent. Parmi les plus célèbres, notons Bonvisi de Plaisance, devenu l'un des familiers du saint, Paul de Hongrie, apôtre des Cumans et martyr, Jean de Salerne, premier prieur de Florence (5), Nicolas de Giovenazzo, auquel, dit-on, les Anges apportèrent le plan de la maison de Pérouse. Les années suivantes, ce seront maître Conrad le Teutonique, Thomas de Pouille, Pierre de

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 30.

2. Jacobi de Vitriaco, *Historia occidentalis*, éd. Franc. Moschus, p. 333.

3. Pierre Cali, O. P., *Vie de S. Dominique*, n. 18.

4. Thierry d'Apolda, O. P., *op. cit.*, n. 206.

5. S. Dominique fit en 1219, 1220, 1221, plusieurs stations à Florence où l'Ordre venait de s'installer, hors les murailles, sur la route d'Arezzo à *Ripoli*. Les Chroniques ont alors retenu à son actif le retour de la pécheresse Béné, et des prédications fructueuses en l'*église Saint-Gal*. Plus tard, les religieux quittèrent Ripoli et fondèrent les couvents fameux de *Sta-Maria Novella* et de *San-Marco*. Du premier asile, rien ne subsiste. Le lieu où il s'éleva, occupé actuellement par l'Institut des Sourds-Muets, est compris dans les faubourgs, et se trouve *via Ripoli*, n. 21. L'église S. Gal a aussi disparu : une rue et une porte conservent seules désormais ce nom. Toutefois, Florence possède un précieux souvenir de S. Dominique, *son couteau*, gardé par les *Theresiani Paolini*, carmes de l'église San Paolo, près de Sta-Maria Novella, *via Palazuolo*. Jadis, paraît-il, S. Paolo fut un instant habité par les Prêcheurs qui, en partant, y auraient abandonné la relique. Une boîte oblongue la renferme. Le manche se compose de deux pièces de bois jaune,

Vérone, enfin, qui resplendit aux premières lignes du Martyrologe de l'Ordre (1).

Rien ne manque donc pour Dominique au bonheur de ces derniers jours, pas même le baiser de François d'Assise. Ne se réalisait-elle pas, la vision du Vatican, où Pierre et Paul montraient au fondateur les Frères répandus sur le monde pour y apporter la paix, par l'amitié divine ?

Cette même année, poussé par des désirs toujours plus grands de perfection, Dominique déchire le contrat où sont consacrées les largesses d'Odéric Gallicani pour l'Ordre, et déclare « vouloir que ses fils n'aient aucune possession, ni celle-ci ni aucune autre, mais qu'ils vivent uniquement d'aumônes, et encore, petitement ; de telle sorte que, s'il y a dans le couvent de quoi vivre pour la journée, on ne reçoive rien de personne, et qu'on n'envoie pas quêter ce jour-là (2) ». Le nécessaire manque-t-il ? Voici « la grâce de l'austérité », dirait le P. Danzas ; les Anges reviennent encore, porteurs de pains et de figues (3) ; le tonnelet des malades se remplit d'un vin délicieux (4) ; un certain jour, Dominique nourrit tous les Frères avec les deux seuls pains de la quête (5).

Cette direction préside au premier Chapitre général, que le fondateur inaugure dans cette ville de Bologne, en mai 1220. On pourrait l'appeler le Chapitre de la Pauvreté, car il renonce à tous les biens temporels acceptés d'abord, trace aux siens les grandes lois de leur activité et de leur hiérarchie, consacre l'adoption définitive du scapulaire de la Vierge Marie.

Quel prestige entoure alors le saint ! Sa milice déjà répandue dans toute l'Europe ; des hommes illustres en sont devenus les humbles sujets, et prodiguent les accents de leur

---

du buis, liées par un ruban d'or. La rouille recouvre la lame, dont la pointe paraît cassée, à moins qu'elle ne se relève, selon le vieil usage espagnol. (*Fig. 1 bis*).

A Sta-Maria-Novella, repose, sous le maître-autel, le corps du B. Jean de Salerne, fêté dans l'Ordre le 9 août ; dans la nef, celui de la B. Villana de Bottis, fêtée le 28 février. A San-Marco, sont les reliques de S. Antonin, fêté le 10 mai ; au Carmel de la Piazza Savonarole, à côté de Ste Marie Madeleine de Pazzi, se trouve, parfaitement conservée et revêtue de l'habit de l'Ordre, son amie, la B. Barthélemie de Bagnesi, fêtée le 28 mai.

1. Fête le 29 avril.

2. Echard, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 54.

3. Lacordaire, O. P., *Vie.*, *op. cit.*, p. 251. — Drane, O. P., *op. cit.*, p. 377.

4. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 39.

5. Id., *ibid.*, p. 108.

parole, les exemples de leur sainteté. Bologne, fière de leur présence, dans un mouvement de respect et de gratitude, range Dominique parmi ses citoyens (1). Mais lui, dès que son œuvre est accomplie, reprend le rêve de sa jeunesse, prêcher aux Cumans, et, pour cela, parle de résigner sa charge, ajoutant, afin de mieux vaincre les résistances : « Je suis inutile et attiédi (2) ». Alors, il montre à ses fils l'immensité du monde à conquérir par la croix : voilà leur tâche et celle des Mineurs. Lui-même, vieillissant ainsi dans l'exil, serait un exemple de parfait sacrifice. Toutefois, les religieux s'opposent à sa demande, car ils savent le prix de sa direction, les bienfaits de sa présence ; Dieu, du reste, veut qu'ici, à Bologne, il parachève sa tâche : Dominique s'incline alors, et son renoncement devient source de nouvelles grâces.

Bologne reste donc sa résidence favorite au milieu de ses voyages continuels.

En 1221, au deuxième Chapitre général, l'Ordre a pris de tels développements qu'on peut le partager en huit Provinces (3) ; « c'est le parfum du champ béni par le Seigneur (4) ». Ne peut-on, à propos des religieux de Dominique et de François, parler de « miracle médiéval » ? Pour ne songer qu'au Prêcheur, pendant de longues et pénibles années, sur des terres arides il a « semé dans les larmes », la pénitence inlassable, les fatigues sans trêve. Mais voici l'heure de l'allégresse, « il revient chargé de gerbes (5), présage de l'éternelle moisson qu'il va bientôt recueillir.

En effet, au cours d'une de ses longues veilles, un Ange lui apparaît : « Viens, mon bien-aimé, viens dans la joie véritable ; viens (6) », dit le messager, de ses lèvres harmonieuses. Plus de doute, la mort sera prochaine, la mort, c'est-à-dire l'aube de la lumière éternelle. Aussi, le bonheur de Dominique éclate : « Mes très chers, dit-il à quelques écolâtres, vous me voyez maintenant en bonne santé ; mais sachez qu'avant l'Assomption de Notre-Dame, je me trouverai sorti de cette vie mor-

1. Archives de Bologne.

2. *Act. Bon., op. cit.*, n. 4.

3. Espagne, Provence, France, Lombardie, Rome, Allemagne, Hongrie, Angleterre. (Bernard Guidonis, O. P., *Catal. Magis Ord., op. cit.*, ds. le *Codex Rutenensis*, p. 82).

4. *Gen.*, XXVII, 27.

5. *Ps.*, 125, 6.

6. Barthelemy de Trente, O. P., *Vita B. Dominici*, n. 13.

telle (1) ». Toutefois, il parcourt encore Vérone, Padoue, Modène et Venise, où il rencontre le cardinal Hugolin.

Vers la fin de juillet, le Prêcheur, très las, rentrait un soir à Bologne.

Au couvent, les chants de Complies s'éteignaient, et, sur les moines, la porte du *dormitorium* allait se refermer. Comme d'habitude, la première pensée de Dominique fut pour Jésus-Christ, son premier regard pour le tabernacle ; puis il s'entretint des affaires de l'Ordre avec Fr. Ventura et Fr. Rodolphe, le Prieur et le Procureur. Vers minuit, ils se séparèrent, et Dominique revint à l'église, pour y attendre Matines. Depuis l'apparition de l'Ange, l'appel céleste lui chantait au cœur. Aussi, la grande lassitude du voyage lui parut un signe de sa fin imminente. Il ne se trompait pas : cette veille devait être la dernière.

« Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu (2) », pouvait-il redire au cours de son oraison solitaire. Mais l'élégie du psaume, si pénétrante soit-elle, ne lui suffisait plus. David soupirait vers la colline de Sion ; Dominique appelait de tous ses vœux la Jérusalem céleste. Dans son désir, j'imagine qu'il gravissait les marches de l'autel, s'inclinait sur la pierre auguste, pour se rapprocher du Seigneur invisible dont il avait la nostalgie. Peut-être ensuite continuait-il avec une ardeur croissante : « O Dieu ! ne tardez plus ! Les voiles eucharistiques vous dérobent à moi, mais apaisez la soif de mon âme, cette soif consumante et toujours inassouvie. Faites luire enfin le jour de la vision totale ; daignez me découvrir votre ineffable gloire (3) ».

Quand Thomas d'Aquin prit l'habit religieux, l'Ordre frémissait encore des exemples récents de son patriarche, sujet de ses perpétuels entretiens et modèle de sa ferveur (4). La pensée des veilles mémorables du saint hanta maintes fois, sans doute, le jeune disciple, fidèle, lui aussi, aux longues prières nocturnes ; les hymnes du Saint Sacrement jaillirent de son âme et des souvenirs dont sa piété filiale se nourrissait

Tout à coup, la cloche du couvent annonce Matines ; un murmure lointain y répond aussitôt : les religieux se lèvent en

1. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 113.
2. *Ps.*, 41, 3.
3. *Adoro te.*
4. Gérard de Frachet, O. P., *op. cit.*, p. 205.

psalmodiant l'Office de la Vierge Marie (1). Père, votre dernier tête-à-tête avec Jésus-Christ va finir (2) !

En effet, une seconde sonnerie tombe sur la paix des choses, une lueur vacille derrière les vitraux de l'église, la Communauté descend. Alors, Dominique jette un ultime regard sur la nef encore obscure, puis salue, dans sa pensée, les sanctuaires où, pendant le sommeil de tous, il offrait au Seigneur ses prières, ses pénitences et ses pleurs : Prouille dans sa vallée ; Ségovie sur son roc, Saint-Sixte entre les ruines, Sainte-Sabine, immuable au bord des eaux fuyantes. « Bénie sois-tu, ô nuit, pour les heures trop fugitives dont tu m'as enveloppé ! Bénie sois-tu.....Adieu. Sois douce à mes fils, comme tu le fus à moi-même » !

La porte s'ouvre. Les Frères pénètrent dans le *presbyterium*, s'inclinent devant le Maître Général, et entonnent les phrases liturgiques. Le saint y mêle encore sa voix, mais ne peut déjà plus partager avec le Chantre la direction des chœurs. A l'issue de l'office, il défaille : céphalalgie, fièvre, dyssenterie, se déclarent avec violence. Aux pieds des religieux attérés, Dominique gît sur un sac de laine, car il refuse toute autre couche. Le temps passe, le mal progresse, ses forces abandonnent peu à peu l'infatigable apôtre. C'est bien la mort, non pas effrayante, sombre et désespérée, mais la mort revêtue d'attraits ineffables.

Le Prêcheur, qui se savait perdu, parla des recommandations suprêmes.....A sa demande, ses novices l'entourèrent. « Il les consola et les exhorta, rapporte Fr. Ventura, avec de douces paroles et un visage souriant. D'ailleurs, pendant toute sa maladie, il fut si patient que jamais il ne se plaignit ni ne poussa un gémissement. Au contraire, il parut toujours content et joyeux (3) ».

Douze Frères, choisis parmi les plus vénérables, entendirent alors une confession générale de toute sa vie, aveu où son âme de neige rayonna plus que jamais. Enfin, il résuma ses exemples et ses conseils en trois paroles impérissables : « Voici, mes bien-aimés, l'héritage que je vous laisse, comme à mes

1. MORTIER, O. P., *op. cit.*, p. 584.

2. Les renseignements les plus complets sur les derniers moments de S. Dominique sont rassemblés dans QUETIF-ECHARD, *Scriptores*, I, pp. 1 et 70.

3. Déposition de Fr. Ventura.

Fig. 81. — BOLOGNE. — « SAN DOMENICO ».
TOMBEAU DE S. DOMINIQUE.

Fig. 82. — STATUE DE SAINT DOMINIQUE SUR SON TOMBEAU.

enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire (1) ».

Lors de ses dernières heures, le caractère de Dominique allait s'affermir de plus en plus. Au milieu des privations, par les mauvais temps, sur les routes dont les pierres le blessaient, toujours on l'avait vu égal à lui-même ; mais que dire de sa fin, ce chef-d'œuvre de sérénité ! Ainsi, les bois et la lande exhalent au soir des parfums plus exquis. François d'Assise quitta la vie en chantant, « mortem cantando suscepit (2) » ; Dominique agonisera dans un sourire (3). O sourire de triomphe

1. Humbert de Romans, O. P., *op. cit.*, n. 53.

2. Celano, O. F. M., *op. cit.*, *Leg.* II, p. 330.

3. L'Ordre n'oubliera jamais la douce mort de son patriarche : et il semble l'avoir eue sous les yeux, l'auteur de cette « Prière pour les malades », recueillie dans un processionnal du XIII^e^ siècle (Mortier, O. P., *op. cit.*, t. I, p. 595).

O DULCIS FRATER.

1. O dulcis Frater, si recedis cor tuum non doleat :	O doux Frère, si tu dois partir, que ton cœur ne se trouble pas :
2. Sed quod placere Deo credis hoc et tibi placeat.	Mais ce que tu crois plaire à Dieu, que cela aussi te plaise.
3. Quis dolet si pericula maris evadit citius ?	Qui se plaint d'échapper plus vite aux périls de la mer ?
4. Quis evadens in tabula vult esse portu longius ?	Qui, s'échappant sur une épave, veut être plus loin du port ?
5. Fratres cuncti qui sunt juncti beato Dominico,	La foule des Frères qui sont unis au bienheureux Dominique,
6. Cum videbunt te gaudebunt et occurrent illico.	En te voyant, se réjouiront et accourront à ta rencontre.
7. Exultabunt quod liberatus de tanto naufragio,	Ils exulteront de te voir délivré d'un si grand naufrage,
8. Eorum sis associatus felici collegio.	Et associé à la joie de leur assemblée.
9. Ordinis observatio te ducet ad hunc exitum,	L'observance de la Règle de l'Ordre te conduira à cette fin,
10. Et pia Christi passio quæ vincit omne meritum.	Et surtout la Passion du Christ, qui surpasse tout mérite.
11. Certus esto quod sint presto angelici spiritus,	Sois certain que sont tout près les esprits angéliques,
12. Ut te portent et confortent hora tui transitus.	Pour te porter et te réconforter à l'heure de ton passage.
13. Nec tibi mater pietatis sua claudet viscera ;	Et la Mère de la pitié ne te fermera pas ses entrailles ;
14. Sed tuis orans pro peccatis aderit opifera.	Mais priant pour tes péchés, elle sera là, secourable.
15. Tunc tua terget lacrymas benigna Dei dextera,	Alors, séchera tes larmes la droite toute bonne de Dieu,

après les grandes luttes, sourire bienheureux, comment te dépeindre ! Les arts immortalisent les joies terrestres, mais sont frappés d'impuissance devant toi. Je t'adore sur les lèvres du Christ à l'aube de la résurrection ; tu erres sur la face contractée des martyrs ; j'aime à te retrouver ici sur le visage du Père, et je t'y offre notre muette admiration : le silence n'est-il pas le plus profond hommage d'une âme conquise à la beauté qui la domine ?

Toutefois, chez Dominique, qui « avait appris de Jésus-Christ à élever tous les sentiments naturels sans en détruire aucun (1) », un regret se mêlait à la joie : quitter ses fils. Aussi, par bonté pour eux, mais sans illusion sur son état, se laissa-t-il conduire sur une colline prochaine, où s'élevait une chapelle dédiée à la sainte Vierge, *Ste-Marie-du-Mont*. Les religieux, dans leur malheur, espéraient beaucoup d'un air plus salubre ; mais il fallut se rendre à l'évidence : le mal était irrémédiable. Dominique, alors, rassembla de nouveau ses fils,

---

Et parmi les âmes saintes, te donnera une place toute fleurie,	16. Et inter sanctas animas loca dabit florigera,
Où tu admireras les fleurs de l'éternel printemps,	17. Ubi vernos et æternos flores admiraberis,
Où, sans fin, tu te promèneras, bienheureux.	18. Ubi sine quovis fine felix spaciaberis.
Que de biens Dieu t'a préparés là !	19. Quanta tibi Deus ibi bona præparaverit,
Les méditer ou les dire, nul vivant ne le pourra.	20. Meditari sive fari nullus vivens poterit.
Sur le point donc d'entrer dans la gloire du Seigneur,	21. Ergo cum tu sis in traturus in Domini gaudium,
Cours, plein de joie et de sécurité, à la récompense céleste.	22. Curre jam lætus et securus ad supernum bravium.
N'aie cure de la science, ni si tu abandonnes l'étude ;	23. Nec curas de scientia nec si dimittis studium ;
Car bien vite tu sauras tout, en étudiant la cause de toute chose.	24. Nam cito scies omnia, in causa studens omnium.
Pour la gloire de Dieu, peut-être, espérais-tu faire de grandes choses;	25. Ad Dei forte gloriam, sperabas magna facere ;
Mais il ne faut point donner de leçons à sa Providence.	26. Sed hujus Providentiam non oportet instruere.
Jésus, qui connaît plus pleinement ce qui convient aux élus,	27. Jesus qui novit plenius quid electis expediat,
De toi fasse avec clémence ce qui t'est le plus utile.	28. De te quod est utilius tibi clementer faciat.
Ainsi soit-il !	Amen.

1. Lacordaire, O. P., *Vie... op. cit.*, p. 229.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

leur adressa d'indicibles adieux, et reçut les Sacrements. Puis, comme le recteur de l'oratoire désirait garder sa dépouille : « A Dieu ne plaise que je sois enseveli autre part que sous les pieds de mes Frères, s'exclama-t-il. Portez-moi dehors, dans cette vigne, afin que j'y meure, et que vous me donniez la sépulture dans notre église (1) ».

Le triste cortège se reforma donc et descendit vers Bologne. Le trajet accroissait encore les souffrances du malade. Aussi, les Frères, le long de cette voie douloureuse, durent-ils multiplier de courtes haltes. A l'une d'elles, (écoute, artiste inconnu, et donne aux Dominicains un autre Benouville), à l'une d'elles, sous quelques arbres où il retrouvait un peu de fraîcheur, l'apôtre se souleva et, une dernière fois, enveloppa Bologne d'un long regard. La voici, tout près, opulente, heureuse et fière, dominée par la *torre Asinelli* et la *torre Garisenda* (1109-1110) (2). Indifférents aux larmes humaines, ses campaniles répètent leur chant monotone...Alors peut-être, soutenu par deux de ses fils, le saint, avec beaucoup de peine, traça sur elle la croix du Sauveur. Il fit ensuite tourner le brancard où il reposait, renouvelant sa bénédiction, pour atteindre l'Ordre tout entier.....geste auguste du Maître et du Père, geste plus tendre des amis séparés...

Les religieux craignaient de le voir s'éteindre entre leurs bras. Ils atteignirent enfin le monastère, autour duquel se pressait une foule considérable ; Bologne venait d'apprendre avec stupeur la perte qui la menaçait. Une fois encore, Dominique répondit à cette vénération générale, puis rentra dans sa chère clôture. Les Frères l'y revêtirent d'une robe de Mo-

1. *Act. Bon.* (Déposition de Fr. Ventura, n. 7). — Le sanctuaire de Ste Marie-du-Mont n'existe malheureusement plus. Un officier de Napoléon I le fit détruire, dit-on, et une sorte de grande villa, casino municipal, affreux pastiche d'art grec, en occupe l'emplacement. Le pèlerin n'y trouvera donc aucun vestige du passé. S'il veut cependant voir l'endroit et gravir la pente, il suivra, après la *Porte d'Azeglio*, au sud de Bologne, la *via del Monte*, appelée aussi *via dell'Osservanza*, à cause du couvent des Mineurs auquel elle conduit. Un chemin de croix coupe la monotonie de la route, très raide, poussiéreuse et banale. A la XI^e^ station, tout près du monastère franciscain, au sommet de la côte, pour ainsi dire, un cammino s'embranche : celui du monticule. Il est regrettable que ce terrain n'ait pu être racheté, et qu'au moins, une simple pierre n'y instruise le voyageur des événements de ce 6 août 1221.

2. « Telle apparaît la *Garisenda* quand on la regarde d'en-bas, du côté où elle penche, lorsqu'un nuage passe au-dessus d'elle, et qu'elle semble s'incliner à son encontre ». (DANTE, *L'Enfer*, trad. L'Espinasse-Mougenet, c. XXXI, p. 401.

neta, et le mirent dans la chambre de ce dernier, car il ne possédait ni tunique de rechange, ni cellule ; d'habitude, il prenait son repos à l'église, sur un banc, sur la terre nue, sur le brancard des morts.

Il se fait coucher sur la cendre, la figure vers l'Orient (1). Rodolphe le soutient et recueille la sueur dont il est inondé. La fin paraît imminente : « Ne pleurez pas ; je vous serai plus utile au lieu où je vais que je ne le fus ici », dit-il (2). De ces paroles naît le « merveilleux espoir » de l'Ordre, rappelé sans cesse par sa liturgie (3). Un des religieux parle de nouveau du lieu de son inhumation : « Sous les pieds de mes Frères », reprend le patriarche. Ensuite, il songe lui-même aux prières des agonisants : « Préparez-vous.... » ; puis :« Attendez encore »..., car Notre-Dame s'approche, Notre-Dame, Reine des Prêcheurs, aurore claire et pure du jour sans fin. Elle vient lui promettre, rapporte sainte Brigitte, sa protection éternelle pour l'Ordre du Rosaire. Cette vision le ranime. — « Vous savez dans quelle tristesse et quelle désolation vous nous laissez, lui dit alors Ventura ; souvenez-vous de nous devant le Seigneur ». — Dominique repose son regard où brillait une lueur d'extase, sur le religieux éploré, puis l'élève vers l'infini : « Père saint, laissent encore échapper ses lèvres tremblantes, Père saint, j'ai accompli votre volonté, et ceux que vous m'aviez donnés, je les ai conservés et gardés. Maintenant, je vous les recommande : conservez-les et gardez-les ». Ce furent ses derniers mots ; la tendresse en débordait. Enfin, dans un effort suprême : « Commencez », murmura-t-il. Et il semblait prononcer avec eux la recommandation de l'âme.

Soudain, aux paroles : « Subvenite, Sancti Dei », il frissonna, un dernier tressaillement souleva son corps décharné, ses mains indiquèrent le ciel, puis, inanimé, il retomba..... (Fig. 79)

« C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir (4) ».

Aux sanglots des Frères répondait seul le refrain monotone de la fontaine claustrale, et le cintre de la fenêtre se décou-

1. Humbert de Romans, O. P., *op.* II, p. 308.
2. *Act. Bon.*, n. 4.
3. *O spem miram.*
4. Lamartine, *La mort de Socrate.*

pait sur le bleu d'un ciel torride, où le cyprès, planté par le saint, élançait son fuseau noir (1).

A la même heure, Guala de Brescia était averti mystérieusement de la douloureuse nouvelle, et Raon, à Tivoli, contemplait l'apothéose de son glorieux Père (2).

III

BASILIQUE SAN-DOMENICO.

Dominés par ces souvenirs, nous parcourions Bologne. Nous avions eu le privilège d'accomplir tous les pèlerinages de l'Ordre : la Castille, le Languedoc, Paris et Rome : de suivre les traces de l'enfant, du jeune homme, du prêtre, du missionnaire, du moine ; ici, nous allions vénérer les restes sacrés et triomphants du saint.

Des hôtels particuliers entourent de leurs correctes façades l'irrégulière *Piazza Galileo*, (Fig. 78) sur laquelle s'élève *San Domenico*. Bordée de troënes et sans trottoirs, cette place, entre les cailloux de laquelle l'herbe pousse à loisir, se montre douce et riante. Dans le fond, parmi quelques arbres très verts, des sapins entr'autres, voici une statue de la Vierge, au faîte d'une colonne corinthienne, et, face à l'angle d'une petite rue, le mausolée gothique du jurisconsulte Egidio Foschcrari. Plus en avant, les colonnettes d'un autre mausolée, de Rolandino Passegieri, homme de droit, lui aussi ; enfin, une deuxième statue, celle de Dominique. Sur la droite, s'épanouit l'église des Prêcheurs. Elle a succédé au sanctuaire de Saint-Nicolas des-Vignes, dont elle occupe l'emplacement, et subit, comme le tombeau de saint Dominique, bien des vicissitudes.

L'année même de la mort du patriarche, par suite de l'accroissement des Frères, la chapelle Saint-Nicolas est détruite,

1. Dans la sacristie du couvent, se voient une statue de la Vierge et une de S. Dominique, faites avec ce cyprès, détruit au XVII[e] siècle.

2. Par malheur, le théâtre de cette scène a été profané. Le couvent où vécut S. Dominique (près de la basilique actuelle) et où tant d'hommes illustres passèrent après lui, fut saisi, comme un grand nombre d'autres monastères, par le gouvernement italien et transformé en caserne. Toutefois, jusqu'en 1875, l'Ordre conserva la cellule du *Transitus*, devenue chapelle, et dont une tradition ininterrompue affirmait l'authenticité. A cette époque, des fonctionnaires obtinrent la suppression de ce dernier souvenir : c'est aujourd'hui un passage pour les soldats. (Cf. BERTHIER, O. P., *Tombeau, etc... op. cit.*, p. 9, note 1).

le couvent agrandi, une église *ogivale* plus considérable édifiée, puis consacrée en 1251, par Innocent IV, sous le titre de Saint-Dominique (1).

Au XVIII[e] siècle, celle-ci disparaît à son tour devant une vaste basilique, dans le goût de la Renaissance, œuvre de l'architecte Carlo Francesco Dotti (2), (de 1728 à 1730). Ce monument n'a de remarquable que ses dimensions (il peut contenir 8000 personnes). A l'extérieur ? Un ensemble de constructions disparates, une façade modeste. Cinq marches conduisent à un portail roman, encadré par deux fenêtres étroites. Une rosace ordinaire perce, dans sa partie supérieure, la plate muraille de briques ; le tout, écrasé par quelques lourdes coupoles. La seule chose qui donnait, du moins, un certain cachet le portique, a été détruite en 1874, sous prétexte de réparations.

Et l'intérieur ? (Fig. 80) Voici les verrières blanches et banales, les inévitables pilastres, les entablements vus cent fois déjà dans nombre d'églises, analogues par leur pesanteur et leur uniformité. Sur le pourtour supérieur de la nef, parmi les dorures et les rocailles, des fresques du même goût racontent l'influence de l'Ordre des Prêcheurs à Bologne. Où es-tu, belle architecture des Ordres Mendiants, avec tes lignes simples et fines, toi qui fis le charme de tant d'églises dominicaines ? Pendant longtemps, tu veillas, fidèle, près des reliques de celui qui, pour le culte même du Seigneur des Seigneurs, proscrivait la pourpre et la soie (3). A peine autorisas-tu, pour leur faire honneur, le ravissant ostensoir de marbre et l'harmonie des orgues, dont seul, jusqu'en 1515, le monastère de Bologne possèda le privilège, « propter reverentiam B. Patris nostri Dominici (4) ».

Nous pressons le pas et saluons la chapelle de Saint-Joseph : elle contient les têtes des BB. Diane, Cécile et Aimée (5). A la gauche du transept, le B. Jacques d'Ulm (6) et le P. Séraphin Capponi gardent le reliquaire où l'on honore le chef de Saint-

1. Berthier, O. P., *Tombeau de S. Dominique*, Paris, 1896, p. 18.

2. Sauf le chœur, terminé en 1625, et la chapelle de S. Dominique, édifiée et décorée de 1597 à 1615.

3. *Act. Bon.* Dép. de Fr. Amizo.

4. *Revue S. Thomas, etc...* « *Le chant sacré* ». Fr. Et. Audouard, 15 juillet 1913.

5. Fête dans l'Ordre, le 9 juin .

6. Fête dans l'Ordre, le 12 octobre.

Dominique, urne d'argent (1) dont la Ville détient la clef, et autour de laquelle s'organise, le 4 août, une importante procession. Là-bas, dans le chœur des religieux, des marqueteries admirables, dues à Fra Damiano, un dominicain du XVI^e^ siècle (2), représentent, sur les *stalles*, la vie de Notre-Seigneur et la guerre contre les Turcs, sur le *lutrin* à trois faces, la promulgation de la Règle dominicaine, le *Baccio*, et le miracle du puits de Crémone, assaini par la bénédiction de Dominique à la prière de François.

Soudain, à la droite du transept, voici la blanche vision ! (Fig. 81) Elle efface tous les regrets ! Sous la lumière tamisée de la coupole, Dominique repose dans sa splendide tunique de marbre, radieuse revanche du froc en pièces de jadis, et de la robe d'emprunt de son agonie. Comment redire l'impression produite par cette chapelle et ce tombeau, qui forment un ensemble d'une harmonie sans égale ! « Pour tous les chrétiens, dit le P. Berthier, pour les fils de saint Dominique surtout, ce chef-d'œuvre parle à l'âme et au cœur avec une pénétrante éloquence, et l'élève jusqu'à Dieu, tant la piété, la pureté, y respirent partout, sous les formes les plus exquises (3) ».

Je ne pus m'empêcher de faire un parallèle avec une autre église fameuse, celle de N. P. saint François. La basilique d'Assise émerveille par la hardiesse de son architecture, le charme de ses lignes, la grâce de sa décoration ; mais, dans sa crypte obscure, seul, un quartier de roc recouvre le corps du *Poverello*. Ici, au contraire, la tombe supplée aux insuffisances de la basilique. Semblable aux voyageurs dont parle Job, je venais de traverser fleuves, plaines et montagnes ; mais combien je tressaillais en ce jour, d'avoir trouvé un tombeau (4) ! En effet, Dominique est là, tout près, dans cette chapelle où le désir m'avait si souvent prosterné, et même, à la face postérieure, mes lèvres rencontrent la dalle derrière laquelle on l'étendit. Il est là !... Je répète ces trois mots, en homme saisi par un profond bonheur...Il est là !

1. Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie mesure 1 m. 26 de hauteur. La tête de S. Dominique y fut déposée en 1383.

2. Fra Damiano éleva l'art de la marqueterie au niveau de la peinture, si bien qu'un jour Charles Quint s'y trompa et voulut s'assurer de sa méprise, en faisant avec son couteau une entaille dans une stalle.

3. BERTHIER, O. P., *Tombeau... op. cit.*, préface.

4. JOB, III, 22. « *Gaudentque vehementer cum invenerint sepulchrum* ».

Que mes pensées furent douces ! Combien de temps restai-je, perdu dans mes souvenirs ? je ne sais. Mais mon pèlerinage me parut un songe. Avec suavité, toutes les circonstances de cette chère sépulture revenaient à ma mémoire.

D'abord, les obsèques de 1221, pendant lesquelles le cadavre embrassait Albert de Bologne et lui prédisait une mort prochaine. Dominique, comme il l'avait demandé, fut alors enseveli « sous les pieds de ses frères », derrière le maître-autel, à l'entrée du chœur des religieux. Une simple pierre le recouvrait (1). Puis, sur cette tombe, les prodiges fleurirent (2). Les pèlerinages commencèrent : mais, par crainte de désordres populaires et pour ne pas laisser croire à la recherche d'un gain, les moines arrachèrent les ex-voto et parurent oublier leur patriarche. Sur ces entrefaites, l'église et le couvent durent être agrandis, les vieux murs abattus. Alors, spectacle incroyable, pendant douze ans, rien ne protégea la dalle funéraire, sinon les débris de la démolition. Après avoir frémi sous l'étreinte des miraculés, elle fut abandonnée aux seules caresses des vents et du soleil. Cet état de choses finit par émouvoir quelques frères ; l'Ordre délibéra et consulta Grégoire IX. Ce dernier, l'ancien ami du Prêcheur, le vieil Hugolin, déplora une telle négligence : « J'ai connu, dit-il, cet homme apostolique, et je ne doute pas qu'il ne soit associé dans le ciel à la gloire des saints apôtres (3) ». Aussi, au Chapitre de 1233, dans la nuit du 23 au 24 mai, en présence de Jourdain de Saxe, au milieu d'une émotion et d'une foule surprenantes, la première Invention du corps eut lieu. O Prodige ! Du sépulcre entr'ouvert, se dégage un incomparable arôme. « Dieu seul, dit Lacordaire, Dieu seul connaît la joie dont surabondèrent tous les cœurs, et nul pinceau ne saurait peindre cette nuit embaumée, ce silence ému, ces évêques, ces chevaliers, ces religieux, tous ces fronts brillants de larmes et penchés sur un cercueil, y cherchant à la lueur des cierges le grand et saint homme qui les voyait du haut du ciel et répondait à leur piété par ces embrassements invisibles qui navrent l'âme d'un trop fort bonheur. (4). »

Le lendemain 24 mai, par délégation de Grégoire IX, l'ar-

1. Berthier, O. P., *Tombeau, etc...* p. II.
2. Borselli, *op. cit.*, an. 1223.
3. *Act. SS.*, t. I, août, p. 524.
4. Lacordaire, O. P., *Vie, op. cit.*, p. 311.

chevêque de Ravenne, accompagné de cinq évêques et de trois cents Frères, déposa les reliques dans un tombeau de marbre blanc, mais uni, placé sans doute dans la nef, devant le *presbyterium*, près de l'autel des fidèles (1). « Dominique y fut enseveli dans son propre parfum », écrivit Jourdain de Saxe, et le Pape, quelques semaines plus tard, ordonna l'enquête de sa canonisation.

Toutefois, Bologne ne crut pas encore avoir assez fait (2). Sous le généralat du B. Jean de Verceil, aux premiers mois de 1265, dans la nouvelle église consacrée à saint Dominique, Nicolo Pisano et ses disciples commencèrent un admirable monument (3).

« Le chef-d'œuvre, c'est le tombeau de saint Dominique, et le prodige est double.

» Cinq artistes y collaborèrent, à des intervalles considérables. Nicolo Pisano et fra Guglielmo dressent le sarcophage sur des colonnes et sculptent les scènes des panneaux, et les statues d'angles ; ceci en 1267.

» Deux cents ans plus tard, Niccolo, qui en reçut le surnom de *del Arca*, remplace le couvercle de bois par de fines guirlandes de fruits, que des enfants soutiennent, et que flanquent huit figures de toute beauté : variété, richesse, réalité, vie, et cette distinction que la Toscane enseigne à tous ses enfants. En 1532, Lombardi supprime les colonnes et dresse un socle dans lequel il creuse les plus pittoresques et exquis bas-reliefs qui soient jamais sortis de son ciseau, Enfin, trente ans plus tard, Michel-Ange apporte son tribut : la statue de San Petronio et l'ange porte-flambeau, au coin droit du socle, et auquel on donne alors comme pendant un ange semblable par Niccolo.

1. Berthier, O. P., *Tombeau, op. cit.*, p. 18.

2. Elle avait déjà peint, sur toutes les portes de la cité, l'image de son protecteur.

3. Les artistes l'élevèrent à la place même du tombeau ; il y resta jusqu'au 11 novembre 1411. A cette date, on le transféra dans la chapelle spéciale édifiée en dehors de l'église, chapelle terminée seulement le 13 novembre 1413. C'était un petit chef-d'œuvre de style ogival.

Enfin, le 1er avril 1597, une autre chapelle fut construite (l'actuelle) non loin de la chapelle primitive. Guido Reni acheva sa décoration de 1613 à 1615. Entre temps, le tombeau, complètement achevé y était transporté.

Cette chapelle de S. Dominique, qui fait corps avec l'église, a 23 mètres 79 de profondeur, 13 m. 59 de largeur, et 38 m. de hauteur, sous la coupole. Le tombeau a 6 m. 20 de hauteur, 2 m. 42 de largeur, et 1 m. 22 de profondeur.

Et voilà un chef-d'œuvre en cinq parties, d'une harmonie incomparable, d'une entière unité. Rien ne peut rendre le charme et la douceur de cette œuvre composite et sans disparate. Je sais bien que la patine du marbre, le ton ivoirin que les ans ont donné, adoucissant les clartés et réveillant les ombres, nous attendrit un peu. Mais la matière et ses états successifs n'entrent-ils pas dans la composition d'une œuvre ? Les fonds reluisants, les plaques de marbre poli, l'architecture somptueuse de la chapelle au milieu de laquelle *l'Arca* se dresse, et où sa délicatesse se précise, sont d'une loyale recherche. Chaque artiste s'est dévoué, s'est immolé, s'est efforcé avant tout de respecter ses prédécesseurs et de ménager ses successeurs. Personne ne déborde : c'est le chef-d'œuvre de la collaboration et du dévouement à une conception idéale, à une foi, à un saint. Commencée par le haut, *l'Arca* s'étage pourtant en pyramide ordonnée, sans qu'aucune partie n'écrase ou n'alourdisse l'autre. Tout est excellent, simplement réuni, sans joints accusateurs des ciseaux différents et que des siècles séparent. Du treizième au seizième, on a travaillé et, les uns devançant les âges, les autres les retenant, on s'est rejoint pour exécuter le plus délicat et le plus harmonieux des tombeaux (1). »

Par malheur, l'architecture somptueuse de la chapelle ne me paraît pas le cadre rêvé de cette merveille. Au-dessus du mausolée, une fresque, *la gloire de Dominique*, brossée par Guido Reni, possède un bel éclat, ses personnages, de nobles expressions ; mais les vêtements, d'une ampleur extraordinaire, sont d'une facture par trop précieuse ; leurs étoffes boursouflées se dérouleraient bien sous les pilastres de la nef. Dans l'abside, sept statues de terre cuite, dont les originaux furent enlevés par Bonaparte, symbolisent les vertus. Différentes peintures, la grille du chœur une fois franchie, rappellent, sur les murailles, les miracles du Prêcheur. Toutefois, à tant de richesses, je préfère l'inscription de cuivre placée sur les dalles, près de l'entrée :

> « Domenico fu detto ; ed io ne parlo
> Si come dell'agricola, che Cristo
> Elesse all' orto suo per aiutarlo (2) ».

1. MAUREL, *Petites villes d'Italie*, Paris, Hachette, 1910, t. II, p. 86.

2. « Il fut appelé Dominique ; et de lui je parle comme du cultivateur que le Christ élut pour l'aider à son jardin ». (DANTE, *Paradis*, c. XII, v. 70).

Enfin, surtout, voici la trouvaille ; déjà j'y ai fait allusion. Derrière l'arca, dans le marbre même, se creuse une cavité ; la table de l'autel en constitue le fond, la base du sarcophage, la toiture ; un prie-Dieu y attend le pèlerin. Cette petite cellule dans le tombeau, ce refuge de l'intimité, quelle charmante audace du cœur !

Je ne me lassais pas de revenir vers *l'arca* : elle me disait tant de choses ! « Ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire », murmurait Dominique à l'agonie ; mais, depuis sa mort, ne donnait-il plus l'exemple de ces abnégations ? O tombe des premiers jours, tombe déserte et nue, il se réjouit, sans doute, de ta misère ! Après quelques années, on lui imposa, par tendresse et respect, comme jadis la robe de Moneta, cet admirable sarcophage, dont l'antiquité eut été jalouse. Il ne peut plus alors se montrer pauvre et humble, mais, en revanche, la charité rayonne avec une douceur et une force surprenantes. Par les bas-reliefs de son mausolée, il raconte sa vie, évangélise, reste le grand apôtre. (Fig. 82)

Je prends au hasard des sculptures : Voici la *Pénitence:* Dominique enfant s'échappe de son berceau, — la *compassion* doublée du sacrifice : il vend ses livres, lors de la famine. Austère et miséricordieux, le jeune homme pouvait monter bien haut dans les voies de la grâce ; il ne démentit pas ces espérances, et fut héroïque contre lui-même. Aussi, plus tard, les miracles se multiplient, l'épreuve du Feu consacre sa doctrine, une vision miraculeuse dispose Innocent III en sa faveur, saint Pierre et saint Paul lui apparaissent et prédisent l'avenir de son ordre ; les anges suppléent à l'insuffisance de la table conventuelle ; pour collaborateurs, des saints, comme Réginald, lui sont envoyés. Quelle synthèse de vie, et quels horizons ouverts à l'âme chrétienne : son sommeil surnaturel, sa perte totale en Dieu, dont, pour Dominique, ces merveilles n'étaient que la manifestation !

***

Les hasards d'un voyage en Grèce me conduisirent un jour à Skyathos, petite île perdue des Sporades septentrionales, massif d'oliviers parmi les eaux lumineuses.

Dans le cimetière du village, sur un promontoire au bord duquel la mer dépose son écume parfumée, se trouve la tombe

d'un poète ignoré. Une croix seule la protège. J'y lus cette épitaphe :

CHAQUE CHOSE DEVIENT UNE CHANSON POUR TOI,
QUI TROUVAS UNE CHANSON POUR CHAQUE CHOSE.

Et c'était vrai. Les oiseaux mêlaient leurs accents à la grande complainte du large. Les lauriers-roses laissaient tomber leurs pétales sur le pauvre tertre. De ce site enchanteur baigné d'azur, azur des flots, azur du ciel ; de tous ces êtres contemplés, loués par l'aède obscur, s'élevait universelle, la chanson de la vie, dominant la chanson de la mort.

Cette impression, je l'eus aussi devant le mausolée de Bologne, mais combien plus profonde.

Les saints sont le vivant poème de Dieu ici-bas. Leurs années s'écoulent comme les strophes d'une hymne : oraison, vertus, apostolat, pénitences héroïques, montent à la gloire du Créateur Ils bénissent les créatures, aiment les souffrances humaines les âmes davantage encore. Aussi, à leur mort, tout leur entonne une louange que l'art immortalise. Les siècles peuvent passer, comme en ce septième anniversaire du trépas de Dominique ; il y a toujours des voix pour répondre à sa voix si douce, des sourires à son sourire, un immense amour à son amour

BONE LECTOR, ORA PRO ME !

CHRONOLOGIE DE SAINT DOMINIQUE

Naissance	24 juin	1170.
Arrivée à Gumiel-de-Izan		1177.
Arrivée à Palencia		1184.
Arrivée à Osma		1194.
Ambassade au nom d'Alphonse IX de Castille, et premier passage à Toulouse		1203.
Premier voyage à Rome		1204–1205.
Conférence de Castelnau	juin-juillet	1205.
Prédications en Languedoc		1205–1215.
Fondation de Prouille	novembre-décembre	1206.
Départ et mort de Diégo de Azevedo		1207.
Guerre des Albigeois		1208–1229.
Bataille de Muret	12 septembre	1213.
Fondation de Toulouse	25 avril	1215.
Deuxième voyage à Rome ; première rencontre avec saint François	septembre	1215.
Choix de la règle à Prouille ; troisième voyage à Rome, été		1216.
Approbation de l'Ordre	22 décembre	1216.
Vœux solennels et dispersion des Frères à Prouille, 15 août		1217.
Fondation de Paris	septembre	1217.
Quatrième voyage à Rome ; Fondation de S. Sixte		1217–1218.
Fondation de Bologne	avril	1218.
Voyage en Espagne		1218–1219.
Voyage à Paris ; retour à Bologne	été	1219.
Cinquième voyage à Rome ; installation des Sœurs à S. Sixte ; transfert des Frères à Ste-Sabine	février	1220.
Premier Chapitre général	mai	1220.
Sixième voyage à Rome		1221.
Deuxième Chapitre général, partage de l'Ordre en huit Provinces	mai	1221.
Dernier voyage en Vénétie	juin-juillet	1221.
Mort à Bologne	6 août	1221.
Invention des reliques ; deuxième tombeau	mai	1233.
Canonisation à Rieti par Grégoire IX	juillet	1234.
Troisième tombeau commencé en		1265.
Transfert dans la chapelle actuelle	25 avril	1605.

BIBLIOGRAPHIE

Acta Bononiae, du 6 au 30 août 1233.
Acta Capitulorum generalium Ordinis Praedicatorum, Ms. arch. Ord., éd. Reichert, O.P.
Acta S. S.
Acta Tolosana, (fin 1233 à commencement 1234).
Année dominicaine.
Astolfi, *Imagini miracolose.*

Balme et Lelaidier, O.P., *Cartulaire*, ou *H^re diplomatique de saint Dominique*, Paris, 1893-1897.
Barthélemy de Trente, O.P., *Vita B^l Dominici.*
Bernard (abbé) *Les Dominicains et l'Université de Paris*, Paris, 1883.
Bernardus Guidonis, O.P., *Catalogus Magistrorum Ord.* Cod. *Rutenensis*, (Ms. arch. Ord.).
Bernardus Guidonis, O.P., *Catalogus romanorum Pontificum*, (Duchesne, Hist. Franc.).
Bernardus Guidonis, O.P., *Hist. fondat. monast. Pruliani.*
Bertaux, *Rome.* (De l'ère des catacombes à l'avènement de Jules II), Paris, 1908.
Berthier, O.P., *Fr. Jordani opera ad Ordinem spectantia*, Friburgi Helvet., 1891.
Berthier, O.P., *Le Couvent de S^te-Sabine*, Rome, 1912.
Berthier, O.P., *L'Eglise de S^te-Sabine*, Rome, 1910.
Berthier, O.P., *Le tombeau de saint Dominique*, Paris, 1896.
Berty, *Histoire générale de Paris ; typographie historique de Paris.* (Les Jacobins ; couvent, église et écoles).
Briz (R^me) O.P., *Compendio de las memorias historicas de la Ba Juana de Aza*, Madrid, 1829.
Bullarium Ordinis.

Cali Pierre. *Vie de saint Dominique.*
Castiglio, O.P., *Hist. generale di S. Domenico e del Ordine suo*, Venise, 1529.
Catherine de Sienne (S^te) O.P., *Dialogues*, éd. Cartier.
Cécile (B^se) O.P., *Relation*, écrite par la S^r Angélique, 1240.

Celano, O.F.M., *S^l Francisci Assisiensis vita et miracula*, éd. Édouard d'Alençon, O. C., Rome, 1906.
Cerratense Rodrigo, *Vitae Sanctorum*, Ms. de la cathédrale de Ségovie, 1267.
Chocarne, O.P., *Le R. P. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, Paris, 1894.
Colonna Jean, O.P., *De viris illustribus*.
Constantin Médicis, év. d'Orvieto, O. P., *Vita S^l Dominici*, 1242 à 1247.
Cormier (R^me) O.P., *Le B. Romée de Livia*, Toulouse, 1884.
Cormier (R^me) O.P., *La B. Diane d'Andalo et les B.B. Cécile et Aimée*. Rome, 1892.

Dante. *La divina Commedia*, éd. Hoepli, Milano, 1909.
Dante, *La divine comédie*, Paris, Flammarion.
Danzas, O.P., *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de saint Dominique*, Paris, 1885.
Devic et Vaissette, (Dom) O.B., *H^re g^le du Languedoc*, Toulouse, 1879.
Drane (R^de M.) O.P., *Hist^re de saint Dominique*, trad. Cardon, Paris, 1893.
Dubois. *Historia Ecclesiae parisiensis*, Paris, 1690-1710.

Echard, O.P., *Scriptores Ord. Praed.*, Paris, 1719-1721.
El santisimo Rosario, Vergara (Guipuzcoa), 1911-1912.
Etienne de Bourbon, O. P., *Anecdotes historiques*.
Etienne de Bourbon, O.P., *De septem donis Spiritus sancti*. publiés par Lecoy de la Marche, Paris, 1877.
Etienne de Salignac, O.P., *Des quatre choses en quoi Dieu a honoré l'Ordre des Frères Prêcheurs*, vers 1278. (Ms. de la Minerve, Rome).

Férotin (Dom) O.B., *Hist. de l'abbaye de Silos*, Paris, 1897.
Fougères, *Athènes*, Paris, 1912.
Fournel, *Les rues du vieux Paris*, Paris, Didot, 1879.

Gallia christiana, Parisiis, ex typographia regia, MDCCXXV.
Galvanus de la Flamma, O.P., *Cron. Ord. Praed., ab anno* 1170 *usque ad* 1333. Ms de la Minerve, Rome, éd. Reichert, O. P., 1897.
Galvanus de la Flamma, O. P., *Vita B^l Dominici*, éd. 1529.
Ganay (C^sse de) *Les Bienheureuses Dominicaines*, Paris, 1913.
Gérard de Frachet, O.P., *Vitae Fratrum*, 1256, trad. Lecocq, O.P., Paris, 1912.
Gillet, O.P., *Les Dominicains ; leur raison d'être*, Paris, 1909.
Gillet Louis, *Hist^re artistique des Ordres mendiants*, Paris, 1912.

Guillaume de Puy-Laurens, O.P., *Cronica*, Coll. Guizot, Paris, 1824.
Guiraud, *De Prulhianensi monasterio*, Paris, 1896.
Guiraud, *Vie de saint Dominique*, Paris, 1909.

Héliot, *Dict. des Ordres religieux*, dans l'Ency. de Migne.
Hello, *Paroles de Dieu*, Paris, 1910.
Hilarin de Lucerne, O. C., *Histoire des Etudes dans l'Ordre de saint François*, Paris, 1908.
Histoire de Notre-Dame de Prouille, par une religieuse de Prouille, Grenoble, 1908.
Hoppenot, *La sainte Vierge dans la tradition et dans l'art*, Paris, 1904.
Humbert de Romans, O.P., *Const. Ord. Praed.*
Humbert de Romans, O.P., *Cronica Ordinis*, avant 1254, éd. Reichert, O.P.
Humbert de Romans. O.P., *Opera*, éd. Berthier, O. P.
Humbert de Romans, O.P., *Vita B^l Dominici*, avant 1254.

Jacobi de Vitriano, (Card^al), *Hist. Occid.*, éd. Moschus.
Jourdain de Saxe (B.), O.P., *Opp.* Vita sancti Dominici, éd. Berthier, O.P., Fribourg, 1891.

Lacordaire, O. P., *Discours pour la translation du Chef de saint Thomas d'Aquin*, dans *Conférences de Toulouse*, Paris, 1861.
Lacordaire, O.P., *Sainte Marie-Madeleine*, Paris, 1879.
Lacordaire, O.P., *Vie de saint Dominique*, Paris, 1860.
Lecoy de la Marche, *La France sous saint Louis*, Paris, Quantin.
Le Monnier (abbé) *Hist. de saint François d'Assise*, Paris, 1891.
Li romans S. Dominike, Bibl. N^le, Fond. franç, 19.531.

Malvenda, O.P., *Annal. sacri Ord. Praed.*, Naples, 1627.
Mamachi, O.P., *Annal. Ord. Praed.*, Rome, 1756.
Maurel, *Petites villes d'Italie*, Paris, 1910.
Michel (André) *Histoire de l'art*, Paris, 1905.
Millin, *Antiquitez nationales*, Paris, 1790. (Les Jacobins, dans tome IV).
Montalembert, *Hist^re de sainte Elisabeth de Hongrie*, Paris, 1862.
Montaur, *Histoire des souverains pontifes*, Paris, Didot, 1847.
Mortier, O.P., *Hist^re des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, Paris, 1903.

Pacheu, (abbé) *Psychologie des mystiques chrétiens*, Paris, 1909.
Percin, O.P., *Monumenta conventus Tolosani Ord. Praed.*, 1693.
Petite Année dominicaine.
Pierre de Vaux-Cernay, *Hist^re de la guerre des Albigeois*, Coll. Guizot, Paris, 1824.

RAYMOND DE CAPOUE (B.), O.P., *Vie de sainte Catherine de Sienne*, éd. Cartier, Paris, 1877.
RÉCHAC (de), O.P., *Vie du glorieux patriarche Dominique*, Paris, 1648.
Réginald d'Orléans (Le B.) par un Religieux O.P.
ROHAULT DE FLEURY, *Gallia dominica*, Paris, 1903.
RUTEBŒUF, *Dict. des neuf joies de la sainte Vierge.*

SCHNEIDER (René), *Rome ; complexité et harmonie*, Paris, 1908.

THÉRÈSE (Ste), *Livre des Fondations*, trad. Bouix, S. J., Paris, 1885.
THIERRY D'APOLDA, O.P., *Vita S. Dominici*, Acta S. S., I Aug., vers 1288.

Vie des Saints et des Bienheureux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Lyon, Jevain, 1899.

WEY (Francis), *Rome*, Paris, 1880.

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages
Abion, riv.	59
Agoût, riv.	141
Agnès (Ste) de Bologne, couvent	122, 216
Aimée (Bse) O. P.	217
Albert de Rome, O. P.	208
Albert-le-Grand (B) O. P.	131, 197, 234
Albigeois, hérétiques	83
Alphonse IX, roi de Castille	60
Alphonse X, roi de Castille	19, 23
Amaury de Montfort	100
André de Longjumeau, O. P.	172
Angelico de Fiesole (B) O. P.	131, 188
Ange, du Carmel (B)	235
Antoine de Guzman, pr	20, 39
Antoine Sers	55
Antonin (S) O. P.	251
Aranda-de-Duero, ville	12
Arandilla, riv	14
Aranzuelo, riv	14
Architecte (Résurrection de l')	203
Arnaud de Toulouse, O. P	161, 163
Assemblée de Pamiers	134
Aude, riv	96
Augustin (don) év. d'Osma	23
Avignonnet, bourg	157
Baiser de S. Dominique et de S. François	193
Balbine (Ste) couvent	200
Banuelo, riv	14
Barthélemie (Bse) O. P.	251
Bartolommeo, O. P.	194
Benoît XI, O. P.	234
Benoît XIII, O. P.	200
Berruguete, peintre	117
Bertrand de Garrigues, O. P.	101, 105, 108, 154, 157, 161, 168, 171
Blanche (Sr) O. P.	216
Bologne	50, 245
Bona (Sr) recluse	189
Bonvisi de Plaisance, O. P	250
Bozzani, peintre	235
Bréviaire de S. Dominique	37, 220
Burgos	66

	Pages
Caleruega, village	16
Carcassonne	95
Carrion, riv	55
Casseneuil, domaine	154
Castelnau, village	88
Castille, province	12
Castres	139
Castro, village	22, 40
Catherine de Ricci (Ste) O. P.	132
Catherine de Sienne (Ste) couvent	132
Cavaers (dame)	127
Cécile (Bse) O. P.	33, 132, 209, 213, 216
Cellules de S. Dominique	56, 117, 234
Ceslas (B) O. P	214, 241
Chanoines réguliers d'Osma	54, 59, 153
Chanoinesses de S. Augustin	22
Chapitre Général (1er)	251
Chapitre Général de Zamora	23
Chevaliers de S. Jacques de l'Epée	19, 23, 40
Cité de Carcassonne	99
Cité de Paris	168
Citeaux	83
Clair Sesti, O. P.	249
Clamores, riv	66
Corbolan O. P	70
Corporal de S. Dominique	37
Couteau de S. Dominique	250
Croix du Sicaire	124
Crucifix de Muret	164
» de Prouille	130
Cruz (Santa) de Ségovie, couvent	68
Crypte de S. Denis	175
Cumans, hérétiques	250, 252
Damiano, O. P	131, 263
Diane d'Andalo (Bse) O. P.	217, 245
Diego de Azevedo, év. d'Osma	54, 60, 83, 134, 137, 186
Domingo-el-Real (Sto) couvent de Madrid	34, 122
Dominique (S) et Sixte, de Rome, couvent	219
Dominique de Ségovie, O. P.	105, 157, 161
Dominique (S) de Silos, abbaye	20, 39, 43
Duero, fl.	12
Durfort (famille de)	115, 116
Elie de Toulouse (Rme) O. P	165
Epis (miracle des),	107
Eresma, riv.	66
Esteban-de-Gormaz (S) couvent	22
Etienne de Bourbon, O. P	172
Etienne (S) des-Grès, église	171
Etienne de Metz, O. P.	100, 105, 157, 161
Eustorge (S) de Milan, église	205

Pages

Fanjeaux, village. 112
Félix de Guzman 19, 30, 38
Fernand, neveu de S. Dominique 40
Ferdinand III, de Castille 66
Feu (miracle du) à Montréal 110
» » à Fanjeaux. 115
Foix (Cte de). 134, 143
Fontaine de S. Dominique 108
Fonts baptismaux de S. Dominique 33, 37
Foulques, év. de Toulouse 127, 153, 158, 187

Francesco Colonna, O. P. 131
François (S.) d'Assise 189, 193, 194, 197, 235
François Romain, O. P. 131
Frugère, O. P. 249

Garonne, riv. 142
Garonne (miracle de la) 152
Gaudion de Rome, O. P 209, 218
Gilles d'Espagne, O. P. 34
Gilles de Santarem (B) O. P 57
Giotto, peintre. 186, 192
Gomez, O. P. 157
Guerric de Metz, O. P 172
Grégoire IX 23
Grille de S. Sixte 223
Grottes de S. Dominique. 73, 141
Guala, O. P 261
Guglielmo, O. P. 207, 265
Guido Reni, peintre. 265
Guillaume Claret, O. P 105, 138, 157, 161

Guillaume de Durfort, O. P. 115
Guillaume de Montferrat, O. P. 172, 174
Guillems (Comtes). 88
Gumiel-de-Izan, village 45
Guzmans (famille). 19, 39

Henri de Marbourg, O. P. 172
Henri-le-Morave, O. P. 214, 241
Henri de Rome, O. P 209
Hermann-le-Teutonique, O. P. 214, 241
Honoré (S) de Paris, couvent 149
Honorius III. 160, 188, 199, 210, 224

Hugolin, cardinal. 210, 241,
Hugues de S. Cher, O. P 234
Humbert de Romans, O. P 23, 194
Hyacinthe (S) O. P 214, 241

Innocent III. 90, 187, 199
Inquisition. 157

Jacobins d'Agen, couvent 163

	Pages
Jacobins de Beauvais	163
» de Paris,	163, 171
» de Toulouse,	162
» de Tours,	163
Jacques de Melle, O. P.	203
Jacques (S) de Paris, V. Jacobins	
Jacques d'Ulm (B) O. P	131, 262
Jean, O. P.	174
Jean de Barastre, pr	171
Jean de Calabre, O. P.	208
Jean Dominici, O. P	132
Jean de Navarre, O. P	157, 161, 168, 246
Jean de Rome, O. P	209
Jean de S. Gilles, O. P	176
Jean de Salerne, O. P.	250
Jean de Verceil, O. P.	234, 265
Jean-le-Teutonique, O. P.	23
Jeanne d'Aza (Bse)	19, 30, 37, 38, 39, 40, 43.
Jérôme Xavierre (Rme) O. P	34
Jourdain de Saxe (B) O. P	172, 175, 234
Jurien de la Gravière (Ctesse)	130
Lacordaire, O. P	122, 123, 131, 147, 164, 234. 241
Latran, église	185
Latran (concile de)	187
Latran (vision du)	187
Laurent d'Angleterre, O. P.	152, 157, 161 168, 209
Louge, riv.	142
Maisons de S. Dominique à Caleruega	20, 29
» à Fanjeaux	117
» à Gumiel-de-Izan	47
» à Osma	64
» à Palencia	56
Mannès (B) O. P	20, 21, 29, 34, 157, 161, 168 172
Marc (S) de Rome, église	203, 206
Marco (S) de Florence, couvent	230, 250, 251
Maria (Sta)-au-delà du Tibre, couvent	213
Maria (Sta) Novella, de Florence, couvent	131, 250, 251
Martin de Bazan	54, 60
Marrana, riv.	218
Mathieu de France, O. P.	139, 157, 161, 168, 172
Maurice (B)	161
Michel-Ange, peintre	265
Michel de Fabra, O. P	161, 168
Michel Pagès, O. P	141
Michel de Ucero, O. P	157, 161

	Pages
Minerve (La) couvent	225, 235
Moneta, O. P.	249, 259, 267
Montpellier	80
Montréal, bourg	105
Munio de Zamora (Rme) O. P.	234
Muret, bourg	142
Mûrier de S. Dominique	56
Napoléon (résurrection de)	214
Nicolas (S) de Bologne, couvent	249
Nicolo dell'Arca, sculpteur	265
Noël Claret, O. P.	161
Noël de Prouille, O. P	157, 161
Notre-Dame de Paris	167, 172
» des Vignes, abbaye	172.
Nubia (Sr) O. P.	218
Odéric de Normandie, O. P.	151. 161, 168
Odon de Rome, O. P.	209
Ontoria, village	15
Orage (miracle de l')	108
Oranger de S. Dominique	241
Osma, bourg	58
Oxford	50
Pains (miracles des)	161, 207, 242, 251
Palencia	16, 50
Pamiers	134
Paris	50, 167
Pasquale, O. P	234
Paul de Venise, O. P.	249
Paul (S) au-Jardin, de Pise, couvent	122
» de Palencia, »	56
» de Penafiel, »	38
» de Valladolid, »	34
« Pendu » de Castres	140
Philippe II d'Espagne	25
Pie V (S) O. P	24, 198, 234
Pierre (S) de Vérone, O. P	157, 205
Pierre d'Aragon	143
Pierre de Castelnau (B)	88, 90
Pierre d'Espagne, O. P.	246
Pierre Gonzalès (B) O. P	57
Pierre d'Illyrie, pr	224
Pierre de Madrid, O. P	34, 157, 161
Pierre de Reims, O. P.	172
Pierre Seila, O. P.	153, 157, 161, 172
Pierre d'Uclès (B)	40
Pierre (S) au Vatican, église	191
Pierre sacrée de S. Dominique	37
Pisano, peintre	265
Pompei	149
Poncio Samatan. O. P.	161

	Pages
Poutre de Fanjeaux	115
Prédicateurs ou Jacobins, Ordre	83,151,169,250
Prouille, couvent	124, 157
Raon, O. P.	261
Raymond de Felgar, O. P	161
Raymond de Penafort, O. P.	23, 234
Raymond VI de Toulouse	90, 143
Raymond VII, de Toulouse	144
Raymond de Durfort, O. P	116
Raymond (B) de Capoue, O. P.	141
Réginald (B) d'Orléans, O. P	175, 197, 204, 249, 250
Règle de S. Augustin	130, 157, 169
Ristoro, O. P.	131
Robbia (frères della), peintres	132
Rodolphe, O. P.	253
Rodrigo de Atienza, O. P	23
Roger, O. P	208, 218
Roland de Crémone, O. P.	249
Romain (S) de Toulouse, couvent	158
Rome	184
Romée de Livia (B) O. P	101, 161
Sabbatier, O. P.	140
Sabine (Ste) couvent	223
Salve Regina	180, 239
Savonarole, O. P	251
Scapulaire	204
Ségovie	66
« Seignadou » (Le)	122
Simon de Montfort	100, 112, 129, 143, 153
Sisto, O. P.	131
Sixte IV, O. F. M.	198
Sixte-Quint, O. F. M.	186, 198
Sixte (S) le-Vieux, couvent	122, 199
Stavensby	157
Stephania dell'Isola	234
« Sudarium » de S. Dominique	130
Table du miracle des Pains	248
Tancrède, O. P.	209, 215, 249
Théodore de Celle, O. P	105
Thérèse (Ste)	9, 47, 57, 75
Thomas (S) d'Aquin, O. P	165, 234, 253
Thomas de Pouille, O. P.	250
Thomas Sella, O. P	153. 157, 161
Tome (Santo) couvent	117
Toda Martinez (Sr) O. P	23
Torquemada, card., O. P.	131
Toulouse	150
Tunique de S. Dominique	68
Tuta (miracle de dame)	205

Pages

Ucero, riv 59
Uclès, village. 40
« Unter-den-Linden », couvent 122
Uscama 59

Ventura, O. P 239, 253, 254, 260
Vid (La) couvent 46
Vierge de S. Sixte. 213, 219
Villana (Bse) de Bottis, O. P 251
Vin (miracles du). 30, 208, 218 251
Vincent de Beauvais, O. P 172
Vincent (S) de Prato, couvent. 132

Walter d'Allemagne, O. P 172

TABLE DES ILLUSTRATIONS & DES CARTES

			Pages
Fig.	1.	Statue de S. Dominique, à Caleruega	1
	1 bis.	Couteau espagnol de S. Dominique	2
	2.	Caleruega. Lieu de naissance de saint Dominique	17
	3.	» La « Cuna »	18
	4.	» Le village et la « Pina »	35
	5.	» Le « Torreon »	35
	6.	» Intérieur de S. Sébastien	35
	7.	» Extérieur de S. Sébastien. Sortie de la Grand'Messe	36
	8.	» Tombeau de la Bse Jeanne d'Aza	36
	9.	» La Rue et S. Sébastien. A gauche, le Couvent	36
	10.	Gumiel-de-Izan. Vue générale	41
	11.	» L'église	41
	12.	» Maison de S. Dominique	41
	13.	Palencia. Place et église S. Paul	42
	14.	» Intérieur de S. Paul	42
	15.	» Colonnettes romanes à S. Paul	42
	16.	» Mûrier de S. Dominique	51
	17.	» Porte de la maison de S. Dominique	51
	18.	» Ancienne gravure de la maison de S. Dominique	52
	19.	» Arcs de l'ancienne Université	52
	20.	Osma. Vue générale	61
	21.	» Maison de S. Dominique	61
	22.	» Cloître de la Cathédrale	62
	23.	Ségovie. Vue générale de Santa Cruz et de l'Eresma	71
	24.	» Murailles : route de Santa Cruz	72
	25.	» Portail de Santa Cruz	72
	26.	» Entrée de la « Cueva »	81
	27.	» Arbre généalogique des Guzmans	81
	28.	» Statue de S. Dominique	81
	29.	» Grotte de S. Dominique	82
	30.	Castelnau-le-Lez. L'église fortifiée	91
	31.	Castres. Grotte de S. Dominique	91
	32.	Carcassonne. La Cité	92
	33.	» S. Nazaire de la Cité	97
	34.	Montréal. Vue générale	98
	35.	» Portail sud de l'église	98
	36.	» La chaire de S. Dominique	103
	37.	» Monument du miracle de l'Orage	104
	38.	» Fontaine de S. Dominique	104
	39.	Fanjeaux. Vue générale	113
	40.	» L'église	114
	41.	» Miracle du Feu	114
	42.	» Le Seignadou	114
	43	» La Poutre et la Pierre du miracle du Feu	119

44. Fanjeaux. Maison de S. Dominique 120
45. » Croix du Sicaire. 120
46. » Chambre de S. Dominique 125
47. Prouille. Vue générale. 126
48. » Façade de la basilique inachevée 135
49. » Limites de l'église primitive 136
50. » Notre-Dame de Prouille 136
51. Muret. L'église. 145
52. » Chapelle où pria S. Dominique. 145
53. » Le champ de bataille. 145
54. Toulouse. Cathédrale S. Étienne 146
55. » Eglise des Jacobins. 155
56. » Couvent des Jacobins. 156
57. » Cloître des Jacobins. 156
58. Paris. Le Petit-Pont. 177
59. » La Porte S. Jacques. 178
60. » Église des Jacobins. 178
61. » Portail des Jacobins 195
62. Rome Façade du vieux S. Pierre. 196
63. » Atrium du Vieux S. Pierre. 196
64. » S. Sixte-le-Vieux 201
65. » Le Chapitre 201
66. » Baiser de S. Dominique et de S. François 202
67. » Le miracle des Pains 202
68. » S. Dominique-et-Sixte. La Vierge 211
69. » La Grille du Parloir 211
70. » Le mont Aventin et Ste Sabine 212
71. » Entrée de Ste Sabine. 221
72. » Le Chapitre 221
73. » Basilique de Ste Sabine 222
74. » Cellule de S. Dominique. 231
75. » Oranger de S. Dominique. 231
76. Bologne Église de la Mascarella. 232
77. » Table du miracle des Pains. 232
78. » Place Galileo. Façade de San Domenico 237
79. » Mort de S. Dominique. 237
80. » Basilique San Domenico 238
81. » Tombeau de S. Dominique 255
82. » Statue de S. Dominique sur son tombeau 256

CARTES

1. La Vieille-Castille 26
2 D'Arangua à Caleruega 11
3. Séjours de S. Dominique dans le midi de la France 86

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION VII

PRÉFACE. 1

PREMIÈRE PARTIE

ESPAGNE

PRÉAMBULE 9

CHAPITRE I

ARANDA-DE-DUERO-CALERUEGA.

I. — Aranda de Duero 12
II. — D'Aranda à Caleruega. 14
III. — Caleruega 16
IV. — Eglise conventuelle. — Lieu de naissance. 20
V. — Le monastère. 29
VI. — L'église paroissiale 32
VII. — Le village. La famille des Guzmans. L'abbaye de Silos . . . 39

CHAPITRE II.

GUMIEL-DE-IZAN. 45

CHAPITRE III.

PALENCIA. 50

CHAPITRE IV.

OSMA 58

CHAPITRE V.

SÉGOVIE 66

DEUXIÈME PARTIE

FRANCE

CHAPITRE I.

MONTPELLIER 80

CHAPITRE II.

CARCASSONNE. — LA CITÉ 95

CHAPITRE III.

MONTRÉAL 105
I. — Miracle des Epis 107
II. — Miracle de l'Orage 108
III. — Fontaine de S. Dominique 108
IV. — L'église 109

CHAPITRE IV.

FANJEAUX 112
I. — L'église 115
II. — L'ancien couvent 116
III. — La maison de S. Dominique 117
IV. — Le Seignadou 118

CHAPITRE V.

PROUILLE 124

CHAPITRE VI.

PAMIERS. — CASTRES 134

CHAPITRE VII.

MURET 142

CHAPITRE VIII.

TOULOUSE 150
I. — Maison de Pierre Seila, premier couvent 150
II. — S. Romain, second couvent 158
III. — Les Jacobins, troisième couvent 162
IV. — Cathédrale et S. Sernin 164

CHAPITRE IX

PARIS 167

TROISIÈME PARTIE

ITALIE

CHAPITRE I.

ROME 184
I. — Le Latran 185
II. — S. Pierre-au-Vatican 191
III. — S. Sixte-le-Vieux 199
IV. — S. Dominique-et-Sixte. 219
V. — Ste Sabine. 223

CHAPITRE II.

BOLOGNE. 245

CHRONOLOGIE DE S. DOMINIQUE 269
BIBLIOGRAPHIE 271
TABLE ALPHABÉTIQUE 275
TABLE DES ILLUSTRATIONS ET DES CARTES. 283

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER & C^ie^

41, RUE DU METZ, LILLE. — 195

LIBRARY

vol. 18

PRINCETON COLLEGE LIBRARY

271.2
K36

AUTHOR
Kirsch & Roman

TITLE
Pelerinages Dominicains

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED